Národní knihovna ČR
Historické fondy
36 E 264/P. 4
Národní knihovna
1003022048

Digitized by Google

ESSAIS DE MORALE,

QUATRIE'ME VOLUME.

CONTENANT DEUX TRAITE'S.

Le I. Sur les quatre dernieres fins de l'homme.

Le II. Sur la pratique de la Vigilance Chrétienne.

A PARIS,
GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.
ET
Chez JEAN DESESSARTZ, Lib. rue S. Jacque à saint Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XV.

TABLE
DES CHAPITRES.
PREMIER TRAITE'.
Des quatre dernieres fins de l'homme.

LIVRE PREMIER.
De la Mort.

CH. I. *Qu'il eſt étrange que les hommes ayant toujours la mort devant les yeux, & qu'ayant tant d'interêt d'y penſer, ils y penſent neanmoins ſi peu.* Page 1

II. *Artifice dont on ſe ſert pour affoiblir l'idée de la mort, qui eſt de regarder ſa vie comme longue & comme incertaine.* 7

III. *De la brieveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.* 9

IV. *De l'incertitude de la vie.* 15

V. *Combien il eſt dangereux de remettre à penſer à la mort au tems de ſa derniere maladie.* 21

VI. *Que la penſée de la mort n'eſt pas ſeulement utile pour ſortir de l'état du peché, mais que c'eſt un puiſſant remede pour nous preſerver d'y tomber. Qu'il eſt utile de ſe repreſenter l'etat des mourans.* 28

VII. *Premiere maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme la deſtruction*

du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette destruction sur l'ame. 32
VIII. Réflexions qui naissent de cette maniere de considerer la mort. Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde, est de prévenir notre mort naturelle par une mort évangelique. 40
IX. Seconde maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la fin de notre tems, & l'entrée dans l'éternité. Sentimens que cette double vûe produira dans l'ame. 45
X. Reflexions que l'on doit faire durant sa vie, sur les vûes que l'on aura alors du tems & de l'éternité. 49
XI. Troisiéme maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de sentir Dieu. 54
XII. Quatriéme maniere de considerer la mort, comme l'entrée dans la societé des esprits. 59
XIII. Cinquiéme maniere de considerer la mort, qui est de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les démons & leur rage envers elle & envers tous les hommes. 63
XIV. Sixiéme maniere de considerer la mort, comme un jour qui dissipe nos tenebres, & nous fait voir les choses telles qu'elles sont. 68

LIVRE SECOND.

DU JUGEMENT ET DE L'ENFER.

CH. I. Combien il est utile de penser au Jugement. Pourquoi l'Eglise propose ordinairement à ses enfans le Jugement universel, plutôt que le particulier. 74

II. *De la vûe que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement, de la multitude de ſes pechés.* 81
III. *Combien l'un & l'autre Jugement ſont terribles par l'aneantiſſement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes.* 87
IV. *Combien le jugement de Dieu eſt terrible, par la vûe que l'on y aura de la rigueur de la juſtice de Dieu.* 92
V. *Qu'il eſt utile d'appliquer ſon eſprit à la conſideration des Jugemens de Dieu.* 100

De l'Enfer.

VI. *Ce que l'Ecriture ſainte dit de l'Enfer.* 105
VII. *Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étendue d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-ci.* 109
VIII. *De la violence prodigieuſe des mouvemens de l'ame des Reprouvés.* 118
IX *Diverſes conſiderations qui peuvent ſervir à comprendre la grandeur de la peine interieure des damnés.* 122
X. *De la peine du feu.* 131
XI. *Conſequences qu'on doit tirer de la conſideration de ces peines.* 138

LIVRE TROISIE'ME.

Du Paradis.

CHAP. I. *Qu'il eſt utile de traiter du Paradis après avoir traité de l'Enfer Combien la connoiſſance de ces deux grans objets eſt liée avec celle de la nature de l'homme.* 147

II. Qu'il eſt étrange que la vraie beatitude ſoit ſi peu deſirée des hommes. Hereſies de l'eſprit & du cœur ſur ce ſujet. 152
III. Que c'eſt un état criminel de ne point deſirer la Beatitude de l'autre vie. 158
IV. Que la plupart des Chrétiens ſont dans cette diſpoſition criminelle. 164
V. Des miſeres exterieures de cette vie. 170
VI. Image des miſeres interieures de l'homme en cette vie. 176
VII. Premiere maniere de concevoir la felicité du Ciel, par l'exemtion des maux de la vie preſente. 188
VIII. Qu'il ne ſe faut pas former l'idée d'une Beatitude charnelle. 194
IX. Explication plus étendue de la Beatitude eſſencielle des Saints. 197
X. De l'occupation éternelle des Bienheureux. 206
XI. De la paix de la vie du Ciel. 210
XII. De l'union des Bienheureux. 216
XIII. De la Royauté des bienheureux. 221
XIV. Quelles impreſſions la meditation de la felicité du Ciel doit faire ſur nous. 225
XV. Concluſion. 239

SECOND TRAITE'.

De la vigilance chrétienne.

Contenant deux moyens de ſe tenir en la préſence de Dieu.

CHAP. I. EN quoi conſiſte la vigilance chrétienne. 243
II. Combien il eſt utile de rappeller ſouvent dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu. Rai-

ſons fondamentales de l'utilité de cette pratique. 246

III. *Premiere maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, tirée de la dépendance qu'a l'être des creatures de celui de Dieu.* 252

IV. *Second moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de conſiderer en toutes choſes ſa providence.* 256

V. *Troiſiéme moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de conſiderer ce que toutes les créatures ont de Dieu, & ſur tout les perſonnes avec qui l'on traite.* 261

VI. *Quatriéme maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'être attentif aux inſtructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.* 266

VII. *Cinquiéme moyen, qui eſt de conſulter la verité éternelle ſur chaque action de la journée.* 273

VIII. *Sixiéme moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt d'ouvrir les yeux aux tentations exterieures auſquelles on eſt expoſé, & d'avoir ſans ceſſe recours à Dieu pour en être préſervé.* 290

IX. *Septiéme moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de veiller ſur les tentations interieures,* 300

X. *Moyens particuliers de ſe tenir en la préſence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui ſe peuvent joindre à la plupart de nos actions.* 304

XI. *Autre moyen de ſe tenir en la préſence Dieu, qui eſt de ſe repreſenter l'humanité de Jeſus-Chriſt.* 308

XII. *Qu'un des grans moyens de ſe tenir en*

la présence de Dieu, est de ménager pour la priere tous les intervales des actions, 312.

XIII. *Que la pratique de la vigilance chrétienne enferme celle du recueillement.* 314

XIV. *Que la vigilance chrétienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle est ainsi une excellente préparation à la priere.* 319

XV. *Réponse à une difficulté sur ces divers moyens de se tenir en la presence de Dieu.* 322

Fin de la Table.

Approbation des Docteurs.

NOus soussignés Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre, *Quatriéme Tome des Essais de Morale, où l'Auteur traite des quatre dernieres fins de l'homme, & de la pratique de la vigilance chrétienne*, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la foi, dont l'Eglise Apostolique & Romaine fait profession : Nous l'avons jugé très-propre pour faire revenir les Fidelles de l'étrange assoupissement qui les empêche de penser à leur salut. Donné à Paris le huitiéme jour de Fevrier 1678.

A. LE VAILLANT.
THOMAS ROULLAND.

ESSAIS

I. TRAITE'.

DES QUATRE DERNIERES FINS DE L'HOMME.

LIVRE PREMIER.

DE LA MORT.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il eſt étrange que les hommes ayent toujours la mort devant les yeux, & qu'ayant tant d'interêt d'y penſer, ils y penſent néanmoins ſi peu.

CE n'eſt pas ſeulement de la mort des Martyrs qu'on peut dire avec ſaint Auguſtin, *que par une grace admirable du Sauveur la peine du peché eſt devenue l'inſtrument de la vertu*; c'eſt de la mort de tous les hommes. Elle *De Civ. Dei, l. 13. c. 4.*

ſeroit pour eux un des plus puiſſans moyens de leur ſalut, & un des plus grans remedes de leurs maux, s'ils en ſavoient tirer les avantages que la miſericorde divine leur veut procurer par ce châtiment que ſa juſtice exerce ſur eux.

On ne meurt que parceque l'on a peché; & il ſuffiroit pour ne plus pecher, de bien penſer que l'on doit mourir. C'eſt l'Ecriture même qui nous en aſſure en nous découvrant par là ce ſecret de la bonté de Dieu envers les pecheurs. *Souvenez-vous,* dit-elle, *de votre fin, & vous ne pecherez jamais.*

Eccli. 7. 40.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans lui même, & de plus propre à le dégoûter du monde, à reprimer ſon orgueil, à le frapper d'une crainte ſalutaire des jugemens de Dieu, que la penſée de la mort? Auſſi Dieu, qui voyoit combien cette penſée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvelée dans nos eſprits par une infinité d'objets differens & de differentes actions, qui nous préſentant ſans ceſſe l'idée de la mort, ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux.

Nous ne ſommes pas ſeulement avertis qu'il faut mourir, par la mort de tant d'hommes qui diſparoiſſent à tous momens à nos yeux, par celle de tous les autres animaux auſquels nous avons été égalés en ce point en punition de notre peché, par les maladies qui nous arrivent, par la défaillance continuelle de nos corps

que nous éprouvons ſans ceſſe ; par une infinité d'accidens qui nous en menacent à tout moment ; nous le ſommes auſſi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en devroient continuellement remettre l'image devant les yeux. CHAP. I.

Car qu'eſt-ce que la vie des hommes qu'un combat perpetuel contre la mort ? L'on ne mange que pour ne point mourir de faim. L'on ne boit qu'afin de ne point mourir de ſoif. L'on ne dort que pour s'empêcher de mourir par le défaut du ſommeil. L'on ne travaille que pour repouſſer la mort que la diſette nous pourroit cauſer. L'on ne ſe repoſe qu'afin de ne pas mourir de laſſitude. L'on eſt donc ſans ceſſe aux priſes avec la mort. Et étant ainſi obligés de faire de continuels efforts pour la repouſſer, il eſt bien étrange que nous puiſſions nous empêcher d'y penſer.

Dieu n'a pas même voulu que l'impreſſion que la mort eſt capable de faire ſur l'eſprit des hommes, pût être diminuée par un artifice dont ils ſe ſervent à l'égard de la plupart des verités qui les incommodent, qui eſt d'en obſcurcir l'évidence & la certitude par des doutes affectés. Car encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la neceſſité de mourir, il n'y a rien neanmoins dont on puiſſe moins douter. On ne ſe flatte point ſur cela par de vaines eſperances : & l'experience de tant de ſiecles dans leſquels on a vu tous les hommes aſſujettis à la mort ſans exception ni privilege, forme ſur ce point dans tous les

CHAP. I.

eſprits une conviction ſi pleine ; que ceux mêmes qui ont voulu ſe tirer du rang des hommes, & ſe faire adorer comme des dieux, n'ont pas été aſſez fous pour ſe promettre de ne point mourir.

Chacun eſt donc perſuadé qu'il mourra ; On en reçoit de toutes parts des avertiſſemens continuels. Et la Religion chrétienne nous apprend de plus, que cette mort ſi inévitable nous doit mettre pour jamais dans un état de bonheur, ou de miſere, & que ces deux éternités ſi differentes, l'une ſi deſirable, l'autre ſi horrible, dépendent de la diſpoſition du cœur où nous trouvera ce dernier moment : qu'il ſe donnera à cet inſtant même un arrêt irrévocable qui décidera de notre ſort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arrêt ou favorable ou contraire, eſt l'uſage que nous faiſons du petit eſpace de notre vie, qui ne nous eſt donné que pour nous y préparer.

Qui ne penſeroit que les hommes qui font profeſſion de croire ces verités, ſeroient occupés continuellement de ces terribles objets ? Et en effet, c'eſt ce que Dieu prétend, en nous les mettant ſans ceſſe devant les yeux. C'eſt ce que la raiſon nous dicte, & c'eſt ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes.

Il ne faut point avertir des criminels enfermés dans une priſon dans l'attente d'un jugement où il y va de leur honneur, de leur bien & de leur vie, de penſer au danger où ils ſont, aux moyens de l'éviter,

aux voies de se rendre leurs juges favorables. Leur état les en avertit assez, & leur pensée s'y porte naturellement sans qu'il soit besoin qu'ils fassent effort pour s'y appliquer. Mais combien y penseroient-ils encore davantage s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y pensant, & qu'il n'y eût point de meilleur moyen de gagner l'esprit de leurs Juges, & de rendre leur cause bonne, que d'avoir sans cesse dans l'esprit le jour auquel ils devroient être jugés?

CHAP. I.

C'est-là l'image de l'état des hommes; mais ce n'est pas l'image de leur conduite. Ils sont prisonniers comme ces criminels dont nous parlons. Car la terre toute entiere est la prison generale de tous les hommes, & l'on n'en sort que par le supplice. La mort en est un auquel ils ont tous été condannés par la justice de Dieu. Personne ne meurt proprement de ce qu'on appelle *sa belle mort.* Toute mort est l'execution d'un arrêt de Dieu qui nous y condanne. Les uns sont condannés à mourir par l'épée, les autres par le feu, les autres par le naufrage, les autres par le poison, les autres par la peste, par la fiévre, & par les autres maladies; & la mort de ces derniers, quoiqu'accompagnée de circonstances moins effroyables aux sens, est souvent plus dure & plus penible que celle des autres.

Ils sont dans l'attente non seulement de l'execution de l'arrêt de mort qui est déja donné contr'eux, mais de celle d'un autre arrêt beaucoup plus terrible qui n'est pas encore prononcé, & qui les doit rendre bienheureux ou malheureux pour ja-

CHAP. I.

mais. Ils ſavent qu'il leur peut beaucoup ſervir d'avoir l'eſprit plein de ces penſées, & de ſe repreſenter ſouvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit. Et cependant la verité eſt qu'il y en a très-peu qui y penſent, & beaucoup moins qui y penſent ſerieuſement. La plupart des hommes mettent au contraire tout leur ſoin & toute leur étude à bannir ces objets de leur eſprit; à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la repreſente un peu vivement, & ils y réuſſiſſent ſi bien qu'ils arrivent preſque tous à la mort, ſans y avoir jamais bien penſé.

Cet aveuglement que les hommes ſe procurent, eſt ſans doute un de leurs plus grans maux; & le démon n'a point de plus grand moyen pour les perdre que de les y entretenir, & de les conduire ainſi brutalement à la mort ſans reflexion & ſans prévoyance; ce qui doit porter ceux à qui Dieu ouvre quelquefois les yeux pour voir la miſere & le danger de cet état, à faire tout ce qu'ils peuvent pour diſſiper les tenebres volontaires qui nous cachent ces objets, auſquels il nous eſt ſi utile de penſer. Or ſans doute un des meilleurs moyens d'y réuſſir eſt de bien remarquer les adreſſes dont on ſe ſert, ou pour bannir entierement de l'eſprit le ſouvenir de la mort, ou pour n'y penſer que d'une maniere ſi foible, qu'elle ne faſſe aucune impreſſion ſur le cœur, & n'arrête en rien le cours de ſes paſſions.

Chapitre II.

L'Artifice dont on ſe ſert pour affoiblir l'idée de la mort, qui eſt de regarder ſa vie comme longue & comme certaine.

IL n'y a gueres de gens qui puſſent entendre ſans émotion le commandement que le Prophete Iſaïe fit de la part de Dieu au Roi Ezechias, de mettre ordre à ſes affaires, & de ſe préparer à mourir. *Diſpone domui tuæ.* L'image de la mort, quand elle eſt & proche & certaine, ébranle les plus intrepides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de tems à vivre, on eſt bien plus en peine de moderer la crainte qu'il en conçoit, que de le porter à y penſer. *Iſa.* 38. 1.

Chacun s'agite dans ces occaſions, & ſe preſſe non ſeulement de mettre ordre aux affaires de ſa maiſon, mais auſſi à celles de ſa conſcience. Les plus impies en ſont émus, & n'oſant prendre le hazard de mourir comme ils ont vêcu, ils trouvent plus de ſûreté à faire du mieux qu'ils peuvent les actions de religion qu'ils avoient negligées durant leur vie.

Ce n'eſt donc pas par une fermeté d'ame que les hommes ſont ſi peu touchés durant leur ſanté de la crainte de la mort. Ce n'eſt point qu'ils en puiſſent ſoutenir la vûe ſans effroi, ni qu'ils puiſſent s'empêcher d'y penſer quand elle ſe préſente à eux avec tout ce qu'elle a de terrible.

CHAP. II. C'eſt qu'ils ne ſe la repréſentent durant leur vie que par une idée ſi ſombre & ſi confuſe qu'elle n'eſt pas capable de les émouvoir.

Pour affoiblir & pour obſcurcir ainſi l'idée de la mort, ils ſe ſervent de diverſes adreſſes, qu'il eſt utile de découvrir. L'une des principales eſt que ſe figurant leur vie comme fort longue, ils regardent la mort qui la doit terminer dans un éloignement qui diminue infiniment l'impreſſion qu'elle pourroit faire ſur leur eſprit.

Car quelque terrible que ſoit un objet, on en eſt d'ordinaire peu touché dès qu'on le regarde comme éloigné, parceque l'eſprit s'appliquant à ce long intervalle qui nous en ſepare, ſent beaucoup plus le bien d'être exemt de ce mal durant tout ce tems, qu'il n'apprehende le mal qui doit ſuivre la jouiſſance de ce bien. On s'imagine de plus à l'égard de ces maux éloignés, qu'il ſera aſſez tems d'y penſer quand ils ſeront plus proche; que cependant il n'y a qu'à jouir du repos que le tems permet. Et c'eſt-là proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Perſonne ne voudroit mourir ſans y avoir bien penſé. Mais on ſuppoſe qu'on y penſera quelque jour, & qu'on en aura le tems. Et ſur cette fauſſe aſſurance on prend toute ſa vie le parti de n'y penſer point.

Le diable ne dit plus aux hommes comme il fit à nos premiers parens : *Vous ne mourrez point.* Cette tentation ſeroit trop groſſiere, & elle ne tromperoit perſonne.

Gen. 3. 4.

Mais il leur dit: Vous ne mourrez pas ſi-tôt. Vous avez encore bien du tems à vivre. Et par-là il trompe preſque tout le monde, parcequ'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à ſe laiſſer flatter par cette vaine eſperance, dans le deſir qu'ils ont de jouir plus tranquilement des choſes ſenſibles auſquelles ils ſont attachés.

Cette illuſion en comprend deux. L'une, que nous concevons l'eſpace que nous promettons de vivre comme quelque choſe de fort long. L'autre, que nous nous aſſurons ſans raiſon que cet eſpace ne ſera point abregé par aucun de tant d'accidens qui menacent la vie des hommes, & qui en font mourir la plupart beaucoup plutôt qu'ils ne penſent. Ainſi pour la diſſiper il n'y a qu'à conſiderer ſi nous avons lieu de regarder notre vie comme longue ou comme certaine: & il eſt difficile qu'on examine ces deux points de bonne foi ſans demeurer étonné de l'aveuglement des hommes.

Chapitre IV.

De la briéveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.

Il ne s'agit pas ici de convaincre les hommes de la briéveté de leur vie. Ils ne ſauroient ſouvent reſiſter à l'évidence qui les en perſuade, & ils en font même quelquefois des plaintes, lorſqu'ils la trouvent trop courte pour l'execution de leurs

CHAP. III.

deſſeins, ou qu'elle ne leur permet pas de jouir autant qu'ils voudroient des objets de leurs paſſions.

Il s'agit de leur perſuader qu'elle eſt courte par rapport à la fin pour laquelle elle nous eſt donnée, qui eſt de nous préparer à la mort & à l'éternité: Qu'en quelque âge que nous ſoiyons touchés de cette penſée, il n'eſt jamais trop tôt de s'y appliquer, quand nous ne ferions autre choſe tout le reſte de notre vie: Que nous devons nous hâter de le faire; & que c'eſt une folie de remettre cette penſée à un autre tems. Et comme le diable pour nous en détourner, nous flatte d'ordinaire par l'idée d'un longue vie, il s'agit de corriger cette idée, & de voir au juſte ce que nous avons droit de nous en promettre.

Il devroit pour cela ſuffire de dire aux hommes que s'agiſſant d'entrer dans un état éternel, nul tems qui nous eſt donné pour nous y preparer ne nous doit paroître long. Il n'y a point de tems fini qui ait quelque proportion avec l'éternité qui eſt infinie. Un mois, un jour, une heure, une minute, ont quelque proportion avec des millions d'années, parceque ces millions d'années ne comprennent qu'un certain nombre de mois, de jours, d'heures & de minutes; mais les millions d'années n'en ont point avec l'éternité, parceque quelque multiplication qu'on faſſe, ils n'en deviendront jamais la meſure.

Quand Dieu nous auroit donc obligés de penſer pluſieurs millions d'années à la mort,

& d'accompagner cette penſée de toutes les auſterités imaginables, & d'un renoncement general à toutes les ſatisfactions humaines, ce ſeroit encore beaucoup moins que d'obliger des gens qui doivent entrer dans quelque charge importante, à y penſer, & à s'y préparer une heure. CHAP. III.

Il n'y a qu'une préparation éternelle qui pût avoir quelque rapport à un état éternel; & Dieu ſeroit en droit de l'exiger, ſelon ſaint Auguſtin, s'il vouloit agir envers nous avec une exacte juſtice. Soit que l'on conſidere les biens que Dieu a préparés dans le Ciel à ſes Elûs, ſoit que l'on conſidere les maux dont il punira les méchans, & qu'il veut que nous évitions par l'uſage que nous ferons de la vie, tout tems eſt court pour meriter les uns & pour nous garantir des autres. *In Pſ. 36. Serm. 2. n. 16.*

Mais s'il ſe falloit préparer éternellement pour obtenir les biens du Ciel, dit ce ſaint Docteur, quand viendroit le tems d'en jouir? Il faut donc par neceſſité que cette préparation ſoit bornée à un certain tems limité, afin que ce tems étant paſſé, on obtienne ce bonheur qui ne finira jamais. Mais quoique bornée elle pourroit être longue; & Dieu nous auroit pu obliger à de longues miſeres & à de longs travaux pour meriter d'être éternellement heureux. Quand ces travaux & ces miſeres ſeroient donc de mille années, mettez ces mille années en balance avec l'éternité, & vous trouverez qu'elles ne ſont qu'un néant. Cependant il s'en faut bien que cette préparation que Dieu nous demande ne *Ibid.*

CHAP. III.

ſoit ſi longue. Elle ne s'étend pour chacun de ceux qui commencent à y penſer, qu'à ce qui leur reſte de vie. Or qu'eſt-ce que la vie d'un homme? Je ne parle pas de ceux que leur âge, ou leur mauvaiſe ſanté avertit à tout moment d'une mort prochaine. Je parle de ceux qui ont une ſanté vigoureuſe, & à qui l'âge permet de ſe promettre de leur vie tout ce que les hommes s'en peuvent raiſonnablement promettre. A combien croit-on que cela ſe doive eſtimer?

Ceux qui font des traités dont le gain ou la perte dépend de la durée de la vie des hommes, les établiſſent ſur cette regle confirmée par l'experience, qu'il eſt plus rare que quelque homme que ce ſoit, conſideré en quelque partie de ſa vie que l'on voudra, vive encore vingt années au-delà de l'âge où il eſt, que non pas qu'il meure avant ce terme. C'eſt-à-dire qu'en prenant un certain nombre d'hommes à quelque âge qu'on voudra, il y en aura plus de morts à vingt ans de là, qu'il n'en reſtera de vivans. De ſorte que chacun de ces hommes feroit prudemment de renoncer à l'eſperance d'une plus longue vie, pourvu qu'on l'aſſurât de vivre vingt ans.

Mais comme ces conventions ne ſont point en notre puiſſance, chacun au moins doit être perſuadé, qu'il eſt plus probable qu'il ne ſera plus au monde dans vingt ans, à compter du tems qu'il aura cette penſée, que non pas qu'il y ſoit. Et c'eſt par là qu'il doit juger s'il a ſujet de croire que la vie ſoit longue, & s'il a lieu de diſ-

ferer à ſe préparer à la mort. CHAP.

Car eſt-il poſſible que les hommes III.
croyent que ce ſoit trop de ſe préparer vingt ans à l'éternité, & qu'ils puiſſent regarder cet eſpace de tems comme trop long pour cela? Combien y a-t'il d'emplois dans le monde qui demandent d'auſſi longues préparations? Y a-t'il perſonne qui refuſât de mener une vie penible & laborieuſe durant vingt ans pour devenir Prince; & le monde n'eſt-il pas plein de gens qui vivent très-long tems d'une maniere fort dure, pour de très-legeres récompenſes? N'y aura-t-il donc que le Ciel pour lequel on trouvera tout inſupportable?

Si l'on veut ſavoir ce que c'eſt que la durée de vingt années, que l'on faſſe reflexion ſur celles que nous avons déja paſſées, & que l'on conſidere avec quelle rapidité elles ſe ſont écoulées. Il n'y a preſque qu'un jour, dit ſaint Auguſtin, qu'Adam a été chaſſé du Paradis terreſtre. Pluſieurs ſiecles ſe ſont paſſés depuis ce tems-là. Il eſt vrai. Mais que ſont-ils devenus? Si vous aviez vêcu depuis le jour du banniſſement d'Adam juſqu'à ce tems ici, vous verriez que votre vie auroit été courte. Qu'eſt-ce donc que vingt années nous doivent paroître? Je ſai bien que nous regardons autrement celles qui ſont à venir que celles qui ſont paſſées. Mais c'eſt une illuſion de notre imagination. Elles paſſeront avec la même viteſſe. Le torrent du monde les emportera, & en moins de rien nous ſerons tout étonnés que nous nous trouverons arrivés au terme.

In Pſ. 36 ſerm. 1. n. 10.

Gregor. Naz. or. 17.

CHAP. III. L'Evangile pour nous exprimer cette briéveté, nous repreſente tout le cours des ſiecles ſous la figure d'un jour, & ne compte le tems de la loi de grace que comme le ſoir & une heure de ce jour, *noviſſima hora:* LA *derniere heure*, Quelle partie occupent donc vingt années dans ce ſoir, & dans cette derniere heure?

Matth. 20. 12.

Qui n'eſt éloigné de la mort que de vingt années en eſt bien proche; & au lieu de conclure qu'il n'eſt pas encore tems de penſer à la mort, il doit conclure qu'il n'eſt plus tems de penſer au monde, & que ce qu'il a à vivre n'en vaut pas la peine. Car qu'eſt-ce que d'être vingt ans, plus ou moins, un peu plus riche, ou un peu plus pauvre; un peu plus commodement, ou un peu plus incommodement; un peu plus haut, ou un peu plus bas; puiſque ce tems fini nous devons entrer dans un état éternel, où toutes ces differences ſeront détruites, & où Dieu fera entre les hommes d'autres differences qui ſeront ſtables & éternelles? Voila ce qui merite que nous y penſions, je ne dis pas vingt ans, mais un million d'années, puiſqu'en y penſant on peut beaucoup contribuer à aſſurer & à augmenter ſon bonheur, & qu'en differant d'y penſer on ſe met au moins en danger d'être éternellement malheureux, & que l'on en ſera certainement moins heureux.

CHAPITRE IV.

De l'incertitude de la Vie.

DIeu n'a pas ſeulement voulu que le tems qu'il donne aux hommes pour ſe préparer à la mort fût court, mais il a voulu même qu'il fût incertain ; & que la mort pouvant les ſurprendre à tous momens, ils euſſent toujours ſujet de la craindre. Son deſſein par là a été de nous la rendre toujours préſente, & de nous exciter ainſi à une vigilance continuelle. C'eſt lui-même qui nous en a bien voulu avertir, en nous diſant dans ſon Evangile ; *Veillez, parceque vous ne ſavez ni le jour ni l'heure :* VIGILATE *quia neſcitis diem neque horam.* *Matth.* 25. 13.

Les Peres en ſuivant cette lumiere, ont tiré la même conſequence de l'incertitude de la vie. Puiſque la vie eſt incertaine, diſent-ils, il ne faut pas differer à ſe convertir; parceque Dieu qui promet le pardon à ceux qui reviennent ſincerement à lui, ne promet le lendemain à perſonne. *In Pſal.* 34. *Ser.* 1. *n.* 14. *Item in Pſ.* 101. *Ser.* 1. *n.* 10. *Item in Pſ.* 144. *n.* 11. *In Joan. tr.* 33. *n.* 8.

C'eſt une grande miſericorde de Dieu, dit ſaint Auguſtin, *de ce qu'en nous avertiſſant de bien vivre, il nous a caché le jour de notre mort, afin que nous ne nous puiſſions rien promettre de l'avenir.* De peur, dit-il encore dans un autre endroit, *que les hommes par deſeſpoir ne ſe précipitaſſent encore plus avant dans le deſordre, il leur a promis le port de la penitence. Et de peur que l'eſperance du par-*

CHAP. IV. *don ne leur fût une occaſion de mal vivre, il a rendu incertain le jour de leur mort.*

Mais les hommes enchantés par l'amour des choſes du monde, trouvent moyen d'éluder ce conſeil de la miſericorde de Dieu ſur eux. Comme ils craignent ſouvent, lorſqu'il n'y a point ſujet de craindre, ils conçoivent des aſſurances, lorſqu'il n'y a aucun lieu de s'aſſurer. Quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de gens qui ont été ſurpris par la mort, ou ils ne veulent pas faire reflexion qu'il leur en peut arriver autant, ou ils ſuppoſent ſans raiſon qu'ils ne ſeront pas du nombre de ces malheureux; & ſe formant ainſi un nuage qui les empêche de voir le danger qui les menace à tout moment, ils continuent de ſuivre leurs paſſions ſans en être détournés par la cainte de la mort.

Mais comme ce n'eſt point en voyant clairement ces dangers qu'ils les mépriſent, & que c'eſt au-contraire en faiſant en ſorte de ne les point voir; pour ſe délivrer de cette illuſion, il n'y a qu'à ſe forcer à ouvrir les yeux, & à conſiderer ſérieuſement que la vie n'eſt pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres.

Il n'eſt pas beſoin de preuves pour s'en convaincre. Il n'eſt beſoin que d'un peu de reflexion ſur ce qu'on ne ſauroit ignorer. Rien n'eſt plus commun que la mort; & rien n'eſt ſi rare que de n'en être pas ſurpris. Il y en a beaucoup qui ſont accablés tout d'un coup par des morts que l'on appelle proprement ſubites. D'autres

tombent dans des maladies qui leur ôtent d'abord la raison, quoiqu'elles ne leur ôtant pas si-tôt la vie, font le même effet que les morts subites en ce qui est de les empêcher de se préparer à la mort, *subitum est homini quod ante cogitare non potuit.* CE *que l'homme n'a pu prévoir est subit pour lui.* CHAP. IV. *Gregor. mor. l. 25. c. 3.*

Mais sans avoir égard à ces accidens qui sont plus rares, on peut dire en un sens, que presque toutes les morts sont subites & imprévûes, parcequ'il y en a peu qu'on ait eu lieu de prévoir quelque tems auparavant.

L'état de santé, & celui des maladies qui donnent la mort, se suivent d'ordinaire immédiatement, & ne sont separés par aucun intervalle sensible : de sorte qu'un même jour nous voit souvent & sains en apparence, & mortellement malades.

L'on peut prévoir ordinairement la chute des bâtimens, parceque l'on en voit presque toutes les parties, & il y a des voies certaines de s'en assurer quand on en doute. Mais le corps humain est un édifice qu'on ne sauroit visiter. C'est une machine dont les ressorts sont cachés, & qui peut être toute prête à se briser & à tomber en ruine sans que personne s'en apperçoive. Tel croit être bien éloigné de la mort, qui la porte dans le sein. Et tel en est effectivement fort éloigné à ce moment ici, qui en sera tout proche un moment après.

La machine du corps est composée de

CHAP. IV.

tant de parties, de tant de vaiſſeaux, de tant de reſſorts, qu'il ne faut preſque rien pour la déregler, & pour en empêcher les mouvemens, & ceux qui en connoiſſent le plus exactement la ſtructure, bien loin d'être ſurpris que les hommes meurent ſi-tôt & ſi frequemment, ne ſont étonnés que de ce qu'ils peuvent durer quelque-tems.

Que ſi nous joignons à la conſideration de la foibleſſe de nos corps, & de cette infinité d'accidens & de maladies à quoi ils ſont ſujets, la vûe de la providence de Dieu qui diſpoſe ſouverainement de notre vie & de notre mort, & dont les arrêts nous ſont inconnus, nous verrons encore plus clairement combien il y a d'illuſion à s'aſſurer de la durée de ſa vie, & à remettre à penſer à la mort en un autre tems que celui que Dieu nous donne préſentement. Car ce ne ſont point proprement les maladies qui nous font mourir, c'eſt le decret de la volonté de Dieu. Nous ſommes morts devant lui dès le moment que nous ſommes nés, parcequ'il nous fait naître en un moment précis, pour nous faire mourir préciſément en un autre.

Tous les hommes, comme nous avons dit, ſont condamnés à la mort par la juſtice de Dieu, & leur mort eſt aſſignée à certaines heures & à certains momens. Cet arrêt s'execute chaque jour ſur un très-grand nombre de perſonnes, dans toute l'étendue du monde. Qui peut donc s'aſſurer d'aucun jour que ce ne ſera ſon dernier? On ne ſent, dit-on, aucuns ſy-

gnes ni aucuns preſages de mort. Il eſt vrai. Mais entre ceux qui doivent mourir ce jour-là même, il y en a toujours quantité qui ſont deſtinés à mourir ſans ces préſages & ſans ces ſignes. Et ainſi la confiance que l'on peut avoir de n'être pas de ce nombre, eſt témeraire & ſans fondement. CHAP. IV

Ce qui eſt étrange eſt que l'on ne ſe flatte ainſi, que lorſqu'il s'agit de donner ordre aux affaires de ſon ſalut. Car quand il s'agit d'interêts humains, on ne manque gueres de ſe ſouvenir de l'incertitude de la vie, & l'on s'en ſouvient d'autant plus que les interêts ſont plus grans. On ſe reſout, par exemple, à hazarder quelque peu de choſe ſur la vie d'un autre. Mais on ſe garde bien de le faire, quand il s'agit de quelque ſomme conſiderable. On veut avoir alors ſes aſſurances, parcequ'on ne ſait, dit on, ce qui peut arriver. On prévient dans ces contrats les inconveniens qui peuvent naître de la mort des hommes, par mille clauſes & mille précautions. Enfin on ſouffre ſouvent des pertes certaines pour ne pas riſquer de grandes ſommes ſur la vie d'un autre, ou même ſur la ſienne. Tant l'on eſt perſuadé qu'il n'y a rien de plus incertain que la vie, ni rien de plus ordinaire que d'être ſurpris par la mort. Cependant par un renverſement d'eſprit incomprehenſible, quand il s'agit de l'éternité, on étouffe toutes ces craintes, on ſe tient en repos, on ne penſe point à l'incertitude de ſa vie, & l'on vit comme ſi elle n'étoit expoſée à aucuns acci-

CHAP. IV.

dens, & que l'on fût pleinement assuré qu'elle dût durer tout le tems qu'on s'est promis.

Il n'est pas possible de ne pas condanner l'imprudence de cette conduite. Mais il n'en faut pas demeurer là. La raison doit corriger les fausses idées dont notre imagination est remplie. Et pour nous empêcher de regarder la mort dans cet éloignement trompeur qui lui ôte ce qu'elle a de plus terrible, ou avec cette fausse assurance de n'en être pas surpris, sur laquelle on se repose, elle nous doit faire reconnoître au contraire qu'elle est en effet tout près de nous; qu'elle nous presse & nous assiege de toutes parts; que nous avons sujet de craindre à tous momens & en tous lieux d'entendre retentir aux oreilles de notre cœur cette voix épouvantable: Il faut mourir, il faut paroître devant Dieu, & recevoir votre arrêt pour l'éternité. Il n'y a plus de délai pour vous. Et de là il est aisé de conclure que nous ne saurions trop nous hâter d'y penser sérieusement; que nous n'avons point de tems à perdre; & que notre peine doit être de n'y avoir pas toujours pensé.

Chapitre V.

Combien il eſt dangereux de remettre à penſer à la mort au tems de ſa derniere maladie.

Je ne pretens point parler ici de quelques perſonnes reglées qui ayant l'imagination trop vive ſont trop frappées de la penſée de la mort : car on avoue que ces perſonnes ſont bien d'épargner leur foibleſſe, & de nourrir leur pieté par d'autres objets.

Mais cette diſpoſition n'eſt point à beaucoup près ſi ordinaire que celle qui fait éviter de penſer à la mort, parceque cette idée trouble les plaiſirs, & incommode les paſſions. La plupart des gens remettent à penſer à la mort, comme ils remettent à ſe convertir. Et ils different l'un & l'autre pour leur derniere maladie, parcequ'ils ne peuvent differer plus loin.

En vain tâche-t on de leur repreſenter la brieveté & l'incertitude de la vie. Car comme les morts ſubites, qui ôtent abſolument le moyen d'y penſer, ſont moins ordinaires que celles qui donnent quelque tems pour s'y préparer, l'attache qu'ils ont aux choſes du monde étant toujours plus forte que la crainte d'un accident qu'ils regardent comme rare, ne leur permet jamais de penſer à la mort, juſqu'à ce qu'une maladie violente leur ôte le moyen de differer davantage.

CHAP. V.

Pour concevoir la juſte horreur que l'on doit avoir de cet état, on peut ſe ſervir des conſiderations ſuivantes.

Premierement cette diſpoſition enferme la reſolution de courir le hazard d'être damné, ſi l'on vient à être ſurpris par une mort imprévûe, puiſque l'on ne prend aucune précaution contre les morts qui accablent tout-d'un coup. Or cette reſolution eſt en elle-même ſi inſenſée, que les hommes n'en font jamais de pareilles à l'égard des choſes du monde. A-t-on vu, par exemple, de Prince aſſez fou pour jouer ſon Royaume contre une paille, ou pour vouloir bien mettre ſa vie & ſon honneur en danger, afin d'acquerir un faux diamant? Cependant ce ſeroient des folies infiniment moindres que celle de s'expoſer au hazard de perdre un bien infini, & de ſe rendre éternellement malheureux, pour quelque choſe temporelle, telle qu'elle ſoit. C'eſt neanmoins ce que font tous ceux qui attendent à penſer à eux, qu'ils ſoient dangereuſement malades.

Ce n'eſt pas ſeulement une folie, c'eſt une folie criminelle, qui irrite Dieu par le mépris qu'elle fait de ſa juſtice; qui viole le commandement qu'il nous fait de nous convertir; qui abuſe de ſa patience & de ſa miſericorde; qui merite qu'il refuſe à la mort les graces qu'on a negligées durant ſa vie.

Cette folie eſt de plus fondée ſur diverſes erreurs que chacun pourroit facilement découvrir s'il le vouloit. Il eſt vrai que les morts ſubites ſont plus rares que les autres.

Mais combien y en a-t-il de celles que l'on n'appelle pas ſubites, auſquelles on ne ſauroit ſe préparer par la réception des Sacremens ? Combien y en a-t-il qui accablent tellement l'eſprit par la violence de la maladie, qu'il n'eſt plus capable de penſer ſérieuſement à rien, ni de pratiquer les actions de religion que d'une maniere toute animale ? CHAP. V.

Croit-on qu'il ſoit fort aiſé à une ame dont preſque toute l'attention eſt occupée par le ſentiment des maux de ſon corps, de penſer à des objets qui ne lui ſont point familiers, de repaſſer avec amertume toutes les années de ſa vie, de reconnoître & de condanner tous ſes égaremens paſſés? N'eſt-il pas clair au-contraire par l'experience & par la raiſon, que preſque tous les hommes ne ſont jamais moins en état de penſer à la mort, que lorſqu'ils en ſont plus proches, & que la plupart des actions exterieures de pieté qu'ils font en cet état, peuvent être à la verité dans les gens de bien des marques de la diſpoſition où la maladie les a trouvés, mais ne ſont dans les autres que des effets de la coutume que tous ceux qui font profeſſion de quelque religion que ce ſoit, ont de mourir avec les ceremonies de leur religion, & ſouvent même de la foibleſſe qui rend les malades incapables de reſiſter à ceux qui les y portent.

Mais quoique l'on eût en cet état toute la liberté d'eſprit que l'on pourroit deſirer ; s'imagine-t-on qu'on doive avoir grande confiance dans ces témoignages de conver-

CHAP. V.

sion qui ne précedent la mort que de peu de tems ? Ce n'eſt pas le jugement que l'Egliſe en a toujours fait. Elle les a au contraire toujours traités de ſuſpects, & elle a tâché de porter tous ſes enfans à s'en défier. Elle a remis à la penitence ceux qu'elle avoit reconciliés en cet état, comme s'ils n'avoient pas reçu l'abſolution, ne comptant preſque pour rien tout ce qu'ils avoient fait dans leur maladie. On en peut apporter diverſes raiſons ; mais je me contenterai d'en alleguer ici une dont on s'eſt deja ſervi dans un autre traité.

C'eſt que dans la voie commune, le cœur de l'homme ne change point tout-d'un-coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures. Mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur, ne change guéres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoibliſſe peu-à-peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne ſa place par divers progrès. C'eſt ainſi que les paſſions humaines ſe changent ; & Dieu qui veut que les operations de ſa grace ne ſe diſtinguent pas ſenſiblement de celles de la nature, ſuit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte avant que de le toucher par ſon amour ; & il le touche ſouvent long-tems par des commencemens d'amour avant que de s'en rendre le maître par un amour dominant, qui tourne le cœur vers lui comme vers ſa derniere fin ; & qui le délivre de la ſervitude de l'amour des creatures. Ainſi comme la converſion des pecheurs mourans ne fau-

roit

roit passer par ces degrés, il faudroit qu'elle fût miraculeuse pour être vraie. L'Eglise ne desespere pas de ce miracle, & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que les sentimens qui paroissent dans les pecheurs en cet état ne soient que de legers commencemens ou de crainte, ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. C'est ce qui oblige les pecheurs non seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler sérieusement à leur salut ; afin que leur amour ait le tems de croître, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis. CHAP. V.

Le Pere Saint Jure Jesuite dans son Livre de la connoissance & de l'amour de Jesus-Christ, allegue une autre raison contre ceux qui different à la mort à se convertir, qui a du rapport à celle-ci ; & qu'il exprime en ces termes : Je dis pour seconde raison que tu ne devrois point differer ta penitence, pour ce que tu sais que pour la faire, quelque tems que tu choisisse pour cela, il faut necessairement que Dieu te donne une grace efficace. Et qui t'a dit qu'il te la donnera pour lors ? As-tu parole de sa part qu'elle ne te manquera point ? Attendu mêmement que temporisant à quitter ton peché, & ce peché t'enclinant de son propre poids, & te portant par une *certaine necessité morale* à en commettre d'autres, & ainsi entassant pechés sur pechés, & crimes sur crimes, tu sais que Dieu sera beaucoup moins disposé à te donner cette grace, & comme dit *Liv. 2. sect. 26.*

CHAP. V.

Rom. 2. 5.

„ ſaint Paul : *Secundum tuam duritiam & „ cor impœnitens theſauriſas tibi iram in die „ iræ.* PAR *ta dureté & par l'impénitence „ de ton cœur, tu t'amaſſe un treſor de colere „ pour le jour de la colere.* Tu l'obliges con- „ formement à la dureté & à l'obſtination „ de ton cœur A TE LA REFUSER au jour „ que tu en auras préciſément beſoin pour „ ton ſalut.

Auſſi tant s'en faut que Dieu ait promis aux pecheurs de leur donner à la fin de leur vie ces ſortes de graces, quelque neceſſaires qu'elles leur ſoient pour ſe convertir, qu'il a promis au-contraire en quelque ſorte de ne les leur pas donner, puiſqu'il déclare dans le livre des Proverbes, qu'il ſe rira de ces pecheurs au tems de leur

Prov. 1. 26. mort : *Ego quoque in interitu veſtro ridebo ;* qu'il ſe moquera d'eux ; *& ſubſannabo*, & qu'il ne les exaucera pas quand ils l'invo-

v. 28. queront : *Tunc invocabunt me, & non exaudiam :* ce qui marque en même-tems & que ces pecheurs inveterés ne laiſſent pas de pratiquer les actions exterieures de la religion, & qu'ils n'obtiennent point miſericorde de Dieu par ces actions.

Enfin cette liberté d'eſprit que quelques-uns ont dans leur derniere maladie, & que ceux dont nous parlons regardent comme un moyen aſſuré de leur ſalut, bien loin d'être un grand ſecours pour réparer tous les deſordres de la vie paſſée, donne ſouvent lieu à la plus dangereuſe tentation dont on puiſſe être attaqué dans cet état, qui eſt celle d'un excès de terreur qui jette l'ame dans le découragement & le deſeſ-

poir. Et il n'y a point de gens qui y ſoient plus expoſés que ceux qui n'ont jamais voulu penſer à la mort durant leur ſanté. CHAP. V.

C'eſt une étrange choſe que de ſe voir environné des douleurs de la mort; d'ouvrir tout-d'un-coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toujours détournés, & de ne trouver dans ſa conſcience que des crimes. Ceux qui ſe ſont le plus occupés des penſées de la mort, avouent qu'il y a une difference infinie entre la voir de loin & la voir de près. Les plus fermes ſont ébranlés quand ils ſont en cet état. Quelles peuvent donc être les convulſions d'une ame malheureuſe qui s'étant volontairement aveuglée durant ſa vie pour ne penſer qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout-d'un-coup la mort, les démons, le jugement & l'enfer.

Ainſi il n'y a qu'abîmes & que précipices de tous côtés pour ceux qui different à penſer à la mort juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſi proches. Tout leur eſt également dangereux. La ſtupidité & la liberté de l'eſprit, l'oubli & le ſouvenir de la mort.

Bien loin donc qu'on puiſſe regarder cet état comme favorable pour recouvrer la grace qu'on auroit perdue, il eſt viſible au contraire qu'il nous met en grand danger de la perdre ſi on l'avoit. Bien loin qu'on doive ſe diſpenſer de ſe préparer à la mort durant ſa ſanté, en remettant à s'y préparer quand on y ſera contraint par la maladie; il faut au-contraire y penſer continuellement durant ſa ſanté, afin de n'être plus obligé d'y penſer étant malade. Et bien

loin enfin qu'il faille attendre à reparer par les actions de pieté qu'on peut faire dans cette extremité, les déreglemens dans lesquels on aura passé toute sa vie, il faut tâcher au-contraire d'obtenir de Dieu par de longs exercices de pieté, la grace de ne pas succomber à ces dernieres tentations, & de pratiquer avec pieté ces dernieres actions de religion.

CHAPITRE VI.

Que la pensée de la mort n'est pas seulement utile pour sortir de l'état du peché, mais que c'est un puissant remede pour nous preserver d'y tomber. Qu'il est utile de se representer l'état des mourans.

LE dernier inconvenient qui arrive à ceux qui banniſſent de leur esprit les pensées de la mort, & les remettent à leur derniere maladie, c'est qu'en ne pensant point à la mort, ils se privent d'un des plus grans secours & d'un des moyens les plus efficaces que Dieu nous ait donnés pour nous détacher de l'amour des choses periſſables, pour nous faire estimer celles qui sont éternelles, pour bien juger du monde, pour moderer nos passions, & enfin pour éviter le peché.

Il est vrai qu'on peut dire cela de tous les objets de crainte que la Religion nous propose, qui sont tous utiles pour soutenir l'ame contre les tentations. Mais il est certain qu'entre ces objets celui de la mort

a une force particuliere pour réprimer les passions, par une impression de terreur. Car non-seulement il comprend les idées du jugement de Dieu & de l'enfer, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus terrible; mais il se peint même dans l'imagination par des images plus vives & plus sensibles que ces autres objets, parcequ'il y entre par nos sens, & qu'étant souvent spectateurs de la mort des hommes, nous sommes aussi souvent témoins de l'état où se trouvent les mourans. CHAP. VI.

Or comme ceux qui ont fait les loix humaines, ayant voulu détourner les hommes des crimes par la crainte des supplices, ont eu soin qu'ils fussent accompagnés de certaines pompes funestes & tragiques, dont la vûe pût causer de la terreur aux spectateurs; Dieu qui avoit dessein de même, que la mort à laquelle il a condanné tous les hommes, servît à les retenir dans leur devoir, a voulu que le spectacle en fût affreux; pour les faire par-là rentrer en eux-mêmes & penser à ce qu'ils sont. Il est utile pour cette raison d'assister à la mort des hommes, & même de se la représenter & de frapper son imagination par les circonstances qui l'accompagnent.

Il y en a de diverses sortes. Mais nous ne parlerons ici que de celles qui se rencontrent dans les morts que l'on appelle heureuses, afin de ne rien dire qui ne se voye dans toutes les morts. Il semble qu'il n'y en ait point de plus souhaitable que celle où l'on se voit mourir dans un lit, au-milieu de ses enfans, de ses parens & de ses

CHAP. XI.

amis. Cependant il y auroit bien des choſes dans ce ſpectacle qui ſeroient capables de nous effrayer, ſi par une malheureuſe adreſſe nous ne les regardions preſque toujours dans la perſonne des autres, ſans penſer qu'il nous faudra nous-mêmes bientôt paſſer par ce même état.

Il eſt plus terrible qu'on ne penſe de ſe voir étendu dans un lit, une Croix à la main attendant le coup de la mort, & l'execution de la ſentence donnée contre tous les hommes; de voir que non-ſeulement ceux qui nous environnent, mais que toutes les créatures enſemble ſont dans l'impuiſſance de nous ſecourir, de ſentir la mort qui s'empare peu-à-peu de notre corps, d'éprouver le renverſement qui la précede, & enfin de ſe voir perir & anéantir à l'égard du monde.

Il eſt bon de conſiderer que nous nous verrons tous avant que de mourir dans le dernier rang des hommes, c'eſt-à-dire, dans un état auquel on préfereroit les plus viles d'entre les conditions des hommes. Il n'y a point par exemple de Roi mourant qui ne voulut être le dernier de ſes ſujets. Et il n'y a point de miſerable eſclave, qui voulût changer ſa fortune avec celle de ce Roi qui n'auroit plus qu'un quart d'heure à vivre. Il eſt donc déja en effet dans cet extrême rabaiſſement. Il eſt déja privé de toute ſa felicité humaine, & il éprouve déja cette mort avant celle du corps.

Ainſi toutes les grandeurs & tous les plaiſirs ont pour terme dès cette vie mê-

me, le dernier degré de la baſſeſſe & de la miſere. C'eſt-là la fin qui attend la plus éclatante vie du monde. Un Prince mourant peut dire que dès ce tems, qui commence dès ſa vie juſqu'à l'éternité, il n'y a plus de grandeurs humaines ni de plaiſirs humains pour lui. Non ſeulement il n'en voit plus pour l'avenir, mais il n'en voit plus même dans le paſſé. Ces objets changent pour lui de nature, & ils ne lui paroiſſent que comme de vains fantômes qui diſparoiſſent devant ſes yeux; & s'il a quelques ſentimens de religion, ils ſont de plus pour lui un poids qui l'accable par la crainte du compte qu'il eſt ſur le point d'en rendre à Dieu. CHAP. VI.

Tous les hommes ſont donc reduits avant que de mourir au dernier degré de pauvreté, c'eſt-à-dire, à ſentir la privation de tout bien, de tout plaiſir humain, & à ſe voir dans une impuiſſance entiere d'en jouir jamais; ce qui ne ſe rencontre point dans quelque extrémité de miſere où l'on puiſſe reduire un homme qui n'eſt pas encore prêt de mourir.

Ce ne ſont encore là que les dehors de la mort, & je n'ai deſſein par là que d'ébranler un peu les ſens par l'image de l'exterieur de cet état. Mais l'interieur en eſt bien plus affreux & bien plus terrible. Et c'eſt ce qu'il faut tâcher de développer afin que l'idée de la mort ait plus de force pour arrêter nos paſſions.

CHAPITRE VII.

I. Maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme la deſtruction du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette deſtruction ſur l'ame.

OUTRE l'adreſſe qu'ont les hommes de ne conſiderer jamais la mort que comme fort éloignée, ou de n'en regarder l'appareil que dans la perſonne des autres, ſans ſe mettre que le moins qu'ils peuvent en l'état des mourans ; ils en ont encore une autre qui s'étend fort loin, qui eſt de s'en former une idée ſi groſſiere & ſi confuſe, qu'elle leur cache tout ce qu'elle a de plus terrible.

Car ils ne conçoivent gueres cet état, que comme une privation de ſentiment, & comme une ſéparation du commerce de la vie : de ſorte que quand ils diſent qu'un homme eſt mort, ils n'entendent autre choſe ſinon qu'on ne le voit plus, & qu'il n'a plus de part aux affaires de ce monde. En un mot, ils ne ſe forment l'idée de la mort que ſur ce que l'on ceſſe de faire en mourant, & non ſur ce que l'on commence de faire & de ſentir dans le moment de la mort. Cependant il s'en faut bien que cette idée nous repréſente ce qu'il y a de plus terrible dans la mort.

Il eſt bien vrai que la mort eſt une privation de la vie & des actions humaines ; mais c'eſt une privation qui ſe ſent & qu'il

produit dans l'ame d'étranges effets. CHAP. VII.

Pour les comprendre, il faut conſiderer que pendant que l'ame eſt unie au corps, ſon attention eſt partagée par diverſes ſortes de ſentimens, de connoiſſances & de paſſions. Elle ſent les objets qui agiſſent ſur ſon corps, ſelon les diverſes manieres qu'ils y agiſſent ; & ces differentes manieres de les appercevoir, s'appelle ſentimens ou actions des ſens. Elle ſe forme ſur cela des idées de toutes ces choſes. Elle s'y attache par ſes paſſions, & elle eſt toujours occupée de pluſieurs de ces objets.

Non ſeulement elle s'en occupe, mais elle s'y appuye & s'y repoſe lorſqu'elle n'eſt pas uniquement attachée à Dieu. Car n'étant pas faite pour ſe pouvoir ſoutenir elle-même, il faut neceſſairement qu'elle cherche de l'appui hors de ſoi. Elle eſt née pour connoître & pour aimer, elle ne trouve pas en ſoi aſſez de quoi ſatisfaire ſes inclinations. Il faut donc qu'elle rempliſſe de quelque autre choſe le vuide qu'elle ſent en ſoi.

Quelques-uns de ces objets font d'agréables impreſſions ſur ſes ſens ; d'autres contentent ſa curioſité & ſa vanité ; d'autres la ſoulagent en la détournant de ceux qui lui ſont penibles ; d'autres nourriſſent ſes eſperances ; d'autres la raſſurent contre ſes craintes. L'ame ſe porte donc vers tous ces objets ; elle s'y appuye, elle s'y lie, en ſorte qu'elle ne peut plus s'en ſeparer ſans convulſion & ſans douleur.

Souvent elle ne s'apperçoit pas de ces attaches ; mais elle commence de les ſen-

CHAP. VII.

tir quand elle vient à être ſeparée de ce qu'elle aime; parceque la privation lui en eſt ſenſible à proportion de l'attache qu'elle y avoit, ſelon cette maxime de ſaint Auguſtin, que l'on ne perd ſans douleur que ce que l'on poſſedoit ſans paſſion : *De vera Relig. c. 47. n. 92.* *hoc ſine amore aderat, quod ſine dolore diſcedit.*

Il y a peu de perſonnes qui n'ayent une infinité de ces attaches. Et quoiqu'elles ne ſe connoiſſent bien que par la ſeparation actuelle des objets, on peut neanmoins en concevoir quelque choſe, en s'en ſéparant par la penſée, & en s'imaginant que l'on en eſt privé par quelque accident.

Si l'on croit par exemple ne mettre point ſon repos dans les objets de la vûe, & qu'ils ne contribuent rien à la tranquilité de notre ame, qu'on s'imagine en quel état on ſeroit, ſi on en étoit privé en devenant aveugle, & l'on verra que l'on y étoit effectivement attaché, puiſqu'on regarde cet état comme un des plus grans maux qui nous puiſſent arriver.

La ſeule vûe des hommes nous conſole, parceque nous voyons toujours en eux un certain fonds de compaſſion capable de nous donner quelque ſecours dans nos neceſſités, ce qui nourrit au moins notre eſperance. Or l'eſperance cauſe une eſpece de joie, ſelon l'Apôtre : *Rom. 12. 12.* *Spe gaudentes.*

Les choſes mêmes qui ſont penibles à l'ame d'un certain côté, & qui lui cauſent des mouvemens de crainte, d'averſion, de dépit, d'envie, ne laiſſent pas de la ſoute-

nir d'un autre, parceque ces paſſions ne ſont pas tout-à-fait réduites à demeurer ſans action, & que l'imagination leur fournit toujours quelque moyen ou quelque eſperance d'y ſatisfaire. Or la recherche de ces moyens, ou l'eſperance de venir à bout de ce qu'on deſire, en occupant l'ame, la divertiſſent & la conſolent. CHAP. VII.

C'eſt quelque choſe pour elle que d'agir & de tendre à un but, puiſqu'elle ne peut tendre qu'à ce qu'elle regarde comme un bien, & que pendant qu'elle y tend, elle l'eſpere.

Tous ces objets auſquels l'ame ſe porte par ſes ſens, par ſon imagination, par ſon entendement, & par ſes paſſions, ſont ſes biens & ſes richeſſes; Ce qui fait voir que ceux qu'on appelle pauvres, ne laiſſent pas encore d'être bien riches de ces ſortes de biens. S'ils n'ont pas des palais, & s'ils manquent même de maiſons, ils ont le Ciel, le Soleil, les Etoiles, dont le ſpectacle eſt ſi magnifique, qu'il a fait dire à ſaint Auguſtin, que c'eſt un plus grand bien à un pauvre de voir le Ciel & les Aſtres, qu'à un riche de voir des lambris dorés. *In Pſal.* 127. *n.* 16.

On ſe conſole ainſi dans la vie de la privation de certains biens, par le moyen d'autres biens, vrais ou faux, que l'on a, ou que l'on eſpere. Et comme le corps trouve toujours quelque choſe qui le porte, puiſqu'en tombant même par terre de laſſitude, il y trouve de l'appui; de même l'ame foible & malade ſe fait toujours quelque ſoutien dans cette vie; & quand elle n'en a pas de réels, elle s'en forme d'ima-

CHAP. VII.

ginaires, qui tout vains qu'ils ſont, ne laiſſent pas de la porter.

Ce beſoin d'appuis humains n'eſt pas particulier aux méchans. Il convient auſſi aux bons en quelque degré. Car il n'y a gueres de perſonnes ſi parfaites qu'elles n'ayent encore quelque attache. Les juſtes ne laiſſent pas d'êtres foibles. Or les foibles, dit ſaint Auguſtin, tâchent toujours de ſe repoſer ſur quelque choſe de terreſtre, parcequ'une attention perpetuelle à Dieu les fatigue trop. Ils cherchent donc des appuis humains pour s'y délaſſer comme à diverſes repriſes. Ils ſe repoſent dans leurs maiſons, dans leurs familles, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur petit bien, dans leurs petites terres, dans un champ qu'ils ont eux-mêmes planté, dans un petit bâtiment qu'ils auront fait.

In Pſal. 40. n. 5.

Voilà l'état des hommes dans cette vie, & cet état nous peut ſervir à comprendre ce que c'eſt que la mort, & les effets qu'elle produit. Car il ne faut que concevoir que ce n'eſt autre choſe que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux créatures, c'eſt-à-dire, que c'eſt une ſéparation generale de tous les objets des ſens, de tous les plaiſirs qu'on y trouvoit, de toutes les liaiſons humaines, & enfin que c'eſt une privation totale de tout ce que l'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt ne perd pas ſeulement ce qu'on appelle les richeſſes. Il perd le Ciel, le Soleil, les aſtres, l'air, la terre, & tout le reſte de la nature. Il perd ſon corps & tous ſes ſentimens dans leſquels l'ame ſe plaiſoit. Il perd ſes parens

tens & ſes amis. Il perd tous les hommes. Il perd tout ſupport & tout appui, & generalement tous les objets de ſes paſſions & de ſes deſirs. CHAP. VII.

A la verité; ſi l'ame qui eſt encore attachée à ces objets, ſe trouve en même-tems liée à Dieu par un ſaint amour, quoique la rupture de tous ces liens lui cauſe quelques ſecouſſes, & qu'elle ſente la privation des créatures avec douleur, parce-qu'à cauſe des attaches qui lui reſtent, elle ne peut pas encore réunir en Dieu toute la puiſſance qu'elle a d'aimer, elle ne tombe pas néanmoins dans le deſeſpoir. Cette attache divine la ſoutient; & ſon amour pour Dieu devenant plus fort & plus agiſſant, la conſole par l'eſperance de s'y réunir bien-tôt, & de ſe plonger dans cet abîme de bonté qui peut ſeul ſatisfaire toute la capacité qu'elle a d'aimer.

Mais qui peut concevoir l'état où ſe trouve une ame malheureuſe, qui vient à être arrachée par la mort à tous les objets de ſes attaches, & à tout ce qui la ſoutenoit durant la vie; & qui ne trouve rien en elle ſurquoi s'appuyer? L'inclination qu'elle a à aimer & à jouir de ce qu'elle aime, devient ſans comparaiſon plus vive & plus ardente; & cependant tout ce qu'elle avoit aimé lui échappe, & s'enfuit de devant elle d'une fuite éternelle, ſans qu'il lui reſte aucune eſperance de le poſſeder jamais. Elle perd tout, & elle ne retrouve rien. Tout fond ſous elle, tout diſparoît, tout s'évanouit.

Il n'eſt pas poſſible dans ce monde de

CHAP. VII.

comprendre parfaitement un ſi malheureux état. Tout ce qu'on en peut dire pour en donner quelque idée, eſt que c'eſt une chute terrible de l'ame par la ſouſtraction de tous ſes appuis, que c'eſt une faim horrible par la privation de toute ſa nourriture, que c'eſt un vuide infini par l'anéantiſſement de tout ce qui la rempliſſoit, que c'eſt un excès de pauvreté par la perte entiere qu'elle fait de tous ſes biens, que c'eſt une ſolitude affreuſe par la ſéparation où elle ſe trouve de toute union & de toute ſocieté, que c'eſt une deſolation effroyable par le défaut de toutes conſolations, que c'eſt un déchirement cruel par la rupture douloureuſe de toutes ſes attaches.

Il ne faut donc pas ſe figurer à la mort dans la plupart des hommes, comme une privation de toutes les choſes du monde, qui ſoit inſenſible à l'ame. Au contraire quand elle eſt attachée au monde, comme preſque tous les hommes le ſont, elle en ſent alors la privation d'une maniere ſi vive, que toutes les douleurs qu'on éprouve en cette vie ne ſont rien en comparaiſon de celle-là Car au lieu que lorſque l'ame eſt dans le corps, & qu'elle agit dépendamment de ſes organes, une multitude d'objets triſtes ne font gueres plus d'impreſſion ſur elle qu'un ſeul objet; parceque n'étant pas capable de concevoir tant de choſes à la fois, il faut qu'elle partage ſon attention entre ces divers objets, ou qu'elle s'en forme une certaine idée confuſe, qui ne tint lieu que d'un ſeul; l'a-

me au contraire ayant acquis par la mort une activité toute autre que celle qu'elle avoit dans le corps, ſent toutes ces pertes diſtinctement & ſéparément. Le ſentiment de l'un n'étouffe point celui de l'autre. Elle s'applique à toutes Chaque attache produit ſon vuide & ſa douleur, & chaque vuide & chaque douleur ne ſont point diminuées par le vuide & la douleur qu'une autre attache produit. CHAP. VII.

Ces douleurs & ces amertumes de la mort que les attaches produiſent, commencent dans quelques-uns dès cette vie même en quelque degré, lorſqu'ils ſe voyent ſur le point d'être ſéparés des objets de leurs paſſions. Et c'eſt ce qui fait dire à l'Ecriture: *O mort, que ton ſouvenir eſt amer à un homme qui ſe repoſe en paix dans l'abondance de ſes richeſſes!* Mais il y en a en qui les attaches ne produiſent point cet effet durant la vie, & qui meurent aſſez tranquilement en apparence. Et c'eſt ce qu'on voit dans les pauvres, qui meurent preſque tous ſans avoir aucun regret à la vie, parcequ'étant preſſés par le ſentiment de leurs maux, ils s'imaginent trouver quelque ſoulagement dans la mort. Il arrive auſſi à pluſieurs autres de ne plus ſentir la plupart de leurs attaches, parcequ'ils en ont d'autres plus fortes dont ils ſont occupés. Mais il n'en ſera pas de même après la mort. Toutes les attaches ſe réveilleront. Elles ſe feront toutes ſentir, & d'une maniere proportionnée à l'activité de l'ame; & à la rigueur de la juſtice de Dieu; ce qui fera en eux cette mort *Eccli.* 41. 1.

continuelle que ſaint Auguſtin a voulu marquer quand il a dit, qu'on ne pourra dire d'eux ni qu'ils ſont vivans, ni qu'ils ſont morts, mais qu'ils meurent toujours.

De civ. Dei lib. 13. c. 11. n. 2. *Numquam viventes, numquam mortui, ſed ſine fine morientes.*

CHAPITRE VIII.

Réflexions qui naiſſent de cette maniere de conſiderer la mort. Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde, eſt de prévenir notre mort naturelle par une mort évangelique.

LA vûe de cet état ſi funeſte & ſi terrible ne doit pas produire dans nos eſprits un étonnement ſterile. Il faut tâcher de ſe la rendre utile par les reflexions qu'on en peut tirer pour regler la vie, & pour juger ſainement de tout ce qui ſe paſſe dans le monde.

Premierement cette vûe nous fait penetrer le ſens de cette parole de ſaint Paul: *Rom. 8. 6.* *Prudentia carnis mors eſt.* C'eſt-à-dire, que l'amour des choſes de la chair eſt la mort de l'ame. Car cela ne veut pas dire ſeulement que cet amour merite la mort de l'ame, comme un châtiment & un ſupplice; de même qu'il eſt dit dans le même Apôtre: *Rom. 6.* *Stipendia peccati mors*, que la mort eſt la ſolde du peché. Cela veut dire, que cet amour eſt la mort ou le ſupplice même de l'ame. Car ſon objet venant à lui être ravi

par la mort du corps, il ne faut rien que cela pour le changer en tourment & en douleur, puiſque la douleur n'eſt autre choſe que le ſentiment de la privation de ce qu'on aime. Ainſi les attaches que la mort trouve dans les ames, ſont par elles-mêmes des tourmens pour elle, & des tourmens éternels, ſi elles durent toujours, comme elles ſont dans les méchans. CHAP. VIII.

Cette vûe fait comprendre auſſi ce qui eſt dit dans la Sageſſe, *que les impies appellent la mort par leurs œuvres & par leurs paroles, qu'ils la croient leur amie, qu'ils font alliance avec elle.* Car que fait-on autre choſe dans le monde que de s'attacher de plus en plus aux créatures ? Et qu'eſt-ce que cela ſinon chercher à mourir de plus en plus ? *Sap.* I. 16.

Ce que ſaint Paul dit que l'avarice eſt la racine de tous les maux, & que quelques-uns en s'y abandonnant ſe ſont engagés dans beaucoup de douleurs, *inſeruerunt ſe doloribus multis*, a encore le même ſens. Ils s'engagent dans beaucoup de douleurs, parcequ'ils s'engagent dans beaucoup d'affections, & qu'ils ſe lient étroitement aux créatures, & que ces attaches ſont des ſources de douleurs ſouvent dès ce monde, & toujours dans l'autre. 1. *ad Tim. c.* 6. *v.* 10.

Quel aveuglement eſt-ce donc de regarder comme un bonheur la poſſeſſion & la jouiſſance des créatures, l'abondance des richeſſes, l'élevation des grandeurs humaines, les grans emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la réputation du monde, & tout ce qui flatte les ſens &

CHAP. VIII.

la vanité des hommes ? Helas ! eſt on heureux d'avaler des poiſons, dont on doit bien-tôt avoir les entrailles déchirées ? Eſt-on heureux de ſe lier à la roue ſur laquelle on doit ſouffrir un cruel ſupplice ? que peuvent produire dans l'ame tous ces objets de cupidité, que de fortes attaches, que de nœuds étroits ? Et que produiront ces attaches & ces nœufs quand la mort viendra à nous ſeparer de ces objets, ſinon de terribles douleurs ? On aime ce lit de conſolations humaines, où notre infirmité ſe repoſe ; & cependant ce lit deviendra tout de feu pour ceux qui n'en ſeront point ſortis avant la mort. On n'aime point impunément le monde. L'amour du monde devient neceſſairement un ſupplice, parceque le monde nous échape neceſſairement, & qu'il eſt impoſſible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime.

Il eſt aiſé après cela d'entendre pourquoi il eſt dit dans l'Evangile que le Royaume de Dieu appartient aux pauvres d'eſprit : *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Car ces pauvres étant ceux qui n'ont point d'attache au monde, & qui n'en deſirent rien, il eſt clair que non ſeulement ils ont droit au Royaume des Cieux, comme tous les autres Juſtes, mais qu'ils ſont en état de le poſſeder, & que rien ne leur en retardera la jouiſſance. Ils n'auront point le cœur déchiré par la privation des créatures où la mort les reduira, puiſqu'ils n'y ſeront point attachés, & l'amour qu'ils ont pour Dieu ne trouvant rien à détruire en eux, poſſedera

Matth. 5. 3.

tout-d'un-coup toute leur ame, & les rendra ainſi pleinement heureux. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſe trouveront riches à la mort, c'eſt-à-dire, qui auront encore des attaches aux créatures. Quoiqu'avec ces attaches ils ayent le Saint-Eſprit dans le cœur, neanmoins le Royaume de Dieu n'eſt point encore pour eux, tant qu'ils ſont en cet état; & s'ils en ont le droit, la poſſeſſion leur en eſt interdite juſqu'à ce que ces attaches ſoient détruites. CHAP. VIII.

Que les hommes faſſent ce qu'ils voudront, il faut pour entrer dans le Royaume de Dieu, qu'ils ſoient reduits à cette pauvreté, ou en ce monde ou en l'autre, puiſque ce Royaume n'appartient qu'aux pauvres, & que nulle cupidité n'y aura entrée. Mais il y a cette difference entre la pauvreté que l'on peut acquerir en cette vie, & celle où les juſtes ſeront reduits dans l'autre par la deſtruction de leurs attaches; que la premiere coûte infiniment moins. Si elle eſt accompagnée de quelque douleur, c'eſt une douleur proportionnée à l'état de cette vie, qui eſt un tems de miſericorde, & à la condition de l'ame encore unie au corps, qui n'a que des ſentimens foibles & languiſſans. Mais les douleurs qui purifieront l'ame après la mort, étant proportionées à l'activité d'une ame ſeparée du corps, & au tems de l'autre vie qui eſt un tems de rigueur, ſeront tout autrement vives & tout autrement ſenſibles.

Il ne faut donc pas croire que la mort ſoit également dure aux pauvres d'eſprit & aux

CHAP. VIII.

riches d'eſprit. Car les douleurs de la mort naiſſant, comme j'ai dit, de la ſéparation des créatures, cette ſéparation n'afflige que que ceux qui les aiment, & non ceux qui ne les aiment pas. Elle n'eſt douloureuſe qu'à ceux qui ont quelque attache à rompre, & non à ceux qui les ont déja rompues. Ceux qui ſont morts au monde durant leur vie, ne meurent plus en mourant. La mort n'eſt pour eux qu'une ſource de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tout vivans au monde, ſentent par neceſſité les douleurs de la mort, puiſque cet amour même qui vit en eux, étant privé de ſon objet, devient un tourment & une mort.

C'eſt ſur ces verités ſi claires, qu'eſt fondée la priere que ſaint Paulin faiſoit à ſaint Auguſtin, de lui apprendre à mourir avant ſa mort d'une mort évangelique, & à prévenir par une ſéparation volontaire de la vie du ſiecle, la ſéparation naturelle qui ſe fera du corps & de l'ame par la mort:

Epiſt. 94. n. 4. *Doceas me morte iſtâ evangelicâ prius emori, quâ carnalem reſolutionem voluntario prævenimus exceſſu.*

C'eſt en effet tout ce que nous avons à faire en ce monde. Car puiſqu'il y faut neceſſairement mourir, & qu'il eſt ſi dangereux de differer à le faire en l'autre, notre interêt même ne nous porte-t-il pas à nous dégager autant qu'il nous eſt poſſible de toutes les attaches qui nous lient aux créatures, & à éviter d'en contracter de nouvelles, afin de ne nous pas expoſer en mourant, à ces terribles douleurs?

CHAPITRE IX.

II. Maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme la fin de notre tems, & l'entrée dans l'éternité. Sentimens que cette double vûe produira dans l'ame.

UNE des plus étonnantes viſions de l'Apocalypſe, eſt celle de cet Ange qui jura, comme dit ſaint Jean, par celui qui vit dans les ſiecles des ſiecles, *qu'il n'y auroit plus de tems*; QUIA TEMPUS NON ERIT AMPLIUS. Or ſi Dieu ne fait pas entendre cet arrêt par un Ange à toute ame qui quitte le corps, il le lui fait entendre par une vive impreſſion de ſa lumiere, qui lui fait connoître que ſon tems eſt fini, & qu'il n'y en aura plus pour elle; que le terme où il a borné ſes miſericordes eſt arrivé; & que ſon état eſt arrêté pour l'éternité. *Apoc.* 10. 6.

Cette lumiere lui faiſant faire dans ce moment une juſte comparaiſon du tems & de l'éternité, lui fait voir clairement que toutes les idées qu'elle en avoit eues juſqu'alors, étoient infiniment éloignées de la verité: que ſon imagination avoit donné au tems & aux choſes temporelles une longueur & une grandeur phantaſtique, & qu'elle avoit comme anéanti l'éternité & les biens éternels, par la foibleſſe & l'obſcurité des idées qu'elle s'en étoit formée. L'ame condanne donc toutes ces penſées; elle s'étonne de ſon aveuglement, &

CHAP. IX.

elle change entierement de vûe & de jugemens.

Rien de temporel ne lui peut paroître grand, rien d'éternel ne lui peut paroître petit ; & elle entre par un vif ſentiment dans la verité de ce que dit ſaint Auguſtin, que tout eſpace fini comparé à l'éternité qui n'a point de fin, non-ſeulement doit être compté pour peu de choſe, mais pour rien du tout.

De Civit. l. 12. c. 12.

Cette comparaiſon de l'éternité avec le tems, que l'ame fait au moment de ſa ſéparation d'avec ſon corps, anéantit donc à ſes yeux la réalité du monde préſent, avec tous ſes biens & tous ſes maux, & elle n'y laiſſe plus ſubſiſter comme réel & ſolide, que les biens & les maux immuables & éternels.

Ce ne ſeront pas ſeulement les juſtes & les élus qui jugeront ainſi de l'éternité & du tems. Ce ſeront auſſi les méchans & les réprouvés. Ils auront en quelque ſorte une même lumiere dans l'eſprit, mais il n'y aura rien de plus different que la diſpoſition de leur cœur.

Ceux qui ſeront parfaitement juſtes, ne ſe ſoucieront point du tout de voir diſparoître à leurs yeux les biens temporels, parcequ'ils ne les aimeront point, & ils ſeront comblés de joie de la grandeur ineffable des biens éternels, dont ils jouiront ſans retardement.

Ceux qui auront encore quelque reſte d'attaches pour le monde, ſouffriront de très-grandes peines, par la privation de ces biens, par le retardement de leur beatitude,

& par les autres moyens dont il plaira à Dieu de ſe ſervir pour les purifier. Mais parmi toutes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu les maintiendra dans une parfaite paix, en ſorte que comme ils ſouffriroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur felicité, ils ne voudroient pas pour la felicité même ſortir contre l'ordre de la juſtice de Dieu, de l'état où elle les aura mis. CHAP. IX.

Ce ſeront là les ſentimens des élûs à l'égard du tems & de l'éternité; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les reprouvés.

Ils connoîtront à la verité le néant de toutes les choſes temporelles qu'ils ont aimées, mais ils ne ceſſeront pas pour cela de les aimer. Et c'eſt ce qui produira cette faim terrible dont nous avons parlé.

Ils connoîtront la grandeur & la ſolidité des biens du Ciel, & ils ſe verront dans l'impuiſſance de les aimer, quoiqu'ils ſachent qu'ils ne peuvent être poſſedés que par ceux qui les aiment.

Car comme remarque ſaint François de Sales, *l'un des plus grans ſupplices que Dieu fera ſouffrir aux réprouvés, ſera de leur faire connoître en partie les infinies perfections de ſon eſſence divine, en laiſſant leur volonté criminelle dans l'impuiſſance de les aimer.* *l. iv. 10. de l'amour de Dieu. c. 1*

Cet amour ardent pour les choſes temporelles ne ſera donc que dans les méchans, & l'amour des choſes éternelles ne ſera que dans les bons; mais la vûe du néant de tout ce qui eſt temporel, & de la realité de tout ce qui eſt éternel, ſera com-

CHAP. IX.

mune aux bons & aux méchans. Et c'eſt une diſpoſition generale dans laquelle toutes les ames entrent en ſortant du corps.

C'eſt ainſi qu'elles jugeront du tems & de tout ce qu'il comprend, en le regardant en lui-même : mais cette même vûe en produira un autre bien differente, qui leur découvrira le prix du tems par rapport à l'éternité.

Bien loin que par cette vûe le tems leur paroiſſe vil & & mépriſable, il leur paroîtra au contraire la choſe du monde la plus grande & la plus importante, puiſqu'elle renferme le Paradis & l'Enfer, & tous les effets de la miſericorde & de la juſtice de Dieu. Ils verront que tout cela leur a été mis entre les mains par le moyen du tems ; n'y ayant que dans le tems où l'on puiſſe meriter par ſes bonnes actions les biens que la miſericorde de Dieu a promis à ſes amis, ou attirer par ſes crimes les ſupplices que la juſtice prépare à ſes ennemis.

A quel prix croit-on qu'une ame penetrée de cette lumiere, & meſurant le tems de cette double éternité de biens & de maux, en mettra la moindre partie ? & de combien de millions d'années de la plus rigoureuſe penitence en voudroit-elle racheter quelques heures & quelques momens ?

Qui peut donc concevoir l'état où tombe une ame malheureuſe, lorſqu'ayant cette idée de la grandeur & de l'importance du tems, elle voit tout enſemble, & le bon uſage qu'elle en pouvoit faire, &

le mauvais qu'elle en a fait, & qu'elle connoît par une vive impreſſion de la lumiere de Dieu, que ſon tems eſt fini, qu'elle n'en a plus à eſperer; que la porte de ſa miſericorde lui eſt fermée pour jamais; qu'il faut être jugé ſur ſon état préſent ſans eſperance de changement.

Helas! ſi les juſtes mêmes qui n'auront pas fait tout l'uſage qu'ils devoient du tems que Dieu leur avoit donné, & qui auront contracté des taches qui retarderont leur bonheur, ſentiront une douleur infiniment plus grande que toutes celles qu'on peut éprouver en cette vie, quoiqu'elle ſoit ſoulagée par l'aſſurance que Dieu leur donnera qu'ils ſeront purifiés de ces taches; que peut-on dire de celle des méchans qui verront qu'il n'y aura plus de remede aux maux effroyables qu'ils ſe ſeront attirés par le mauvais uſage du tems? Quel repentir pour eux! quel déchirement de cœur! quel abîme de deſeſpoir!

Chapitre X.

Reflexions que l'on doit faire durant ſa vie, ſur les vûes que l'on aura alors du tems & de l'éternité.

Ce ne ſont point là de vaines ſpeculations. Nous paſſerons tous par quelqu'un de ces états. Nous aurons tous ces penſées de la grandeur infinie du tems par rapport à l'éternité, du neant du tems par

CHAP. X.

rapport aux biens & aux maux du monde. Nous entendrons tous cet arrêt qui ſera prononcé à chacun de nous à l'heure de notre mort : *Il n'y a plus de tems pour vous* : & la mort même n'eſt que l'execution de cet arrêt. Car mourir, c'eſt achever le tems qui nous a été donné, & que l'on ne nous redonnera jamais. N'attendons donc pas à connoître le prix du tems, qu'il nous ſoit inutile de le connoître. Ne mépriſons pas ce tems, pendant que nous l'avons, pour le regretter éternellement, lorſque nous ne l'aurons plus. Prévenons les penſées & les ſentimens que nous aurons neceſſairement alors. Ces penſées ne ſont pas moins vraies à préſent, qu'elles le ſeront quelque jour, & nous ne les aurons un jour, que parcequ'elles ont toujours été vraies.

En quel état ſerons-nous quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'eſprit, dans deux heures il n'y aura plus de tems pour moi, la porte de la miſericorde de Dieu me ſera fermée. Helas ! pourquoi ces penſées ne ſont elles-pas dès à-préſent la même impreſſion ſur nous ? Car n'eſt-il pas toujours vrai que peut-être dans une heure notre tems ſera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & aſſurément dans un certain nombre d'années ? Faut il que ce peut-être, & ce petit eſpace de tems faſſe une ſi grande difference dans notre diſpoſition ? Les diſproportions ne ſont qu'entre les grandeurs finies. Mais la difference du fini à l'infini eſt toujours la

même. Or c'eſt quelque choſe d'infini que de n'avoir plus de tems. Il faut donc toujours regarder ce moment avec la même frayeur, ſoit qu'on en ſoit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de pluſieurs années. CHAP. X.

Mais ne nous contentons pas d'une frayeur ſterile & qui n'ait point de ſuites. Penſons à ce que nous voudrions alors avoir fait ; au plan de vie que nous ferions ſi nous avions à revivre ; aux exercices de pieté que nous nous preſcririons, s'il étoit en notre choix de diſpoſer encore une fois de notre tems ; aux jugemens que nous porterons alors de notre vie paſſée ; & diſpoſons au moins ce qui nous en reſte ſelon les vûes que nous aurions en ce tems-là.

Apprenons de la fin du temps à juger du prix du tems ; & apprenons du prix du tems à juger de la vie du monde & de la nôtre. Car à quoi l'emploie-t-on, & à quoi l'avons-nous nous-mêmes emploié juſqu'ici ? Que fait-on de ce tems ſi précieux ? Les uns le paſſent en des deſordres groſſiers ; les autres en de vains amuſemens ; les autres en des deſſeins chimeriques & en des travaux inutiles ; les autres ne ſavent qu'en faire, & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu. On ſe le laiſſe ravir ſans s'en plaindre. C'eſt la ſeule choſe dont on eſt liberal. On eſtime ſages ceux qui le conſument à chercher de vains établiſſemens, & genereux ceux qui le perdent pour un vain honneur. La vie des hommes eſt à tout prix, & on la don-

CHAP. X.

ne ſouvent pour rien, c'eſt-à-dire, qu'on donne tout pour un neant.

La conduite des hommes du monde eſt toute établie ſur ce commerce inſenſé. Le diable couvert de toutes les créatures viſibles, leur offre je ne ſai quels plaiſirs, je ne ſai quels fantômes d'honneurs & de dignités; & pour ce je ne ſai quoi, ils lui donnent leur tems, c'eſt-à-dire, leur éternité, & leur tout. Si nous l'avons fait par le paſſé, ceſſons au moins de le faire à l'avenir, & tenons-nous heureux d'avoir découvert cette illuſion, lorſqu'il eſt encore tems d'y remedier. Mais comme elle conſiſte à nous faire oublier le prix de notre vie, remedions à cet oubli en penſant ſouvent à la mort, c'eſt-à-dire, à la fin de ce tems qui en fait connoître la valeur.

Si l'on s'accoutumoit à regarder la mort par cette vûe, elle feroit toute une autre impreſſion ſur notre eſprit. Car d'où vient cette indifference, & cette froideur avec laquelle on parle & on entend parler de la mort des hommes, ſinon de ce que l'on ne conçoit preſque rien par le terme de mort? Si l'on dit, par exemple, qu'il eſt mort dix mille hommes dans une bataille, on n'a preſque point d'autre idée dans l'eſprit, ſinon que l'on ne verra plus tous ces gens-là, & qu'ils ſont devenus incapables de nous nuire ou de nous ſervir. Mais on en ſeroit ſans doute autrement touché, ſi on concevoit qu'on leur a ôté ce tems favorable où la miſericorde de Dieu leur étoit ouverte, & qu'à l'égard de la plu-

part d'entr'eux, le même coup qui leur a donné la mort, leur a fermé la porte de cette miſericorde. Si l'on étoit, dis-je, plein de ces penſées, on auroit une autre idée des guerres que l'on n'en a, & l'on trouveroit de grans ſujets de gémiſſemens & de douleur dans les plus neceſſaires, les plus juſtes & les plus heureuſes. CHAP. X.

C'eſt auſſi par cette maniere de regarder la mort, que nous devons tâcher de nous détromper de la grandeur imaginaire que l'on donne aux biens temporels, & de rehauſſer l'idée que nous avons des biens éternels. Et afin d'être moins touchés des uns, & d'être plus touchés des autres, il faut appliquer ſouvent aux uns & aux autres la regle de l'éternité qui en fait comprendre la difference.

Il faut prendre plaiſir à contempler ce torrent rapide qui emporte dans le néant toutes les choſes ſujettes au tems : *Momentis tranſvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Ou nous paſſons par elles, ſi elles ont un peu plus de ſolidité que nous; ou elles paſſent par nous, ſi nous ſommes plus durables qu'elles. *Neceſſe eſt tranſeat aut ipſe per res ſuas, aut res ipſius per illum.* Mais enfin tout eſt emporté, & rien de temporel ne ſubſiſte. *In Pſ. 38. n. 7.* *In Pſ. 122. n. 8.*

Diſons donc pendant que nous le pouvons faire utilement, toutes choſes paſſent, afin de ne dire pas un jour inutilement, toutes choſes ſont paſſées. *Modò fructuosè dicamus, Tranſeunt, ne tunc dicamus infructuosè, Tranſierunt.* Diſons-le à tout ce qui nous plaît & nous flate dans le *Aug. in Pſ. 32. Ser. 2. n. 10.*

monde, afin de le mépriſer. Diſons-le à tout ce qui y paroît de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre.

Que tout ce qui diſparoît à nos yeux, que tous les renverſemens dont nous ſommes témoins, que tous les âges par où nous paſſons, que toutes les parties de notre vie s'écoulant continuellement, renouvellent en nous ſans ceſſe la penſée que tout finit, qu'il n'y a de vrais biens & de vrais maux qu'en l'éternité, & que nous en ſommes ſi proche, que nous devons compter pour rien le petit intervale qui nous en ſepare.

CHAPITRE XI.

III. Maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de ſentir Dieu.

QUoique ce que nous partageons ici en diverſes vûes, ſoit réuni en une ſeule dans une ame qui quitte ſon corps, & que la même impreſſion de lumiere qui lui fait voir que le monde eſt perdu pour elle, que ſon tems eſt fini, & qu'elle entre dans l'éternité, lui découvre encore une infinité d'autres objets qui la rempliſſent d'étonnement, & qui produiſent en elle divers ſentimens ſelon la diſpoſition où elle ſe trouve; il eſt pourtant bon de diſtinguer en diverſes vûes ce grand objet qu'elle comprend tout à la fois, parce-qu'il eſt ſi vaſte & ſi étendu, qu'il ne peut

être connu dans ce monde qu'étant ainſi partagé. CHAP. XI.

La plus grande & la plus conſiderable partie de ce ſpectacle, eſt ſans doute qu'au moment que l'ame eſt ſéparée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoiſſoit en cette vie.

Car c'eſt une choſe étrange combien la connoiſſance que nous en avons préſentement eſt foible & obſcure. Dieu fait tout dans le monde. Il eſt par tout. Les créatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne ſelon ſes deſſeins. Elles ne ſauroient s'écarter tant ſoit peu de l'ordre de ſa providence. Cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu ſe cache toujours dans ce monde ſous le voile de quelques créatures qu'il préſente à nos ſens, & ne nous donne aucun ſigne évident de ſa préſence Ainſi étant tout occupés des créatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puiſſance inviſible qui les remue.

Mais il n'en ſera pas de même dans l'autre vie. Dès le moment que l'ame ſera délivrée de la priſon de ſon corps, elle commencera à ſentir la dépendance intime & eſſencielle qu'elle a de Dieu, & pour être, & pour agir, & pour être heureuſe ou malheureuſe. Elle connoîtra la puiſſance de Dieu & ſa propre foibleſſe. Elle verra qu'elle ne ſe peut ſouſtraire à ſon pouvoir, & qu'il faut qu'elle demeure éternellement dans l'état où ſa juſtice la reduira.

CHAP. XI.

Ce ſera alors que s'accomplira à l'égard de chacun de nous, cette parole d'Iſaïe : *Iſaïe 2. 13.* *Il n'y aura que le Seigneur de grand & d'élevé en ce jour :* EXALTABITUR *Dominus ſolus in die illâ.* Il eſt rabaiſſé préſentement à nos yeux, parceque nous le connoiſſons peu ; mais il ſera élevé au jour de la mort, parceque nous y reconnoîtrons l'infinité de ſa puiſſance, & que nous ſentirons notre baſſeſſe & notre neant.

Ce jour auquel Dieu ſera élevé, ſelon le Prophete, commence bien à notre mort, mais il dure toute l'éternité. Car depuis le moment de la mort juſqu'à l'éternité, tous les hommes auront une vûe continuelle de la grandeur infinie de Dieu & du neant de toutes les creatures. Ils ne pourront plus oublier Dieu, ni ſe méconnoître ; & cette double ignorance dans laquelle le monde préſent eſt enſeveli, ſera abſolument bannie de l'autre.

Il eſt vrai que ce ſentiment ſera bien different dans les élûs & dans les réprouvés. Car il ſera la joie éternelle des uns, & le deſeſpoir éternel des autres. Les élûs mettront leur bonheur à voir la grandeur & la puiſſance de Dieu, parcequ'ils verront en même-tems ſon eſſence, ſa miſericorde & ſon amour, qui les combleront de joie. Mais les réprouvés ne voyant de Dieu que l'inflexibilité de ſa juſtice & de ſa haine pour eux ; & le pouvoir infini qu'il a de les punir, trouveront une grande partie de leur ſupplice dans cette vûe.

Non ſeulement ils verront cette juſtice inexorable & toute-puiſſante, armée pour

les punir, mais ils la verront éternellement sans la pouvoir perdre de vûe. Ils verront Dieu, dit saint Gregoire de Nazianze, comme feu, parcequ'ils ne l'ont pas voulu voir comme lumiere. Ils se verront entre ses mains, comme entre celles d'un ennemi impitoyable qui les tiendra abbatus sous ses piés, sans esperance de pouvoir s'en délivrer. Ainsi leur rage & leur desespoir se tournera contre Dieu, comme auteur de leur misere. Ils considereront peu toutes les créatures, & ne seront presque occupés que de Dieu en cette malheureuse & détestable maniere. CHAP. XI. *Gregor. Naz. Or. 21.*

Voilà quel sera l'état des hommes, & élûs & réprouvés dans toute l'éternité. Et cet état nous apprend ce que nous devrions faire dans le tems. Car puisque nous ne saurions être heureux que par la vûe & l'amour de Dieu, puisque c'est la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce sera notre unique emploi & notre unique occupation dans toute l'éternité; que devons-nous faire dans cette vie, qui n'est qu'une préparation à l'éternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu? *Exercez-vous à posseder Dieu*, dit saint Augustin. *Desirez long-tems ce que vous devez avoir toujours.* AD *capiendum Dum exercere. Quod semper habiturus es, dum desidera.* *Aug. in Ps. 83. n. 1.*

Nous ne jouirons de lui dans l'éternité, qu'à proportion que nous nous serons exercés à en jouir dans le tems, c'est-à-dire à le connoître & à l'aimer. Nous ne le posséderons qu'à proportion que nous

CHAP. XI.

l'aurons desiré. Car il ne faut pas s'imaginer qu'après l'avoir toujours éloigné de nos pensées & de notre cœur en cette vie, il se découvre à nous dans l'autre de cette maniere qui fera le bonheur des Saints.

In Ps. 148. n. 1.

„ Personne, dit encore saint Augustin, „ n'est en état d'entrer dans cette vie bien„ heureuse, s'il ne s'y est exercé pendant „ celle-ci. *Nemo potest idoneus fieri futuræ „ vitæ, qui non se ad illam modò exercue„ rit.*

Cependant que font les hommes dans ce monde, & à quoi s'occupent-ils? Quelle place Dieu tient il dans leurs pensées, dans leurs desseins, dans leurs entretiens, dans leur conduite? La plupart ne passent-ils pas leur vie dans l'oubli de Dieu, & ne mettent ils pas même leur bonheur dans cet oubli? La vûe de Dieu n'est presque le principe d'aucunes de leurs actions, & n'entre en rien dans la conduite de leur vie.

Ce n'est point ainsi qu'ils agissent dans les affaires qui regardent le tems présent. S'ils prévoient qu'ils seront obligés de passer une partie de leur vie avec quelqu'un, & que leur fortune ou leur repos dépendent de lui, ils tâchent de le gagner, de le ménager, de s'insinuer dans son esprit, & de s'accommoder à ses humeurs. Ils craignent de le blesser & de l'aigrir. Et cependant quoiqu'ils sachent qu'ils seront éternellement entre les mains de Dieu, ils ne veulent pas seulement penser à lui, ni prendre aucun soin d'acquerir son amitié.

Ayons horreur de cette inconcevable folie, & pour nous en éloigner dans nos actions, tâchons d'imprimer vivement ces verités dans notre eſprit; que nous ne pouvons avoir avec les creatures que des liaiſons paſſageres qui ſe rompent toutes par la mort, & qu'après la mort nous en ſerons éternellement ſéparés & indépendans; mais que rien ne nous peut ſéparer de Dieu, que la mort ne fera que nous faire ſentir davantage la dépendance que nous en avons; que l'homme eſt tellement fait pour Dieu, & ſe rapporte tellement à Dieu, qu'il faut que Dieu faſſe ou ſon bonheur par ſon amour, ou ſon malheur par ſa haine; qu'en l'une & en l'autre maniere Dieu lui ſera éternellement préſent, & qu'ainſi le ſeul moyen de ne le voir pas éternellement comme ennemi, eſt de faire ſon principal ſoin de ſe le rendre favorable & ami pendant cette vie.

Chapitre XII.

IV. Maniere de conſiderer la mort comme l'entrée dans la ſocieté des Eſprits.

TOut ce que découvre l'ame au moment de la mort, eſt peu de choſe en comparaiſon de Dieu qui ſe manifeſte à elle en la maniere que nous avons repreſentée. Mais comme l'ame n'eſt pas toujours touchée dans cette vie à proportion de la grandeur des objets, mais par rap-

CHAP. XII.

port à l'impression qu'ils font sur l'imagination ; il n'est pas inutile de considerer encore les autres parties de ce grand spectacle qui se présente à l'ame au sortir du corps.

Ce qui en fait apparemment la plus considerable partie après celle que nous avons marquée, est cette grande troupe d'Esprits, avec lesquels elle se trouve tout-d'un-coup mêlée, ces demons horribles qu'elle commence à voir à découvert ; ce nombre prodigieux d'ames réprouvées, & ces esprits bienheureux dont Dieu lui donne quelque connoissance en quelque état qu'elle soit ; puisque le Livre de la Sagesse fait voir que les reprouvés connoissent quelque chose du bonheur & de la gloire des Saints, ce qui leur fait dire avec rage & desespoir, *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum & in similitudinem improperii.* Ce *sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toute sortes d'opprobres.* L'ame découvre donc en un moment ce nombre effroyable de créatures, & elle y apperçoit un renversement total du monde qu'elle a quitté.

Sap. 5. 3.

Elle voit que la plupart de ceux qui ont paru dans celui-ci avec plus d'éclat & de pompe, sont reduits dans celui-là au dernier rabaissement & à la derniere misere ; que ces Princes & ces Rois, qui ont fait trembler la terre, n'y sont plus distingués des autres hommes qu'en ce qu'ils sont souvent les plus miserables de tous, qu'il n'est plus question en cette societé de

mots,

morts, de richeſſes, de nobleſſe, de qualités de corps ni d'eſprit, ni de tous ces autres vains avantages, par leſquels les hommes tâchent de ſe relever ici les uns au-deſſus des autres; mais que tout y eſt reglé ſelon les loix d'une juſtice ſouveraine & invariable, qui place chacun dans le rang de miſere ou de bonheur où il doit être, ſans qu'il ſoit poſſible à aucun de ſortir de la place & du rang qui lui eſt aſſigné. CHAP. XII.

Mais la principale difference qu'elle remarque entre ces deux mondes, eſt que celui des vivans eſt compoſé de diverſes ſocietés & comme de diverſes ligues, par leſquelles les hommes s'uniſſent enſemble, ou pour ſe ſecourir dans leurs beſoins, ou pour reſiſter à leurs ennemis, ou pour entreprendre ſur les autres. Mais dans le monde des Eſprits il n'y a plus de ſocietés ni de ligues; parcequ'ils n'ont point de beſoin, ni de dépendance les uns des autres. Tout y a un rapport immediat à Dieu. C'eſt lui qui y regle tout, & chaque eſprit voit clairement qu'il eſt lié par ſon ordre, & qu'il n'eſt au pouvoir d'aucune créature de l'en ſouſtraire.

Ainſi dans quelque nombre que ſoient les Eſprits, ils ſont dans une entiere ſeparation les uns des autres. Les bienheureux s'entr'aiment à la verité d'un amour parfait, & le bonheur de chacun contribue à celui des autres par la joie qu'ils en reſſentent, ce qui forme la plus ſainte & la plus heureuſe de toutes les ſocietés; Mais ce n'eſt point une ſocieté de dépen-

CHAP. XII.

dance ni de ſecours mutuels. Ils puiſent tous toute leur felicité dans la même ſource. Ils y trouvent tous tout ce qu'ils deſirent. Et ainſi leur ſocieté n'interrompt, ni ne trouble point leur ſolitude.

Les méchans ſont au-contraire dans une ſolitude qui n'a rien que d'affreux & d'épouvantable. Ils ſe haïſſent tous les uns les autres. Ils n'eſperent ni ſecours ni ſupport, ni conſolation d'aucune créature. Ils ne voient en aucune, ni pouvoir, ni volonté de leur faire aucun bien. Ainſi la vûe de cette foule d'Eſprits n'eſt pour eux qu'un ſurcroît de déſolation, & elle ne fait qu'augmenter leur deſeſpoir, en leur donnant une plus vive idée de l'impuiſſance & de l'abandonnement où ils ſont reduits.

On ne peut douter que la vûe de ce ſpectacle ſi different des idées que l'ame retient de ce qu'elle a vû dans le monde dont elle vient de ſortir, ne lui cauſe une terrible ſurpriſe, qu'elle ne conçoive un extrême mépris pour tout ce qu'elle y a le plus eſtimé, & qu'elle ne ſoit percée de douleur d'avoir mis ſon affection en tant de choſes vaines, & d'avoir fait peu d'état de ce qui étoit vraiment durable & vraiment ſolide.

Mais autant que cette vûe, cette ſurpriſe & ces regrets ſont inutiles aux ames des morts, parceque leur ſort eſt tout-d'un coup fixé par l'arrêt de Dieu qui leur aſſigne leur place; autant nous ſeroit-il utile d'avoir ces ſentimens dans cette vie; de nous occuper de ces ſpectacles; de nous mêler en eſprit avec cette foule de morts;

d'y considerer ces places éternelles, & ces distinctions stables & immobiles, cette solitude ou heureuse ou miserable, afin de concevoir un profond mépris pour toutes les grandeurs, tous les établissemens, & toutes les distinctions humaines, & de ne faire plus d'état que de ces differences secrettes que Dieu met dès ce monde-ci entre les ames par les dons de sa grace, qui auront de si grans effets en l'autre.

Chapitre XIII.

V. Maniere de considerer la mort, qui est de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les démons & leur rage envers elle & envers tous les hommes.

Quoique les démons fassent partie des esprits, dont nous avons parlé dans le chapitre précedent, il est bon néanmoins de faire quelques réflexions particulieres sur les sentimens que l'ame conçoit en les appercevant clairement au moment qu'elle quitte le corps. Nous savous en general par la foi, qu'ils rôdent autour de nous comme des lions rugissans, qui ne cherchent qu'à nous devorer, & qu'ils employent toutes sortes d'artifices pour nous perdre; mais nous ne savons point quels sont ces artifices. Nous n'avons qu'une idée confuse de leur malice & de leur rage contre les hommes, & souvent même nous discernons peu leur voix de celle de Dieu. 1. *Pet.* 5. 8.

CHAP. XIII.

Tous ces nuages ſeront diſſipés par la mort. Nous verrons dans ce moment une multitude innombrable de ces malheureux eſprits répandus ſur la terre, poſſédant & remuant la plupart des hommes, & tâchant de s'emparer de l'ame de ceux qu'ils ne poſſedent pas encore. Nous verrons de quelle ſorte ils les trompent, en leur préſentant des objets qui attirent ou irritent leurs paſſions, en leur procurant des ſuccès qui les entretiennent dans l'illuſion, en les tenant toujours hors d'eux-mêmes, & en éloignant d'eux tout ce qui leur pourroit faire connoître le miſerable état où ils ſont. Nous verrons qu'ils les lient, qu'ils les enchaînent, qu'ils les empoiſonnent, qu'ils leur font mille playes mortelles, & qu'ils préparent en eux la matiere de leur dannation & de leur enfer.

Quand on feroit difficulté de donner aux ames ſéparées du corps une connoiſſance ſi étendue, on ne ſauroit au moins nier que chacune ne connoiſſe dans le moment qu'elle eſt ſéparée du corps, tous les pieges que le démon lui a dreſſés, toutes les chutes où il l'a pouſſée, toutes les illuſions dont il l'a amuſée.

Que ſi Dieu nonobſtant toutes ces ſurpriſes lui a fait la grace de ſurmonter le démon dans les choſes eſſencielles; ſi elle a évité ſes plus dangereux pieges, elle entre dans ces tranſports de joie que le Prophete décrit, lorſqu'il fait dire à l'ame dans la vûe de ce nombre effroyable de
Pſ. 123. *v.* 6. „ pieges qu'elle a évités: Beni ſoit le Sei-
„ gneur qui ne nous a pas livrés en proie

pour être déchirés de leurs dents. Notre ame s'eſt ſauvée comme un oiſeau ſe ſauve du filet des oiſeleurs. CHAP. XIII.

Mais qui peut concevoir l'état d'une ame qui vient à reconnoître que le démon a réuſſi à ſon égard dans ſes malheureux deſſeins ; qu'elle lui a même ſervi d'inſtrument contre elle-même ; qu'elle a ſecondé ſes deſirs, qu'elle s'eſt livrée à ſon bourreau, qu'elle n'a travaillé qu'à établir ſon empire ſur elle-même ; Qui peut comprendre quel eſt ſon deſeſpoir, lorſqu'il vient lui-même avec toute ſa rage prendre poſſeſſion de ſa conquête, lorſqu'il lui inſulte & lui met devant les yeux de quelle maniere il l'a ſeduite pour la rendre compagne de ſon malheur?

Ce ſont ces moqueries & ces inſultes que le Prophete craignoit lorſqu'il diſoit à Dieu: *Que mes ennemis ne ſe moquent point de moi; qu'ils ne diſent point dans leur cœur : Nos ſouhaits ſont accomplis ; qu'ils ne diſent point : Nous l'avons devoré.* *Pſal.* 34. *v.* 25.

C'eſt par la crainte de ces objets ſi terribles que ſaint Bernard s'excitoit lui-même : Quelle ſera, diſoit-il, ta frayeur, ô mon ame ! lorſqu'étant ſéparée par la mort, de tous les objets dont la vûe t'eſt ſi agréable, & la familiarité ſi douce, tu entreras ſeule dans une région inconnue, & que ces monſtres horribles te viendront à la rencontre ? Qui te ſervira d'appui dans une ſi extrême neceſſité ? Qui te défendra de ces bêtes furieuſes prêtes à te devorer ? Qui te conſolera ? Qui te conduira ? *De diverſ. Ser.* 28. *n.* 6.

CHAP. XIII.

Tous ces ſentimens viennent de ce regard de la mort dont nous parlons, qui nous fait prévoir l'état effroyable d'une ame malheureuſe qui vient au moment de la mort à découvrir ces horribles créatures, & qui leur eſt livrée par la juſtice de Dieu, comme une proye ſur laquelle ils aſſouviront éternellement leur rage.

Le Saint-Eſprit qui a ſi ſouvent inſpiré cette vûe aux Saints, nous fait voir que nous la devons avoir continuellement dans l'eſprit.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de réveiller en nous cette vigilance, qui nous eſt recommandée par Jeſus-Chriſt & par ſes Apôtres, que la crainte de tomber ſous la puiſſance de ce cruel ennemi ? Qu'y a-t-il de plus propre à nous empêcher de ſuivre nos paſſions, que de penſer qu'en les ſuivant, nous ſuivons les deſirs du diable, nous travaillons à établir ſon empire, nous le rendons maître de nous-mêmes, nous lui ſervons d'inſtrument & de miniſtres contre nous ?

Car il ne s'y faut pas tromper. Il faut que Dieu, ou le diable regnent en nous. Il n'y a point de milieu. Quiconque ne travaille point a établir en ſoi le regne de Dieu, travaille à y établir le regne du diable. Dieu y regne quand ſon Eſprit y regne, quand c'eſt par ſon Eſprit que nous agiſſons, quand nous avons Dieu en vûe, c'eſt à-dire la juſtice, la verité & la charité. Le diable y regne quand nous nous laiſſons conduire à nos paſſions, quand nous ne recherchons que notre gloi-

re & notre propre ſatisfaction, en un mot quand ce n'eſt que la cupidité qui agit en nous. CHAP. XIII.

Ainſi comme les hommes ne font preſque autre choſe dans toute leur vie que de ſuivre leurs paſſions, il s'enſuit qu'ils ne font autre choſe que de travailler pour le diable, & de ſeconder ſes deſſeins. Horrible emploi, déteſtable miniſtere, mais qui comprend neanmoins preſque tout ce qui ſe fait dans le monde par ceux qui s'imaginent y être les plus grans & les plus heureux?

Le meilleur moyen d'en concevoir de l'horreur, eſt d'en conſiderer la fin, & d'avoir devant les yeux la rage de ces monſtres, lorſqu'ils ſe montreront à découvert à une ame après l'avoir malheureuſement trompée. Il faut ſouvent ſe les repreſenter en cet état durant ſa vie, pour s'animer à leur reſiſter & à ne pas ſuivre leur deſirs & leurs deſſeins: Et comme il n'y a point de tentation où l'on ne puiſſe ſe ſervir de ce moyen, on peut dire que cette maniere de regarder la mort, eſt un remede general contre toutes les tentations.

CHAPITRE XIV.

¶ 1. Maniere de considerer la mort comme un jour qui dissipe nos tenebres, & nous fait voir les choses telles qu'elles sont.

ON dit assez souvent de la mort qu'elle levera un grand rideau, & nous fera voir une infinité de choses que nous ignorons, & c'est ce qu'on a pu voir déja par toutes les diverses manieres de la regarder que nous avons proposées. Mais ce que je prétens expliquer ici, est de quelle sorte on se peut servir de la meditation de la mort, pour corriger la fausseté des jugemens que l'on forme sur toutes les choses du monde, & principalement sur soi-même, sur ses actions, & sur sa propre conduite.

Nous naissons dans le monde environnés de tenebres si épaisses, que nous ne connoissons ni les vrais biens ni les vrais maux, ni les regles par lesquelles on en doit juger. Nos desirs, nos craintes, & nos autres passions, qui naissent du fond de notre corruption, nous font concevoir une infinité de fausses idées de ce qui leur sert d'objet; & comme nous jugeons sur ces idées, la plupart de nos jugemens sont faux. Et ainsi notre memoire devient un magazin de toutes sortes de faussetés.

Ce qu'il y a de pis, est que ces faux jugemens n'infectent pas seulement l'esprit, ils corrompent le cœur, ils fortifient les pas-

sions dont ils naissent, & ils produisent tous les pechés dont les hommes se rendent coupables. Car il n'y a point de peché sans quelque fausse pensée, puisque, comme dit saint Augustin, on ne sauroit pecher quand on n'en a que de bonnes. *Non potest fieri, ut habeat mala facta, qui habet bonas cogitationes.* In Ps. 148. n. 2.

CHAP. XIV.

Comme notre plus grand interêt est donc d'éviter le peché, qui est la cause de tous nos maux, nous devons travailler avec tout le soin qui nous est possible, à détruire les faux jugemens qui en sont la source, & à remplir notre esprit de ces pensées veritables d'où naissent les bonnes actions.

Il est vrai que c'est de la lumiere de la foi qu'il le faut attendre, puisque, comme dit saint Paul, nous ne sommes pas capables de nous-mêmes d'avoir une seule bonne pensée. Mais cette dépendance n'exclut pas l'application à certains objets qui nous aident à trouver la verité, ni la pratique de certains moyens qui éloignent de nous ce qui empêche de la discerner. 2. Cor. 3. 5.

C'est le fondement d'un avis que saint Jean Climaque attribue à un saint Pere, & dont les personnes les plus éclairées & les plus avancées dans la sainteté, recommandent extrêmement la pratique, qui est de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie, & d'entrer à l'égard de toutes les affaires auxquelles on est obligé de prendre part, dans la disposition où l'on voudroit être si l'on avoit à rendre compte 6. Degré. n. 24.

CHAP. XIV.

à Dieu dans cinq ou ſix heures.

La raiſon de cet avis eſt que rien n'eſt plus capable d'éloigner de notre eſprit les fauſſes idées que la cupidité produit, que la penſée de la mort, & de ce qui la doit ſuivre. Il ſemble que les paſſions n'oſent ſe produire devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raiſon, de lumiere & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'execute avec plus de fermeté & avec des intentions plus pures & plus dégagées des vûes humaines.

Mais pour tirer plus d'avantage de cette pratique, il eſt bon de ne juger pas ſimplement de toutes choſes, comme ſi on devoit bien-tôt mourir; mais d'entrer autant qu'il eſt poſſible dans les vûes & les ſentimens que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps.

Car il eſt certain qu'étant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui mettra devant les yeux toutes les actions de ſa vie, qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, & qu'elle formera ainſi des jugemens de tout ce qui a paſſé par ſon eſprit pendant qu'elle étoit dans le corps, c'eſt-à-dire qu'elle jugera de tous ſes jugemens & de toutes ſes penſées, & qu'elle condannera tout ce qu'il y aura de faux & d'injuſte.

Ce ne ſont pas ſeulement les ames des Elûs qui reconnoîtront clairement alors toutes les erreurs, ce ſeront auſſi celles des réprouvés. Car quand l'Ecriture leur fait dire qu'ils ſe ſont égarés de la voie de la verité, & que le ſoleil de juſtice n'a point

Sap. 5. 6.

lui pour eux, elle fait voir qu'ils seront convaincus de leur égarement, & de la fausseté des lumieres par lesquelles ils se sont conduits. CHAP. XIV.

S'ils ne condamnent donc pas l'amour de la justice par les jugemens qu'ils ont faits pendant leur vie, ils les condamneront par l'amour d'eux-mêmes. Ils seront forcés d'avouer qu'ils étoient pleins de folie. Ils s'appelleront eux-mêmes insensés: *Nos insensati.* Or ils ne le sauroient faire sans juger que la sagesse vouloit qu'ils fissent tout le contraire de ce qu'ils ont fait. *Sap.* 24.

Non seulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment-là sont veritables, mais ils sont de plus éternels, & ce qu'elles en jugent alors, elle le jugeront à jamais, parce-qu'il n'y aura plus en elles de varieté de pensées.

Or comme tout ce qui sera vrai dans toute l'éternité, l'est aussi dès le tems de notre vie, tout notre soin devroit être de ne nous conduire jamais par ces jugemens passagers, qui ne paroissent vrais que quand les passions sont émûes; mais de juger & d'agir selon ces vûes stables, invariables & éternelles, que nous aurons après la mort.

Ainsi quelque objet qui se présente à nos sens, ou qui frappe notre imagination & notre esprit, au lieu de consulter nos sens, nos passions & nos petits interêts, il faut pour en juger sainement, considerer serieusement ce que nous en juge-

CHAP. XIV.

rons après la mort ; ce que nous voudrions avoir fait lorſqu'il s'agira d'être jugés de Jeſus-Chriſt ; ce que nous croirons pouvoir être approuvé de ce juſte Juge; enfin ce que nous approuverons nous-mêmes dans toute l'éternité. Que de cas de conſcience ſe décideroient ſans peine à la faveur de cette lumiere ! Que de fauſſes ſubtilités s'évanouiroient ! Que d'illuſions diſparoîtroient !

Heureux ceux qui ſe rendent ainſi diſcipies de la mort, qui ſe ſervent de ſa lumiere pour diſſiper le tenebres de leur cœur ; & qui penſent dans les tems ce qu'ils penſeront dans l'Eternité ! C'eſt veritablement être mort au monde que de vivre de la ſorte, puiſque ce n'eſt plus penſer ni agir ſelon la lumiere de cette vie, qui eſt celle du monde, mais ſelon les lumieres de l'autre vie, qui ſont celles de l'Eternité.

On ne doit donc pas s'étonner après tous les avantages que nous avons fait voir qu'on peut tirer de la penſée de la mort, que ſaint Jean Climaque ait dit:

6. Degré. n. 4. *Que comme de tous les alimens, le pain eſt le plus neceſſaire, auſſi de toutes les pratiques ſpirituelles la meditation de la mort eſt la plus utile ; qu'elle fait embraſſer aux Religieux qui vivent en communauté, les travaux & les exercices de la penitence, & leur fait trouver le plus grand plaiſir dans les humiliations & les mepris ; & que quant aux ſolitaires qui ſont eloignés de tout tumulte & de tous les troubles du monde, elle produit en eux un entier abandonnement de tous les ſoins de la*

la terre, une priere continuelle, & une vigilance exacte ſur leurs penſées.

On peut dire en un mot de ce ſaint exercice que c'eſt une ſource de lumieres pour connoître nos devoirs, un remede univerſel à toutes nos paſſions & à tous nos vices, un ſecours puiſſant contre les tentations, une école de toutes les vertus, un adouciſſement de tous les maux de la vie.

Et pour finir par où nous avons commencé, c'eſt, ſelon le Sage, un moyen efficace pour éviter tous les pechés. Or comme celui qui ne peche point eſt juſte dans ce monde & ſera heureux dans l'autre, il s'enſuit que la meditation de la mort eſt la voie de la ſainteté & de la beatitude. *Eccli. 7. 40.*

I. TRAITE'
DES QUATRE
DERNIERES FINS.

LIVRE SECOND.
Du Jugement et de l'Enfer.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il eſt utile de penſer au Jugement. Pourquoi l'Egliſe propoſe ordinairement à ſes enfans le Jugement univerſel, plutôt que le particulier.

CE que ſaint Auguſtin dit à ſon peuple dans un des Sermons ſur les Pſeaumes: *Qu'il devroit ſans ceſſe leur parler du jugement*, fait voir que nous devrions y penſer toujours; puiſque les Paſteurs ne nous en doivent parler, qu'afin que nous y penſions.

Ou y eſt d'autant plus obligé qu'il n'y aura plus de moyen de le faire après cette vie. *Car*, comme dit ce ſaint Docteur, *le dernier jour du monde nous trouvera dans*

l'état où le dernier jour de notre vie nous aura trouvés. Et tels que nous ſerons en mourant, tels nous ſerons jugés en ce jour terrible. Ainſi il eſt vrai, comme il dit encore, que le jour de la mort tient lieu à chacun du jour du jugement univerſel, parceque la mort fixe l'état dans lequel on y ſera jugé. CHAP. I.

Il s'enſuit de-là, que comme tout Chrétien eſt obligé d'être ſur ſes gardes, pour n'être pas ſurpris par le jour du jugement, ſelon que Jeſus-Chriſt nous le commande dans ſon Evangile, il ne doit pas veiller avec moins de ſoin pour n'être pas ſurpris par celui de ſa mort. C'eſt ce que l'on peut conclure auſſi de la creance où eſt l'Egliſe, que la dannation des méchans, & la récompenſe des bons, ne ſont pas differées juſques au jour du jugement, comme l'ont cru quelques anciens; mais que les ames qui n'ont plus rien à expier, entrent dès l'inſtant qui ſuit la mort en poſſeſſion de la gloire, & celles dont les pechés meritent l'enfer, commencent d'en ſouffrir les tourmens en ſortant du corps. Car il s'enſuit de-là clairement, que comme Dieu ne punira point les unes, & ne couronnera point les autres, ſans qu'elles ayent été jugées, & jugées par Jeſus-Chriſt, à qui tout jugement a été donné; il faut croire que Jeſus-Chriſt jugera en particulier chaque ame au moment qu'elle ſe ſeparera de ſon corps. *Matth.* 24. 42. *Joan.* 5. 22.

Puiſque nous n'avons donc que l'eſpace ſi court & ſi incertain de cette vie pour nous préparer à notre état éternel qui ſera decidé par l'arrêt que Jeſus-Chriſt en prononcera au jour de notre mort, & que ces

CHAP. I.

arrêt ſera le même que celui qu'il prononcera au dernier jour ; n'eſt-ce pas la plus grande de toutes les imprudences & de toutes les folies, que de ſe remplir l'eſprit de toute autre choſe, & de ne penſer preſque point à celle-là ?

Il ne faut qu'un de raiſon pour conſentir à cette verité ; mais il faut autre choſe que de la raiſon pour la pratiquer. On eſt ſouvent convaincu qu'il faut craindre, ſans craindre effectivement, & qu'il ne faut penſer qu'à une choſe, ſans y penſer en effet. Notre cœur ne ſuit pas notre raiſon, & il demeure ſouvent froid & ſans mouvement, lorſque l'eſprit eſt le plus perſuadé qu'il devroit être vivement touché.

Il n'y a ſans doute que la grace qui puiſſe remedier à cette froideur, & amollir cette dureté. Mais comme Dieu veut qu'on ait recours en même-tems aux moyens exterieurs qui y peuvent contribuer étant aidés de ſa grace, il eſt utile d'approcher, autant que l'on peut, ces objets de notre imagination, & de la forcer à s'y appliquer ſouvent, bien loin de les en bannir & de les en éloigner quand ils s'y préſentent, comme font la plupart des gens.

C'eſt la raiſon que l'Egliſe a de nous faire ſouvenir du Jugement dernier en divers Evangiles. Elle commence par là la préparation à la venue de Jeſus-Chriſt, où elle prétend faire entrer les Chrétiens dans le tems de l'Avent. C'eſt un des premiers objets qu'elle preſente à ſes enfans pour les diſpoſer à la penitence du Carême. C'eſt par où elle finit l'année Eccleſiaſtique,

l'Evangile du Dimanche qui précede l'Avent étant encore du Jugement ; pour nous faire voir par là, que nous devons commencer & finir toutes nos œuvres & toute notre vie dans la vûë du jugement de Dieu, & que comme notre penitence doit être continuelle, cet objet doit être continuellement devant nos yeux. CHAP. I.

Mais comme l'utilité de cette meditation consiſte principalement à exciter dans nos cœurs des ſentimens d'une crainte ſalutaire qui produit la veritable ſureté, ſelon ſaint Auguſtin : *Terror ille ſecuritatem parturit : territi enim præcavemus, præcaventes ſecuri erimus.* CETTE *crainte produit la ſureté, car étant épouvantés nous prenons garde à nous, & y prenant garde nous ſerons en aſſurance.* L'Egliſe jugeant que les circonſtances du jugement general ſont plus capables de nous effrayer que celles du jugement particulier, nous le propoſe ordinairement ; & c'eſt en ſuivant ſon Eſprit que les ſaints Peres, & ſur tout les Chrétiens des premiers ſiecles, en paroiſſent ſi occupés. *Aug. in Pſ. 147. n. 3.*

C'eſt ce qui fait dire à ſaint Gregoire de Nazianze, que la crainte du jugement futur ne lui permettoit pas de reſpirer. *Orat. 9. p. 174.*

Et à ſaint Ephrem, qu'il ne pouvoit penſer au jugement dernier ſans ſentir un tremblement dans tous ſes membres, & une défaillance univerſelle. *4. Ephr. Ser. de iis quæ poſt crucem revelanda ſunt.*

Les autres Saints en ont eu les mêmes ſentimens : & les premiers Chrétiens les avoient ſi vifs qu'ils prenoient même les guerres, les famines, & les autres calamités qui arrivoient de leur tems, pour ces

CHAP. I. signes effroyables qui doivent être les avant-coureurs du Jugement universel.

En effet qu'y a-t-il de plus capable de faire impression sur notre esprit que la meditation de Jesus-Christ, descendant du Ciel, accompagné de tous ses Anges, pour prononcer à tous les hommes réünis ensemble au milieu des airs, le jugement qui décidera de leur état pour toute l'éternité ?

Qui ne seroit effrayé en pensant au renversement de toute la nature, qui accompagnera ce jugement, dont saint Pierre dit, 2. Petr. 3. v. 10. *que dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les élemens embrasés se dissouderont, la terre avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu.*

Si la vûe d'un seul Ange réduisit Daniel à un tel affoiblissement, qu'il lui fit dire à Dan. 10. 16. cet Ange : *In visione tua dissolutæ sunt compages meæ :* LORSQUE *je vous ai vu, tout ce qu'il y a en moi de nerfs & de jointures s'est relâché* : quel sera l'état d'un malheureux reprouvé en qui la crainte, l'horreur & les autres passions ne pourront être affoiblies par la défaillance de son corps, & dont l'ame n'aura plus de force pour soutenir les impressions de cet effroyable spectacle, que pour les sentir plus vivement ?

Les Peres n'ont point fait consister leur spiritualité à éloigner ces objets de leur esprit, pour s'entretenir de meditations douces & consolantes. Ils ont cru qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient besoin d'en être effrayés, & ils s'en sont utilement servis & pour eux-mêmes & pour les autres.

CHAP. I.

Je ſuis épouvanté, dit ſaint Gregoire de Nazianze, de la parole du Prophete qui s'écrie : Que ferons-nous au jour où Dieu entrera avec nous en compte & en jugement, lorſqu'il nous convaincra de tous nos crimes, qu'il nous préſentera en face tous nos pechés comme de cruels accuſateurs, & qu'il oppoſera aux iniquités dont nous nous ſerons rendus coupables, les bienfaits que nous aurons reçus de lui, lorſqu'il nous demandera compte de la majeſté de ſon image qu'il avoit imprimée en nous, & que nous avons toute troublée & toute défigurée par nos déreglemens ; lorſqu'il nous fera condanner par nous-mêmes, & nous reduira à ne pouvoir pas même dire, que nous ſouffrons injuſtement. Qui nous ſervira d'avocat devant ce Juge ? Par quels prétextes, par quelles fauſſes excuſes, par quelles couleurs artificieuſes, par quelles inventions ſubtiles pourrons-nous déguiſer la verité devant ce ſouverain tribunal, & éluder la rectitude invariable de ce jugement ? On y mettra dans la balance nos actions, nos paroles, nos penſées. On y peſera les bonnes & les mauvaiſes, afin qu'après avoir vû celles qui l'emportent, on forme un arrêt après lequel il n'y aura plus d'appel, plus de Juge ſuperieur à qui on puiſſe recourir, plus de moyen de détruire ſes mauvaiſes actions par des actions contraires, plus d'huile à acheter des Vierges ſages ou de ceux qui en vendent pour rallumer les lampes éteintes ? Tout ſe terminera par

Gregor. Nazian. orat. 15.

CHAP. I.

„ ce dernier, unique & épouvantable ar-
„ rêt, plus juſte encore qu'il n'eſt terrible,
„ & d'autant plus terrible qu'il eſt plus ju-
„ ſte. Ce ſera lorſque les Trônes ſeront
„ placés ; que celui que l'Ecriture appelle
„ l'ancien des jours, ſera aſſis dans le pre-
„ mier : que les livres ſeront ouverts :
„ qu'on verra rouler un fleuve de feu : que
„ la lumiere ſera d'un côté, & de l'autre
„ les tenebres prêtes à recevoir ceux qui
„ y ſeront précipités.

Il ſeroit trop long de rapporter les deſcriptions que les autres Peres, & ſur tout ſaint Ephrem, font de ce jugement, & il ſuffit de propoſer ce qu'en dit ſaint Bernard, qui comprend en peu de paroles ce „ que les autres en diſent. " Je crains, „ dit-il, le viſage de ce Juge capable de „ faire trembler les Anges mêmes. „ Je crains la colere de ce Dieu puiſſant. Je crains les marques de ſa fureur. Je crains ce fracas du monde boulverſé, cet embraſement des élemens, cette tempête épouvantable, cette voix de l'Archange, cette parole dure & terrible. Je tremble en penſant aux dents de ce monſtre infernal, au gouffre de l'enfer, à ces lions affamés, & „ tout prêts à devorer leur proie. „ Je ſuis „ ſaiſi d'horreur par l'image de ce ver qui „ rongera les méchans, de ce feu qui les „ brûlera, de cette fumée & de cette vapeur „ de ſouffre ; de ces vents impetueux, & de „ ces tenebres exterieures. Qui mettra dans „ ma tête une ſource d'eau, & qui don- „ nera une fontaine de larmes à mes yeux „ pour prévenir par mes pleurs ces pleurs

Ber. Ser. 16. in Cant. n. 7.

éternelles, & ces horribles grincemens " CHAP.
de dents, ces cruels liens & le poids de " I.
ces chaînes, qui accableront, qui ſerre- "
ront, qui brûleront les reprouvés ſans "
les conſumer? "

Mais quoique ces circonſtances ſoient bien terribles, elles le ſont neanmoins beaucoup moins en effet, que l'impreſſion que Dieu fera ſur les ames par la connoiſſance qu'il leur donnera de leurs pechés, de ſa juſtice, & de toutes les autres choſes ſur leſquelles l'arrêt éternel qu'il prononcera ſur chacune d'elles ſera fondé. Et comme cette impreſſion ſe rencontre auſſi dans le jugement particulier, par lequel Dieu fait connoître à l'ame le lieu qui lui convient, & par quelles actions elle le merite; c'eſt mediter en même-tems l'un & l'autre jugement, que de tâcher de comprendre autant qu'on le peut en cette vie, ce que cette lumiere de Dieu découvre à l'ame quand il la juge: c'eſt à quoi nous nous attacherons particulierement dans les Chapitres ſuivans.

Chapitre II.

De la vûe que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement, de la multitude de ſes pechés.

TOus les Chrétiens croient que Dieu fera connoître à l'ame tous ſes pechés, ſoit dans le jugement particulier qu'il en fera lorſqu'elle ſortira du corps, ſoit dans le jugement public qu'il pronon-

CHAP. II.

cera à la fin du monde à la vûe de tous les hommes. Toutes les chaires retentiſſent de cette menace, qu'il n'y a rien de ſi caché dans nos actions, dans nos penſées, dans les mouvemens de notre cœur, qui ne ſoit découvert: qu'il nous mettra tout cela devant les yeux, & qu'il en fera un rigoureux examen. Cependant, preſque perſonne n'eſt touché de cette vérité ſi terrible. Il ſemble qu'elle ne nous regarde pas, & que ce ſoient d'autres que nous qui doivent paſſer par cet examen.

Il nous arrive à l'égard de cette verité ce qui arrive à l'égard de toutes les autres. On en eſt d'abord un peu effrayé, mais enſuite on s'y accoutume, & l'on prend l'habitude de les écouter ſans émotion. Ce n'eſt pas ni que ces verités changent, ni que notre eſprit ſe fortifie par l'accoutumance. Ce qui eſt terrible le ſeroit toujours, ſi nous le concevions toujours de la même ſorte. Mais l'effet de l'accoutumance eſt de changer nos idées, de les rendre plus ſuperficielles & plus confuſes, & de faire que l'eſprit s'y applique plus legerement. Pour remedier donc à ce mauvais effet, il eſt bon de concevoir quelquefois ces verités ſi terribles en elles-mêmes par quelques images qui les rendent plus ſenſibles, & peut-être que celle dont nous nous ſervirons ici y pourra contribuer quelque choſe.

Qu'on s'imagine donc une chambre vaſte, mais obſcure, & qu'un homme travaille toute ſa vie à la remplir de viperes & de ſerpens: qu'il y en apporte tous les jours grande quantité, & qu'il emploie même

diverſes perſonnes pour l'aider à en faire amas : mais que ſi tôt que ces ſerpens ſont dans cette chambre, ils s'y aſſoupiſſent en s'entaſſant les uns ſur les autres, en ſorte qu'ils permettent même à cet homme de ſe coucher ſur eux ſans le piquer & ſans lui faire aucun mal : que cet état durant aſſez long-tems, cet homme s'y accoutume, & n'apprehende rien de cet amas de ſerpens. Mais que lorſqu'il y penſe le moins, les fenêtres de cette chambre venant à s'ouvrir tout d'un coup, & à laiſſer entrer un grand jour, tous ces ſerpens ſe réveillent auſſitôt, & ſe jettent tous ſur ce miſerable, qu'ils le déchirent par leurs morſures, & qu'il n'y en ait aucun qui ne lui faſſe ſentir ſon venin. CHAP. II.

Quelque terrible que ſoit cette image, ce n'eſt qu'un foible crayon de ce que font ordinairement les hommes, & de ce qui leur arrive au jour de leur mort.

L'homme vit ici plongé dans des tenebres ſi épaiſſes, qu'à peine s'apperçoit-il des plus groſſieres de ſes fautes, & encore les oublie-t-il ordinairement à meſure qu'il les commet. Sa conſcience eſt ce lieu obſcur où il les entaſſe, & il ne fait preſque rien qui n'en augmente le nombre, parcequ'il fait tout pour ſoi & rien pour Dieu.

Souvent même il ſe ſert pour cela du miniſtere des autres, comme s'il avoit deſſein d'en faire un plus grand amas. Car il y en a beaucoup qui outre leurs propres pechés, ſe chargent encore de ceux d'autrui, & qui ont ſous eux une infinité de gens qui pechent, pour ainſi dire, ſur leur com-

CHAP. II.

pte, parceque les pechés qu'ils font leur sont imputés par la justice de Dieu.

Tous ces pechés demeurent comme assoupis pendant cette vie, parcequ'ils ne se font point sentir. On les souffre sans peine. On y prend son repos. On n'en apprehende rien. On n'a point de soin de s'en délivrer, & on ne fait au-contraire qu'en augmenter tous les jours l'amas.

La mort trouve donc la plupart des hommes dans ce malheureux exercice. C'est elle qui fait entrer ce jour qui réveille tous ces pechés. La lumiere que Dieu donne à l'ame au moment de la mort, la tire de son assoupissement, & dans ce réveil elle vient tout-d'un-coup à découvrir tous ces monstres qu'elle enfermoit dans son sein. Elle ne les découvre pas seulement, elle en sent les piqueures mortelles. Elle en est cruellement déchirée, n'y ayant aucun de ses pechés qui ne se fasse sentir à elle.

Qui en pourroit comprendre la multitude? Tous ceux que les hommes ont connus en les commettant, & qu'ils ont été ensuite bien-aises d'oublier; tous ceux qu'ils se sont dissimulés à eux-mêmes; toutes les vaines pensées ausquelles ils se sont arrêtés; tous les mauvais mouvemens auxquels ils ont consenti; toutes leurs mauvaises actions, toutes leurs omissions, & toutes leurs negligences dans leurs devoirs; tous les scandales qu'ils ont donnés, & toutes les mauvaises suites de ces scandales, tout cela se presente distinctement à leurs yeux, & se fait voir malgré qu'ils

en ayent. C'eſt-à-dire qu'ils voient pour la plupart qu'ils n'ont fait toute leur vie que ſe remplir de poiſons, que s'accabler de nouveaux poids, & que ſe preparer de nouveaux ſupplices. CHAP. II.

Tout pecheur doit trembler dans la crainte de cet horrible ſpectacle, que la juſtice de Dieu lui découvrira à l'heure de la mort. Mais il n'y en a point qui en doivent être plus épouvantés que ceux qui ſont dans les places éminentes, & qui ont à répondre à Dieu non ſeulement de leurs pechés, mais auſſi de ceux des peuples qui leur ſont commis.

Quelle foule de crimes ſe preſente au moment de la mort à l'ame d'un Evêque mal entré dans ſa Charge, & qui a continué toute ſa vie à abuſer de ſon miniſtere? Et qui peut concevoir dans quel excès de deſeſpoir il entre, lorſqu'il ſe voit chargé au jugement de Dieu d'autant de ſacrileges qu'il a offert de ſacrifices, qu'il a adminiſtré de Sacremens, & qu'il a fait de fonctions Epiſcopales; & qu'il reconnoît de plus que la juſtice de Dieu lui impute tous les ſacrileges de Prêtres qu'il a ordonnés temérairement, toutes les abſolutions précipitées qu'ils ont données, tous les ſcandales qu'ils ont cauſés; & enfin qu'elle le juge coupable d'autant d'homicides ſpirituels, non-ſeulement qu'il y a d'ames à qui il a donné la mort par le ſcandale de ſa propre vie, ou par celui de la vie des Miniſtres qu'il a choiſis, ou qu'il a ſoufferts par negligence; mais auſſi qu'il y en a que ſes mauvais exemples ont pu

CHAP. II. perdre, quoique la grace de Dieu les ait soutenus : parcequ'autant qu'il a été en lui, il les a tués, comme dit saint Augustin : *Non sibi ergo blandiatur, quia ille non est mortuus. Et ille vivit, & ille homicida est:* de sorte qu'un méchant Evêque sera traité de Dieu comme meurtrier de presque toutes les ames de son Diocese.

Aug. de Pastor. c. 4. nov. edit. Ser. 46. n. 9.

Mais il n'est pas necessaire d'avoir recours à ces exemples, pour être effrayé de cette multitude de pechés que l'ame découvre en paroissant devant Dieu. Ceux qui ont mené la vie la plus retirée & la plus separée du commerce & de la corruption du monde, n'ont que trop de sujets de la craindre ; & il leur doit suffire pour en concevoir le juste effroi qu'on en doit avoir, de savoir qu'ils auront à rendre compte de l'usage qu'ils ont fait de toutes les graces qu'ils on reçûes, de toutes les verités qu'ils ont entendues, de tous les Sacremens auxquels ils ont participé, de tous les bons exemples qu'ils ont vûs, de toutes les bonnes œuvres qu'ils ont dû faire, & enfin de l'usage qu'ils ont fait de leur tems, de leur ame & de leur corps.

Mor. in Job. l. 44. c. 7. nov. ed. c. 11. 32.

„ Quelque soin, dit saint Gregoire le „ Grand, que les plus gens de bien ayent „ eu d'éviter tous les pechés qu'ils ont pu „ reconnoître ; quand ils songent neanmoins qu'ils ont à paroître devant ce Juge severe, ils sont saisis de frayeur, & „ principalement à cause des pechés dont „ ils peuvent être coupables sans le savoir. „ Car qui peut comprendre le nombre des „ fautes que l'on commet par les pensées

vagabondes & inconſtantes auſquelles on s'arrête ? On peut aſſez éviter les actions de pechés ; mais il n'y a rien de plus difficile que de garantir ſon cœur des penſées mauvaiſes & illicites. Et cependant il eſt écrit : Malheur à vous, qui vous entretenez de penſées inutiles. Voilà le ſujet de la crainte des plus juſtes. A combien plus forte raiſon ceux qui menent une vie plus relâchée ont-ils ſujet d'être dans la frayeur & le tremblement ? CHAP. III. *Mich.* 2. 1.

CHAPITRE III.

Combien l'un & l'autre Jugement ſont terribles par l'aneantiſſement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes.

SI le jugement de Dieu eſt ſi terrible par ce qui nous y paroît, il ne l'eſt gueres moins par ce qui y diſparoît, & qui y eſt détruit & aneanti. Je ne parle pas des grandeurs, des titres, des pompes, des louanges & de toutes les autres choſes dont les hommes ſe verront entierement dépouillés en l'autre monde. Je parle de toutes les bonnes œuvres apparentes qui font une partie conſiderable de leur appui, de leur confiance & de leur repos.

Car chacun voulant être en paix avec ſoi-même, eſt naturellement porté à ſe former une eſpece de conſcience, & à ramaſſer tout ce qu'il y a de meilleur dans ſa vie pour avoir lieu d'en porter un juge-

CHAP. III.

ment favorable. Mais comme on ne fait pas cet examen dans le deſſein de plaire à Dieu, mais de ſe procurer une paix humaine, on n'y apporte pas une grande exactitude. On juge d'ordinaire de ſoi par l'exterieur, & par le corps de ſes actions, par l'eſtime & par l'approbation des autres hommes; par l'exemple de quelques gens-de-bien qui ont fait les mêmes choſes que nous, par l'exemption de certaines vûes mauvaiſes, que l'on n'a pas remarquées en ſoi; par les crimes que l'on a en horreur, & que l'on n'a point commis; par la comparaiſon que l'on fait de ſoi-même avec d'autres que l'on croit plus méchans que ſoi, & qui font ce qu'on ne voudroit pas faire; & ſur tout cela on ſe bâtit un certain édifice de ſa vie, dont on ſe contente, & que l'on s'imagine pouvoir ſubſiſter au Jugement de Dieu, & en meriter même des récompenſes. Car il y entre en effet diverſes bonnes œuvres, des prieres, des receptions de Sacremens, des œuvres exterieures de charité. Ceux qui ſont dans le miniſtere Eccleſiaſtique, y ajoûtent des prédications, des directions, des inſtructions, qui leur font eſperer le prix que Dieu a promis à ceux qui ont fait & enſeigné.

Mais qui pourroit exprimer combien il y aura de ces édifices ruinés, lorſqu'ils viendront à paſſer par le feu du jugement de Dieu, qui conſumera, comme dit ſaint Paul, toute la paille, tout le foin & tout le bois qui s'y trouvera; & quel ſera l'étonnement d'une ame trompée, qui y

2. *Cor.* 3. 12.

ayant mis ſa confiance, reconnoîtra clairement par la lumiere de Dieu, la vanité & le néant de toutes ſes œuvres ? CHAP. III.

Ce ſera là, dit ſaint Bernard, *que ce que nous prenons pour de l'or, ſe changera en écume, que l'impureté de toutes nos œuvres ſera découverte, & que le temps de la Verité étant venu après que celui que Dieu nous avoit donné ſera paſſé, elle jugera nos juſtices. Ce ſera là que toutes ces juſtices qui nous flattent, nous paroîtront un objet d'horreur ; que tout ce que nous regardons comme peu de choſe, tout ce que nous negligeons par une mauvaiſe diſſimulation, ſera conſumé par ces flâmes vengereſſes.* *De div. Ser. 28. n. 6.*

Il ſuffit de dire pour nous faire concevoir ce que nous avons à craindre, qu'il n'y aura que ce que nous avons fait par le mouvement de l'Eſprit de Dieu, qui ſubſiſtera au jugement de Dieu, & que l'Eſprit de Dieu ne fait en nous que ce qui a Dieu pour fin, & qui eſt reglé par la lumiere de ſa ſageſſe : Qu'ainſi tout ce que nous ne faiſons que pour notre ſatisfaction, pour notre honneur, pour notre repos, pour notre propre interêt, & par un autre motif que par celui du vrai amour de Dieu, ne tient lieu, que de foin, de bois & de paille.

Ce qui eſt de plus terrible, eſt que les œuvres dont la ſource eſt corrompue, ne ſeront détruites que dans la fauſſe apparence de bonnes œuvres, & ſubſiſteront comme pechés. Toutes ces fauſſes vertus étant donc démaſquées, paroîtront dans leur naturelle difformité. Ainſi au-lieu *Ber. ſer. 15. in Cant. n. 3.*

CHAP. III.

d'être le ſoutien & l'appui de l'ame dans ce jugement, elles ne ſerviront qu'à l'abbatre & à l'accabler.

Combien de gens qui ſe croient riches en bonnes œuvres, ſe trouveront reduits alors à une honteuſe pauvreté, parceque toutes celles dans leſquelles ils avoient mis leur confiance, n'avoient pour principe que l'interêt, la vanité, & la recherche de la reputation des hommes, & que ce qu'ils croyoient être une inſpiration de Dieu, étoit une ſuggeſtion du demon, qui ne tâchoit qu'à les éblouir par le faux éclat de leurs actions, pour les empêcher de penſer ſerieuſement à eux.

Heureux ceux qui dans ce feu, qui détruira toutes les œuvres humaines, ſe trouveront avoir le fondement ſolide de l'amour de Jeſus-Chriſt qui ne peut être détruit; & quelque peu de cet or & de ces pierres précieuſes qui y ſubſiſteront, & n'en deviendront que plus éclatantes.

Mais malheureux ceux qui n'auront ni cet or, ni ces pierres précieuſes, ni ce fondement ſolide, & dont tout l'ouvrage ſera conſumé par le feu devorant de la juſtice de Dieu.

Il eſt certain que ce malheur ſi épouvantable arrivera à un très-grand nombre de perſonnes qui auront ſuivi ces voies dont parle le Sage, qui paroiſſant droites à ceux qui y marchent, ne laiſſent pas de les conduire à la mort: & qu'il y en aura beaucoup qui trouveront dans l'examen qui ſe fera de leurs actions, que toute leur vie a été une illuſion continuelle, & que ces

Prov. 16. 25.

œuvres qui leur attiroient l'eſtime des hommes, n'avoient pour principe que l'amour d'eux-mêmes. Et il eſt certain de plus, que perſonne ne peut ſavoir avec certitude, s'il n'eſt point de ce nombre malheureux; ſi ſes œuvres ne ſont point de celles qui n'ont que l'apparence de pieté, ſans en avoir la verité & l'eſſence, s'il n'y a point en lui quelque venin caché qui les gâte & les empoiſonne dans leur racine; & s'il n'en verra point la ruine & l'embraſement au jour du jugement. CHAP. III.

Nous connoiſſons certainement que nous ſommes pleins de pechés, nous ne ſavons qu'imparfaitement ſi nous avons quelques œuvres vraiment bonnes. Nous ſavons que nous avons des alimens de ce feu de l'autre vie; & nous ne ſavons point avec certitude ſi nous avons rien de ce qui peut y ſubſiſter.

C'eſt auſſi cette vûe qui a tenu les Saints dans un tremblement continuel, & qui leur a donné une ſainte défiance de toutes leurs œuvres. „ Je prendrai garde, dit S. Bernard, „ de ne pas prendre l'ivraie pour „ le bon grain, & la paille pour le froment. J'examinerai toutes mes voies, „ afin que celui qui viendra examiner non „ la Babylone du monde qui eſt déja jugée, „ mais Jeruſalem même, & qui la jugera à „ la lumiere de ſes lampes, ne trouve rien „ en moi qui n'ait été examiné. Qui me „ fera la grace de découvrir & de penetrer „ maintenant de telle ſorte ce grand nombre de dettes dont je ſuis redevable, que „ je n'aye plus ſujet de craindre les yeux ſi „ *In Cant. Ser. 55. n. 3. & 4.*

CHAP. III.

„ perçans de Dieu ? Mais helas! il me voit, „ & moi je ne le vois pas, & je ne me vois „ pas moi-même. Cet œil qui voit tout, „ ne se fait pas voir. C'est donc ce Juge se- „ cret de ce qu'il y a de plus secret dans nos „ ames, que je dois craindre. C'est ce Ju- „ ge qui dit lui-même, qu'il jugera les ju- „ stices, & qui voit dès maintenant ce „ nombre infini des dettes que je ne con- „ nois pas.

Combien avons-nous plus de sujet que saint Bernard d'être dans ces sentimens de nous défier de nos œuvres, & d'apprehender le jugement que Dieu en fera ? Cependant, au lieu d'être toujours abbatus sous la majesté de notre Juge, nous vivons dans un repos stupide, & nous agissons comme si nous étions entierement assurés de notre salut.

CHAPITRE IV.

Combien le jugement de Dieu est terrible, par la vue que l'on y aura de la rigueur de la justice de Dieu.

SI la forme de nos yeux qui nous fait voir maintenant les corps dans une certaine grandeur, venoit tout-d'un-coup à être changée en celle d'un microscope assez parfait pour representer des fourmis comme des élephans, & des élephans comme des montagnes ; sans doute que ce nouveau spectacle nous causeroit une extrême surprise, & encore plus si nous avions lieu de prendre cette nouvelle maniere de voir ces

objets pour la veritable, & de regarder celle dont nous les voyions auparavant, comme une illuſion de nos ſens. CHAP. IV.

Le monde ſeroit pour nous tout nouveau. Nous n'y reconnoîtrions plus rien, & à peine pourrions-nous comprendre comment il s'étoit pu faire, que nous euſſions tellement racourci de ſi grans corps, que d'en former de ſi petites images.

Or ce qui n'arrive jamais à l'égard des yeux du corps, arrive à l'égard de ceux de l'ame d'une maniere bien plus terrible. Car il y auroit toujours quelque proportion entre ces differentes manieres de voir les mêmes corps. Mais il n'y en a point entre l'idée que nous avons du peché durant cette vie, & celle que nous en aurons dans l'autre.

Il faut donc ſuppoſer que la lumiere que Dieu donnera aux ames dans l'autre vie, ne leur découvrira pas ſeulement en elles une multitude innombrable de pechés auſquels elles ne penſoient point, mais qu'elle leur fera voir les moindres de ces pechés dans une grandeur ſi monſtrueuſe qu'elle ſurpaſſe toutes nos penſées.

La cauſe du peu d'idée que nous en avons dans cette vie, eſt le peu de connoiſſance que nous y avons de la juſtice de Dieu; & la cauſe au-contraire de cette grandeur prodigieuſe où nous les verrons dans l'autre, eſt la vûe claire que Dieu nous donnera de cette juſtice. Nous verrons juſqu'à quel point le peché eſt hai de Dieu, la difformité effroyable qu'il cauſe dans l'ame, le déreglement horrible qu'il enferme, l'oppoſition qu'il a avec la ſainteté & la

CHAP. IV.

juſtice de Dieu. Nous ſerons tous convaincus de la rigueur & de l'inflexibilité de cette juſtice. Et cette vûe ſera ſi terrible pour les méchans, qu'elle leur fera ſouhaiter l'enfer pour s'y cacher. Ils s'y reduiront, ſelon la penſée d'une ame ſainte, comme au lieu qui leur convient le plus, & où *ils*, ſeront le moins penetrés par les rayons brûlans de cette lumiere qui les chaſſera de tout autre lieu, & ne leur permettra que cet abîme.

Sainte Catherine de Genes.

Qui peut donc déplorer aſſez l'excès de l'aveuglement des hommes, qui reçoivent dans leur cœur ces monſtres, non ſeulement ſans peine, mais avec joie; qui leur en ouvrent toutes les portes, & qui en font même ſouvent vanité?

C'eſt obliger un homme que de lui dire qu'il perd ſa fortune, ou qu'il ruine ſa ſanté par quelque action. Mais c'eſt l'offenſer mortellement que de lui dire, qu'il perd ſon ame, ſon éternité, ſon Dieu, & ſon tout. On emploie tout ce qu'on a de puiſſance à empêcher ces diſcours, & on fait conſiſter ſa grandeur à en être plus à couvert qu'un autre, & à ſe danner avec moins de contradiction. Voilà le privilege où le monde aſpire, & dont il tâche de ſe mettre en poſſeſſion par toutes ſortes de voies.

Mais pour concevoir encore plus vivement comment la vûe de la juſtice de Dieu ſera pour les reprouvés un tourment ſi terrible, qu'afin de ſe ſouſtraire à ſa lumiere, ils ſe précipiteront d'eux-mêmes dans l'enfer; il faut conſiderer qu'ils ne verront rien en Dieu ni hors de Dieu, dont cette

juſtice ne ſe ſerve pour les convaincre de l'énormité de leurs crimes, & qu'elle n'arme en quelque ſorte contre eux par les juſtes reproches qu'elle en tirera. CHAP. IV.

Elle armera contr'eux la puiſſance de Dieu, en leur faiſant voir que plus Dieu a de force pour punir les pecheurs, plus il y a eu d'inſolence à eux d'avoir refuſé de lui obéir. *Car qui pourroit exprimer*, dit ſaint Auguſtin, *la grandeur du crime que commet une créature, lorſqu'elle n'obéit pas à une ſi grande puiſſance ; & qu'elle n'eſt pas arrêtée par la crainte des ſupplices ſi terribles dont Dieu la menace?* Quis *enim ſatis explicet verbis quantum ſit mali non obedire tantæ poteſtatis imperio, & tanto terrenti ſupplicio?*

Elle en fera de même de ſa ſcience, de ſon éternité, de ſon immenſité, de ſa ſainteté, des titres de Createur, de conſervateur des hommes, de ſouverain bien & de derniere fin. Mais elle ſe ſervira ſur tout de ſa bonté & de ſa miſericorde pour les confondre.

Car plus ils en auront reſſenti d'effets, plus ils ſe jugeront coupables dans l'abus qu'ils en ont fait. Ainſi tous ces effets de la bonté de Dieu s'éleveront en jugement contr'eux. Ce ſont autant de témoins que la juſtice de Dieu prépare contre les méchans ſelon ces paroles de Job: INSTAURAS *teſtes tuos contra me.* Et comme tous ces témoins les convaincront de la grandeur de leurs crimes, ils ſeront un ſurcroît terrible de leur miſere & de leur ſupplice. *Job.* 10. 17.

C'eſt en cette maniere que s'accomplira cette menace de l'Ecriture, que tout l'uni-

CHAP. IV.

vers combattra contre les insensés : *Et pugnabit orbis terrarum contra insensatos.*

Sap. 5. 21.

Car les creatures n'ayant été données aux hommes, que pour les porter à glorifier, à aimer, & à craindre Dieu, ils se rendent coupables d'injustice en s'en servant pour une autre fin : De sorte que toutes ces creatures devenant des marques & des preuves de leurs crimes, serviront par là d'instrument à la justice de Dieu pour les punir.

L'Ecriture n'en excepte aucune, en disant *que tout l'Univers combattra contr'eux*, parcequ'ils seront convaincus d'avoir abusé de toutes les creatures en ne s'en servant pas pour glorifier Dieu. Ils verront clairement qu'ils n'ont pas seulement abusé du Ciel, de la terre, & de tous les élemens ; mais qu'ils ont generalement fait un mauvais usage de tout ce qu'il y a de doux & de consolant dans le monde, & de tout ce qu'il y a d'amer & de dur : qu'ils ont abusé des bienfaits & des châtimens de Dieu ; de ses menaces, & de ses promesses ; de leurs amis & de leurs ennemis ; des bons & des méchans exemples ; des Anges & des demons ; du Paradis & de l'enfer ; & enfin qu'ils ont abusé de leur ame, de leur corps, de leur vie & de tout leur être. Car il n'y a rien en tout cela dont ils n'eussent pu se servir pour s'exciter à louer Dieu, à l'admirer, à le craindre, à lui obéir.

Que si les bienfaits même communs couvriront les reprouvés de tant de confusion ; que sera-ce de ceux qu'ils ont reçûs de Jesus Christ en qualité de Redempteur,

&

& quel uſage la juſtice de Dieu ne fera-t-elle point contr'eux de toute ſa vie, de toutes ſes actions, de toutes ſes ſouffrances, de tout ſon ſang, de tous ſes Myſteres, de tous ſes Sacremens, de toutes ſes graces qui leur ont été offertes ou données; & auſquelles leur ſeule malice les a empêchés de participer? CHAP. IV.

C'eſt la raiſon pour laquelle ſaint Auguſtin croit qu'il eſt probable que Jeſus-Chriſt conſervera dans ſon jugement les marques de ſes playes, & les fera voir aux reprouvés, ſelon qu'il eſt dit dans l'Ecriture, : *Ils ont vû celui qu'ils ont percé.* VIDERUNT *in quem transfixerunt. Voilà*, leur dira-t-il, *les playes que vous m'avez faites : voilà le côté que vous avez percé. C'eſt pour vous & par vous qu'il a été ouvert, & cependant vous n'y avez pas voulu entrer* VIDETIS *vulnera quæ inflixiſtis, agneſcitis latus quod pupugiſtis : quoniam & per vos, & propter vos apertum eſt, nec tamen intrare voluiſtis.* *De Sym. ad Catec. l. 2. c. 8.*

Ce ne ſeront pas ſeulement les Juifs, ce ſeront tous les méchans qui verront alors qu'ils ont tous fait mourir Jeſus-Chriſt, qu'ils ſont coupables de l'inutilité de ſa mort pour eux. Cette mort & ces playes qui ont cauſé le ſalut des autres, ſeront à jamais l'objet de leur deſeſpoir. Jeſus-Chriſt les leur reprochera, en leur faiſant connoître l'énormité du crime par lequel ils ont rejetté ſes graces. C'eſt-là cette terrible colere de l'Agneau dont parle l'Apocalypſe, qui fera dire aux Princes & aux Puiſſans du monde: *Montagnes, tombez* *Apoc. 6. 16.*

CHAP. IV.

sur nous, & cachez-nous à la vûe de celui qui est assis sur le Trône, & à la colere de l'Agneau.

Cette colere de l'Agneau sera de se montrer à eux, d'exposer à leurs yeux toutes ses misericordes, de leur faire connoître par-là l'excès de l'ingratitude avec laquelle ils les ont mépriſées, & ce que merite ce mépris selon les regles immuables, & inflexibles de sa justice.

O spectacle incomprehensible dans son horreur! Que Jesus-Christ même soit le poids qui accable les reprouvés, que sa misericorde soit la mesure de leurs crimes & de leurs supplices, & que cet objet si doux & si consolant, devienne pour eux le comble de leur malheur & de leur confusion!

Il ne sera pas question alors de disputer s'ils sont coupables pour n'avoir pas eu les mêmes secours que les Elus. Ils sortiront de devant leur Juge condannés par eux-mêmes, & ils n'auront pas, dit saint Gregoire de Nazianze, la consolation de pouvoir dire, qu'ils souffrent quelque chose injustement. Ils seront tous convaincus qu'ils sont injustes, & que Dieu est juste; que leur malice est la cause de leur perte, que Dieu n'y a point de part; qu'ils ne s'en peuvent prendre qu'à eux-mêmes, & l'obstacle qu'ils ont apporté à la grace que Dieu étoit prêt de leur donner. Et quoique, comme dit saint Augustin, autant que la venue de Jesus-Christ a été salutaire aux Elûs, autant elle est préjudiciable aux reprouvés; ils verront neanmoins très-clairement que c'est par leur faute & par la

Gregor. Naz. orat. 15. p. 229. S. Thom. in c. 12. Epist. ad Hebr lect. 3. & l. 3. contra Gentes.

corruption volontaire de leur cœur, qu'ils n'en peuvent rien imputer à Jesus-Christ, & que Jesus-Christ au-contraire a droit de leur imputer d'avoir rendu inutiles à leur égard ses souffrances & sa mort, en s'opposant à la grace. CHAP. IV.

Ainsi de quelque côté que les reprouvés jettent les yeux, ils n'appercevront que des reproches cruels de leur injustice, & ils rencontreront par tout la justice de Dieu comme une ennemie qui les poursuivra.

Que si le sentiment qu'on a dans cette vie d'un seul reproche qui nous est fait par quelque personne considerable, est quelquefois si vif & si perçant, qu'il porte l'ame jusqu'au desespoir; quelle sera la violence de celui que les méchans auront des reproches qu'ils recevront de Dieu & de toutes les creatures jointes à Dieu?

Nous étonnerons-nous après cela que ceux à qui Dieu a voulu faire voir en cette vie quelque petite partie de ce spectacle, se soient portés à des resolutions extraordinaires, jusqu'à s'enfermer tout le reste de leur vie entre quatre murailles, pour n'avoir point d'autre objet dans l'esprit que celui-là, comme saint Jean Climaque le rapporte d'un Solitaire de sa connoissance, & ne nous étonnerons-nous pas plutôt que les hommes y soient si insensibles, qu'ils soient encore en état de s'occuper dans le monde de tant de niaiseries?

En verité il y a quelque chose de si monstrueux dans la stupidité des hommes, & dans l'enchantement qui les tient liés au monde, que la raison humaine ne le com-

CHAP. IV.

prend point. Car si l'on ne savoit point par experience la maniere dont ils vivent, & qu'en consultant simplement sa raison, on voulût deviner de quelle sorte se conduisent des gens qui croient avec une certitude infaillible, que dans peu de tems ils auront à subir ce terrible jugement, qu'ils paroîtront devant Dieu pour lui rendre compte de toutes leurs actions, & qu'ils verront tout ce que nous venons de representer; on ne s'imagineroit jamais que la plupart de ceux qui croient tout cela n'y pensent presque point; que ce fût la moindre de leurs craintes, & qu'ils n'eussent aucun soin de s'y préparer. Il n'y a que l'experience sensible que nous avons, & des autres & de nous-mêmes, qui nous puisse rendre croyable cette insensibilité, & rien sans doute ne nous peut faire mieux connoître l'obscurcissement de l'esprit, & la corruption du cœur des hommes.

CHAPITRE V.

Qu'il est utile d'appliquer son esprit à la consideration des Jugemens de Dieu.

PEut-être que si nous étions trop violemment émus de la crainte des jugemens de Dieu, on pourroit nous conseiller de n'arrêter pas long-tems la vûe de notre ame sur un objet si terrible; mais il y a peu de gens qui ayent besoin de cette précaution. Le commun du monde n'est tenté que d'oubli & d'insensibilité à l'égard

de ce jugement: Ainſi il n'y a gueres à craindre que de ne s'y pas aſſez appliquer. CHAP. V.

Si l'on avoit ſoin de le faire comme il faut, on trouveroit par experience qu'il n'y a point d'objet plus capable d'humilier l'ame ſous la Majeſté de Dieu, de la faire rentrer dans ſon néant, de lui ôter l'eſtime des choſes du monde, & qu'il y a quantité de tentations dont cette penſée eſt le remede le plus naturel.

Il y a, par exemple, peu de choſes qui faſſent plus d'impreſſion ſur notre eſprit, que les jugemens que les hommes portent de nous, ſoit en bien, ſoit en mal. Il eſt étrange combien les penſées des autres hommes ont de part à nos actions. Leurs ſoupçons, leurs défiances, leurs mépris nous troublent, nous aigriſſent, nous inquietent. Leurs louanges, leur approbation, leur confiance, leur affection, nous gagnent, nous ſoûtiennent, nous élevent, nous donnent de la joie. On s'y repoſe, on s'y aſſûre, l'on s'en croit plus fort.

Toutes ces vûes obliques par leſquelles l'ame ſe porte vers les jugemens des hommes, la détournent toujours de Dieu, lui font perdre le merite de ſes actions, & la reduiſent ſans y penſer à une honteuſe pauvreté, lorſqu'elle ſe croit riche en bonnes œuvres.

Ceux qui penſent donc à leur ſalut, doivent être extrémement en garde contre cette corruption ſecrette; & le meilleur moyen de le faire, eſt de penſer ſouvent au peu d'état que nous ferons de tous les

CHAP. V.

jugemens des hommes, lorſque nous paroîtrons devant Dieu.

Confeſſ. l. 10. c. 36. n. 59.

C'eſt par là que ſaint Auguſtin combattoit le deſir des louanges des hommes. *Celui*, diſoit-il à Dieu, *qui veut être loué des hommes lorſque vous le blâmez, ne ſera pas défendu par eux, lorſque vous le jugerez; & ne ſera pas garanti par eux de votre colere, lorſque vous le condannerez.* Qui *laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te.*

In Pſal. 37. n. 21.

Il eſt vrai, comme dit ce ſaint Docteur, qu'ayant affaire à un Juge juſte qui nous jugera ſur le témoignage de notre conſcience, nous n'avons à craindre que notre cauſe. *Inter judicem juſtum, & conſcientiam tuam, noli timere niſi cauſam tuam.* Mais il eſt vrai auſſi que nous n'avons à eſperer qu'en notre cauſe, & que tous les hommes enſemble ne nous ſerviront de rien. Leur improbation ne nous nuira point, leur approbation ne nous ſervira de rien. Tout cela diſparoîtra de devant nos yeux. Nous verrons que nous n'avons affaire qu'à Dieu, que nous ne dépendons que de lui, & qu'il n'y a que ſon jugement qui nous puiſſe rendre ou heureux ou malheureux. C'eſt l'état où ſerons alors, & celui où devons tâcher de nous établir dès cette vie, par la vûe de ce jugement terrible.

Qu'y a-t-il auſſi qui nous puiſſe plus aider a diſſiper les nuages de l'amour-propre, & à diſcerner, par exemple, ſi les engagemens où nous nous ſerons portés, & les deſſeins auſquels nous avons de la pente,

ſont veritablement utiles pour notre ſalut, que de s'imaginer que nous ſommes devant le tribunal de Jeſus-Chriſt: & d'examiner s'il nous eſt plus avantageux d'y paroître dans l'état qu'on nous propoſe, que dans un autre où il nous eſt libre de nous mettre, ou de demeurer? Car il eſt indubitable, que ce qui nous ſera meilleur alors, eſt meilleur dès-à-preſent, & que ce qui ſera pour nous en ce tems-là un ſujet de repentir, doit être regardé dès cette vie même comme un malheur. Qu'il y a de Prêtres, d'Evêques, de Magiſtrats & de Grans du monde, qui ne ſeroient pas dans les places éminentes où leur ambition les a portés, s'ils avoient bien fait cet examen! CHAP. V.

L'Auteur du Commentaire imparfait ſur ſaint Matthieu, qui a paſſé long-tems pour ſaint Chryſoſtome, ſoutient que ceux qui briguent des Evêchés, ne croient point le jugement de Dieu, c'eſt-à-dire, que ſelon lui la foi du Jugement ne peut ſubſiſter avec la recherche ambitieuſe des dignités de l'Egliſe.

Et c'eſt par la même vûe que ſaint Bernard dit generalement que la connoiſſance du jugement dernier *n'eſt ni de tous, ni de pluſieurs, mais de peu.* NON *omnium iſta eſt ſcientia, ſed nec multorum, paucorum eſt. Croyez-vous*, ajoute-t-il, *que ceux qui ſe réjouiſſent dans leurs crimes, & qui mettent leur plaiſir dans le déreglement, ſachent ou ayent dans l'eſprit que le Seigneur viendra? Quand ils le diroient, gardez vous de les croire, parceque celui qui dit qu'il connoît Dieu, & ne garde pas ſes commandemens, eſt un menteur.* *Bern. ſer. 3. in vigilia Nativ. n. 3.*

CHAP. V.

Enfin Jesus-Christ nous apprend dans son Evangile, qu'il n'y a point de motif plus pressant pour nous exciter à la vigilance, à la priere & au détachement des choses du monde, que la vûe de son Jugement. Car c'est ce qu'il nous propose pour nous porter à ces devoirs essentiels de la pieté : *Veillez sur vous*, dit-il, *& prenez garde que vos cœurs ne soient appesantis par l'excès de la bonne chere & du vin, & par les soins de cette vie, depeur que ce jour ne vous surprenne subitement. Car ce jour sera comme un filet où tomberont tous ceux qui habitent sur la face de la terre, lorsqu'ils y penseront le moins. C'est pourquoi veillez & priez en tout tems, afin que vous puissiez éviter tous ces malheurs.*

Luc. 21. v. 34.

Puisqu'il faut donc veiller & prier en tout tems, afin d'éviter d'être surpris de ce jour; il le faut avoir continuellement dans l'esprit. Ainsi la pensée du jugement est la source de la vigilance & de la priere. Et comme la vigilance & la priere sont les sources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette pensée salutaire est dans nous le premier principe de tous nos biens.

Mais la meditation du jugement ne nous doit pas seulement porter à veiller, elle doit aussi nous appliquer à agir. Car c'est maintenant le tems où nous pouvons quelque chose pour le rendre favorable. Quand nous y serons, nous n'y pourrons plus rien. C'est la conclusion que S. Augustin apprend à son peuple à en tirer, dans un de ses Sermons. *Ce Juge*, dit-il,

qui eſt la juſtice même, ne ſe gagnera point par la faveur. Il ne ſe laiſſera point toucher par la pitié. On ne le corrompra point par des preſens. On ne l'adoucira point par des excuſes. Que l'ame faſſe donc pour elle en ce tems-ici, tout ce qu'elle peut, pendant que c'eſt encore le tems de miſericorde. Car elle n'aura plus rien à faire en celui-là; parceque ce ſera le tems de la juſtice. Qu'elle faſſe ici penitence, afin que le Juge puiſſe changer ſon Arrêt. Qu'elle donne ici l'aumône pour recevoir là le ſalut. Qu'elle faſſe ici miſericorde, pour meriter d'obtenir le pardon en ce tems-là. Hic *agat anima pœnitentiam, ut illic poſſit mutare ſententiam: Hîc det panem, ut accipiat poſt modum ſalutem. Hîc faciat miſericordiam, ut ibi inveniat indulgentiam.*

Chapitre VI.

DE L'ENFER.

Ce que l'Ecriture ſainte dit de l'Enfer.

IL ne nous a pas été poſſible de parler de la Mort & du Jugement, ſans parler ſouvent de l'Enfer, puiſque ce qui rend & la Mort & le Jugement terribles, eſt que l'enfer les ſuit toujours à l'égard des reprouvés.

Il n'eſt pas neanmoins inutile de reduire tous ces divers traits en un même tableau, & de regarder directement ce comble affreux de tous les malheurs, ſans y mêler d'autres idées qui nous en détournent.

CHAP. VI.

Mon deſſein n'eſt pas d'en faire ici une peinture de fantaiſie, ni de ramaſſer ſans choix tous les maux que l'imagination peut concevoir, pour en compoſer cet état de ſouveraine miſere, que l'on appelle l'Enfer. Je n'en veux point donner d'autre idée que celle que l'Ecriture nous en donne. Tout ce que je prétens faire eſt de la développer & de tâcher de la faire concevoir telle qu'elle eſt.

Voyons donc ce que l'Ecriture nous en dit dans les divers lieux où elle en menace les méchans.

Saint Jean commençant à prêcher la penitence, pour préparer les hommes à recevoir la prédication de ce nouveau Royaume qui n'avoit point encore été annoncé clairement aux Juifs, leur découvre en même-tems quel eſt le ſupplice qui attend ceux qui ne ſe mettront pas en peine d'appaiſer Dieu par de dignes fruits de penitence.

Matth. 3. 12. „ Il a, dit-il, parlant de Jeſus-Chriſt, le „ van à la main: Il nettoiera parfaitement „ ſon aire. Il amaſſera ſon blé dans le gre„ nier, mais il brûlera la paille dans un feu „ qui ne s'éteindra jamais.

v. 42. Jeſus-Chriſt fait la même menace dans le chap. 13. du même Evangile.

Et ce feu éternel eſt auſſi marqué dans cet arrêt funeſte qu'il prononcera au dernier jour par ces paroles terribles: *Allez* *Matth.* 25. 41. *maudits au feu éternel, qui eſt préparé au diable & à ſes anges.*

Enſuite dequoi il eſt dit, que ceux-ci iront dans un ſupplice éternel, & les Juſtes dans la vie éternelle.

Saint Jean dans l'Apocalypſe appelle l'enfer, un *étang de feu & de ſoufre.* CHAP. VI.

Ces paroles ne donnent encore que l'idée des douleurs horribles que les reprouvés ſentiront dans leur corps ; mais il y en a d'autres qui marquent les peines interieures dont ils ſeront en même-tems déchirés dans leur eſprit. Saint Thomas après la plupart des Peres, croit qu'elles ſont exprimées par ce ver qui ne meut point, dont Jeſus-Chriſt menace les méchans par ces paroles: *Il vaut mieux pour vous que n'ayant qu'un œil vous entriez dans le Royaume de Dieu, que d'avoir deux yeux & d'être précipité dans le feu de l'Enfer, où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais.* *Marc. 9. 46. & 47.*

Il eſt vrai que ſaint Auguſtin dit qu'il n'eſt pas auſſi ſans apparence d'entendre par ces mots des vers & des ſerpens veritables, qui vivront dans le feu comme les dannés, & qu'ainſi ce n'eſt point une meditation tout-à fait ſans fondement que de s'imaginer que dans cet étang de ſoufre, il y aura des ſerpens qui feront ſouffrir aux réprouvés dans toutes les parties de leurs corps, des douleurs proportionnées à leurs crimes. *De Civ. Dei l. 21. c. 10. n. 1.*

Mais outre que ce Pere ſemble approuver davantage qu'on entende par ce ver, les remords de la conſcience ; ſi ces peines interieures ne ſont pas clairement marques par ce mot, elles ſont au-moins très-nettement exprimées par ces paroles que le Livre de la Sageſſe fait dire aux méchans. *Les méchans*, à cette vûe de la gloire, & *Sap. 5. v. 2. & ſuiv.*

CHAP. VI.

du bonheur des Juſtes, *ſeront ſaiſis de trouble & d'une horrible frayeur. Ils ſeront ſurpris d'étonnement en voyant tout-d'un-coup contre leur attente, les Juſtes ſauvés.*

Ils diront en eux-mêmes, étant touchés de regret, & jettant des ſoupirs dans le ſerrement de leur cœur : Ce ſont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de perſonnes dignes de toutes ſortes d'opprobres.

Inſenſés que nous etions, leur vie nous paroiſſoit une folie, & leur mort honteuſe ; & cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, & leur partage eſt avec les Saints.

Nous nous ſommes donc égarés de la voie de la vertié. La lumiere de la juſtice n'a point lui pour nous, & le Soleil de l'intelligence ne s'eſt point leve pour nous.

Nous nous ſommes laſſés dans la voie de l'iniquité & de notre perdition. Nous avons marché dans des chemins âpres, & nous avons ignoré la voie du Seigneur.

Si ce ne ſont pas là leurs paroles, ce ſont au-moins les ſentimens de leurs cœurs : Et par là nous apprenons qu'il n'y aura pas ſeulement dans l'Enfer des douleurs corporelles, mais qu'il y en aura auſſi de ſpirituelles ; & que les reprouvés ſeront dans le trouble & dans la frayeur ; qu'ils ſeront tourmentés par l'envie qu'ils auront contre les Saints, qu'ils condamneront leurs égaremens paſſés, & qu'ils auront une douleur amere de ſe voir privés de la gloire & de la felicité des Juſtes.

On peut ajoûter à cela, qu'il eſt encore certain qu'ils ſeront aſſujettis au demon, puiſqu'il eſt appellé *le Roi de tous les incredules*, & que l'Apôtre declare que quiconque obéit à un autre, en devient eſclave. Je ne veux point ſuppoſer d'autres principes que ceux-là, pour faire voir la grandeur inconcevable des peines de l'Enfer. Je prétens ſeulement les éclaircir par quelques conſiderations. *Rom. 6. 16.*

Chapitre VII.

Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étendue d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-ci.

Pour montrer l'étendue de l'intelligence des ames dans l'autre vie, je n'ai beſoin que d'une ſeule preuve; c'eſt celle que fournit le Jugement general, & ce Livre ſur lequel les morts ſeront jugés ſelon leurs œuvres. Toute l'Egliſe croit avec les ſaints Peres, que ce Livre n'eſt autre choſe que la lumiere par laquelle Dieu fera voir à chacun des hommes toutes ſes actions, & generalement tout ce qui ſert de fondement au jugement que Dieu portera de lui. Il faut entendre, dit S. Auguſtin, par ce Livre, une certaine force divine, *par laquelle toutes les actions de chacun, tant bonnes que mauvaiſes ſeront rappellées dans ſa memoire; en ſorte que l'eſprit les connoîtra toutes avec une admirable promtitude, que la conſcience en ſera convaincue par une* *De Civ. Dei. l. 20. c. 14.*

CHAP. VII.

connoissance certaine. Et tous en particulier & en general seront jugés de la même sorte.

Cette vûe par laquelle l'ame connoîtra toutes les pensées qu'elle a euës, tous les mouvemens qu'elle a formés, toutes les actions que ces mouvemens ont produites, toutes les suites que ces actions ont eues, & les connoîtra avec une évidence qui ne lui laissera pas le moindre doute, demande déja une étendue prodigieuse de connoissance, & qui surpasse infiniment la portée ordinaire des esprits des hommes. Mais ce n'est encore là que la moindre partie de ce que Dieu lui fera connoître dans ce grand jour.

Car il ne fera pas cette assemblée de tous les hommes afin de les juger simplement en un même lieu, mais afin qu'ils soient tous témoins du jugement qu'il portera de chacun d'eux. Il justifiera pleinement sa conduite devant eux, & les convaincra tous de la justice de tous ses conseils sur toutes ses creatures.

Or il faut pour cela, que non seulement tous les hommes, tant élus que reprouvés, se connoissent mutuellement; mais qu'ils sachent de plus ce que chacun d'eux a fait & pourquoi il est jugé de telle & telle maniere. Cette connoissance est necessaire aux Justes pour glorifier Dieu dans le châtiment des mechans, & aux méchans pour être convaincus que c'est avec justice que Dieu récompense ses Elûs. C'est ce qui est marqué par ces paroles de saint Paul, *que Dieu découvrira ce qui est caché dans les tenebres, & qu'il manifestera le secret des*

1. Cor. 4. v. 5.

cœurs. Car ce n'eſt pas à lui-même qu'il le découvrira, puiſque rien ne lui peut être caché, ce ſera aux autres hommes à qui il fera voir par ſa lumiere les penſées les plus ſecretes des autres. Theodoret & Theophilacte concluent la même choſe de cet autre paſſage de ce même Apôtre: Qu'il faut que nous ſoyons tous manifeſtés devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt. Et les Theologiens en ont fait un dogme exprimé par Liranus en ces termes: *Judicium apparebit omnibus juſtum, ſingulis videntibus bona vel mala aliorum.* Le *Jugement paroîtra juſte à tous, chacun voyant les bonnes ou les mauvaiſes actions des autres.*

CHAP. VII.

2. Cor. 5. 10.

Ce n'eſt pas encore tout. Car ſaint Auguſtin ajoûte que Dieu ne fera pas voir ſeulement en ce jour l'équité du jugement qu'il prononcera ſur chacun des hommes, mais auſſi celle de tous les jugemens particuliers qu'il a faits dans le cours des ſiecles.

De Civ. Dei. l. 20. c. 2.

C'eſt-à-dire qu'on ſaura alors pourquoi celui-là a été riche, cet autre pauvre; celui-là eſclave, celui-là libre; celui-là heureux, cet autre malheureux. Pourquoi celui-là a vécu long-tems, & celui-là peu. Pourquoi Dieu a envoyé quelquefois des proſperités aux bons & des maux temporels aux méchans; ce qui eſt, dit ſaint Auguſtin, plus inſcrutable que quand il envoye en cette vie des maux aux gens de bien & des biens temporels aux méchans; & qu'en un mot on connoîtra les raiſons ſecrettes de tout ce qui ſera arrivé, ſoit en bien, ſoit en mal, à chacun des hommes. Or

CHAP. VII.

comme tous les évenemens du monde ſont des effets de ces conſeils ſecrets de Dieu, il eſt clair que cette connoiſſance enferme tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin.

Voilà quel ſera le ſpectacle que Dieu expoſera à l'eſprit de tous les hommes ; & par conſequent à celui des reprouvés, & qu'il leur fera voir avec une telle clarté, qu'il ne leur reſtera pas le moindre doute.

Quand ils auroient beſoin de quelque petit eſpace de tems pour parcourir ſucceſſivement cette prodigieuſe multitude d'objets differens, comme ſaint Thomas l'a cru ; il faudroit toujours ſuppoſer que leur eſprit aura une activité inconcevable. Mais il ſemble que la raiſon porte à conclure qu'ils les verront tous en un inſtant & par une ſeule vûe d'eſprit.

Car la fin pour laquelle Dieu leur fera connoître en détail toutes leurs actions & toutes celles des autres, ſera de les convaincre de la juſtice de l'arrêt qu'il prononcera ſur chacun d'eux. Cependant ſi la vûe de ces actions étoit ſucceſſive, c'eſt-à dire, ſi l'ame ne les concevoit que l'une après l'autre, & qu'elle eût ceſſé de concevoir les unes quand elle conçoit les autres, il ſeroit impoſſible qu'elle pût voir tout d'un-coup la proportion que la ſentence du ſouverain Juge aura avec toutes ces actions : cette comparaiſon ne ſe pouvant faire ſans connoître en même-tems & dans un même moment les deux termes que l'on compare.

Il eſt vrai qu'en cette vie l'on peut être

convaincu de la juſtice d'un arrêt donné contre des criminels, ſans ſe ſouvenir en détail de tous les crimes ſur leſquels il eſt fondé : mais il faut au-moins en avoir une connoiſſance confuſe. Et ce qui fait qu'on n'a pas beſoin d'en avoir une plus diſtincte, c'eſt que la proportion des peines ordonnées par les Juges de ce monde n'eſt pas préciſe ni indiviſible, & qu'ils en ordonnent ſouvent de pareilles pour des crimes fort inégaux. Et ainſi il ſuffit de connoître confuſément ces crimes, pour juger de l'équité de ces peines. Outre que les jugemens des hommes n'étant fondés que ſur ces connoiſſances confuſes, n'ont jamais auſſi une entiere évidence. CHAP. VII.

Il n'en ſera pas de même du jugement que Dieu portera des reprouvés. Car il aura une proportion & un rapport particulier & précis à toutes les differences de leurs crimes. *Il y aura*, dit ſaint Auguſtin, *autant de diverſité entre les ſupplices, qu'il y en aura entre les pechés. Dieu meſurera les châtimens*, dit Origene, *ſelon la qualité, le nombre & le degré des pechés : Rien n'y ſera omis. Il n'y aura aucune difference dans les pechés pour petite qu'elle ſoit, à laquelle Dieu n'ait égard dans les châtimens.* *Aug. tr. 89. in Joan. n. 4.* *Orig. homil. 8. in Num.*

2°. Cette admirable proportion des ſupplices aux crimes, en quoi conſiſte proprement la juſtice de ce jugement, ſera très-clairement connue par chacun des réprouvés. Or pour la connoître il ſemble neceſſaire qu'en même-tems qu'ils comprendront l'arrêt & ſentiront ces peines, ils voient dans le même inſtant

CHAP. VII.

tout ce qui y ſert de fondement.

La même raiſon qui prouve que chacun connoîtra en un inſtant toutes les choſes ſur leſquelles il ſera jugé, afin de pouvoir connoître la juſtice de ce que Dieu jugera de lui; fait voir de même qu'afin de connoître celle des jugemens que Dieu portera des autres hommes, il faut que chacun connoiſſe tout ce qui en ſera le fondement.

Mais comme Dieu ne fera pas voir aux reprouvés la juſtice de leur condamnation, afin de les en convaincre pour un moment, mais afin qu'ils n'en puiſſent jamais douter dans toute l'éternité; il ſemble qu'on ait droit d'en conclure que ce qu'ils connoîtront alors ne s'effacera jamais de leur eſprit, & que le ſpectacle du jugement dernier leur ſera éternellement préſent, ſans qu'ils puiſſent jamais l'oublier.

On peut dire même que c'eſt une ſuite neceſſaire de l'état de l'autre vie, qui eſt fixe & invariable, & oppoſé en cela à l'état de cette vie, où tout eſt ſujet au changement. Car comme l'ame ne changera plus alors de volonté, il ne paroît pas qu'elle puiſſe changer de connoiſſance. Ce qu'elle aime, elle l'aimera toujours. Ce qu'elle hait, elle le haïra toujours. Toutes ſes paſſions ſeront éternelles. Et par conſequent toutes les connoiſſances que formeront ces paſſions, le ſeront auſſi.

Auſſi n'y a-t-il pas lieu de croire que les ſentimens des reprouvés exprimés dans le Livre de la Sageſſe, ſoient des ſentimens

passagers. Ils disent & diront toujours dans leur cœur ce que le Sage leur fait dire. Ils seront dans un mouvement perpetuel d'envie contre les Justes, dans un repentir continuel de leur vie passée. Ils ne cesseront jamais de se condanner, & ils se souviendront par-consequent toujours de leurs égaremens & de leurs pechés. Or s'ils se souviennent de quelques-uns de leurs pechés, ils se souviendront de tous. Car pourquoi en oublieroient-ils quelques-uns, puisqu'ils auroit été jugés sur tous, & qu'ils souffriront la peine de tous?

CHAP. VII.

Il est clair par la même raison qu'ils se souviendront de tous les pechés des autres. Car la confusion dont Dieu couvrira les méchans, en faisant connoître leurs crimes à tous les hommes dans son jugement, ne sera point passagere. Et c'est-pourquoi David, pour exprimer celle qu'il craignoit & dont il esperoit d'être délivré, disoit à Dieu qu'il ne seroit point confondu éternellement. *Non confundar in æternum.*

Or comme cette confusion naîtra dans les méchans de la manifestation de leurs crimes à tous les hommes, il est visible qu'il faut que cette manifestation subsiste. Car si les hommes venoient à les oublier & à n'y penser plus, ce sujet de confusion seroit ôté aux réprouvés, & par-consequent leur confusion ne seroit pas éternelle. Ainsi il faut que chacun d'eux conserve la connoissance de tous les crimes des autres, puisque cette connoissance fait

Ps. 30. 2. 8.

CHAP. VII.

partie de leur ſupplice, & que ce ſupplice doit être éternel.

Ce qui fait que nous changeons de connoiſſance en cette vie, lors même que nos paſſions ſubſiſtent, c'eſt qu'agiſſant dépendamment des organes du corps, & ces organes ſe laſſant, il faut par neceſſité que l'eſprit ſe ſepare de ſon objet, & qu'il paſſe à d'autres qu'il connoît par des impreſſions differentes. De plus, l'ame étant liée au corps, eſt contrainte d'avoir certains ſentimens qui empêchent la continuité de ſes actions. Il faut manger, il faut boire, il faut dormir, autrement l'on tombe dans la défaillance. Tout cela interromt les actions de l'eſprit, & quand elles ſont interrompues, d'autres objets prennent la place de ceux dont elle étoit occupée. Si elle vient même à en être frappée de nouveau, elle ne les regarde pas toûjours par la même face, & n'en reçoit pas ainſi la même impreſſion.

Mais il n'en eſt pas de même d'une ame ſeparée du corps, ou réunie à ſon corps par la reſurrection. Elle n'a plus ces dépendances & ces ſervitudes. Elle voit toujours les objets de la même maniere, & par toutes leurs faces. Elle a toujours les mêmes paſſions, & dans le même degré. Ainſi ces paſſions appliquant toujours ſon imagination de la même ſorte, il eſt neceſſaire qu'elle voie toujours les mêmes objets, & qu'elle les voie toujours dans le même degré de clarté.

Si cela n'étoit, il s'enſuivroit qu'elle pourroit être inégalement malheureuſe en divers tems. Car il y en a ſans doute entre

ces objets qui la touchent plus que d'autres ; puiſqu'étant inégaux entr'eux, on ne doit pas ſuppoſer qu'ils excitent dans ces ames des ſentimens également violens. Ainſi en paſſant d'un objet à un autre, oubliant l'un pour penſer à l'autre, elle ſeroit tantôt plus & tantôt moins malheureuſe. Or comme les reprouvés ſont toujours également coupables, il ſemble qu'il ſoit contre la juſtice de Dieu qu'ils ſoient inégalement punis. CHAP. VII.

Enfin il eſt difficile de comprendre ce qui réveilleroit une idée quand l'ame auroit une fois ceſſé de s'y appliquer, & pourquoi entre ces idées affligeantes, il y en auroit qui ſeroient plus durables que les autres : de ſorte que quoiqu'il y ait de la difficulté à concevoir dans les reprouvés cette effroyable étendue d'eſprit à tant d'objets differens, il y en a moins neanmoins à ſuppoſer une application actuelle & invariable de leur eſprit à tous les objets qui les tourmenteront, qu'à s'imaginer qu'ils s'appliqueront tantôt aux uns & tantôt aux autres, ſans qu'on voie aucune cauſe de cette varieté, & qu'on la puiſſe même accorder avec leur état.

Il ſemble donc plus raiſonnable de croire, que la vûe que Dieu donnera à chacun des reprouvés au jour de ſon jugement univerſel, de toutes ſes actions & de toutes celles des autres, de la difformité de ſon ame, de l'énormité de ſes offenſes, de la contrarieté qu'il aura avec la juſtice de Dieu, du bonheur qu'il aura perdu, des ſupplices auſquels il ſera condamné, & de toutes les

autres choſes qu'il leur fera connoître dans ce moment, ne ſera point une vûe paſſagere, mais éternelle. Que c'eſt ce cri épouvantable dont il menace les méchans dans
Iſ. 42. v. 14. Iſaïe : *Sicut parturiens loquar.* Je *me ferai entendre comme une femme qui eſt dans les douleurs de l'enfantement.* Que c'eſt ce cri par lequel il rompra le ſilence qu'il a gardé envers eux durant leur vie, en les laiſſant ſuivre leurs paſſions & vivre dans l'ignorance de l'état de leur ame, & de la grandeur de leurs pechés ; & qu'ainſi il y a cette difference entre le ſilence de Dieu, & ce cri de Dieu, que ce ſilence finira avec cette vie, au-lieu que ce terrible langage ſera éternel, n'étant autre choſe que l'impreſſion ſtable & permanente qu'il fera ſur l'eſprit des reprouvés, par laquelle il leur fera connoître pour jamais ce qu'ils ſont & ce qu'ils meritent.

CHAPITRE VIII.

De la violence prodigieuſe des mouvemens de l'ame des Reprouvés.

S'Il eſt vrai, comme il ſemble qu'on n'en puiſſe pas douter, que les connoiſſances des ames ſeparée des corps ſoient tout autrement vives, claires, étendues, que celles des ames qui ſont dans le corps ; on ne doit point douter non plus que leurs paſſions n'augmentent avec la même proportion, & ne ſe portent vers leurs objets avec une violence qui ſurpaſſe toutes nos

pensées. Il faudroit être hors du corps pour comprendre exactement combien le corps appesantit l'ame, & combien il rallentit tous ses mouvemens en obscurcissant toutes ses idées. Mais nous pouvons bien concevoir dès cette vie, qu'il y aura une extrême difference entre ces deux états. CHAP. VIII.

L'ame n'est qu'amour. C'est sa nature & son essence. Elle ne peut être sans amour. Elle ne connoît même que pour aimer. Mais son amour est comme endormi dans cette vie par l'obscurité de ses connoissances. Comme elle penetre peu le bien & le mal des objets, elle ne s'y porte pas de toutes ses forces. Sa stupidité fait à l'égard des objets de son amour, ce que le sommeil fait à l'égard des douleurs du corps. Elle ne se porte vers eux que par des mouvemens froids & languissans. Mais lorsque la mort l'aura comme réveillée de cet assoupissement ; lorsque ses yeux seront ouverts ; lorsqu'elle aura des idées vives & claires de toutes choses, il est inconcevable de quelle sorte son amour croîtra, & avec quelle impetuosité il s'élancera vers son objet. Ce sera comme un arc débandé, comme un poids dégagé de ce qui le retenoit, & qui commence de tendre à son centre avec toute son activité & toute sa force.

Quand je parle de son amour, j'entens parler de toutes ses passions ; car l'amour les comprend toutes. Toutes ses passions n'étant que diverses formes que l'amour prend selon les divers rapports qu'il a avec son objet.

CHAP. VIII.

Or comme les reprouvés meurent vuides de l'amour de Dieu, il eſt clair que leurs ames ne ſe trouveront remplies que de l'amour d'elles-mêmes & de toutes les choſes du monde, & du deſir general de la felicité. De ſorte que devenant immuables par la mort, toutes ces paſſions deviendront auſſi immuables & agiront en elles ſelon toute l'impetuoſité de la nature de l'ame & de ſon état. Ainſi comme elles connoîtront en même-tems qu'elles ſont pour jamais excluſes de cette felicité qu'elles deſirent, qu'elles ne jouiront jamais de ces choſes temporelles qu'elles aiment, qu'elles n'auront jamais cette élevation, cet honneur, cette excellence qu'elles ſouhaitent, & qu'elles ſeront au contraire pour toute l'éternité dans la difformité, dans le rabaiſſement, dans les douleurs où elles ſe verront ; il eſt impoſſible de s'imaginer l'excès du deſeſpoir qu'elles en concevront. Et tout ce qu'on en peut dire, c'eſt que la violence de ces ſentimens ſera conforme à la grandeur de leur perte, & aux effroyables circonſtances qui l'accompagnent.

Car comme elles connoîtront clairement toutes ces circonſtances, toutes ces circonſtances agiront ſur elles, & y exciteront des douleurs proportionnées à la grandeur de l'objet qu'elles verront, & à la clarté avec laquelle elles le verront.

Elles connoîtront qu'elles ont perdu par leur faute ce bonheur dont elles ſe verront excluſes ; que d'autres ne l'ont pas perdu comme elles ; que c'eſt la juſtice de Dieu qui les en bannit par un arrêt irrevo-

table, & qu'elles s'en ſont privées par la recherche des biens vils & periſſables. Elles verront qu'elles aiment encore ces biens, qu'elles ne ſauroient s'empêcher de les aimer. Et toutes ces vûes étant vives & penetrantes, produiront des mouvemens de rage, de fureur, d'envie contre les Juſtes, de haine contre Dieu & contre elles-mêmes, qui ſurpaſſent infiniment tout ce qu'on en peut concevoir, & tout ce qu'on en peut dire. CHAP. VIII.

C'eſt ce qui peut aider à comprendre une doctrine de ſaint Auguſtin, dont nous avons déja parlé en un autre endroit, que Dieu étant la ſouveraine beatitude & la ſouveraine gloire, ne tire pas de lui-même les châtimens interieurs dont il punit l'ame des méchans, mais qu'il fait par un conſeil merveilleux de ſa ſageſſe, que les mêmes choſes qui ont ſervi d'inſtrument aux hommes pour l'offenſer, lui ſervent d'inſtrument pour les punir: *Ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, ſint inſtrumenta Domino punienti.*

Car il ne fait pour cela que faire connoître à l'ame ſon état veritable, l'abandonner à ſes paſſions, & l'empêcher de les ſatisfaire. L'ame fait le reſte. Elle forme elle-me ſon enfer, & elle le forme par ſes propres paſſions qui deviennent ſes bourreaux, & qui la déchirent d'une maniere inconcevable. Toutes les idées que nous en pouvons former ſont infiniment éloignées de ce qui eſt en effet. On peut neanmoins un peu augmenter par les conſiderations ſuivantes, celles qu'on s'en fait ordinairement.

Chapitre IX.

Diverſes conſiderations qui peuvent ſervir à comprendre la grandeur de la peine interieure des dannés.

I.

LA mortalité & la foibleſſe du corps moderent par neceſſité toutes les douleurs, ſoit interieures, ſoit exterieures qu'on peut ſouffrir en cette vie, parceque ſi elles paſſoient une certaine meſure, elles détruiroient le corps; mais il n'y a plus de meſure pour celle de l'autre vie. Les objets conçus par une ame immortelle, agiſſent ſur elle ſelon tout ce qu'ils ont de force, & la défaillance du ſujet n'en affoiblit point l'impreſſion; cette ame étant pour ſon malheur incapable d'affoibliſſement: Et il eſt aiſé de juger par-là que les ſentimens qu'elle a préſentement, n'ont aucune proportion avec ceux qu'elle aura dans l'autre vie.

II.

L'eſprit de l'homme en cette vie n'eſt pas continuellement appliqué aux objets qui l'affligent. Il en eſt ſouvent détourné; & quand il voudroit y être toujours attaché, il en ſeroit empêché par les neceſſités de la vie, & par la foibleſſe de ſon corps. Mais toutes les douleurs des dannés ſeront tellement continuelles, que leur ame ne ceſſera jamais d'être colée & appliquée à

l'objet de ſa peine, ſans qu'elle puiſſe s'en détourner pour un ſeul moment. CHAP. IX.

III.

La multiplication des maux n'en augmente pas toujours le ſentiment dans cette vie, parceque l'ame ne ſe forme de tous ces maux qu'un objet confus qui ne tient lieu que d'un ſeul objet, & que la liaiſon qu'elle a avec le corps, fait qu'elle n'eſt capable d'en ſouffrir qu'une certaine meſure. Mais il ne paroît pas qu'il en ſoit de même en l'autre. Car l'ame étant libre & dégagée des ſens, ne pourra pas voir les choſes autrement qu'elles ſont. Elle ne ſe formera plus des idées confuſes. Ainſi autant qu'elle aura de connoiſſances diſtinctes d'objets affligeans, autant aura-t-elle de douleurs diſtinctes, qui ſeront auſſi vives que ſes connoiſſances, ſa volonté n'étant pas moins vaſte ni moins étendue que ſon entendement.

IV.

On ne ſent gueres des maux de la vie, que ce qu'ils ont de mal dans le moment qu'on les ſent, & tout au plus ce qu'ils en peuvent avoir dans l'eſpace de la vie qui n'eſt pas long. Quoique notre imagination les augmente ſouvent, elle y met neanmoins des bornes, parcequ'elle ne les étend pas plus loin que la vie. Mais ce qui fait dans les dannés un ſurcroît de douleur qui ne ſe peut exprimer, c'eſt qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la préviennent par la penſée,

CHAP. IX.

& réuniſſent dans le tems préſent ce qu'ils doivent ſouffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens, ce qui rend chacun de ces maux en quelque ſorte infini.

V.

C'eſt l'effet de la douleur d'appliquer l'ame aux petites parties du tems. L'application aux choſes agreables fait couler le tems ſans qu'elle s'en apperçoive. Il ſemble qu'il en paſſe pluſieurs parties tout à la fois. Une heure, un jour, une année de plaiſir ne ſont rien; mais un jour & même une heure de douleur, eſt quelque choſe de fort long, & d'autant plus long que la douleur eſt plus violente. Si celle d'un homme qu'on taille duroit un quart-d'heure, perſonne n'y reſiſteroit, & perſonne même ne s'y voudroit expoſer. De quelle longueur ſera donc le tems à ceux qui ſeront dans des douleurs inconcevables? & que ſera-ce pour eux qu'une éternité de douleurs, puiſqu'un petit eſpace de tems leur paroîtra une éternité? On compte les jours dans les maux mediocres, les heures dans ceux qui ſont plus violens, les minutes dans les douleurs aigues. Mais celle des damnés étant extrêmes, ils compteront en quelque ſorte les momens, & il y en a une infinité dans la plus petite partie du tems.

VI.

Il n'y a point de maux dans cette vie qui ne ſoient balancés par un très-grand nombre de biens qui ſoutiennent l'ame. Si un ami nous quitte, il en reſte d'autres ſur

lesquels on se repose. On voit au-moins quantité de gens qui ne nous haïssent pas, & cela ne laisse pas de temperer notre tristesse. Quand on se verroit même abandonné de tous, & haï de tous, on ne laisseroit pas de voir un port dans la mort. D'ailleurs les maux ne sont pas universels, & ne nous privent pas de tous nos biens. Il reste toujours divers objets sur lesquels on peut jetter les yeux sans être affligé. On se console de la perte d'un sens par la jouissance d'un autre. Qui ne voit les couleurs, entend les sons. Qui a une sorte de maladie, n'a pas toutes les autres maladies, ni tous les autres maux de la vie; & l'application de l'esprit à ces biens qui restent toujours en assez grand nombre aux plus miserables, affoiblit, sans même qu'ils y pensent, la violence de leurs maux. CHAP. IX.

Il n'en est pas de même des dannés. De quelque côté que leur ame se tourne, elle ne voit aucun objet qui ne l'afflige. Elle est privée de toute consolation & de tout plaisir. Rien n'adoucit ces maux, & tout les augmente.

C'est une chose effroyable que cette privation de tout bien pour une ame qui ne vit & ne se soutient que par la jouissance du bien, & dont l'essence consiste à le rechercher & à l'aimer, & l'on ne fait pas assez de reflexion sur l'excès de la desolation qui naîtra necessairement de la connoissance claire que ces ames malheureuses auront, qu'il n'y a plus aucun bien à esperer pour elles dans toute l'éternité, & qu'elles ne verront jamais rien qui ne les afflige.

CHAP. IX.

VII.

Le pouvoir que l'homme a de ſe tromper dans cette vie, ſert beaucoup à diminuer le ſentiment de ſes maux. Si on le condanne avec juſtice, il ſe perſuade que c'eſt avec injuſtice, & ſe redonne ainſi en quelque ſorte le bien qu'on lui ôte. Il ſe flatte par ſes eſperances, & il appaiſe ſes craintes par des aſſurances temeraires. Il croit qu'on l'eſtime lorſqu'on le mépriſe. Il ſe diſſimule ſes défauts. Il prend pour certain ce qui eſt incertain. Il ne voit que ce qu'il veut; & il s'imagine ſouvent voir ce qu'il ne voit pas. Il n'en ſera pas de même des reprouvés. Dieu ne permettra pas qu'ils puiſſent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux malgré qu'il en ayent. Il faudra qu'ils ſe voyent tels qu'ils ſont, & leurs maux tels qu'ils ſont ſans qu'ils puiſſent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination.

VIII.

La colere & la haine qu'on conçoit dans cette vie, trouvent une eſpece de conſolation dans les deſſeins de vengeance, ou réels ou chimeriques qu'elles forment. On ſe flatte dans ſes miſeres par l'idée que l'on fait compaſſion à quelqu'un, ou qu'on ne les a pas meritées; que ce ſont des effets du hazard, ou d'un malheur auquel on n'a point de part. Le deſeſpoir même & la rage ont je ne ſai quel plaiſir dans l'idée confuſe de ſe ſouſtraire, ou à la vûe des hommes, ou à la vie même. Mais les reprouvés n'auront aucune de ces conſolations

quelque malheureuſes qu'elles ſoient. Ils verront clairement qu'ils ſont dans une impuiſſance totale de nuire à ceux qu'ils haïſſent. Ils ſeront convaincus qu'ils meritent tous les maux qu'ils ſouffrent, qu'ils ſe les ſont attirés par leur faute; & ils n'en haïront pas moins la juſtice qui les y condanne: ils n'eſpereront nullement de pouvoir ceſſer d'être & de vivre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par-conſequent l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rende plus conſtans, parcequ'ils ne verront rien ſur quoi leur eſprit ſe puiſſe appuyer. CHAP. IX.

IX.

Si l'orgueil des hommes les afflige dans cette vie, parcequ'ils s'imaginent toujours qu'on ne leur rend pas ce qu'on leur doit, & qu'on ne juge pas d'eux aſſez favorablement, il les conſole de l'autre par le portrait qu'il leur fait d'eux-mêmes, qui eſt toujours agreable. Mais l'orgueil dont les reprouvés ſeront poſſedés, ne leur donnera point cette conſolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaiſe. Tout leur y ſera horreur & les couvrira de honte.

X.

Un ſeul homme qui nous hait eſt un objet ſi penible qu'on ne le ſauroit ſouffrir. Et quand on s'y applique un peu vivement, cette penſée eſt capable de nous ôter le ſentiment de tous les autres biens humains que nous poſſedons. La conſideration qu'Aman avoit dans le royaume d'Aſſuerus, *Eſter.* 9. 13.

CHAP. IX.

& tous les biens dont il jouiſſoit, lui cauſoient beaucoup moins de joie que le mépris qu'il crut que Mardochée avoit pour lui, ne lui cauſoit de dépit. Quel ſera donc l'état d'une ame qui deſirant l'amour & l'eſtime avec une paſſion beaucoup plus violente que celles qu'on peut avoir en ce monde, ſe verra l'objet de la haine, non d'un ſeul homme, mais de Dieu, des Anges, des Saints, des reprouvés, & des demons; & qui ne verra aucun ſentiment d'affection, d'eſtime & de compaſſion pour elle, en qui que ce ſoit.

XI.

Qui peut concevoir ce que c'eſt que de haïr un ennemi d'une haine démeſurée, de ſouhaiter ſa deſtruction, & de ſe voir neanmoins pour jamais entre ſes mains, aſſujetti à ſa puiſſance, abbatu à ſes piés, dans une impuiſſance abſolue de lui reſiſter? C'eſt l'état où les reprouvés ſeront éternellement à l'égard de Dieu. Ils haïront éternellement ſa juſtice & ſa puiſſance. Ils ſouhaiteroient qu'il ne fût pas, & ils ſe verront neanmoins éternellement entre ſes mains, ſans pouvoir éviter aucun des châtimens que ſa juſtice leur fera ſouffrir.

XII.

Il n'y a point d'objet affligeant qui agiſſe un peu vivement ſur l'eſprit, qui ne lui faſſe une peine ſi inſupportable, qu'il ſouhaiteroit de n'être plus pour s'en ſeparer. C'eſt pourquoi toutes les paſſions vives ont porté ceux qui en ont été agités, à s'ôter la

vie. Les uns ſe ſont tués, pour éviter la vûe d'un ennemi victorieux, d'autres pour ne pouvoir ſouffrir un mépris, d'autres pour fuir la honte de quelque crime. Que ſi ce ſentiment naît dans les hommes, dont les maux ſont ſi legers, & ſont contrepaſſés par tant de biens qui leur reſtent, que ſera-ce des reprouvés qui n'auront que des maux, & des maux horribles ſans aucun bien? Il ne faut donc point douter qu'ils ne ſouhaitent avec une paſſion exceſſive la deſtruction de leur être, & que lorſque leur ame ſera reünie à leur corps, elle ne faſſe effort pour le quitter. " C'eſt ce qui fait " dire à ſaint Auguſtin, que la premiere " mort chaſſe l'ame du corps malgré elle, " & que la ſeconde la tient malgré elle " dans le corps. *Prima mors animam nolentem pellit è corpore, ſecunda mors animam nolentem tenet in corpore.* Voilà donc quel ſera l'état des reprouvés. Ils tendront à la mort & au neant avec une impetuoſité demeſurée, & n'y pourront arriver. Ils haïront leur vie & leur être, & ne le pourront détruire. Enfin ils mourront toujours ſans pouvoir jamais mourir. *Ils ſeront tourmentés*, dit ſaint Gregoire, *ſans que ces tourmens les détruiſent. Ils mourront, & ils vivront en même-tems. Ils tendront à n'être pas, & ils ſubſiſteront. Ces choſes ſont terribles à entendre. Mais combien ſeront-elles plus terribles pour ceux qui les éprouveront?*

CHAP. IX.

Aug. de Civ. l. 21. c. 3. n. 2.

Greg. l. 15. moral. c. 11. nov. edit. 17. n. 21.

CHAP. IX.

XIII.

La ſource de tous les plaiſirs interieurs & de toutes les douleurs, eſt dans la volonté, ſelon que ſes deſirs ſont ſatisfaits ou combattus. Qui peut donc comprendre le malheur d'un état où l'ame ne ſera ſatisfaite dans aucun de ſes deſirs, & ſera contredite en tous ? La volonté ſera alors ſouverainement agiſſante, & elle n'aura neanmoins aucun mouvement qui ne l'afflige. Elle n'obtiendra rien de ce qu'elle deſirera. Elle ſouffrira tout ce qu'elle aura en horreur. C'eſt le raiſonnement dont ſaint Bernard ſe ſert pour faire comprendre l'excès de cette miſere: *Quid tam pœnale, quàm ſemper velle quod numquam erit? Quid tam damnatum, quàm voluntas addicta huic neceſſitati volendi nolendique, ut ad utrumlibet jam, ſicut non niſi perversè, ita non niſi miſerè moveatur? In æternum non obtinebit quod vult; & quod non vult, in æternum nihilominus ſuſtinebit.* QUEL *plus grand ſupplice, que de vouloir ce qui ne ſera jamais? Quelle plus grande condannation que celle d'une volonté attachée à une telle neceſſité de vouloir & de ne vouloir pas, qu'elle ne ſoit portée à l'une ou à l'autre, que d'une maniere qui la rend ou criminelle ou miſerable? Elle n'obtiendra jamais ce qu'elle veut, & ce qu'elle ne veut pas, elle l'aura pendant toute l'éternité.*

Bern. l. 5. de conſid. c. 12. n. 25.

Chapitre X.

De la peine du feu.

Comme les hommes ont une assez grande idée de la douleur que cause le feu, & que notre imagination ne sauroit guere aller plus loin, ils sont portés à changer le feu dont Dieu menace les reprouvés, en un feu spirituel & metaphorique, qu'ils s'imaginent être beaucoup moins penible.

C'est ce qui a donné lieu à l'imagination de ceux qui ont prétendu, comme rapporte saint Augustin, que le feu de l'enfer ne seroit autre chose que le regret de la perte du bonheur éternel, dont les reprouvés seront affligés; ce qu'ils appuient à l'égard des demons & des ames separées du corps; sur ce raisonnement, qu'il est impossible qu'un feu materiel agisse sur des êtres tout spirituels comme les demons. *De Civ. Dei l. 21. c. 9.*

Mais il est aisé de faire voir que cette opinion est aussi peu solide selon les lumieres mêmes de la raison, qu'elle semble contraire à l'Ecriture & à la tradition. Car pour peu qu'on examine ce que c'est que nous appellons douleur, on trouvera qu'il est tout aussi concevable que des esprits sans corps en soient susceptibles, que des esprits joints à des corps.

On demande comment le feu peut agir sur un demon? Et moi je demande comment il peut agir sur les ames des vivans, qui ne sont pas moins spirituelles que les

CHAP. X.

demons & les Anges? Car ce n'eſt pas le corps qui ſent la douleur. Que l'ame ſoit appliquée ailleurs, on aura beau brûler le corps, il n'en ſentira rien, comme il arrive en certaines maladies extraordinaires. Il eſt vrai que cette douleur paſſe du corps à l'ame, c'eſt-à-dire, que le mouvement qui ſe fait dans le corps, excite dans l'ame ce ſentiment penible qu'on appelle douleur. Mais ce n'eſt pas par une ſuite neceſſaire de ce mouvement corporel qui n'a aucun rapport avec ce ſentiment, c'eſt par l'ordre de la volonté de Dieu qui a établi que ce ſentiment s'exciteroit dans l'ame au même tems que ce mouvement corporel ſe feroit dans le corps. Il eſt impoſſible d'en trouver d'autre raiſon, & il n'y a qu'à s'en ſervir pour faire entendre comment les demons peuvent ſentir les impreſſions d'un feu materiel. Car il n'y a qu'à dire de même, que Dieu a ordonné qu'ils auront ce ſentiment de douleur quand il ſe fera tel & tel mouvement dans la matiere du lieu où ils ſeront renfermés.

Il n'y a donc aucune neceſſité, même ſelon la raiſon, de concevoir un autre feu que celui que nous connoiſſons, ni une autre douleur que celle que nous éprouvons quand il agit ſur le corps.

Les demons en ſont auſſi ſuſceptibles que les hommes. Et ainſi il n'eſt point étrange que les hommes réprouvés & les demons ſoient menacés d'un même feu dans l'arrêt de leur Juge. *Diſcedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus eſt diabolo & angelis ejus.* ALLEZ, *maudits, au feu*

Matth. 25. 41.

Feu éternel qui avoit été préparé pour le diable & pour ſes anges. CHAP. X.

En prenant donc ce feu qui ſera le ſupplice des méchans pour un feu veritable & corporel, il ſemble qu'on ne ſe devroit pas mettre beaucoup en peine d'augmenter l'idée de la douleur qu'il cauſe, puiſqu'on la conçoit déja comme quelque choſe d'inſupportable; & que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pu inventer de plus grand tourment.

Cependant les Peres nous aſſurent que ce feu a encore infiniment plus de force & d'activité que le nôtre, & que la douleur que cauſe le feu ordinaire n'eſt rien en comparaiſon de celle que cauſera celui de l'enfer. *Non erit iſte ignis ſicut focus tuus*, dit ſaint Auguſtin. Et la raiſon ſemble nous porter à le conclure des circonſtances de l'état de l'autre vie. *Vide Chryſoſt. hom. 44. in Matt. 6.*

Car la douleur que cauſe le feu n'eſt pas une ſimple action du feu ſur le corps. C'eſt l'application de l'ame à ce mouvement. Si elle ne s'y appliquoit point du tout, elle ne ſouffriroit rien du tout. Et elle en ſent davantage à proportion qu'elle s'y applique davantage. Or il certain que l'application de l'ame dans cette vie eſt toujours foible à cauſe des organes du corps dont elle dépend, qui étant foibles & délicats ſe détruiroient par une action trop violente. Mais dans l'autre vie les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui cauſeront de la douleur avec toute l'activité de ſa nature.

CHAP. X.

Le feu de cette vie n'agit jamais universellement sur tout le corps; autrement il le détruiroit en un moment, & ne causeroit presque aucune douleur. Il faut, afin qu'on le sente vivement, qu'il n'agisse que sur peu de parties, & il les rend même en peu de tems insensibles en les consumant. Mais s'il agissoit sur toutes sans détruire le corps, ce seroit sans doute un redoublement terrible de douleur. Et c'est proprement ce qui arrivera dans l'enfer. Ils seront, dit l'Evangile, tout penetrés de feu comme une viande salée & penetrée de sel. *Marc. 9. 48.* *Omnis enim igne salietur, & omnis victima sale salietur.* Le feu agira sur toutes les parties de leur corps, comme il agit sur toutes les parties d'un fer rouge, il n'y aura ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne soient ébranlés, & qui ne causent une douleur violente. Et comme aucune de ces parties ne sera jamais consumée par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le supplice subsistera toujours dans la même violence.

Cette peine sera d'autant plus grande, que c'est proprement celle qui leur sera imposée par la justice de Dieu, & où elle agira par elle-même, toutes leurs autres peines n'étant que des suites de leur abandonnement & de leur malice, sans que Dieu y agisse autrement qu'en les laissant à eux-mêmes.

Je ne ferai pas difficulté de rapporter ici ce que sainte Therese dit d'une vision par laquelle Dieu lui fit voir quelque chose des supplices de l'enfer, & je ne crains pas de

dire que ce ſeroit une force d'eſprit très-mal entendue, que de n'en être pas effrayé, & de traiter cela d'imagination. Il faudroit être aſſuré que c'en fût une, pour avoir droit de la mépriſer. Or on eſt bien éloigné de pouvoir avoir cette aſſurance à l'égard des viſions qu'elle rapporte. On peut dire au contraire avec verité, qu'y ayant deux choſes qu'on peut mettre en doute dans les viſions, 1. Si la perſonne qui les rapporte eſt ſincere. 2. Si ce n'eſt point une illuſion de ſon imagination; les perſonnes de bon ſens qui examineront ſans prévention les ouvrages de cette illuſtre Sainte, ſeront d'abord pleinement convaincues de la premiere, qui eſt ſon entiere ſincerité; & à l'égard de la ſeconde, elles auront de la peine à ſe perſuader que des imaginations mettent les ames dans un état auſſi ſaint & auſſi divin que celui où il paroît que Dieu la mettoit par ces viſions, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illuſions fantaſtiques.

Voici donc de quelle ſorte elle raconte ce que Dieu lui a fait voir & ſentir des peines de l'enfer.

Etant un jour en oraiſon, dit-elle, je me trouvai en un moment en enfer, ſans ſavoir en quelle maniere j'y avois été portée. Je compris ſeulement que Dieu vouloit que je viſſe le lieu que les demons m'avoient préparé, & que mes pechés meritoient. Cela dura très-peu. Mais quand je vivrois encore pluſieurs années, je ne crois pas qu'il me fût poſſi- " *Vie de ſainte Thereſe ch.* 32.

CHAP. X.

„ ble d'en perdre le ſouvenir.

„ L'entrée m'en parut être comme une „ de ces petites ruës longues & étroites qui „ ſont fermées par un bout, & telle que ſe- „ roit celle d'un four fort bas, fort ſerré & „ fort obſcur. Le terrain me ſembloit être „ comme de la boue très-ſale, d'une odeur „ inſupportable, & pleine d'un très-grand „ nombre de reptiles venimeux. Au bout „ de cette petite ruë étoit un creux fait dans „ la muraille en forme de niche, où je me „ vis logée très- à l'étroit. Et bien que „ tout ce que je viens de dire fût encore „ beaucoup plus affreux que je ne le re- „ preſente, il pouvoit paſſer pour agrea- „ ble en comparaiſon de ce que je ſouf- „ fris lorſque je fus dans cette eſpece de „ niche.

„ Ce tourment étoit ſi terrible, que tout „ ce qu'on en peut dire ne ſauroit en re- „ preſenter la moindre partie. Je ſentis mon „ ame brûler dans un ſi horrible feu, qu'à „ grande peine pourrois-je le décrire tel „ qu'il étoit, puiſque je ne ſaurois même le „ concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les „ plus inſupportables, ſelon le rapport des „ medecins, que l'on puiſſe endurer en cet- „ te vie, tant par ce retirement de nerfs, „ qu'en pluſieurs autres manieres, par d'au- „ tres maux que les demons m'ont cauſés; „ mais toutes ces douleurs ne ſont rien en „ comparaiſon de ce que je ſouffris alors, „ joint à l'horreur que j'avois de voir que „ ces peines étoient éternelles; & cela mê- „ me eſt encore peu ſi on le compare à „ l'agonie où ſe trouve l'ame. Il lui ſemble

qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle, & ſon affliction & ſon deſeſpoir vont juſqu'à un tel excès que j'entreprendrois en vain de le rapporter. C'eſt peu de dire qu'il lui paroît qu'on la déchire ſans ceſſe, parceque ce ſeroit ainſi une violence étrangere qui lui voudroit ôter la vie, au-lieu que c'eſt elle même qui ſe l'arrache, & ſe met en pieces. Quant à ce feu interieur & de deſeſpoir, qui ſont comme le comble de tant d'horribles tourmens, j'avoue pouvoir encore moins le repreſenter. Je ne ſavois qui me les faiſoit endurer ; mais je me ſentois brûler & comme hacher en pieces; ce qui me ſembloit être la plus terrible de toutes les peines. CHAP. X.

Dans un lieu ſi épouvantable, il ne reſte pas la moindre eſperance de recevoir quelque conſolation, & il n'y a pas ſeulement aſſez de place pour s'aſſeoir ou ſe coucher. J'y étois comme dans un trou fait dans la muraille, & ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, ſerrent & preſſent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là. Ce ne ſont qu'épaiſſes tenebres ſans aucun mêlange de lumiere ; & je ne comprens pas comment il ſe peut faire, qu'encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus penible à la vûe.

Quoiqu'il y ait environ ſix ans que ce que je viens de rapporter ſe paſſa, j'en ſuis encore ſi épouvantée en l'écrivant, qu'il me ſemble que mon ſang ſe glace de peur dans mes veines. Ainſi quelques maux & quelques douleurs que j'éprouve,

„ je ne puis me ſouvenir de ce que je ſouf-
„ frois alors, que tout ce que l'on peut en-
„ durer ici-bas ne me paroiſſe mépriſable.
„ Il me ſemble que nous nous plaignons
„ ſans ſujet. Et je conſidere comme l'une
„ des plus grandes graces que Dieu m'ait
„ faites, une choſe auſſi terrible que celle
„ que j'ai rapportée, quand je conſidere
„ combien elle m'a été utile, tant pour
„ m'empêcher d'apprehender les afflictions
„ de cette vie, que pour m'obliger à les
„ ſouffrir avec patience, & à rendre gra-
„ ces à Dieu de ce que j'ai ſujet de croi-
„ re qu'il me veut délivrer de ces terribles &
„ épouvantables peines, dont la durée ſe-
„ ra éternelle.

Dieu ſans doute ne fit voir à cette Sainte que l'image d'une partie de l'enfer, & autant qu'il lui étoit utile pour le bien de ſon ame. Ainſi on a lieu de conclure que l'enfer dans toute ſa réalité eſt encore toute autre choſe que cette image ſi horrible qu'elle en trace.

CHAPITRE XI.

Conſequences qu'on doit tirer de la conſideration de ces peines.

JE ne prétens pas étendre ici toutes les conſequences que la raiſon peut tirer de cet état effroyable que nous venons de repreſenter, & dont tous les hommes ſont menacés; car il n'y a preſque rien dans la morale qui ne s'en enſuive. Je prétens ſeu-

lement en marquer quelques-unes des plus grossieres & des plus sensibles, & principalement celles que les saints Peres en ont eux-mêmes tirées. CHAP. XI.

La premiere des pensées qu'il nous doit donner, est que ce n'est pas seulement la foi & la religion qui condannent la conduite de ceux qui croyant qu'il y a un enfer à craindre, ne font pas leur principal soin de l'éviter ; mais qu'elle doit paroître entierement insensée selon les lumieres mêmes les plus ordinaires du sens commun.

A la verité il y a quelque chose dans la vanité de l'esprit humain, qui peut porter à estimer un homme qui se voyant condanné à la mort, & n'ayant aucune esperance de l'éviter, ni aucune vûe de l'autre vie, emploieroit trois ou quatre heures qu'il auroit jusqu'au tems de l'execution, à jouer & à se divertir. Et c'est ce qui fait que l'on n'est pas choqué des louanges que Seneque donne à un Chevalier Romain nommé Canius, qui s'amusa à jouer aux échecs en attendant que les Ministres de Caligula vinssent executer l'arrêt de mort qu'il avoit donné contre lui.

Mais si d'une part le supplice de cet homme eût été horrible, & si de l'autre il l'eût pu éviter en employant ces trois ou quatre heures à faire des actions justes & legitimes, y en a-t-il quelqu'un qui ne le traitât de fou & d'extravagant, si l'amour d'un divertissement ridicule l'eût empêché d'embrasser un moyen si honnête d'éviter une mort honteuse & cruelle ?

CHAP. XI.

Cependant ce parti qu'on ne prend jamais à l'égard de la mort temporelle, eſt pris tous les jours à l'égard de la mort éternelle. On s'y expoſe, l'on s'y précipite pour des plaiſirs, pour des interêts, pour des honneurs, qui ont bien moins de proportion avec cet effroyable malheur auquel on s'engage, que trois heures de jeu n'en ont avec une mort cruelle. Auſſi ſaint Auguſtin après avoir repreſenté dans un de ſes Sermons l'excès de ce déreglement de l'eſprit des hommes, en conclut expreſſément qu'il faut que la foi ſoit éteinte en eux.

Le feu de l'Enfer, dit ce ſaint Docteur, *ne ſera pas ſemblable à celui que vous pouvez ſentir ici-bas. Et cependant ſi l'on vous menaçoit de vous y faire brûler la main, vous feriez pour l'éviter quelque mal que ce fût qu'on vous ordonnât de faire. Dieu pour vous obliger à faire le bien, vous menace, ſi vous ne le faites, d'un mal éternel, & vous ne le faites pas. Les menaces de quelque mal que ce ſoit, ne devroient pas être capables de vous engager à faire le mal, non plus que de vous empêcher de faire le bien: Et Dieu même ne vous menace de rien moins que d'un feu éternel, ſi vous faites le mal & ſi vous ne faites pas le bien. D'où vient donc que vous faites ſi peu d'état de ces menaces? C'eſt ſans doute que vous n'avez point de foi.*

Il faut en effet qu'on ne croye point de cette foi qui fait impreſſion ſur le cœur. Mais il ſe peut faire neanmoins, & il arrive même très-ſouvent que l'on ne laiſſe pas de croire d'une autre perſuaſion qui

n'eſt que dans l'eſprit. Ainſi on croit, & on ne croit pas. Le cœur fait faire à l'eſprit des jugemens faux, conformes à ſes inclinations. Il lui fait préferer le préſent à l'avenir, & regarder les biens & les maux de cette vie comme quelque choſe de plus réel que tout ce que l'on dit des biens de l'autre, & la raiſon ne laiſſe pas en même-tems de conclure le contraire, mais d'une maniere ſi froide & ſi ſpéculative, qu'elle n'eſt pas capable d'arrêter la pente du cœur. CHAP. XI.

Quand on a ſoin neanmoins de fortifier ce que l'on a de raiſon en l'appliquant davantage à ces objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par-là de retenir au-moins la main ſi elle ne guerit pas le cœur; & de retrancher les effets exterieurs des paſſions, ſi elle n'en arrête pas les mouvemens interieurs; & en nous ſeparant ainſi des objets qui augmentent la concupiſcence, elle prépare la place à la charité.

C'eſt par cette crainte fortifiée de l'eſperance des récompenſes que Dieu promet aux juſtes, qu'on devient capable de mépriſer toutes les promeſſes des hommes. Tremblez, dit ſaint Auguſtin, des " maux dont vous menace le Tout-puiſſant. " Aimez ce que le Tout-puiſſant vous promet, & vous ne tiendrez aucun compte des " promeſſes & des menaces des hommes. " *Exhorreſce quod minatur Omnipotens, ama quod pollicetur Omnipotens; & vileſcet omnis mundus, ſive promittens, ſive terrens.* *In Ep. Joan. tr. 3. n. 12.*

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement dans ce principe dont la raiſon ne peut douter, pourvu qu'elle y faſſe atten-

CHAP. XI.

tion, que les maux de l'autre vie étant ſi horribles, & ſurpaſſant tellement dans leur grandeur tous les biens & tous les maux de la vie préſente, ils nous doivent ſervir de regle & de meſure pour juger de ceux-ci, & qu'ainſi nous ne devons jamais regarder ſous l'idée du bien, mais ſous l'idée d'un grand mal, tout ce qui mene à l'enfer.

C'eſt donc par-là qu'il faut juger de la difference de tous les états où l'on peut être en ce monde. Tous ceux où il eſt plus difficile de ſe ſauver nous doivent paroître malheureux, & nous devons regarder au contraire comme avantageux tous ceux qui ſont favorables pour le ſalut.

C'eſt ſur cela que nous devons regler notre joie & notre triſteſſe dans tous les ſuccès & tous les accidens qui nous arrivent. Car pour ſavoir ſi nous avons ſujet de nous en réjouir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous-mêmes s'ils nous rendent le ſalut plus facile ou plus difficile.

Ces verités ſont communes. Mais il n'eſt pas commun de les avoir vivement imprimées dans l'eſprit, d'y conformer ſes jugemens & ſes actions, & de regarder toutes les choſes du monde par la lumiere qu'on en tire.

C'eſt auſſi une penſée très-commune que de dire, comme fait ſaint Auguſtin, qu'il faut ſe ſervir de la conſideration de l'enfer pour mépriſer & pour trouver legers tous les maux du corps. *Unuſquiſque Chriſtianus quando aliquam afflictionem corporis patitur,*

Tom. 9. de urbis

gehennas cogitet, & videat quàm leve est quod patitur. Mais il n'est pas fort commun de la reduire en pratique. CHAP. XI.

Ce que saint Augustin dit en un autre endroit sur ce sujet nous donne lieu d'ajoûter, que comme l'enfer nous doit faire mépriser tous les maux de cette vie, aussi les maux de cette vie nous doivent faire souvenir de l'enfer, & nous servir d'un avertissement continuel de penser serieusement à l'éviter. Car ce saint Docteur nous enseigne dans un de ses Sermons, que les legers châtimens de cette vie n'ont pour but que de nous avertir de nous corriger, afin que Dieu n'ait pas lieu de nous punir dans sa rigueur : que ce Juge souverain nous fait connoître par-là, qu'il viendra bien-tôt, & que cette conduite est un effet du dessein qu'il a de ne nous pas perdre. *S'il avoit dessein*, dit il, *de nous condanner, il se tairoit. Jamais personne, ayant dessein d'en frapper un autre, n'a crié qu'il y prît garde.* *Excid. nov. ed. t. 6. c. 4. n. 4.*

Ainsi comme il est visible que la terre est pleine des divers châtimens de Dieu, & qu'il n'y a personne qui n'en éprouve plusieurs, il s'ensuit que Dieu fait retentir par toute la terre, & en tout tems cette voix terrible, mais salutaire ; que l'enfer s'approche, que le Juge vient. Hommes mortels, leur dit-il par là, prenez garde à vous, & bannissez de vos cœurs tout ce qui vous peut faire condanner au feu éternel. Voila ce que signifient ces fleaux que Dieu répand sur la terre, ces guerres, ces pestes, ces famines, ces calamités publiques & particu-

CHAP. XI.

lieres. Ce ſont comme des étincelles qui s'exhalent du feu de l'enfer, qui eſt le treſor de la colere de Dieu. Mais c'eſt par un conſeil de miſericorde qu'il permet qu'elles en ſortent, afin de nous avertir par-là d'éviter ces terribles feux où il précipitera les méchans dans l'autre vie.

Quand même ces feux de l'enfer ne nous ſeroient pas neceſſaires pour éviter le peché, & que nous ſerions arrivés juſqu'à ce degré où la charité bannit toute crainte, qui eſt bien rare dans ce monde, & où il eſt très-dangereux de s'imaginer d'être arrivés, lorſque Dieu ne nous y a pas encore élevés, elles ne laiſſeroient pas de nous être utiles & même neceſſaires, tant pour entretenir en nous les ſentimens de reconnoiſſance que nous devons avoir, que pour y exciter la compaſſion que nous devons avoir des ames qui ſe précipitent en cet abîme de maux. Et il ne faut que lire ce que ſainte Thereſe dit ſur ce ſujet avec cette éloquence inimitable qui naiſſoit de l'ardeur de ſa charité, pour juger ce que cette vûe produiroit en nous ſi nous avions autant de charité qu'elle.

Medit. II. ſur la Communion.

„ Comment, dit-elle, pourrois-je exprimer quelle eſt ma douleur, lorſque je „ me repreſente l'état d'une ame, qui s'é„ tant vûe dans le monde toujours conſi„ derée, toujours aimée, toujours ſervie, „ toujours reſpectée, toujours carreſſée, „ au moment qu'elle ſortira de cette vie, ſe „ verra perdue pour jamais, & comprendra „ clairement que ſa miſere n'aura point de „ fin; qu'il ne lui ſervira plus de rien de

détourner

détourner ſon eſprit des verités de la Foi ainſi qu'elle avoit accoutumé de faire ici-bas; qu'elle ſe verra ſeparée & comme arrachée de ſes divertiſſemens & de ſes plaiſirs, lorſqu'il lui ſemblera qu'elle n'avoit pas encore commencé ſeulement à les goûter; parcequ'en effet tout ce qui ſe paſſe avec la vie n'eſt qu'un ſouffle & une vapeur, qu'elle ſe verra environnée de cette compagnie ſi hideuſe & ſi cruelle, avec laquelle elle doit ſouffrir éternellement; qu'elle ſe verra plongée dans un lac puant & plein de ſerpens qui exerceront ſur elle toute la rage dont ils ſont capables; & enfin qu'elle ſe trouvera comme abîmée dans cette horrible obſcurité, qui n'ayant pour toute lumiere qu'une flâme tenebreuſe, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ſes peines & ſes tourmens. CHAP. XI.

O que ce que je dis eſt peu en comparaiſon de ce qui eſt! O Seigneur! & qui a donc tellement couvert de boue les yeux de cette ame qu'elle n'ait point apperçu cet état funeſte juſqu'à ce qu'elle s'y ſoit vûe pour jamais reduite? Qui a tellement boûché ſes oreilles qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui a dit mille & mille fois de la grandeur & de l'éternité de ces tourmens? O vie éternellement malheureuſe! O ſupplices ſans fin & ſans relâche! Eſt-il poſſible que ceux-là ne vous craignent point, qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent ſouf-

CHAP. XI.

„ frir de paſſer ſeulement une nuit dans un
„ lit qui ſoit un peu dur ?
„ O Seigneur, que je regrette le tems au-
„ quel je n'ai point compris ces verités !
„ Mais puiſque vous ſavez, mon Dieu,
„ le déplaiſir que je ſouffre, de voir le
„ grand nombre de ceux qui ne veulent
„ pas les entendre, faites au-moins, je
„ vous en conjure, que votre lumiere é-
„ claire quelque ame qui ſoit capable d'en
„ éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous
„ demande pas, Seigneur, que vous le faſ-
„ ſiez pour l'amour de moi, car j'en ſuis
„ indigne : mais je vous le demande par les
„ merites de votre Fils. Jettez, ô mon Dieu,
„ les yeux ſur ſes playes. Et puiſqu'il les a
„ pardonnées à ceux qui les lui ont faites,
„ pardonnez nous auſſi les pechés que
„ nous avons commis contre vous.

Ainſi comme il paroît par l'exemple de cette Sainte, la crainte de l'enfer n'eſt pas ſeulement l'introductrice de la charité, lorſqu'elle n'eſt pas encore maîtreſſe du cœur ; elle n'en eſt pas ſeulement la gardienne, lorſquelle eſt encore foible & imparfaite, elle en eſt auſſi la nourriciere, lorſqu'elle eſt la plus pure & la plus parfaite, avec cette ſeule difference que dans les deux premiers états, elle regarde plus nous que les autres, & dans le troiſiéme elle regarde plus les autres que nous.

I. TRAITÉ DES QUATRE DERNIERES FINS.

LIVRE TROISIÉME.

DU PARADIS.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il eſt utile de traiter du Paradis après avoir traité de l'Enfer. Combien la connoiſſance de ces deux grans objets eſt liée avec celle de la nature de l'homme.

APrès la crainte des peines, rien ne fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit des hommes, que l'eſperance des récompenſes : ce qui a donné lieu à ceux qui ont fait les loix, de joindre ordinairement ces deux motifs pour retenir les hommes dans leur devoir.

CHAP. I.

Dieu ſuit à peu près le même ordre dans les operations de ſa grace. Après avoir ébranlé le cœur par la crainte des peines dont il menace les méchans, il l'attire à lui par l'eſperance de la gloire qu'il promet aux Juſtes.

Pour ſuivre donc ces mêmes degrès, la raiſon veut qu'après avoir propoſé les objets les plus capables de remplir les ames de terreur, qui ſont la Mort, le Jugement, & l'Enfer; on leur propoſe ceux qui ſont les plus capables d'arrêter leur deſirs, ſavoir les biens éternels & ineffables que Dieu a reſervés à ſes Elus.

Il eſt d'autant plus neceſſaire de joindre ces objets, qu'on ne ſauroit en quelque ſorte les bien concevoir ſeparément. Car la principale partie du malheur des reprouvés conſiſte dans la perte du bonheur des Juſtes: & la délivrance du malheureux état des reprouvés, fait une partie conſiderable de la felicité des Bienheureux.

Non ſeulement la connoiſſance de chacune de ces deux fins eſt inſeparable de celle de l'autre, mais elles ſont toutes deux ſi étroitement liées à la nature de l'homme, que l'on ne les ſauroit bien connoître, ſans connoître l'homme, ni connoître bien l'homme ſans les connoître.

En effet ſi l'on examine la ſource de toutes les vaines fantaiſies des Philoſophes touchant le ſouverain bonheur & le ſouverain malheur, on trouvera qu'elles n'en ont point eu d'autres que l'ignorance où ils étoient de la nature de l'homme. Car

s'étant imaginé que l'ame n'étoit point capable d'autres actions que de celles qu'ils remarquoient en elle dans cette vie ; comme ces actions sont toutes foibles & languissantes, ils ont cru qu'elle pouvoit être pleinement satisfaite par un bonheur languissant, tel que celui dont on peut jouir en ce monde, & qu'elle n'avoit point à craindre d'autres maux que ceux qu'elle y peut sentir. CHAP. I.

Mais s'ils eussent bien conçu que cette ame, qui est présentement dans un état de langueur, d'assoupissement, & d'obscurité, doit être mise par la mort en un autre état où ses connoissances seront infiniment plus étendues & plus claires, & ses desirs infiniment plus impetueux & plus violens, ils auroient changé toutes leurs idées, & en suivant cette lumiere ils auroient beaucoup approché de la connoissance du Paradis & de l'Enfer.

Car il est clair par-là que l'ame venant à être separée du corps & à être mise dans un état de liberté, commencera de se porter vers les objets de son amour avec une vehemence toute autre que celle avec laquelle elle il s'y porte présentement: qu'ainsi en s'élançant vers ces objets avec cette violence; ou elle en jouira, & par consequent elle sera dans une joie d'autant plus grande que son amour sera plus violent ; ou elle n'en jouira pas, & par-consequent elle sera dans une tristesse proportionnée à la vehemence de son amour, puisque la tristesse n'est rien que le sentiment de la privation de ce qu'on aime.

CHAP. I.

Cela conclut déja qu'il faut neceſſairement que l'ame au moment de la mort ſoit dans un état d'une très grande joie ou d'une très grande triſteſſe, & qu'elle eſt incapable par ſa nature de ſentimens mediocres.

Mais on pouſſera ces conſequences beaucoup plus loin, ſi on y ajoûte deux principes que la raiſon & la foi rendent évidens. Le premier eſt, qu'il eſt impoſſible que la juſtice de Dieu accorde à l'ame dans l'autre vie, qui eſt fixe & immuable, la jouiſſance de deſirs qui ſeroient déreglés & criminels. Le ſecond eſt, que n'étant pas faite pour jouir des creatures, tout deſir qu'elle a d'en jouir eſt mauvais & déreglé.

Il s'enſuit de là que toutes les ames qui ſortant de ce monde, n'auront de l'amour que pour les creatures, en ſeront privées à jamais, parceque Dieu ne peut permettre que ce deſir étant mauvais, ſoit ſatisfait par la jouiſſance éternelle de ſon objet, & par-conſequent qu'elles tomberont dans une effroyable triſteſſe: & qu'au contraire toutes celles qui aimeront Dieu, qui eſt le ſeul objet legitime de leur amour, lui ſeront unies & en jouiront, parceque ſi elles n'en jouiſſoient pas, elles ſeroient malheureuſes, & que comme il ſeroit injuſte qu'elles fuſſent dans la joie en aimant ce qu'elles ne doivent pas aimer, il ſeroit injuſte qu'elles fuſſent dans la triſteſſe en aimant ce qu'elles doivent aimer.

Voilà de quelle ſorte la connoiſſance de la nature de l'homme nous conduit à con-

cevoir l'Enfer & le Paradis. Et l'on peut dire de même que la connoiſſance du Paradis & de l'Enfer nous fait connoître ce que c'eſt que l'homme. Car la neceſſité où il eſt d'avoir pour partage l'une ou l'autre de ces deux fins, eſt une preuve évidente de ſa grandeur. Elle fait voir que Dieu ne l'a deſtiné à rien de mediocre ; qu'il faut qu'il ſoit ou très-malheureux ou très-heureux, qu'il n'y a point de milieu pour lui ; qu'il eſt né pour être comblé de toutes ſortes de biens ſans mêlange d'aucun mal, ou accablé de toutes ſortes de maux ſans mêlange d'aucun bien ; qu'ainſi il n'eſt point fait pour le monde, puiſque tout y eſt mêlé de biens & de maux, & que les biens ou les maux qu'on y peut avoir ne ſont pas fort grans. CHAP. I.

La vie preſente par laquelle il doit paſſer, ne lui eſt donnée que pour faire choix de l'un ou de l'autre de ces deux états ; & ce choix doit être l'unique emploi & l'unique exercice de ſa vie. Car il ne ſe fait pas par une ſeule action. Elles y contribuent toutes, & ſervent toutes à l'avancer vers l'un ou vers l'autre.

Il y a ſeulement cette difference ſur ce point entre l'Enfer & le Paradis, que pour tomber dans l'Enfer il ſuffit de prendre la voie qui y conduit, ſans qu'il ſoit beſoin de le deſirer ; mais pour arriver à la felicité du Ciel, il faut en avoir un deſir ſincere. Ainſi comme on ne ſauroit la deſirer ſans la connoître, notre premier ſoin doit être de travailler à acquerir cette connoiſſance. Et c'eſt à quoi ce Livre-ci eſt deſtiné.

Chapitre II.

Qu'il eſt étrange que la vraie beatitude ſoit ſi peu deſirée des hommes. Hereſie de l'eſprit, hereſie du cœur ſur ce ſujet.

QUoiqu'il n'y ait rien de ſi different que l'Enfer & le Paradis, & qu'il ſemble que ſi l'horreur que cauſe la vûe du premier de ces objets, éloigne les hommes d'y penſer, la plenitude de tous les biens qu'on découvre dans l'autre, devroit y arrêter leur penſée; il eſt pourtant vrai que les hommes ne penſent gueres plus au Paradis qu'à l'Enfer, qu'ils en ſont auſſi peu touchés, & qu'ils vivent à peu près dans un égal oubli de l'un & de l'autre.

Aug. de Trinit. l.13.c.4. n. 7.

Cela doit paroître d'abord d'autant plus étrange, que le premier, le plus agiſſant, & le plus eſſenciel deſir de l'homme eſt celui d'être heureux. Ce deſir eſt imprimé dans le fond de ſa nature, & ſe répand dans toutes ſes actions. L'homme ne tend qu'à cette fin, il ne fait rien que pour elle, rien ne lui peut plaire que par cette vûe. Il n'y a jamais eu d'hommes ſans deſir, il n'y en peut avoir, dit ſaint Auguſtin. Il n'eſt point neceſſaire de l'exciter en eux. Enfin quoique cette inclination ſoit la ſource de toutes les diviſions qui arrivent entre les hommes, par le mauvais uſage qu'ils en font, il n'y a rien neanmoins en quoi ils ſoient plus plus uniformes que dans cette inclination.

Saint Auguſtin ajoûte en un autre endroit, que ce deſir de la beatitude eſt tellement gravé dans le cœur de tous les hommes, que quoique le peché ſoit inſeparable de la miſere, ils ne ſe portent neanmoins au peché que pour éviter d'être miſerables. *Cùm ſit malitiæ individua comes miſeria, iſti perverſi non ſolùm mali eſſe volunt, & miſeri nolunt, quod fieri non poteſt; ſed ideo volunt mali eſſe, ne miſeri ſint.* CHAP. II. *In Pſal.* 23. *conc.* 3. *n.* 15.

Il eſt vrai neanmoins que cet égarement eſt plus aiſé à comprendre dans ceux qui n'étant point éclairés des lumieres de la Foi, appliquent par erreur ce deſir general d'être heureux, à des objets qui les rendent effectivement malheureux.

Mais ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que ceux à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur faire annoncer cette grande & heureuſe nouvelle du Royaume des Cieux, & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, qu'il avoit tenue cachée l'eſpace de quatre mille ans à toute la terre; en ſont neanmoins ſi peu touchés, que ce grand objet eſt celui auquel ils penſent le moins, & qui fait moins d'impreſſion ſur leur cœur.

Car ne ſemble-t-il pas que cette inclination ſi violente qu'ils ont d'être heureux, devroit réunir toutes leurs paſſions & tous leurs deſirs vers ce bonheur inéfable que Dieu leur découvre? Ils le cherchent ce bonheur avec inquietude; ils ont éprouvé en mille manieres qu'ils n'en ſauroient trouver ſur la terre que de faux; on leur en montre un veritable & ſolide; ils témoi-

CHAP. II.

gnent de le croire. D'où vient donc qu'ils n'en font pas la plus agreable & la plus continuelle occupation de leur esprit ? C'est sans doute à quoi la raison les porte : mais ils ont en eux un principe plus fort que la raison qui les en empêche, qui est la corruption de leur cœur.

Car il faut remarquer qu'il y a sur ce sujet de deux sortes d'heresies ; les unes que l'on peut appeller des heresies de l'esprit, parceque l'esprit les approuve, y consent, & les appuye de tout ce qu'il a de lumiere : les autres qu'on peut appeller des heresies du cœur ; parcequ'elles naissent de ses passions qui forcent l'esprit de former des idées & des jugemens qui y sont conformes, quoiqu'il y ait en même-temps dans cet esprit des lumieres contraires qui démentent ces faux jugemens.

Les divers sentimens des Philosophes touchant la beatitude, sont du genre de celles que nous avons appellées des heresies de l'esprit. Cette matiere leur a paru belle pour exercer leur subtilité & leur éloquence. Ils se sont partagés sur ce point en diverses sectes. Les uns ont mis la beatitude dans le corps ; les autres dans l'esprit ; les autres dans l'un & dans l'autre. Varron en y joignant quelques circonstances, fait monter le nombre de leurs opinions jusqu'à 288. & saint Augustin les réduit à douze, en retranchant les differences inutiles.

De Civ. l. 19. c. 2.

La Religion Chrétienne n'a pas eu de peine à détruire ces imaginations des Philosophes, dont la plupart servoient plutôt

de matiere à leurs entretiens & à leurs dis- CHAP.
putes, que de fin à leurs desirs, & de re- II.
gles à leurs actions.

Mais elle n'a pas déraciné avec la même facilité les heresies du second genre, que nous avons nommées les heresies du cœur. Elle en a trouvé une de cette nature sur le sujet de la beatitude, répandue dans tous les hommes, qui leur fait établir le souverain bien dans la vie présente, dans la jouissance des plaisirs des sens, des objets de curiosité, des honneurs, de la gloire & de la puissance du monde, & de tout ce qui y conduit.

Cette heresie n'est autre chose que la triple concupiscence à laquelle saint Jean reduit toutes les passions & les actions des hommes, lorsqu'il dit *que tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, & orgueil de la vie.* 1. Joan. 2. 17.

Ainsi c'est l'heresie generale du genre humain, qui corrompt premierement le cœur de tous les hommes, & ensuite leur esprit.

Il ne faut point chercher ailleurs que dans cette heresie universelle, la cause de cette froideur & de cette insensibilité, que l'on remarque dans la plupart des hommes à l'égard de la veritable beatitude. La Religion Chrétienne la trouve établie & dominante dans leur cœur; & quoique par ses lumieres elle la banniſſe de l'esprit de quelques-uns, & qu'elle gueriſſe même leur cœur de ce qu'elle a de mortel & de criminel, elle ne la détruit neanmoins jamais entierement; de sorte qu'il en de-

CHAP. II.

meure toujours juſqu'à la mort quelque racine au fond de l'ame, qui y produit toujours quelque goût pour les biens de la terre, & quelque dégoût pour les biens du Ciel.

Ces biens que la Religion nous propoſe ne ſont pas des biens préſens, & la concupiſcence en veut de préſens. Il les faut attendre, & la concupiſcence étant impetueuſe & impatiente ne veut point attendre. On ne les voit point par les ſens; & la concupiſcence n'eſt touchée que de ce qui frappe les ſens. On ne s'en ſauroit faire honneur dans le monde, & c'eſt cet honneur du monde que la concupiſcence deſire. Enfin pour y arriver il faut ſe ſeparer des objets des ſens, & renoncer aux honneurs; & c'eſt ce que la concupiſcence ne peut ſouffrir.

Elle s'oppoſe donc à la recherche & à la meditation des biens de l'autre vie, comme à l'anéantiſſement des ſiens. Elle répand du dégoût ſur toutes les actions par leſquelles l'ame voudroit s'y porter. Elle l'attire en bas, lorſquelle veut s'élever en haut, & par un renverſement horrible, elle repreſente cette ſource de tous les vrais biens & de la veritable joie, ſous des idées noires, triſtes & mélancoliques.

Ceux dont on poſſede le cœur, n'entendent pas même ce que l'on en dit. La fiévre de l'iniquité leur en a fait perdre le goût. *Que voulez-vous que je vous faſſe*, leur dit ſaint Auguſtin? *puiſque vous ne ſauriez goûter ces vrais biens, je ſuis dans l'impuiſſance de vous les faire comprendre. Don-*

Aug. in Pſ. 30. con. 4 n. 6 & 26. in Joan. tr. 4.

nez-moi un cœur qui les aime, & il entend ce que je dis. Donnez-moi un cœur qui les desire, qui en ſoit affamé, qui ſe regarde dans le deſert de ce monde comme hors de ſon pays, qui ſoupire avec une ſoif ardente vers cette fontaine de notre éternelle patrie; donnez-moi, dis-je, un homme dans cette diſpoſition, & il entend ce que je dis; mais ſi je parle à un cœur froid & inſenſible, il ne ſait ce que je dis. SI *frigido loquor, neſcit quod loquor.* CHAP. II.

C'eſt la concupiſcence qui répand ce froid & ce dégoût dans le cœur; & comme elle eſt plus forte & plus vive dans les uns que dans les autres, elle le répand inégalement & en differens degrés. Elle rend les uns entierement fermés aux diſcours & aux penſées de l'autre vie. Elle fait que d'autres s'en laſſent bien-tôt. Elle empêche d'autres de s'y appliquer, en leur fourniſſant d'autres objets.

Voilà ſa pente & ſon inclination, & il ne faut que ſonder un peu ſon propre cœur pour les reconnoître en ſoi dans quelque degré. Mais il eſt bon d'abord de conſulter les lumieres de la Foi, pour apprendre de quelle maniere nous devons conſiderer cette maladie que nous avons appellée avec raiſon l'hereſie naturelle & univerſelle de l'homme corrompu, lors principalement qu'elle eſt ſi forte, qu'elle étouffe en nous entierement le deſir des biens du Ciel.

CHAPITRE III.

Que c'eſt un état criminel de ne point deſirer la Beatitude de l'autre vie.

ON conſidere bien d'ordinaire la Beatitude que la foi promet aux juſtes comme un bien qui devroit être le principal objet des deſirs de tous les hommes, & l'on condanne comme une ſtupidité déraiſonnable l'attache qu'ils ont aux biens de la terre, qui les empêche d'y penſer: Mais on ne regarde gueres ces deſirs de la vie bienheureuſe comme une diſpoſition eſſencielle & neceſſaire pour y parvenir; ni la privation de ce deſir par l'attache à la vie préſente, comme un état de peché qui nous rende criminels. Peu de perſonnes s'examinent ſur ce point, & l'on n'en voit gueres qui en faiſant la revûe de toute leur vie, y conſiderent comme un grand deſordre d'en avoir paſſé une partie conſiderable ſans deſirer l'autre vie, & ſans haïr celle-ci.

Cependant comme il y a des actions qui par elles-mêmes ſont mortelles, & excluent ceux qui les font du Royaume de Dieu; il y a auſſi des états & des diſpoſitions qui par elles-mêmes ſont incompatibles avec ce Royaume.

Or entre ces diſpoſitions, les Peres ont mis celle de ſe trouver bien en ce monde; de ſe contenter des biens dont on y joüit, & de ne point deſirer la vie bienheureuſe

que Jesus-Christ nous promet dans l'autre vie. CHAP. III.

Saint Augustin le fait expressément. C'est, dit-il, vers la Jerusalem celeste que " nous soupirons, en nous considerant " comme étrangers & comme captifs sous " le poids & la servitude d'un corps mortel. C'est vers ce même objet que nous " gemissons dans notre pelerinage en remettant à nous réjouir dans notre patrie. " *Mais celui qui ne gemit pas comme étranger sur la terre, ne se réjouira point comme Citoyen dans Jerusalem, parceque le desir de la vie bienheureuse n'est point en lui.* Qui *non gemit peregrinus, non gaudebit civis; quia desiderium non est in illo.* *In Ps.* 148. *n.* 4.

Ce saint Docteur dit la même chose en un autre endroit, d'une maniere plus courte, en expliquant ces paroles de l'Apôtre: *Infelix ego homo.* Que *celui-là*, dit-il, *espere la felicité qui se reconnoît malheureux en ce monde.* Ille *speret felicitatem, qui confitetur infelicitatem.* C'est-à-dire, que celui qui ne s'y reconnoît point malheureux, ne doit point esperer la felicité. Et c'est pourquoi il decide nettement ailleurs, que quiconque est heureux en ce monde, ou plutôt que quiconque s'y croit heureux & se laisse transporter *par les plaisirs sensuels dont il jouit, par les biens temporels qu'il possede, & par la felicité dont il est environné, celui-là a la voix des corbeaux & non celle des colombes, parceque les corbeaux font un grand bruit avec leurs cris, au lieu que les colombes ne font que gemir.* Habet *vocem corvi: vox enim corvi clamosa est, non gemebunda.* *In Psal.* 146. *n.* 6. *In Joan. tr.* 6. *n.* 2.

CHAP. III.

C'eſt par ce même principe qu'il a toujours conſideré l'amour de la vie préſente, qui porteroit à y vouloir toujours demeurer, comme oppoſé à l'amour de Dieu. *Celui,* dit-il, *à qui ſon pelerinage eſt doux, n'aime point ſa patrie,* & ſi notre patrie nous eſt douce, il faut par neceſſité que notre pelerinage nous ſoit dur.

In Pſal. 85. n. 11.

Mais l'amour de Dieu eſt-il compatible avec cette privation du deſir de l'autre vie? Non, dit ſaint Auguſtin, & c'eſt par-là qu'il veut qu'on éprouve ſi on eſt à Dieu, ou ſi on n'y eſt pas. *Ne conſultez pas,* dit-il, *la chair. Conſultez l'eſprit, interrogez votre cœur, écoutez ce qu'il vous répond. Ecoutez la Foi, l'Eſperance, la Charité qui ont commencé d'être en vous. Si vous aviez reçu l'aſſurance d'être toujours comblés de biens temporels, & que Dieu vous dît: Voilà votre partage, mais vous ne verrez point mon viſage, vous réjouiriez-vous de ces biens? Y a-t-il quelqu'un qui fût bien-aiſe de ce partage, & qui dît dans ſon cœur: Me voilà dans l'abondance des biens temporels, je me tiens heureux, je ne deſire rien davantage? Celui qui diroit cela n'auroit pas encore commencé d'aimer Dieu, ni de gemir comme étranger ſur la terre* NONDUM *cœpit eſſe amator Dei, nondum cœpit ſuſpirare tamquam peregrinus.*

Ibid.

Que ſi celui qui n'aime point Dieu eſt encore ſous l'anathême prononcé par ſaint Paul: *Qui non amat Dominum Jeſum Chriſtum, ſit anathema. Si quelqu'un n'aime point notre Seigneur Jeſus-Chriſt, qu'il ſoit anathême.* S'il n'eſt point ſeparé des enfans du

1. Cor. 16. 22.

diable, ni reçu au nombre des enfans de Dieu, puiſque ſelon ſaint Auguſtin, *il n'y a que l'amour de Dieu qui diſtingue entre les enfans de Dieu & les enfans du diable.* DILECTIO SOLA DISCERNIT INTER FILIOS DEI ET FILIOS DIABOLI : S'il n'a point reçu l'eſprit d'adoption qui nous rend heritiers : *ſi filii & hæredes ;* & enfin s'il eſt dans la mort, comme dit ſaint Jean ; *Qui non diligit, manet in morte* : qui peut douter que cette privation du deſir de la beatitude du Ciel enfermant celle de l'amour de Dieu, ne ſoit une diſpoſition criminelle ?

CHAP. III.

In Ep. Joan. tr. 5. n. 7.

Rom. 8. 17.

1. Ioan. 3. 14.

Ne ſoupirer point comme étranger & n'aimer point Dieu, ſont deux choſes inſeparables, ſelon ſaint Auguſtin : *Nondum cœpit eſſe amator Dei, nondum cœpit ſuſpirare tamquam peregrinus.* Celui qui n'aime point Dieu, ne ſoupire point après la vie éternelle, celui qui ne ſoupire point après la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or celui qui n'aime point Dieu n'appartient point à la loi nouvelle, & ne peut avoir de part aux récompenſes de la loi nouvelle.

Le premier effet de l'Eſprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, ſon premier effet eſt de nous faire gemir. Car les prieres du Saint-Eſprit ſont des g miſſemens. Il prie pour nous, dit ſaint Paul, par des gemiſſemens ineffables. *Poſtulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Or il faut pour gemir ſe trouver mal où l'on eſt, & deſirer un autre état. Ainſi qui ne gemit point, ne prie point ; & qui

Rom. 8. 28.

CHAP. III.

ne prie point, n'obtient rien de Dieu.

La priere eſt donc encore une preuve que l'état dont nous parlons, eſt un état de peché, & que quiconque s'y trouve en mourant ne peut eſperer le Royaume de Dieu. Car la priere eſt un moyen neceſſaire pour obtenir ce Royaume à l'égard de ceux qui ont l'uſage de la raiſon. C'eſt même un devoir de le demander, puiſque c'eſt une des demandes de l'Oraiſon Dominicale. Or quiconque ne le deſire point, ne le demande point. Car la priere ne conſiſte pas dans les paroles, elle conſiſte dans le deſir; & elle n'eſt même autre choſe qu'un ſaint deſir ſelon ſaint Auguſtin. Celui qui deſire toujours, prie toujours; & celui qui ne deſire point, ne prie jamais.

Epiſt. 130. *n.* 18.

Ainſi ceux qui n'ont aucun deſir de la vie du Ciel, qui eſt ce Royaume de Dieu, ne demandant point ce Royaume, il n'eſt pas étrange qu'ils ne l'obtiennent pas, puiſqu'ils ne daignent pas même le demander.

L'eſperance chrétienne étant auſſi abſolument neceſſaire pour le ſalut, fournit encore une autre preuve de cette même verité. Car l'eſperance enferme le deſir de ce qu'on eſpere, puiſque comme le deſir n'eſt rien qu'un amour qui ſe porte vers un objet abſent; de même l'eſperance n'eſt que le deſir de ce même objet abſent, que l'on regarde comme pouvant être acquis. Si c'eſt détruire l'eſperance que d'ôter la confiance de pouvoir obtenir ce qu'on deſire, c'eſt encore la détruire davantage que d'en ôter l'amour & le deſir. Il eſt donc clair que celui qui ſe contente de la vie preſente, &

qui ne desire point la felicité de l'autre vie, n'a point l'esperance chrétienne, & qu'ainsi il n'est pas moins hors d'état de parvenir au salut, que s'il n'avoit point de foi. CHAP. III.

Enfin cette doctrine n'est rien autre chose que ce que tous les Theologiens enseignent après saint Augustin, que c'est un peché mortel, d'établir sa fin derniere dans quelque creature que ce soit. Car il est bien visible que celui qui ne desire point la vie bienheureuse, qui consiste dans la possession de Dieu, n'y établit pas sa fin; puisque c'est par l'amour & par le desir qu'on l'y établit, & non par une action de l'entendement. Il faut donc qu'il l'établisse dans la jouissance des creatures; il faut qu'il les aime comme sa derniere fin, & comme l'objet de tous ses desirs. Or on ne peut douter que cette disposition ne soit criminelle, & qu'elle ne rende même criminelles les attaches qui ne le seroient pas sans cela. C'est-pourquoi saint Thomas en examinant comment les pechés veniels peuvent devenir mortels, décide expressément que les attaches venielles aux creatures deviennent mortelles, si-tôt qu'on y établit sa fin & son souverain bonheur, & il est clair que l'on l'y établit quand on ne souhaite rien davantage, étant impossible que l'homme soit sans quelque fin principale à laquelle il rapporte ses actions & soi-même.

Chapitre IV.

Que la plupart des Chrétiens ſont dans cette diſpoſition criminelle.

TOus les principes dont cette doctrine eſt une ſuite neceſſaire, étant reconnus de tout le monde, il ſe trouvera ſans doute peu de perſonnes qui la conteſtent. Mais je ne ſai s'il y en aura beaucoup qui s'apperçoivent combien il y a de gens à qui elle donne lieu de ſe défier de leur état, & de craindre, ou de juger même avec raiſon, qu'ils ſont dans cette diſpoſition incompatible avec le ſalut que nous venons de repreſenter.

Je ne parle pas de ceux qui ſont engagés dans des crimes manifeſtes, car ces perſonnes en ſe portant aux actions auſquelles Dieu a attaché l'excluſion de ſon Royaume, font voir clairement qu'ils préferent le plaiſir qu'ils y prennent, à la poſſeſſion de ce même Royaume dont elles le banniſſent; & leur crime même conſiſte dans cette préference de la creature, à la poſſeſſion de Dieu. Je parle de ceux qui menent une vie plus reglée en apparence, & à qui on ne peut reprocher aucune de ces actions viſiblement criminelles, & je dis qu'il y en a beaucoup qui ont un grand ſujet de croire qu'ils n'ont point dans le cœur ce deſir de la vie bienheureuſe, ſans lequel on n'y ſauroit parvenir.

Peut-on croire, par exemple, que ceux

qui n'y penſent preſque jamais ; qui n'écoutent qu'avec dégoût ce que l'on en dit ; qui n'ont l'eſprit occupé que de penſées de fortune & d'établiſſement, ayent dans le cœur le deſir de l'autre vie, & le dégoût de celle-ci ? CHAP. IV.

Peut-on croire que ceux dont la vie n'eſt qu'une chaîne & un cercle de divertiſſement, & dont le plus grand ſoin eſt que les plaiſirs ſe ſuccedent les uns aux autres, ſans autre interruption que celle qui eſt neceſſaire pour s'en délaſſer, paſſent leur vie dans cet état de gemiſſement, ſans lequel ſelon ſaint Auguſtin on ne peut prétendre à la joie des Citoyens de Jeruſalem ?

Il eſt vrai que l'ennui & le dégoût ne laiſſent pas de les trouver au milieu de leurs plaiſirs ; mais ce dégoût ne vient pas de ce qu'ils deſirent des biens d'une autre nature. C'eſt un dégoût qui naît de la grandeur de leur cupidité ; & non pas de la foibleſſe. Il vient de ce qu'ils ne ſont pas encore contens des plaiſirs dont ils jouiſſent, & qu'ils en voudroient encore de plus grans. C'eſt un dégoût qui vient de l'ardeur avec laquelle ils deſirent les biens de la terre, & non du deſir ni de l'idée des biens du Ciel, auſquels il ne penſent point.

Ce gemiſſement dont nous parlons, n'eſt pas un dégoût de certains plaiſirs, c'eſt un dégoût de tous les plaiſirs. Il n'enferme pas un mépris de certains honneurs & de certaines grandeurs du monde, mais un mépris de tous les honneurs & de toutes les grandeurs du monde. C'eſt un dégoût

CHAP. IV.

general qui fait qu'on ſe croit miſerable, parcequ'on eſt ſeparé de Dieu, parcequ'on eſt hors de ſon pays; parcequ'on eſt ſujet au peché, parcequ'on eſt en danger de perdre à tout moment le bonheur auquel on aſpire. Qu'eſt-ce qui afflige le cœur d'un Chrétien, dit ſaint Auguſtin? C'eſt de ce qu'il n'eſt pas avec Jeſus-Chriſt, c'eſt de ce qu'il eſt encore hors de ſon pays.

C'eſt ce qui fait dire à ce ſaint Docteur que la vie préſente eſt une *continuelle affliction pour les gens de bien. Si vous vous y regardez*, dit il, *comme étranger, ou vous n'aimez guere votre patrie; ou il faut que vous y joyez affligé. Car qui ne s'affligeroit de n'être pas avec celui qu'il deſire? D'où vient donc que vous ne reſſentez point cette affliction? C'eſt que vous n'avez point d'amour; aimez l'autre vie & vous trouverez de l'amertume dans celle-ci, de quelque proſperité qu'elle vous flatte, de quelques delices qu'elle ſoit remplie.* AMA *aleram vitam, & videbis quia iſta vita tribulatio eſt, quacumque proſperitate fulgeat, quibuſcumque deliciis abundet atque circumfluat.*

In Pſal. 137. n. 12.

Il eſt vrai que cette affliction & ce gemiſſement n'exclut pas toute ſorte d'attache aux choſes du monde; mais il enferme neanmoins une telle préference de la vie éternelle à la vie temporelle, quelque heureuſe qu'on ſe la puiſſe imaginer, que l'on regarde comme le plus grand des malheurs de jouir pour jamais de tous les biens de la terre, & d'être éternellement privé de Dieu.

Mais peut-être que l'on trouvera plus facilement ce gemiſſement & ce deſir dans

les pauvres que dans les riches, & parmi les miseres & les travaux de la vie, que parmi les plaisirs & les divertissemens. L'on auroit sans doute sujet de le croire, s'il suffisoit de trouver des gemissemens & des larmes: car on en trouve en abondance dans le monde comme on y trouve des miseres en abondance. Mais il ne suffit pas pour cela de gemir & de pleurer. Il faut gemir & pleurer, non de ce qu'on est privé des biens & des plaisirs de la terre, mais de ce que l'on est separé de ceux du Ciel. La cupidité a ses larmes aussi-bien que la charité, *& il y en a beaucoup*, dit saint Augustin, *qui versent des larmes de Babylone, parcequ'ils ne connoissent que les joies de Babylone.* MULTI *flent fletu Babylonio, quia & gaudent gaudio Babylonio.* *Aug. in Ps. 136. n. 5. Augus. tr. 6. in Joan. n. 2.*

CHAP. IV.

Il s'en trouve beaucoup, dit ce même Saint, qui gemissent sous le poids des afflictions de la terre, ou parcequ'ils ont perdu leur bien, ou parcequ'ils sont accablés de maladies, ou parcequ'ils sont reduits à la prison & aux chaînes, ou parcequ'ils ont fait naufrage, ou parcequ'ils ont succombé sous les artifices de leurs ennemis: mais ils ne gemissent pas en colombes, parceque ce n'est point l'amour de Dieu, ni le Saint-Esprit qui les fait gemir. C'est pourquoi vous voyez que lorsque ces personnes sont délivrées de ces afflictions, ils jettent de grans cris, & font voir par leur transport qu'ils étoient des corbeaux & non des colombes.

Dieu ne distingue point les pauvres &

CHAP. IV.

les riches par les biens exterieurs, il les distingue par les desirs. C'est par leur cœur, dit saint Augustin, qu'il les examine, non par leurs coffres ou par leurs maisons. *Divites & pauperes in corde interrogat Deus, non in arca & domo.* QUE *vous sert-il*, dit-il encore, *de ce que vous êtes vuides des biens de la terre, si vous brûlez du desir d'en avoir?* QUID *tibi prodest, si eges facultate & ardes cupiditate?* Il fait le même discernement des gemissemens & des larmes, & il met au rang de ceux qui ont leur consolation sur la terre, ceux qui pleurent & qui gemissent de ne l'avoir pas; ceux qui ont soif non de la justice, mais des biens du monde, & qui ne haïssent la vie que parcequ'il ne leur est pas permis d'en jouir comme ils voudroient.

In Psal. 48. conc. 1. n. 3.

In Psal. 51. n. 14.

Et c'est ce qui donne lieu de conclure que ce gemissement n'est guere moins rare parmi les pauvres & les miserables, que parmi les riches & les heureux; parceque si l'on y voit plus de miseres, on n'y voit pas moins de cupidité, qu'ils ne pensent gueres davantage à l'autre vie, & qu'ils ne sont pas moins remplis du desir des biens de la vie présente.

Si l'on veut savoir s'il y a bien des gens qui desirent sincerement la vie éternelle, il ne faut qu'examiner s'il y en a beaucoup dont l'on puisse dire qu'ils ont leur tresor dans le Ciel, puisque selon l'Evangile, le cœur de l'homme est où est son tresor. Or il est certain selon le même Evangile, que l'on n'a son tresor dans le

Matth. 6. 21.

Ciel

Ciel que lorſque l'on theſauriſe pour le Ciel ; & non pour la terre, c'eſt-à-dire que lorſqu'on y fait amas de bonnes œuvres que l'on envoie devant ſoi pour s'en nourrir dans l'éternité, & lorſque l'on y tranſporte ce que l'on peut de ſes biens, comme font ceux qui veulent s'établir en quelqu'autre pays, en quittant le leur. C'eſt par-là qu'on peut reconnoître quel eſt le lieu que nous regardons comme notre patrie, ou plutôt c'eſt ce qui fait voir qu'il y en a peu qui regardent le Ciel comme leur patrie ; puiſqu'il y en a peu qui y tranſportent leur bien, & qui s'y faſſent un treſor de bonnes œuvres ; & que l'on voit au-contraire que tous les ſoins & toutes les actions du commun du monde ne tendent qu'à la terre, & ne ſont que pour la terre. CHAP. IV.

Deſirer la vie éternelle, c'eſt deſirer la juſtice, c'eſt en être alteré. Car la vie éternelle conſiſtera dans la poſſeſſion de la parfaite juſtice. Or je ne ſai ſi en conſiderant la vie du commun du monde, & en voyant combien on eſt peu touché de ſes fautes ; combien on a peu de ſoin de les éviter, combien on penſe peu à s'avancer dans la pieté ; on peut croire qu'il y en ait beaucoup qui ſoient dans cette faim & ce deſir de la juſtice.

Tout cela fait voir que nous n'avons point de plus grand interêt que de faire naître en nous ce deſir de la felicité du Ciel, & ce gemiſſement de notre exil ; ſi nous ne les avons pas, & de les nourrir ſi nous les avons. Mais comme ces ſen-

timens ont deux regards ; l'un vers la vie préſente, qui eſt un regard de mépris & d'averſion ; l'autre vers la vie du Ciel, qui eſt un regard d'amour & de deſir ; il eſt clair que pour les exciter, il eſt utile de bien connoître les miſeres de la vie préſente, & les biens incomprehenſibles de la vie du Ciel, & c'eſt ce que nous tâcherons de repreſenter dans la ſuite de ce Livre.

CHAPITRE V.

Des miſeres exterieures de cette vie.

LE comble de la miſere, dit ſaint Auguſtin, c'eſt d'être miſerable & de n'être point touché de ſa miſere. *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum ?* Cependant ce comble de miſere fait l'état commun des hommes, & rien preſque ne leur convient plus generalement que d'être tout enſemble accablés de maux, & inſenſibles à ces maux, qui les accablent.

Liv. 1. Conf. c. 13. n. 21.

Cette inſenſibilité ne vient point en eux, du mépris qu'ils faſſent des miſeres de la vie : elle vient de leur aveuglement, & de l'emportement de leurs paſſions. Car voici de quelle maniere ils ſe procurent le repos, dont ils ſemblent quelquefois jouir. Premierement à l'égard des maux paſſés, ils n'y penſent plus. Ils comptent pour peu de choſe tous les maux futurs, & ſans toutes ces belles raiſons que les Philoſophes ont tâché de

leur fournir, ils se délivrent de la crainte qu'ils en pourroient avoir, ou par des esperances temeraires, ou simplement en n'y pensant point. CHAP. V.

Ils ne connoissent point du tout la plus grande partie de leurs maux spirituels, & ils font peu de reflexion sur ceux qu'ils connoissent. Leur amour-propre éloigne de leur vûe la plupart des objets qui pourroient faire impression sur leur esprit. Et par ce moyen ils deviennent capables de jouir de quelques-uns des objets de leurs passions qu'ils ne voyent qu'à demi, & dont ils ne considerent point les funestes suites : & c'est-là ce qu'on appelle repos & joie dans le monde.

Avec tous ce miserables soulagemens que leur aveuglement ou leurs passions leur procurent, ils ne laissent pas d'être souvent accablés de tristesse & de chagrin, parcequ'il y a une infinité de maux dans la vie, qu'ils ne sauroient s'empêcher de voir & de sentir ; mais il y a cette difference entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne leur paroissent tels que par l'erreur de leur imagination, & que leurs maux ont d'ordinaire beaucoup plus de réalité qu'ils n'en connoissent.

Si cette ignorance où ils sont de la plupart de leurs miseres, n'avoit point de mauvais effets, peut-être seroit-on tenté de la regarder comme une espece de bien ; mais il s'en faut beaucoup que cela ne soit. Cette fausse idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie, entretient leurs attaches, nourrit leurs passions, & & les em-

CHAP. V.

pêche de penſer à eux. Et ainſi rien n'eſt plus important que de les en bien détromper, & de les porter à ne ſe pas diſſimuler les miſeres réelles & effectives de la vie humaine.

Ce ſeroit un diſcours infini que de vouloir repreſenter ici toutes ces miſeres ; il faut ſe contenter d'en tracer une image racourcie. Nous l'emprunterons principalement de ſaint Auguſtin, qui ayant été fort occupé de cet objet, en a fait diverſes peintures dans ſes ouvrages.

Il la commence d'ordinaire par l'état des enfans. Regardez, dit-il, les enfans, & conſiderez de combien de maux ils ſont accablés. Parmi combien de vanités, d'erreurs & de terreurs ils croiſſent en âge. *Parvulos intuere, quot & quanta mala patiantur, in quibus vanitatibus, cruciatibus, erroribus, terroribus creſcant.* Quoique l'on ſe ſoit accoutumé de regarder leur état ſans horreur, parcequ'on ſuppoſe qu'ils en ſortiront, il eſt pourtant tel qu'il n'y a point d'homme ſage qui n'aimât mieux mourir que d'être reduit à la foibleſſe, à l'ignorance, à l'imbecilité d'eſprit & de corps que l'on voit dans les enfans. Ainſi nous commençons tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort, & cet état ſi miſerable fait une partie conſiderable de notre vie.

Contra Julian. l. 4. c. 16. n. 83.

De Civ. Dei. l. 21. c. 14.

Il eſt vrai que la raiſon ſe dévelopant peu-à-peu, l'on ſort de quelques-unes des foibleſſes de l'enfance par le moyen de l'inſtruction. Mais cela, dit ſaint Auguſtin, ne ſe fait pas ſans beaucoup de peines, &

De Civ. Dei l. 21. c. 22. n. 2. & 3.

de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque choſe d'utile ? & combien peu avec tout cela réuſſit-on à l'égard du plus grand nombre ? Le torrent de la corruption naturelle en emporte la plupart, & l'obſcurciſſement de l'eſprit n'en empêche-t-il pas une grande partie des autres de comprendre ce qu'on leur voudroit montrer ? C'eſt une miſere que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de ſa naiſſance, & c'eſt une autre miſere que d'en ſortir par des moyens ſi laborieux & ſi penibles. CHAP. V.

Le ſeul avantage des enfans eſt d'être malheureux ſans le ſavoir, & ſans diſcerner leurs maux, ſi cela ſe peut nommer avantage, & cela même leur eſt ôté par l'accroiſſement de l'âge, qui leur donnant un ſentiment plus diſtinct & plus net de leurs inclinations, les rend auſſi plus miſerables, parcequ'ils ſont toujours privés de la plus grande partie de ce qu'ils deſirent.

On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune peine de corps & d'eſprit, n'être point trompé, *non mori, non offendi, non falli* ; cependant on eſt expoſé à toute heure à la mort, aux douleurs & aux erreurs.

Qui peut, dit ſaint Auguſtin, je ne dis pas exprimer, mais comprendre toutes les miſeres auſquelles les hommes ſont ſujets, & qui ſont des ſuites de leur miſerable condition ? Quelle apprehenſion & quelle douleur ne cauſent point la " *De Civ. l. 22. c. 22. n. 1.*

CHAP. V.

„ mort des proches, la perte des biens, les „ jugemens injuſtes, les ſupercheries des „ hommes, les faux ſoupçons, les vio- „ lences auſquelles on eſt expoſé, comme „ les brigandages, la captivité, les fers, la „ priſon, l'exil, les tortures, la mutilation „ des membres, les infamies, & les brutali- „ tés, & mille autres choſes horribles qui ar- „ rivent ſouvent? ... Qui ſe peut aſſurer ſur „ ſon innocence à être à couvert des inſul- „ tes des demons, puiſque quelquefois ils „ tourmentent ſi cruellement des enfans „ nouvellement batiſés, Dieu qui le permet „ ainſi, nous apprenant par-là à déplorer la „ miſere de cette vie, & à deſirer la felicité „ de l'autre? Que dirai-je des maladies qui „ ſont en ſi grand nombre, que même les „ livres des Medecins ne les contiennent pas „ toutes? La plupart des remedes qu'on „ emploie pour les guerir, ne ſont-ce pas „ autant de tourmens, en ſorte qu'un hom- „ me ne ſe peut délivrer d'une douleur que „ par une autre?

Aug. in Pſ. 84. n. 10. „ L'état même ordinaire des hommes „ n'eſt rien qu'une continuelle maladie qui „ a beſoin d'être arrêtée par des remedes, „ & ces remedes ſont d'autres eſpeces de „ maladies auſquelles il faut enſuite reme- „ dier. La faim & la ſoif nous feroient mou- „ rir, ſi l'on n'y remedioit par les alimens „ & par les breuvages. On ſe laſſe en de- „ meurant debout, & on ſe délaſſe en pre- „ nant un ſiege; mais ce remede de la laſ- „ ſitude commence bien-tôt de nous laſſer, „ & l'on ne ſauroit demeurer long-tems „ aſſis. On ſe laſſe en veillant, en de-

meurant debout, en marchant, étant " CHAP.
assis, en mangeant, & de quelque côté " V.
qu'on se tourne pour se délasser, on y "
trouve la lassitude & la peine. *Quidquid* "
nobis providerimus ad refectionem, illic rursus invenimus defectionem.

Il est vrai que tous ces maux peuvent servir d'exercices de vertu ; mais si la vertu en peut bien user, & si elle aime à les souffrir ; elle n'aime pas neanmoins les maux qu'elle souffre, & elle ne doit pas même les aimer. Car ce n'est pas là l'état naturel de l'homme, c'est une suite de son peché : & comme il faut souhaiter la destruction du peché, il faut aussi souhaiter celle de ses suites. C'est un état de guerre & de combat qui ne nous permet pas de jouir d'aucune paix. Cependant il est juste de tendre à cette paix que le peché a troublée. L'état de guerre ne peut être ni naturel ni éternel ; car tout tend à la paix. En un mot il est legitime & conforme à l'ordre de Dieu, & à sa loi éternelle, de desirer de jouïr de lui sans aucune peine, & sans aucun trouble de corps ni d'esprit, puisque c'est à quoi il a destiné l'homme, & qu'il ne peut être que miserable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a été creé.

CHAPITRE VI.

Image des miſeres interieures de l'homme en cette vie.

TOus les maux exterieurs auſquels l'homme eſt continuellement en butte dans ce monde, ne ſont qu'une bien petite partie des miſeres de la vie préſente, & celles qui affligent ſon eſprit, doivent avoir infiniment plus de force pour la lui faire haïr. Quand il n'y auroit que cette horrible incertitude de la grace ou de la haine de Dieu, de notre ſalut ou de notre perte, où il faut que nous la paſſions toute entiere, ne devroit-elle pas ſuffire pour la remplir d'amertume? Car quel criminel s'eſt jamais plu dans une priſon, dans laquelle il fût renfermé pour y attendre un jugement qui dût décider de ſa mort ou de ſa vie?

Que ſi nous ouvrons les yeux aux dangers continuels où nous ſommes de nous perdre, aux précipices qui nous environnent, aux pieges dont notre chemin eſt tout rempli, à la malice, à la force, & aux artifices de notre ennemi, à notre foibleſſe & à notre peu de lumiere; ne faut-il pas être ſtupide non-ſeulement pour ſe croire heureux en cet état, mais pour ne s'y pas eſtimer très-malheureux?

Il eſt vrai que la grace & la lumiere de Dieu peuvent nous garantir de tous ces dangers, & ſoutenir notre foibleſſe contre

des ennemis ſi redoutables, mais helas! que faiſons-nous pour la meriter? Quelles ſont nos prieres qui la doivent attirer? Quel poids & quelle peſanteur n'éprouve point notre ame, quand elle veut s'élever à Dieu? Combien ce corps mortel & corrompu lui cauſe-t-il d'embarras & d'obſtacles qui la rappellent à la terre & la détournent de Dieu? Quelle foule innombrable de fantômes & de tentations ne la viennent-ils point troubler? Et ne ſent-elle pas en elle-même comme une multitude de vers qui la rongent & qui naiſſent du fond de ſa corruption? CHAP. VI.

Quelle miſere de n'être maître ni de ſon eſprit ni de ſon cœur, & de voir l'un occupé de mille penſées ridicules & déreglées, & l'autre agité d'une infinité de mauvais deſirs & de ſentimens corrompus, ſans pouvoir arrêter cette malheureuſe fecondité! d'être obligé de vivre avec cette foule d'ennemis interieurs, d'être toujours aux mains avec eux, ſans pouvoir jamais les exterminer!

Il ne faut rien autre choſe pour ſe perdre que de ſe livrer à eux & de ceſſer de les combattre, & l'on ne s'en peut garantir que par une reſiſtance continuelle. Il faut veiller continuellement, dit ſaint Auguſtin, de crainte qu'une fauſſe apparence ne nous trompe; qu'un diſcours artificieux ne nous ſurprenne; que quelque erreur ne s'empare de notre eſprit; que nous ne prenions un bien pour un mal, ou un mal pour un bien; que la crainte ne nous détourne de faire ce qu'il *De Civ. Dei. l. 22. c. 23.*

CHAP. VI.

„ faut, que la paſſion ne nous precipite à
„ faire ce qu'il ne faut pas, que le Soleil ne
„ ſe couche ſur notre colere, que la haine
„ ne nous porte à rendre le mal pour le mal,
„ qu'une triſteſſe exceſſive ou déraiſonna-
„ ble ne nous accable ; que nous ne ſoyons
„ méconnoiſſans d'un bienfait reçu, que
„ les médiſances ne nous troublent, que
„ nous ne faſſions quelques jugemens te-
„ meraires, que ceux qu'on fait de nous ne
„ nous abattent, que le peché ne regne en
„ notre corps mortel en nous portant à ſe-
„ conder ſes deſirs, que nous ne faſſions
„ ſervir nos membres d'inſtrumens d'ini-
„ quité pour le peché, que notre œil ne ſui-
„ ve ſes appetits déreglés, qu'un deſir de
„ vengeance ne nous emporte, que nous
„ n'arrêtions nos regards ni nos penſées ſur
„ des objets illegitimes, que nous ne pre-
„ nions plaiſir à ouir quelque parole ou-
„ trageuſe ou deshonnête, que dans cette
„ guerre ſi penible & ſi pleine de dangers,
„ nous ne nous promettions la victoire de
„ nos propres forces, ou nous ne nous l'at-
„ tribuions, au-lieu de l'attribuer à la grace
„ de celui dont l'Apôtre dit : Graces ſoient
„ rendues à Dieu qui nous donne la victoi-
„ re par notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Qui peut nier que ce ne ſoit une très-grande miſere que d'être ainſi diviſé & déchiré au dedans de ſoi, & d'être obligé à ce combat continuel ? *L'eſprit nous porte en haut*, dit le même ſaint Auguſtin, *le poids de la chair nous repouſſe en bas. Ainſi dans ces deux differens efforts, dont l'un nous éleve, l'autre nous abaiſſe,*

il y a une guerre continuelle dans nous, & cette guerre eſt proprement l'affliction & la miſere de cette vie. SPIRITUS *ſurſum vocat, pondus carnis deorſum revocat. Inter duos conatus ſuſpenſionis & ponderis, colluctatio quædam eſt, & ipſa colluctatio preſſura noſtra eſt.* CHAP. VI.

Voilà quelle eſt la condition de notre vie : mais combien cette vie eſt elle penible ? Combien y reçoit-on de playes, & viſibles & inviſibles ? Combien a-t on ſujet d'en craindre l'évenement, puiſqu'il ne faut ſouvent qu'une ſeule vûe & un ſeul conſentement pour nous perdre ?

On ne peut pas même regarder avec ſureté les graces que l'on a reçues de Dieu, & les bonnes œuvres qu'elles nous ont fait faire. On les gâte, on les ſouille, on les perd ſouvent en y arrêtant ſes yeux, auſſi-bien qu'en les expoſant à ceux des autres. Et quelque affligeant que ſoit pour nous le ſpectacle de nos maux & de nos défauts, il eſt encore moins à craindre que celui de nos biens & de nos vertus.

Que ſi en détournant un peu notre eſprit, de nos miſeres interieures, nous prétendons nous conſoler par le commerce des creatures & par la vûe de ce qui ſe paſſe dans le monde, nous n'y trouverons encore que des ſujets de hair la vie. Car qu'y découvre-t-on autre choſe qu'interêt, qu'injuſtice, que paſſions violentes & déraiſonnables, qu'oppreſſion de la verité & de la juſtice, qu'aveu-

CHAP. VI.

glement, qu'erreurs, que préventions; qu'artifices, que déguiſemens, que vanité? Où eſt-ce que la raiſon eſt écoutée? Où ſe conduit-on même par ſes veritables interêts?

Oſée 4. 1.

Non ſeulement, comme dit le Prophete, *il n'y a point de verité, de miſericorde & de ſcience de Dieu ſur la terre*, c'eſt-à-dire, dans le ſiecle; mais le petit nombre de gens-de-bien qui ont la miſericorde, la verité & la juſtice dans le cœur, ne ſavent comment les pratiquer à l'égard des gens du monde. On ne ſait comment on les doit prendre, ni ce qu'on leur doit dire. Il faut craindre de les irriter & de leur nuire au-lieu de leur ſervir; il faut craindre auſſi de manquer à la charité qu'on leur doit. Cette double crainte tient l'eſprit dans une agitation & une incertitude continuelle, & quelque précaution qu'on apporte, on ne ſauroit ſouvent éviter de ſe voir engagé avec eux en de fâcheuſes conteſtations.

„ Qu'il eſt difficile, mes freres, dit S. Au-
„ guſtin, d'être bien avec tout le monde,
„ & de n'entrer en conteſtation avec per-
„ ſonne! Dieu nous appelle à la concorde:
„ il nous commande d'entretenir la paix
„ entre nous: c'eſt le but que nous devons
„ avoir, & nous devons faire tous nos ef-
„ forts pour parvenir à la paix parfaite. Ce-
„ pendant il arrive ſouvent que l'on entre
„ en conteſtation avec ceux que l'on veut
„ ſervir. Un homme eſt dans l'erreur, vous
„ deſirez de le ramener à la voie de la vie, il

vous

vous reſiſte avec un eſprit d'aigreur. C'eſt " CHAP.
ainſi que les payens & les heretiques reſiſ- " VI.
tent à ceux qui combattent les erreurs & "
les doctrines des démons, auſquelles ils "
ſont attachés. Un mauvais Catholique "
ne veut pas bien vivre, & vous êtes obligé "
de le reprendre, quoiqu'il ſoit dans le ſein "
de l'Egliſe. Quelles peines n'a-t-on point "
à chercher des voies de le corriger, afin "
d'en pouvoir rendre un compte favorable "
à notre maître commun ? Combien voit- "
on naître ainſi de toutes parts de ſujets de "
conteſtations & de diſputes ? Il arrive "
donc ſouvent qu'étant accablé d'ennui, on "
dit en ſoi-même, Qu'ai-je affaire de ſouf- "
frir tant de contradictions de la part de "
ceux qui rendent le mal pour le bien ? Je "
veux procurer leur ſalut, & ils veulent ſe "
perdre. Je conſume ma vie à conteſter, je "
n'ai point de paix, & je ne fais autre choſe "
que de me faire des ennemis de ceux qui "
devroient avoir de l'affection pour moi, "
s'ils conſideroient celle que j'ai pour eux. "
A quoi bon demeurer toujours dans ces "
embarras & dans ces ſouffrances ? Vaut-il "
pas mieux ne s'occuper que de ſoi, ſe ſé- "
parer de tout, & ſe contenter de prier "
Dieu ? Mais renfermez-vous en vous-mê- "
me tant que vous voudrez, ſi vous avez "
commencé de ſuivre Dieu, vous y trou- "
verez de la contradiction : & quelle con- "
tradiction ? C'eſt que la chair convoite "
contre l'eſprit, & l'eſprit contre la chair. "

S'il eſt difficile de ſervir les hommes, "
il ne l'eſt pas moins de ſe défendre d'eux. "

CHAP. VI.

„ Car il n'y a rien dans le monde qui ne „ ſoit contagieux, & ſes maximes, ſon eſ„ prit, ſes paſſions ſe communiquent in„ ſenſiblement à ceux qui y vivent. Ainſi on ſe trouve ſans y penſer couvert de ſa pouſſiere, & l'obſcurité qu'elle cauſe nous fait perdre de vûe la verité.

Lettre de M. de S. Cyran tom. 1. let. 56. & to. 2. let. 1.

La ſeule vûe d'une perſonne toute mondaine imprime je ne ſai quoi de mauvais dans l'ame même d'un homme de bien. Car il y a comme un air caché dans l'eſprit de tous les méchans, qui ſe communique plus inſenſiblement aux ames qui ont quelque commerce avec eux, que l'air des corps infectés de peſte ne ſe communique à ceux qui s'en approchent.

Ceux qui ont bien connu le monde, nous le repréſentent comme un grand feu, ou plutôt comme une ſource de feux formés par la triple concupiſcence qui y regne, dont les flammes ſe répandant de toutes parts, enveloppent les ames par les tourbillons de feu qui en ſortent. Ces tourbillons entrent par les yeux & par les oreilles dans la ſubſtance de l'ame, & lui font perdre la vie de l'eſprit, en lui laiſſant celle du corps, & ils y entrent en diverſes manieres ſelon les diverſes paſſions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoiſonnent par une douceur mortelle, quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle, quelquefois ils l'aigriſſent par la haine & par la colere. Car tout eſt dangereux dans le monde ; ſon amitié auſſi-bien que ſa haine, ſes careſſes auſſi bien

que ſes perſecutions. Tout cela ſert de tentation à l'ame, & ſouvent d'occaſion de ſcandale & de chute. CHAP. VI.

Si ce monde dans lequel le démon regne étoit ſéparé de quelques marques ſenſibles de celui où il ne regne pas, peut-être qu'on pourroit prendre quelques meſures pour s'y conduire ſurement. Mais il n'en eſt pas ainſi. Tout eſt couvert de tenebres en cette vie. Les bons & les méchans n'y ſont pas ſeulement mêlés, mais confondus. Ils ne ſont ſouvent diſtingués que par le fond du cœur qui ne ſe voit point, & dont il n'eſt pas permis de juger. Ainſi en penſant ſe fier à des gens de bien & trouver en eux de veritables amis, on ſe trouve ſouvent uni avec des méchans, des envieux & de veritables ennemis.

Il n'eſt pas beſoin pour être tels, qu'ils faſſent paroître des paſſions aigres & malignes contre nous, il ſuffit qu'ils ayent des intentions contraires aux nôtres. Qui peut douter, dit ſaint Auguſtin, qu'ils ne ſoient nos ennemis, puiſqu'ils ont deſſein de nous rendre compagnons de leurs ſupplices? & c'eſt une grande choſe, ajoûte-t-il, d'être tous les jours frappé de leurs diſcours, & de ne ſe pas écarter de la voie de Dieu. Car ſouvent l'ame voulant aller à Dieu, eſt ſaiſie de crainte & chancelle dans ſon chemin. Elle n'oſe accomplir ſes bons deſirs, de crainte de choquer ceux avec qui elle vit, qui aiment & qui recherchent les biens paſſagers & periſſables. *Et magnum donum eſt, inter eorum verba verſari quotidie, & non excide-*

Aug. in Pſal. 6. n. 9.

CHAP. VI.

re de itinere præceptorum Dei. Sæpe enim mens nitens pergere in Deum, concussa in ipso itinere trepidat: & plerumque propterea non implet bonum propositum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & transeuntia diligentes.

Il faut demeurer d'accord néanmoins qu'il y a quelque consolation dans la liaison que l'on peut avoir avec des gens de bien, & c'étoit la seule que saint Augustin trouvoit dans la vie. Mais de combien d'amertumes cette consolation est-elle mêlée? Lors même que nous avons le plus de sujet d'être satisfaits d'eux, ils ne font souvent que nous rendre plus miserables, parceque nous prenons part à tous leurs maux. Ainsi l'amitié humaine n'est par elle-même qu'une extension de nos miseres, parcequ'elle nous y expose, non seulement en notre propre personne, mais aussi en celle de nos amis. C'est une multiplication de craintes, de tristesses, de chagrins Mais ce qu'il y a de plus penible, est que comme ceux avec qui on contracte ces liaisons, sont des hommes, on y est souvent trompé, & on découvre souvent en eux dans la suite, des défauts incommodes, auxquels on ne s'étoit point attendu. Quelque précaution qu'on apporte pour ne les pas choquer, on les voit souvent se refroidir envers nous sur des soupçons, sur des rapports, sur des imaginations sans fondement. Ils se lassent quelquefois de nous par une inconstance, ou par de nouvelles passions auxquelles ils s'engagent. Si l'on est reservé envers eux, ils s'en plaignent;

& l'on s'ouvre trop, ils en abuſent. Il leur ſuffit ſouvent pour concevoir de l'averſion de nous, de croire que nous ne les eſtimons pas aſſez. Ainſi après pluſieurs années d'une étroite familiarité, on ſe trouve ſouvent moins unis que ſi l'on ne s'étoit jamais vûs Et il y a peu de liaiſons parmi les hommes qui ne ſe terminent par là, & qui ne ſe réduiſent à la fin à de ſimples civilités, ſans aucune veritable union. CHAP. VI.

Où trouve-t-on des gens qui s'intereſſent ſérieuſement à notre bien & à notre ſalut; qui entrent dans nos beſoins ſpirituels & temporels; qui ſongent à prévenir ce qui nous peut nuire, & à nous ſoutenir dans nos foibleſſes? Chacun penſe à ſoi dans le monde, & eſt preſque entierement ſéparé des autres. On ne voit preſque nulle part aucune veritable union, & l'on n'apperçoit que trop parmi les Chrétiens l'accompliſſement de la menace que Jeremie faiſoit aux Juifs, *que tout frere dreſſeroit des pieges à ſon frere, & que tout ami uſeroit de déguiſement & d'artifice*: QUIA OMNIS *frater ſupplantans ſupplantabit, & omnis amicus fraudulenter incedet*, & qu'il rendroit Jeruſalem comme des monceaux de ſable, *& dabo Jeruſalem in acervos arenæ*. Car l'Egliſe en effet n'eſt preſque plus compoſée que de monceaux de ſable, c'eſt à-dire, de membres ſecs qui ne ſont point unis entre eux par l'union interieure de l'eſprit de Dieu, mais par un aſſemblage exterieur qui forme une eſpece de ſocieté qui s'entretient peu, *Jer.* 9. 4. *Jer.* 9. 11.

CHAP. VI.

& qui eſt prête de ſe déſunir au moindre ſouffle.

Ce qui eſt plus étrange, eſt que cette déſunion n'a pas ſeulement lieu dans la grande ſocieté de l'Egliſe à cauſe des méchans qui la rempliſſent, mais qu'on la remarque preſque dans toutes les ſocietés particulieres, & même dans celles des plus gens de bien. Tout y eſt plein de diviſions interieures d'eſprit & de ſentimens, & la paix exterieure ne s'y conſerve que parceque chacun ſe cache, ſe ménage, & diſſimule aux autres ce qu'il penſe.

Enfin quand on auroit trouvé des amis exemts de tous ces défauts, on doit toujours craindre qu'ils ne changent, dit ſaint Auguſtin, comme on le doit craindre pour ſoi-même. Ainſi comme la malice des méchans eſt un ſujet continuel de douleur, l'incertitude de la perſeverance des bons eſt un ſujet continuel d'inquiétude. Qui s'étonnera après cela, que ſaint Auguſtin ſoutienne que les gens de bien ſont toujours affligés dans cette vie, & qu'il n'y a qu'à marcher dans la voie de Dieu pour être perſecuté: *Ambulet per viam anguſtam, & incipiat piè vivere in Chriſto, neceſſe eſt ut perſecutionem patiatur*; puiſqu'étant affligés comme ils ſont des deſordres & des ſcandales du monde, & de l'inſtabilité des gens de bien, ces ſortes de perſecutions ne leur ſauroient jamais manquer.

Aug. in Pſ. 89. n. 7.

n. 19.

Il eſt vrai qu'il y en a peu qui reſſentent des peines de cette nature, & que les méchans qui ſont le plus grand nombre n'en

ſont nullement touchés. Mais tant s'en faut qu'ils en ſoient plus heureux ; c'eſt ce qui fait au-contraire le comble de leur malheur. Car cette inſenſibilité vient de l'aveuglement de leur eſprit & de l'endurciſſement de leur cœur. Ils ſont tout couverts de playes horribles & mortelles. Ils ſont privés de tous les vrais biens. Ils ſont l'objet de la colere de Dieu. Ils ſont le jouet des démons qui les dominent, qui les remuent, qui les conduiſent en enfer, & ils n'en voyent & n'en ſentent rien. CHAP. VI.

Quand ils jouiroient avec cela de tous les biens de la terre, & qu'ils ſeroient exemts de tous les maux ordinaires de la vie, ils ne laiſſeroient pas d'être très-malheureux, & leur fauſſe felicité ne devroit paſſer que pour une veritable miſere. *Fallax felicitas, major eſt infelicitas*, dit S. Auguſtin. Mais ſouvent ils ne ſont pas même temporellement heureux. La juſtice de Dieu ne laiſſe pas de ſe faire ſentir à eux & de troubler leurs miſerables plaiſirs. Le monde a ſes amertumes pour eux auſſi-bien que pour les gens de bien. Ils ne ſont pas plus exemts que d'autres des pertes, des maladies & des autres accidens auſquels les hommes ſont expoſés, & ils y ſont d'autant plus ſenſibles qu'ils aiment davantage les biens qui leur ſont ravis par ces accidens. Ce ſont de purs maux pour eux, parcequ'ils ne trouvent rien en eux qui les en conſole. Ils ne ſauroient ni ſortir hors d'eux-mêmes, parcequ'ils n'y trouvent qu'affliction, ni rentrer dans eux-mêmes, parcequ'ils n'y trouvent rien de bon. *Non eſt quò exeat, quia dura*

In Pſ. 129. n. 8

CHAP. VI. *sunt ; non est quò intret, quia mala sunt.* Quand même ils n'auroient pas au-dehors des causes d'affliction, leurs passions leur en font naître au-dedans, qui ne leur permettent pas de jouir d'aucun repos veritable. Ainsi quoiqu'il soit vrai generalement de tous les hommes tant bons que mauvais, qu'il est impossible qu'ils soient dans cette vie exemts de crainte, de travail, de douleur & de danger ; cela néanmoins est principalement vrai des méchans. Ils sont incapables de repos, de paix & de joie, & leur vie est d'autant plus miserable & d'autant plus à plaindre, qu'ils connoissent moins leur misere, & qu'ils en sont moins touchés, *tanto magis flenda quantò minus fletur.*

Aug. in Psal. 46. Ser. 2. n. 10.

CHAPITRE VII.

Premiere maniere de concevoir la felicité du Ciel, par l'exemtion des maux de la vie presente.

LA vûe des miseres de cette vie ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr, elle nous doit aussi servir de degré pour nous élever à la connoissance de la vie du Ciel, puisque l'exemtion de ces miseres fait une partie du bonheur que nous attendons. Et c'est-pourquoi l'Ecriture nous la représente souvent sous cette idée. Elle nous fait considerer que nous y serons délivrés de la necessité de la

mort, & de tous les sujets de larmes que nous avons en ce monde : *Dieu*, dit Isaïe, *précipitera la mort pour jamais, & le Seigneur Dieu sechera les larmes de tous les yeux ; & il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple. Car c'est le Seigneur qui a parlé.* Elle nous promet une délivrance absolue de tous nos ennemis, c'est-à-dire, des démons, des méchans, de nos passions, de nos pechés. *On n'entendra plus parler*, dit le même Prophete, *de violence dans votre terre, ni de destruction & d'oppression ; le salut environnera vos murailles, & les louanges retentiront à vos portes.* Elle nous fait esperer une exemtion de toutes les necessités qui naissent de notre mortalité, & qui rendent notre ame pesante. *Ils n'auront plus*, dit-il, *ni faim, ni soif, la chaleur & le soleil ne les brûleront plus, parceque celui qui est plein de misericorde pour eux les conduira, & les menera boire aux sources des eaux. Votre soleil ne se couchera plus, & votre lune ne souffrira plus de diminution ; parceque le Seigneur sera votre flambeau éternel, & que les jours de vos larmes seront finis.*

CHAP. VII.

Isaïe 25. 8.

Isaïe. 60 18.

C'est sur ce modele que saint Augustin en divers endroits de ses ouvrages, fait entrer l'exemtion des miseres & des necessités de la vie présente dans le portrait de la beatitude, dont il tâche d'imprimer l'amour & le desir aux Chrêtiens : Nous " n'aurons plus, dit il, besoin de vêtemens " dans cette vie bienheureuse, puisque " nous y serons revêtus d'immortalité. La " nourriture ne nous y manquera point, "

CHAP. VII.

De Symbol. de Catech. l. 2. 12. n. 23.

„ puiſque nos ames y ſeront raſſaſiées de la „ préſence de ce pain de vie, qui eſt deſ- „ cendu du Ciel pour notre ſalut. Nous y „ aurons dequoi deſalterer notre ſoif, puiſ- „ que nous ſerons auprès de la fontaine de „ la vie. Nous y ſerons à couvert de la cha- „ leur, parceque nous trouverons notre ra- „ fraîchiſſement ſous les aîles de celui qui „ nous a protegés & qui nous protegera à ja- „ mais. Nous n'y ſouffrirons point de froid, „ puiſque nous y aurons un ſoleil qui é- „ chauffera nos cœurs par la chaleur de ſon „ amour. Nous n'y aurons point de laſſitu- „ de, puiſque nous aurons avec nous celui „ qui eſt notre force. Il n'y aura point là de „ trafic, point de ſervitude, point d'ouvra- „ ges penibles & laborieux.

Tract. 30 in Joan. n. 7.

„ Pourquoi, dit-il ailleurs, l'homme eſt- „ il renouvelé? C'eſt pour deſirer les cho- „ ſes celeſtes & éternelles, & pour ſoupi- „ rer après cette divine patrie où l'on jouit „ d'une pleine ſûreté; où nous ne perdrons „ plus d'amis, où nous ne craindrons au- „ cun ennemi, où l'on ſera plein de ſaintes „ affections, où l'on ne ſera plus dans l'in- „ digence d'aucune choſe, où perſonne ne „ naît, parceque perſonne n'y meurt, où „ les biens ne reçoivent plus d'accroiſſe- „ ment, parcequ'ils n'y reçoivent point de „ diminution, où l'on n'a plus de faim ni „ de ſoif, mais où l'on eſt raſſaſié de l'im- „ mortalité, & nourri de la verité.

Après avoir repréſenté dans le ſermon qu'il a fait ſur le Pſeaume 84. qu'il n'y a point de paix dans le monde, qu'il faut que nous y ſoyons toujours aux mains

avec les démons, avec nos concupiſcences, avec les tentations, avec les mauvaiſes penſées & les mauvais deſirs, avec la faim & la ſoif, la laſſitude & le ſommeil, après avoir montré que les ſoulagemens des miſeres qui viennent de notre mortalité, deviendroient mortels par leur continuation, qu'il ſuffit pour mourir, de continuer de manger, de jeûner, de demeurer aſſis, de marcher, de veiller, de dormir, qu'ainſi nous ne pouvons eſperer de paix que lorſque *la mort ſera engloutie par notre victoire* qui nous fera jouir d'un repos éternel, il s'écrie : O mes freres, nous ſerons dans une certaine ville, dont je ne voudrois jamais ceſſer de parler, principalement quand les ſcandales s'augmentent. Qui ne deſireroit ce lieu de paix dont aucun ami ne ſortira jamais, & où aucun ennemi ne pourra trouver d'entrée, où il n'y aura plus de tentateurs, plus de ſédicieux, plus de gens qui diviſent le peuple de Dieu, plus de miniſtres du diable qui fatiguent l'Egliſe de Dieu, puiſque leur Prince même aura été jetté au feu éternel avec tous ceux qui ſuivent ſes deſſeins, & qui ne ſeront pas ſéparés de lui ? Ce ſera alors qu'il y aura une paix parfaite pour tous les enfans de Dieu ; parcequ'ils s'entr'aimeront tous parfaitement ſe voyant tous remplis de Dieu, lorſque Dieu ſera tout en tous, qu'il ſera le ſpectacle commun, la poſſeſſion commune, la paix commune de tous ſes élus, & qu'il nous tiendra lui ſeul lieu de toutes choſes.

CHAP. VII.

" *In Pſ.* " 84. *n.* " 10.

CHAP. VII.

C'eſt par la difference qu'il y a entre la vie de la terre & celle du ciel, qu'il releve encore celle-ci dans un autre lieu de ce même ouvrage. On fait, dit-il, de bonnes œuvres dans cette vie en donnant du pain à ceux qui en manquent, en recevant en ſa maiſon les étrangers, &c. Mais tout cela n'eſt-il pas mêlé de miſere & d'affliction? Car on ne ſauroit pratiquer la miſericorde, ſans qu'il y ait des miſerables; puiſqu'il faut donc des miſeres pour l'exercer, n'eſt-ce pas un bonheur tout autre, d'être dans un lieu où l'on ne nourrit plus perſonne, parceque perſonne n'a beſoin de nourriture, où l'on ne trouve plus d'étrangers à loger en ſa maiſon, ni de nuds à revêtir, ni de malades à viſiter, ni de querelles à appaiſer, où tout eſt parfait, tout eſt ſaint, tout eſt vrai, tout eſt éternel; où la juſtice ſera notre pain, la ſageſſe notre breuvage, l'immortalité notre vêtement; où nous aurons le ciel pour notre maiſon éternelle; où la laſſitude ne nous fera plus ſuccomber au ſommeil; où il n'y aura plus de mort, plus de diviſion, mais où nous jouirons pour jamais de la paix, du repos, & de la joie de la juſtice.

In Pſ. 49 n. 22.

C'eſt ce qui lui fait conclure qu'il n'y a dans ce monde que pauvreté, que maladie, qu'infirmité, que foibleſſe, qu'imperfection, que neceſſités, & que les veritables richeſſes, la veritable ſanté & la juſtice parfaite, ne ſont que pour le ciel.

„ Ce ſera, dit-il, dans cette ſainte Cité „ qu'il y aura de veritables richeſſes, parce- „ que rien ne nous y manquera & que nous

n'y aurons effectivement besoin de rien. " Ce sera là qu'il y aura une santé parfaite, " parceque la mort y sera détruite, & que " ce corps corruptible y sera revêtu d'in- " corruptibilité. Ce sera là qu'il y aura une " vraie justice, parceque non-seulement " nous n'y pourrons faire aucune mauvaise " action, mais que nous serons même inca- " pables d'avoir aucune mauvaise pensée. " CHAP. VII.

Si les Saints se proposoient ces objets sans craindre d'alterer la pureté de leur amour, qui est-ce qui doit faire difficulté de se les proposer aussi, & qui ne doit reconnoître que c'est un grand défaut de nous entretenir si peu de ces pensées, & de soupirer si peu après cet état heureux & si different du nôtre, où nous jouirons d'une paix inalterable, où nous n'aurons plus d'ennemis à combattre, où nous ne serons troublés par aucune tentation ni exterieure ni interieure, où le corps ne se revoltera plus contre l'esprit, où l'ame ne sera plus appesantie par le poids & par les inclinations de la chair, où notre esprit ne sera plus occupé de soins, ni d'inquietudes, ni de pensées vaines & inutiles; où notre cœur ne sera plus partagé & déchiré de tant de differens desirs, où il n'y aura plus de scandales, plus d'infidelités, plus d'artifices, plus de soupçons, où nous ne verrons plus toutes choses dans ce nuage épais qui ne nous découvre qu'une ombre confuse de la verité, & enfin où Dieu regnera absolument sur nous, & sera l'objet perpetuel de notre connoissance & de notre amour.

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne ſe faut pas former l'idée d'une Beatitude charnelle.

QUoique les Saints Peres ayent approuvé que les Chrétiens compriſſent la délivrance des maux de la vie préſente dans ce bonheur ſouverain qui nous eſt promis au Ciel, & qu'ils nous ayent donné eux-mêmes l'exemple de deſirer cette paix parfaite qui ne ſera troublée par aucune inquietude, ni par aucune douleur, & qui mettra l'ame dans une joie pleine & entiere; ils ont bien vû néanmoins qu'on pourroit abuſer de ces paroles, & en prendre occaſion de s'en former l'idée d'une felicité toute charnelle, en ne ſe figurant point d'autres biens dans l'autre vie, que ceux dont on peut jouir en celle-ci, comme les richeſſes, les honneurs, les ſpectacles magnifiques, le repos des ſens, & enfin les plaiſirs qui naiſſent de l'amour propre.

C'eſt-pourquoi ils ont eu ſoin de détruire ces fauſſes idées pour nous aider à en former de veritables.

In Pſ. 86. n. 9. „ Les hommes du monde, dit ſaint Au-
„ guſtin, ſont tous tranſportés par leurs
„ divertiſſemens & par leurs plaiſirs. Ce-
„ pendant le Seigneur nous avertit que les
„ méchans ſont incapables de joie. C'eſt
„ qu'il y a une autre joie que l'œil n'a point
„ vûe, que l'oreille n'a point entendue, &

que l'esprit de l'homme n'a jamais conçûe. C'est la joie de ceux qui demeurent en vous, ô mon Dieu. Préparons-nous à cette autre joie dont nous trouvons bien quelques traces dans le monde, mais qui sont infiniment éloignées de la verité. Gardons-nous bien de nous proposer des plaisirs semblables à ceux que l'on goûte sur la terre, autrement toute la temperance par laquelle nous nous abstenons des plaisirs du monde, ne seroit qu'une espece d'avarice. Il y a des gens qui ne jeûnent que pour se préparer à faire meilleure chere. C'est une grande chose que le jeûne; il a pour fin de moderer la concupiscence; & cependant on s'en sert quelquefois pour la satisfaire. Si vous croyez donc, mes freres, que dans cette patrie où nous sommes appelez par la trompette du ciel, nous y devions avoir des plaisirs semblables à ceux de la terre, & que nous ne nous en abstenions maintenant que pour en jouir plus pleinement dans l'autre vie; vous ressemblez à ceux qui jeûnent pour se disposer à un festin, & qui sont temperans par une plus grande intemperance. Bannissez de votre esprit ces pensées basses & charnelles, préparez-vous à quelque chose d'ineffable, purifiez votre cœur de toutes les affections terrestres & seculieres. Nous verrons un objet qui nous rendra heureux, & ce seul objet nous suffira. CHAP. VIII.

Nous serons remplis des biens de votre maison, dit-il en un autre endroit. Mais quels sont les biens de cette maison? *In Psal. 64. n. 8.*

CHAP. VII.

„ Nous imaginerons-nous, mes freres, un „ palais magnifique plein de toutes ſortes „ de richeſſes, de vaſes d'or & d'argent, „ d'officiers & de chevaux, & nous y figure- „ rons-nous des peintures, du marbre, des „ lambris, des colonnes, de riches apparte- „ mens ? Il y a des gens qui aiment ces cho- „ ſes, mais elles appartiennent à Babylone. „ Retranchez tous ces deſirs, ô Citoyens de „ Jeruſalem ! & ſi vous voulez retourner à „ votre patrie, ne mettez pas votre joye dans „ votre exil, deſirez la maiſon de Dieu, de- „ ſirez les biens de cette maiſon, mais n'en „ deſirez pas de ſemblables à ceux que vous „ avez pu voir, & que vous pouvez deſirer „ pour votre maiſon de la terre, ou pour „ celle de votre voiſin ou de votre ami. Le „ bien de la maiſon de Dieu n'eſt pas de cet- „ te nature.... *Nous ſerons remplis*, dit le Pro- „ phete, *des biens de votre maiſon; votre temple „ eſt ſaint, il eſt admirable en juſtice.* Voilà „ les biens de cette maiſon. Il ne dit pas que „ ce temple eſt admirable en colonnes, en „ marbre, en lambris, mais qu'il eſt admi- „ rable en juſtice. Vous avez des yeux au- „ dehors pour voir l'or & le marbre : mais „ l'œil par lequel on voit la beauté de la „ juſtice, eſt interieur.

Il ne faut donc pas ſe tromper ſoi-même, ni étendre la concupiſcence juſques dans le Ciel, en y deſirant la jouiſſance des biens de la concupiſcence. Dieu ſera ſeul le partage des Elûs. Il ſera ſeul leur felicité. Leur unique joie ſera de le voir, de l'aimer, de lui être aſſujetti, de voir qu'il regne pleinement ſur eux, de n'avoir rien en eux

qui s'oppoſe à ſa juſtice. Voilà ce qui fera l'eſſence de leur bonheur ; ils ne conſidereront tout le reſte que par rapport à ce bien eſſenciel.

Chapitre IX.

Explication plus étendue de la Beatitude eſſencielle des Saints.

C'Est une choſe étrange qu'on ſoit obligé de prouver aux hommes que la vûe & l'amour de Dieu ſont capables de les rendre heureux. Car c'eſt comme leur vouloir prouver que la lumiere eſt capable de les éclairer, puiſque Dieu étant eſſenciellement le bien ſouverain, produit par ſa poſſeſſion auſſi neceſſairement le bonheur parfait, que la lumiere chaſſe neceſſairement les tenebres. Cependant il eſt vrai que ſi les Chrétiens n'ont pas beſoin de raiſons & de preuves pour croire en general que leur bonheur conſiſte à voir Dieu, & à l'aimer, ils en ont beſoin pour être touchés de cette verité. L'idée vive qu'ils ont des plaiſirs des ſens, fait qu'ils ſont ſi peu ſenſibles aux plaiſirs ſpirituels, qu'ils ont peine à concevoir qu'on puiſſe être heureux par une vûe & par un amour qui n'auroient rien de ſenſible.

Il eſt donc utile de les aider en ce point, pour les conduire comme par degrès à la connoiſſance de la vraie felicité, & voici comme ſaint Auguſtin le fait ordinaire-

CHAP. IX.

ment. Il y a peu de perſonnes entre ceux qui ont quelque amour pour la pieté, qui n'ayent été touchés quelquefois d'une affection ſenſible pour les perſonnes en qui ils ont vu de grandes & d'éminentes vertus : Et comme ce n'eſt pas le corps de ces perſonnes qu'ils aiment, ni leur eſprit naturel, il eſt clair que ce qui leur plaît en eux c'eſt la beauté de la juſtice, de la charité & de la vertu. Si la juſtice, dit ſaint Auguſtin, n'avoit aucune beauté, comment pourroit-on aimer un vieillard juſte & vertueux? Que préſente-t-il à nos yeux qui leur puiſſe plaire ? des membres courbés, un front ridé, une foibleſſe univerſelle. Mais peut-être qu'étant incapable de plaire aux yeux, il a dequoi ſatisfaire les oreilles. Par quelles paroles, par quel chant le pourroit-il faire? Quand il auroit eu de la voix étant jeune, l'âge la lui auroit ravie. A peine ſe peut-il faire entendre, bien loin de pouvoir plaire en parlant. Néanmoins ſi ce vieillard eſt juſte, s'il ne deſire rien du bien d'autrui, s'il diſtribue ſes biens aux pauvres, s'il donne de ſages conſeils, s'il a des ſentimens juſtes ſur toutes choſes, ſi ſa foi eſt entiere & s'il eſt prêt de livrer ſon corps tout caſſé qu'il eſt pour la verité, comme ont fait pluſieurs Martyrs dans cet âge, nous ne laiſſons pas de l'aimer: & comme nous ne découvrons en lui rien de beau par les yeux de la chair, il en faut conclure qu'il y a une certaine beauté de la juſtice, qui ſe voit des yeux du cœur, & que les hommes ont beaucoup aimée dans les Mar-

In Pſal. 64. n. 8.

tyrs, lors même que les bêtes déchiroient « CHAP.
leurs membres, lorſqu'ils étoient tout « IX.
couverts de ſang, lorſque leurs entrailles «
étoient coupées par les dents des bêtes fa- «
rouches. Les yeux ne voyoient rien qui «
ne leur fît horreur. Qu'eſt-ce donc qui «
faiſoit aimer ces Martyrs dans cet état, ſi- «
non la beauté de la juſtice qui demeuroit «
entiere dans ces membres déchirés? «

Or ſi la juſtice peut être aimée, on peut avoir de la joie à la contempler. Car il y a du plaiſir à voir & à connoître tout ce qu'on aime, & il y en a d'autant plus que l'amour eſt grand & que la connoiſſance eſt claire. Si la contemplation de la juſtice ne nous touche pas bien ſenſiblement dans cette vie, c'eſt que nous la connoiſſons peu, & que nous ne l'aimons que foiblement. Mais il eſt aiſé de comprendre neanmoins qu'en augmentant cet amour & cette connoiſſance, le plaiſir de l'ame doit augmenter à proportion.

Or c'eſt proprement ce qui arrivera dans l'autre vie. Nous y verrons la juſtice même, non dans des ruiſſeaux troubles & des images défigurées, mais dans ſa ſource même. Elle ſe manifeſtera à nous dans toute ſa beauté, dans toute ſa grandeur, dans toute ſa majeſté.

Et comme cette juſtice eſt Dieu même, cette vûe excitera des tranſports & des raviſſemens d'amour & de joie ſi vifs & ſi ardens, que nul eſprit humain n'eſt capable d'en comprendre l'impetuoſité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'eſt que l'embraſement de cet amour qui eſt

CHAP. IX.

dans la poſſeſſion de ſon objet, doit produire par neceſſité dans l'ame une joie & un plaiſir ineffable, ou plutôt qu'il eſt lui-même ce plaiſir & cette joie, puiſque la joie n'eſt autre choſe qu'un amour qui jouit de ce qu'il aime.

Il eſt clair auſſi par là que l'amour de Dieu, qui fera la felicité des Saints, n'aura rien de mercenaire ni d'interreſſé, mais qu'il ſera parfaitement épuré de tout mêlange d'amour-ptopre; car cet amour étant l'amour de la juſtice, il ne rapporte pas Dieu à l'homme, mais l'homme à Dieu. L'eſprit des bienheureux ſera tout penetré de la grandeur & de l'excellence infinie de Dieu, de la baſſeſſe & du néant des creatures, de la juſtice des droits que Dieu a ſur elles, qui les oblige de rapporter tout leur être, & toutes leurs actions à ſa gloire, & de l'effroyable injuſtice d'une creature qui ſe ſouſtrait à ſon ordre, qui ſe retire de ſa dépendance, & qui ſe fait la fin d'elle-même. Et ces lumieres dont ils ſeront tout remplis, étant jointes à l'amour ardent de cette juſtice qui leur preſcrit ces devoirs, les porteront à s'anéantir continuellement devant la Majeſté de Dieu, & à le préferer à eux-mêmes par un amour éternel, comme dit ſaint Auguſtin. Ils mettront leur bonheur dans l'aſſujettiſſement à ſes volontés, & ils ſeront par là incapables de la moindre recherche de propre interêt.

Mais en ne ſe recherchant point eux-mêmes, ils n'en ſeront pas moins heureux. La grandeur de Dieu, ſa gloire &

sa felicité feront leur joie ; & Dieu se communiquant à eux avec une effusion inéfable, les unira si étroitement à son être, qu'ils seront comme plongés en lui, & qu'ils entreront en participation de ses grandeurs & de sa souveraine felicité. CHAP. IX.

Les esprits des hommes sont trop foibles dans cette vie, pour comprendre la joie que produira dans les bienheureux la possession de Dieu. C'est-pourquoi saint Paul ne l'exprime point autrement qu'en disant, que l'œil n'a point vû, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger seulement que ce sera quelque chose d'inconcevable, puisque ce sera l'effet de la magnificence de Dieu, & l'accomplissement de son amour éternel pour ses Elûs. 1. *Cor.* 2. 9.

Pour s'en former neanmoins quelque idée, il est bon de faire passer son esprit par ces degrés. Quoiqu'on ne voie les creatures que par parties & separément, & que la connoissance que nous en avons soit extrêmement bornée ; on ne peut nier neanmoins qu'il n'y ait quelque plaisir à en contempler la beauté.

Ce plaisir seroit plus grand, si notre esprit devenant plus étendu, en pouvoit concevoir plusieurs ensemble.

Que seroit-ce donc s'il les pouvoit comprendre toutes & tout à la fois, & contempler les rapports merveilleux qu'elles ont ensemble pour former la beauté de l'Univers ?

Il semble que ce spectacle soit déja bien capable de satisfaire & de remplir l'esprit

CHAP. IX.

de l'homme, & neanmoins ce n'eſt encore rien en comparaiſon de celui dont les bienheureux jouiſſent. Ils voyent toutes les creatures en Dieu, mais ils voyent de plus le Dieu des creatures, & cette vûe fait que toutes les creatures ne leur paroiſſent qu'un néant, & qu'elles diſparoiſſent preſque à leurs yeux, tant ils ſont remplis de la grandeur & l'excellence du Createur.

In Pſal. 84. *n.* 7.

Saint Auguſtin n'a pas dedaigné de ſe ſervir de ces degrés, pour nous élever à la connoiſſance du ſouverain bien. *Conſiderez*, dit-il, *que tout ce que vous voyez de beau & d'excellent dans le monde, tout ce qui y attire vos cœurs, n'eſt que l'ouvrage des mains de Dieu; que ſi ces choſes ont tant de beauté, que doit-on juger de celle de Dieu? S'il y a tant de grandeur dans ſes ouvrages, quelle eſt la grandeur qu'il poſſede dans lui-même?* SI *hæc pulchra ſunt, quid eſt ipſe? Si hæc magna ſunt, quantus eſt ipſe?*

In Pſal. 26. *conc.* 2. *n.* 8.

„ Si vous trouvez tant de plaiſir, dit-il „ en un autre endroit, dans ce que vous „ appellez des biens, dans ces biens, dis- „ je, qui ne ſont pas biens par eux-mêmes, „ parcequ'ils ſont muables, & que rien de „ muable ne peut être bien par ſoi-même: „ quel plaiſir n'y aura-il point dans la con- „ templation du bien immuable & éternel, „ qui demeure toujours dans le même état; „ puiſque toutes ces choſes que vous ap- „ pellez des biens, ne vous pourroient „ plaire ſi elles n'étoient des biens, & qu'- „ elles ne ſauroient être des biens qu'en „ empruntant leur bonté de celui qui l'eſt „ par lui-même?

Si toutes les creatures ne ſont à l'égard de Dieu, que ce qu'eſt une goute d'eau à l'égard d'un Ocean infini ; que peuvent être toutes les conſolations que les creatures nous peuvent donner, qu'une petite partie de cette goute qui entrant dans le cœur de l'homme, le laiſſe auſſi étroit qu'il étoit auparavant ? Mais quand Dieu entre dans l'ame en la maniere qu'il y entrera par la gloire, c'eſt un fleuve impetueux, c'eſt un torrent de délices, ſelon l'Ecriture. Il élargit, il étend, il éleve infiniment le cœur de l'homme au-delà des bornes de ſa nature, afin qu'il puiſſe recevoir cette abondance de joie, dont Dieu prendra plaiſir à l'enivrer, comme parle le Prophete : *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.* CHAP. IX. *Pſ.* 35. 9.

La poſſeſſion de Dieu remplira tellement tous les beſoins & tous les deſirs de l'ame, & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de deſirer & de jouir, ſera tellement épuiſée, qu'elle ſera incapable de deſirer & d'aimer quelque choſe hors de Dieu, parcequ'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choſes. L'or, dit ſaint Auguſtin, n'eſt pas ici ce qu'eſt l'argent, le vin n'eſt pas ce qu'eſt le pain, la lumiere n'eſt pas un breuvage : mais Dieu eſt tout à ceux qui le poſſedent. Il ſera notre nourriture, en nous garantiſſant de la faim ; notre breuvage, en appaiſant notre ſoif ; notre lumiere, en éclairant nos tenebres ; notre ſoutien, en nous préſervant de la défaillance. Il nous poſſedera tout entiers en ſe donnant tout

« *Aug. in Pſ.* 36. *Ser.* 1. *n.* 12.

CHAP. IX.

„ à nous. On ne ſe fera point de tort l'un à „ l'autre en le poſſedant. Chacun le poſſe- „ dera tellement tout entier, qu'il n'empê- „ chera pas qu'un autre ne le poſſede de „ même, parceque nous ne ſerons tous „ qu'un, & que Dieu nous poſſedera tous „ en unité & totalement.

Mais quelque idée qu'on ſe puiſſe former de ce ſouverain bonheur par le moyen de ces images, il faut avouer que tout cela n'eſt encore rien, & même que notre ame n'eſt point capable dans cette vie ni de le concevoir, ni de le porter. Car il faudra que Dieu pour la rendre ſuſceptible de ces communications divines, & de ce torrent de délices qu'il lui reſerve, l'éleve à un autre état, & qu'il la rende ſemblable à lui, d'une maniere ſi divine, que ſaint Auguſtin ne craint pas de dire, que quand nous ſerons comblés dans le ciel de la joie ineffable qui nous y eſt reſervée, l'eſprit humain perira & deviendra divin: *Cùm accepta fuerit illa ineffabilis lætitia, perit quodammodo mens humana, & fit divina.* *In Pſal. 35. n. 14.* Saint Gregoire de Nazianze dit que toute la Trinité ſe mêlera dans toute notre ame, Τελεσθεὶς ὅλῃ ὅλῃ νοὶ μιγνυμένης. Et il exprime en un très-grand nombre de lieux l'état des bienheureux par celui d'être *diviniſé*. *Greg. or. 15. p. 302.*

Si l'on en pouvoit avoir quelque connoiſſance, ce ſeroit par ceux à qui Dieu donne quelquefois dès cette vie quelque goute de cette eau divine dont il enivrera les Saints dans le ciel, & ceux qui ont fait cette heureuſe épreuve, nous déclareat tous que toutes les joies du monde n'ont

n'ont aucune proportion avec celle qu'il fait ſentir aux ames dans ces heureux momens. Il n'y a qu'à lire ce qu'en dit ſainte Thereſe, ſaint Bernard, ſaint Auguſtin, & tous ceux que l'on ne peut ſoupçonner avec raiſon de nous débiter des imaginations & des ſonges: ou plutôt il n'y a qu'à lire ce qu'en dit l'Evangile, lorſque nous rapportant ce leger échantillon de gloire que Jeſus-Chriſt fit voir à ſes Apôtres ſur le Thabor, il les repreſente tout hors d'eux-mêmes & tout tranſportés de ce qu'ils voyoient. CHAP. IX. *Luc 9.* 33.

Cependant ſi les joies humaines ne ſont rien en comparaiſon de celles que Dieu donne quelquefois aux Saints encore vivans, il eſt certain auſſi que toutes ces joies des Saints vivans ne ſont encore rien en comparaiſon de celles de l'autre vie. Il eſt toujours vrai de dire que l'on ne connoît ici Dieu que par un miroir & en énigme. *Videmus per ſpeculum & in enigmate*, & qu'on ne le voit point à découvert; & ainſi tous ces goûts divins, toutes ces joies celeſtes que ces Saints & ces Saintes ont éprouvés, ne ſont que des goutes de cet Océan où les heureux ſont plongés; de petis rayons de cette immenſe lumiere qui les éclaire, & de legeres étincelles de ce grand feu d'amour qui les embraſe. *1. Cor.* 13. 12.

Chapitre X.

De l'occupation éternelle des Bienheureux.

Comme le plaisir des hommes consiste ici-bas dans une varieté d'actions, & que toute occupation longue lasse leur esprit aussi-bien que leur corps, ils ont peine d'abord à comprendre ce que l'on dit de la vie des bienheureux, qu'elle n'aura point cette vicissitude d'actions, dont celle des hommes est diversifiée sur la terre, & les Peres qui s'abbaissent quelquefois jusqu'à dissiper les doutes les plus frivoles, n'ont pas oublié celui-ci. Saint Augustin en traite en plusieurs endroits, & il prend toujours soin, en nous donnant la vraie idée de l'emploi éternel des bienheureux, d'aller au-devant de ces pensees basses & humaines.

Il le fait quelquefois moins expressément, comme dans la fin d'un de ses sermons, où il en parle en ces termes:

Ser. 151. de temp. nov. edit. 254. n. 8. *Quand nous serons dans la maison de Dieu qui est dans le Ciel, nous ne louerons pas Dieu seulement pendant les 50. jours de la Resurrection, nous n'aurons point d'autre occupation que celle-là dans toute l'éternité. Nous le verrons, nous l'aimerons, nous le louerons. Ce que nous verrons ne paroîtra jamais moindre à nos yeux: ce que nous aimerons ne perira point, & ce que nous louerons ne cessera point de meriter nos louanges. Tout sera eternel & sans fin dans cette vie.*

CHAP. X.

Ces paroles nous font voir en même-tems que la vie du Ciel eſt incapable de changement, & pourquoi elle en eſt incapable. Il eſt impoſſible de voir Dieu ſans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement ſans le voir. Ainſi la vûe de Dieu produit neceſſairement l'amour, & l'amour les louanges, & toutes ces actions ne finiront point, parceque ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne ſe trouvera point dans l'autre.

On ceſſe de voir avec plaiſir certains objets, & l'on ſe porte à en changer, parcequ'on y trouve des défauts, & que tout ce qu'on peut voir dans le monde étant borné, on deſire quelque choſe de meilleur. C'eſt donc le défaut & les bornes des objets qui font que nous nous en laſſons: Or c'eſt ce qui n'arrive point dans la vûe de Dieu. Car on n'y remarque jamais ni aucun défaut, ni aucunes bornes. Ainſi on ne s'en laſſe jamais. *Quod videbimus non deficiet.* Et comme on ne ſe laſſe jamais de le voir, & qu'il eſt toujours préſent à l'ame, elle ne peut ceſſer de l'aimer, ni par-conſequent de le louer. C'eſt ce que ce ſaint Docteur exprime en un autre endroit, en ces termes: Heureux, « dit-il, ceux qui ſeront dans votre maiſon. « *Beati qui habitant in domo tua, Domine.* » *In Pſal.* Mais qu'eſt-ce qu'ils y feront? Ils vous » 83. n. 8. loueront, ajoûte le Prophete, dans les ſiecles des ſiecles. Ainſi toute leur vie ne « ſera qu'une louange continuelle de Dieu, « & un *Alleluia* éternel; & ne vous imagi- « nez pas, mes freres, qu'ils puiſſent trouver «

CHAP. X.

» du dégoût dans cette unique occupation, » parceque vous ne sauriez continuer long-» tems à louer Dieu. Ce sont d'une part les » necessités de la vie qui vous en détour-» nent, & de l'autre que ne voyant pas » Dieu, vous n'en êtes pas si sensiblement » touchés. Si l'on pouvoit cesser d'aimer » Dieu dans l'autre vie, on cesseroit aussi de » le louer. Mais l'amour étant éternel, par-» cequ'on ne se peut jamais rassasier de la » beauté de Dieu que l'on verra, ne crai-» gnez pas de pouvoir jamais cesser de louer » celui que vous ne cesserez jamais d'ai-» mer. *Si deficies ab amore, deficies à laude. Si autem amor sempiternus erit, quia illa in-satiabilis pulchritudo erit; noli timere, ne non possis semper laudare, quem semper po-teris amare.*

Et c'est pourquoi pour exprimer la paix, la tranquillité, & le repos qui accompagnera cette action éternelle des bienheureux, il dit en un autre lieu : *que l'occupation de louer Dieu sera l'unique affaire de ceux qui n'en auront plus; l'unique travail de ceux qui seront délivrés de tout travail; l'unique action de ceux qui jouiront d'un parfait repos, & l'unique soin de ceux qui seront exemts de toutes sortes de soins & d'inquietudes.* Hoc *erit otiosorum negotium, hoc opus vacantium, hæc actio quietorum, hæc cura securorum.*

In Psal. 110. *n.* 1.

Mais quel sera le sujet de ces louanges éternelles? C'est ce qu'il n'est pas difficile de comprendre. Ils loueront Dieu de ce qu'ils verront en lui, de ce qui les ravira, de ce qui les comblera de joie & d'admi-

ration. Car leurs louanges ne ſeront que l'effuſion de leurs tranſports & de leurs raviſſemens. Ils le loueront de ce qu'il eſt, de ſa grandeur infinie, de ſa ſainteté, de ſa miſericorde, de ſa juſtice, de ſa puiſſance. Ils le loueront de toutes les merveilles qu'il a operées. Ils le loueront des graces qu'il leur a faites, des miſericordes qu'il a exercées ſur eux & ſur tous les autres Elûs. Chaque Elû le louera pour ſoi & pour tous les autres. Ils ſe joindront tous enſemble pour chanter à jamais les miſericordes de Dieu ſur eux, *Miſericordias Domini in æternum cantabo.* Enfin ils s'immoleront ſans ceſſe dans leur cœur comme des holocauſtes de charité, & Jeſus-Chriſt joignant la ſienne à celle de ſes membres, les offrira ſans ceſſe à ſon Pere en ſacrifice d'amour. *Tota ipſa redemta Civitas, hoc eſt congregatio ſocietaſque Sanctorum, univerſale ſacrificium offertur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam ſeipſum obtulit in paſſione pro nobis, ut tanti capitis corpus eſſemus.* *De Civ. Dei. l. 10. c. 6.*

CHAP. X.

C'eſt l'idée que l'on ſe doit former de l'occupation des bienheureux ; & quoiqu'on ſoit bien éloigné de pouvoir comprendre cet état & cette vie, on comprend neanmoins aiſément qu'ils ne ſauroient ſe laſſer d'une occupation ſi ſainte, parcequ'on ne change d'action que pour chercher quelque autre choſe que ce que l'on a ; & qu'ainſi le changement ne peut convenir qu'à ceux qui tendent à la felicité, & non à ceux qui la poſſedent.

Chapitre XI.

De la paix de la vie du Ciel.

NOus avons déja donné lieu par diverſes choſes que nous avons dites, de conſiderer dans la vie des bienheureux une ſouveraine paix. Mais la paix dont ils jouiſſent eſt un ſi grand bien, qu'elle merite d'être conſiderée en particulier, & cet objet eſt ſi capable d'attirer nos cœurs, qu'il eſt juſte de le repréſenter ſeparément de tous les autres, afin qu'il y faſſe plus d'impreſſion.

Auſſi voit on que c'eſt ſous cette idée que ſaint Auguſtin repreſentoit ordinairement la Beatitude; & il avoit même inſpiré à ſon peuple un tel amour de cette paix du Ciel, que ce peuple ne ſe pouvoit empêcher au ſeul nom de paix, de faire paroître ſon tranſport par des acclamations qui interrompoient le diſcours de ceux qui lui parloient. C'eſt ce que ſaint Auguſtin remarque lui-même avec conſolation dans le ſermon qu'il à fait ſur le Pſeaume *Lauda Jeruſalem*. Car après avoir prononcé ces paroles, *qui poſuit fines tuos pacem*, il fut interrompu par un bruit d'acclamations, ſur lequel il leur parle en cette maniere: Ce m'eſt une extrême conſolation, mes freres, que l'amour de la paix vous faſſe pouſſer ces acclamations du fond de vos cœurs: Vous avez été ſurpris d'une joie promte & ſubite. Je n'avois

In Pſal. 147. *n.* 15.

encore rien expliqué, mais j'avois seulement prononcé le verset du Pseaume, & vous voilà déja transportés. Qu'est-ce qui pousse ces cris en vous, sinon l'amour de la paix? La beauté de la paix a brillé dans votre esprit, & a frappé vos cœurs. Je n'ai plus besoin d'en parler ni de m'étendre sur ces louanges Les mouvemens de vos cœurs ont prévenu mes paroles. Differons donc les louanges de la paix, au sejour de la paix. C'est-là que nous la louerons pleinement, parceque nous la possederons parfaitement. Si nous l'aimons déja avec tant d'ardeur lorsque nous n'en avons qu'une idée si imparfaite, comment l'aimerons nous lorsque nous la possederons dans sa perfection? Je vous dirai donc seulement, ô mes enfans bien-aimés! ô enfans du Royaume du Ciel! ô Citoyens de Jerusalem, que le mot même de *Jerusalem* signifie que *l'on y verra la paix.* CHAP. XI.

Cette idée lui étoit si familiere qu'il y reduit en un endroit toute la beatitude. Quels seront, dit-il, les plaisirs que nous attendons? Ils seront comblés de joie par une abondance de paix, répond le Prophete. Notre or sera la paix. Notre argent sera la paix. Nos terres seront la paix. Notre Dieu sera notre paix, la paix nous tiendra lieu de tout. Et cette paix est Dieu même, comme il le dit dans la suite. *In Psal. 36. conc. 1. n. 12.*

Mais pour développer que ce l'on ne voit encore que confusément dans ces termes generaux, il faut considerer avec saint

CHAP. XI.

Auguſtin, que comme il n'y a perſonne qui ne deſire la joie, il n'y a perſonne auſſi qui ne ſouhaite la paix, & que ceux mêmes qui ſe font la guerre, ne la font que pour vaincre, & par conſequent que pour parvenir à la paix.

De Civ. l. 19. c. 12 n. 1.

„ Auſſi, dit-il, ceux qui rompent la paix „ ne la rompent pas parcequ'ils la haiſſent, „ mais pour en avoir une à leur phantaiſie. „ Les voleurs mêmes conſervent la paix „ avec leurs compagnons, afin de la pouvoir „ troubler impunément parmi les autres. „ Tout le monde veut vivre en paix avec ſa „ femme, ſes enfans, & ſes domeſtiques: „ & la ſeverité même dont on uſe contre „ ceux qui la troublent, a pour but de la „ maintenir. Ce deſir de la paix ſe trouve „ dans les méchans auſſi-bien que dans les „ bons. Car ils voudroient que tout pliât „ ſous eux, que rien ne leur reſiſtât, ce qui „ eſt une eſpece de paix; & en même tems „ qu'ils rompent la paix avec Dieu, en ſe „ révoltant contre lui, ils la deſirent dans „ leur corps & dans leur ame, & ne la ſauroient avoir.

Or encore que ce ſaint Docteur diſtingue enſuite diverſes ſortes de paix, la paix du corps, la paix de l'ame ſenſitive, la paix de l'ame raiſonnable, la paix de l'ame & du corps, la paix de l'ame avec Dieu, la paix des hommes entr'eux, la paix d'une ville, la paix d'un Etat, la paix de la Jeruſalem celeſte; il eſt viſible néanmoins que la paix eſſencielle conſiſte à être dans un état où nos deſirs ſoient pleinement ſatisfaits, où nous n'ayons rien qui reſiſte à

nos volontés, parceque toute resistance & toute opposition à nos desirs trouble la paix & la tranquilité de notre ame. CHAP. XI.

Si les volontés des méchans pouvoient être entierement satisfaites, ils seroient en paix, mais c'est ce qui ne sauroit être. Car outre que desirant d'être heureux sans Dieu, ils desirent l'impossible, la Justice de Dieu s'oppose de plus à l'accomplissement de leurs desirs. Ils veulent le plaisir, & elle les accable de douleurs. Ils veulent des honneurs, & elle les comble d'infamies. Ils veulent que tout leur soit assujetti, & elle revolte contr'eux toutes les créatures, en punition de leur desobéissance.

Les Stoïciens s'étoient avisés d'un moyen ingenieux pour parvenir à la paix, s'il eût été possible aux hommes. C'est de ne desirer rien de tout ce qui n'est pas en notre puissance : & par ce moyen les desirs de l'homme auroient été pleinement satisfaits, puisqu'il n'auroit rien desiré que ce qu'il auroit pû se donner lui-même.

Mais ils n'avoient pas pris garde que l'ame n'est pas la maîtresse de ses desirs : qu'il y en a de naturels qu'elle ne peut étouffer ; qu'elle ne sauroit s'empêcher de souhaiter de n'être point trompée ; de ne souffrir aucun mal : de ne point mourir : *Non falli, non offendi, non mori :* qu'elle est faite pour aimer : que ne trouvant pas un bien parfait en elle-même, il faut qu'elle le cherche hors de soi ; & qu'il est impossible que desirant ce bien, elle soit en paix pendant qu'elle ne le possede pas, puisque sa volonté n'est

CHAP. XI.

pas ſatisfaite. *Ubi pax*, dit S. Auguſtin, *ibi requies : ubi requies, ibi finis appetendi.* Et par-conſequent quand on ne poſſede pas ce que l'on ſouhaite comme ſa fin, il n'y a point de repos, & où il n'y a point de repos, il n'y a point de paix.

Epiſt. 45 nov edit. 127. n. 5.

Ainſi cette doctrine des Stoïciens qui étoit le fondement de toute leur Philoſophie, n'étoit dans le fond qu'une penſée ſans ſolidité, & ce n'eſt point auſſi en quoi conſiſte la paix des Bienheureux. Ils ne ſont point exemts des deſirs & des volontés inſéparables de la nature de l'homme, mais ils le ſont abſolument de tous les deſirs déreglés & illegitimes. Ainſi Dieu accompliſſant tous leurs juſtes deſirs, ils n'en ont point qui ne ſoient abſolument ſatisfaits ; de ſorte que depuis le commencement de leur bonheur juſqu'à l'éternité, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune oppoſition au-dedans ni au-dehors d'eux-mêmes ; & voilà ce qui fera leur paix.

Ils deſireront d'être abſolument maîtres de leur corps, & qu'il ne cauſe aucun trouble à leur ame ; & Dieu leur accordera tellement ce deſir qu'ils n'auront qu'à ſouhaiter d'être dans un lieu pour y être, comme dit ſaint Auguſtin, *Ubi valet ſpiritus, ibi protinus erit corpus.*

De Civ. Dei. l. 22 c. 30. n. 1.

Ils deſireront de n'être point trompés, & ils auront une connoiſſance claire de toutes choſes, ſans erreur, ſans travail, ſans difficulté, parcequ'ils boiront la ſageſſe dans la ſource même. *Rerum ibi omnium quàm ſpecioſa, quàm certa ſcientia, ſine errore aliquo vel labore, ubi Dei ſapientia de ipſa ſua fonte potabitur.*

Ibid. c. 24. n. 5.

Ils deſireront de ne point mourir, & ils auront une aſſurance entiere de l'éternité de leur bonheur & de leur vie. CHAP. XI.

Ils deſireront la juſtice parfaite, & ils en ſeront ſi parfaitement raſſaſiés, que ſaint Auguſtin dit, qu'en comparaiſon de cette ſource abondante de juſtice dont ils ſeront remplis, tout ce que nous en pouvons avoir dans cette vie, ne tient lieu que de quelques goutes de roſée qui nous ſont données pour adoucir les miſeres de cette vie, & fondre la glace de l'iniquité. *Quantacumque juſtitia in nobis fuerit, vos eſt neſcio quis ad illum fontem ; ad ſaginam illam tantam ſtillicidia quædam ſunt, quæ vitam noſtram molliant, & duram iniquitatem ſolvant.* *In Pſal.* 122. *n.* 11.

Ils en ſeront tous également remplis par l'excluſion de toute injuſtice, de toute tache, de tout amour-propre, ce qui ſeroit incompatible avec la beatitude, & changeroit le ciel en enfer.

Il eſt vrai qu'ils ne ſeront pas tous enrichis également des dons de Dieu, & qu'il y aura parmi eux diverſes meſures de charité & de lumiere, qui ſeront la diverſité des demeures de la celeſte Jeruſalem ; mais chacun, dit ſaint Auguſtin, ſera parfaitement content de ſa meſure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parceque l'unité de la charité regnera dans tous, *Non erit aliqua invidia imparis claritatis, quoniam regnabit in omnibus unitas caritatis.* *Tract.* 67. *in Joan. n.* 2.

C'eſt encore, dit il ailleurs, un des grans biens de cette Cité, qu'on ne por- *De Civit. Dei. l.* 22. *c.* 30. *n.* 2

CHAP. XI.

„ tera point d'envie à ceux qu'on verra au-
„ deſſus de ſoi, & l'on ſouhaitera auſſi peu
„ de poſſeder ce qu'on n'aura pas reçu,
„ quoique l'on ſoit parfaitement uni à celui
„ qui le recevra, que le doigt ſouhaite d'être
„ l'œil, quoique le doigt & l'œil entrent
„ dans la ſtructure d'uu même corps. Cha-
„ cun y poſſedera tellement ſon don, l'un
„ plus grand, l'autre moindre, qu'il aura
„ encore le don de n'en point deſirer de
„ plus grand que celui qu'il aura reçu.

Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la celeſte Jeruſalem; & elle n'y ſera pas non plus alterée par la vûe que les Juſtes y auront du ſupplice des reprouvés, ni même par celle des égaremens & des pechés de leur vie paſſée. Ils ne verront en tout cela que des ſujets de louer éternellement la juſtice & la miſericorde de Dieu. Ils approuveront toute ſa conduite, & ſur eux & ſur toutes les créatures, & uniſſant parfaitement leur volonté à la ſienne, rien ne s'oppoſera à leur volonté, comme rien ne s'oppoſe à celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

De l'union des Bienheureux.

DAvid ne nous porte pas ſeulement à contempler la Jeruſalem celeſte, mais il nous propoſe de plus, comme le motif le plus capable d'y attacher nos cœurs, l'union divine de ſes habitans, *Jeruſa-*

lem;

lem, dit-il, *qui est bâtie comme une ville, dont les habitans sont unis ensemble.* JERUSALEM *quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.* CHAP. XII. *Ps.* 121. 3.

En effet il n'y a gueres d'objet plus doux & plus consolant que cette union éternelle des Elûs. Mais pour le mieux comprendre il faut faire passer notre esprit par les divers degrés de desunion & d'union, qu'on peut remarquer entre les creatures intelligentes.

La souveraine desunion se trouve dans la societé des reprouvés, soit demons, soit hommes. Car elle est exterieure & interieure tout ensemble. Chaque reprouvé, comme nous avons dit ailleurs, est ennemi de tous les autres. Il les hait tous, & il est haï de tous. Il connoît leur haine, & la sienne leur est connue. S'il y a donc quelque societé entr'eux, ce n'est qu'une societé de lieu & de tourmens; une societé qui n'a pour effet que de s'affliger les uns les autres, & de contribuer reciproquement à leur misere.

Ce qui approche le plus de cette horrible desunion, est celle qui se trouve parmi les hommes où le demon regne, & dans le royaume de la concupiscence. Car outre les guerres & les divisions exterieures qu'elle produit entre plusieurs, ils sont tous interieurement divisés, parcequ'ils cherchent tous leur propre interêt.

L'homme corrompu n'aime que soi, & ne peut rien aimer au-dehors que par rapport à soi; de sorte que lorsqu'il n'y trouve plus ce rapport, il cesse d'aimer &

CHAP. XII.

commence de haïr. S'il n'a donc pas une haine actuelle contre tous les autres, il a le principe de cette haine. Il n'y a qu'à lui faire voir que quelqu'un eſt contraire à ſes deſſeins, à ſes deſirs, & à ſes interêts pour le porter à le haïr actuellement.

Mais comme cette haine que les gens du monde ont pour les autres, eſt ſouvent renfermée dans ſon principe, & que de plus ils ne connoiſſent pas le cœur & les penſées les uns des autres, ils s'imaginent quelquefois d'être aimés, ou du moins de n'être pas haïs par les autres hommes. Ainſi leur deſunion interieure, quoique réelle, demeure neanmoins cachée & couverte ſous des apparences d'une union exterieure à laquelle ils ſont obligés par les divers beſoins qui les rendent dépendans les uns des autres.

De cette union miſerable on peut paſſer à une union qu'on peut appeller heureuſe, mais imparfaite; c'eſt celle qui eſt entre les vrais Chrétiens, qui ont le Saint-Eſprit dans le cœur. Car on ne peut nier qu'ils ne ſoient unis, puiſqu'ils ſont animés par le même Eſprit, & que cet Eſprit leur faiſant aimer Dieu, fait auſſi qu'ils s'entr'aiment tous: puiſqu'on ne ſauroit aimer Dieu ſans aimer tous ceux qui l'aiment. Ils s'entr'aſſiſtent par le ſecours mutuel de leurs prieres, & ils participent tous en quelque ſorte aux biens & aux maux les uns des autres.

Mais quoique cette union ſoit le plus grand bien des hommes dans cette vie, il faut neanmoins reconnoître qu'elle eſt en-

core très-défectueuſe & mêlée de quantité de miſeres. CHAP. XII.

Car premierement, les vrais Chrétiens ne ſe connoiſſent pas ordinairement les uns les autres, ainſi ils ne ſavent pas s'ils ſont unis, & iis ne jouiſſent point du bien de leur union. Le nombre des vrais Chrétiens que chacun connoît, eſt toujours fort petit, & l'on n'eſt pas même toujours fort uni exterieurement avec ceux que l'on connoît. La diverſité des lumieres, des vûes, des humeurs, produit ſouvent entre les perſonnes de pieté des eſpeces de deſunions exterieures, & les amitiés les plus étroites ſont ſujettes à ſe refroidir & à s'alterer par de faux rapports, des ſoupçons, des jugemens temeraires. Quand on auroit ſeparé tous ces défauts des liaiſons qu'on peut avoir en ce monde avec les gens de bien, il en reſte deux qui en ſont inſeparables dans cette vie ; l'un que nous ne connoiſſons point avec évidence le fond du cœur de perſonne, l'autre que nous ne nous pouvons pas aſſurer de la perſeverance de qui que ce ſoit dans l'amitié, non plus que dans les autres vertus.

C'eſt par le retranchement de tous ces défauts qu'il faut concevoir la perfection de l'union des bienheureux. Non ſeulement ils ſeront tous unis interieurement & exterieurement, mais cette union ne leur ſera point inconnue. Le cœur de tous les Citoyens de cette ville de paix ſera découvert à chacun d'eux. Aucun ne verra dans un autre la moindre difference de ſentimens, de deſirs, d'inclinations. Ils aime-

CHAP. XII.

ront tous les autres, & ils ſauront tous qu'ils en ſont aimés, & ils ne craindront point que cet amour ſoit jamais alteré par aucun refroidiſſement.

Enfin tout ce que l'eſprit des hommes a pu inventer pour former l'idée d'une parfaite amitié, ſe trouve là d'une maniere infiniment élevée au-deſſus de tout ce qu'ils en ont penſé. Car ils ont été bien éloignés de concevoir cette penetration mutuelle d'eſprits & de cœurs ; cette unité de lumieres & de deſirs, & cette ardeur incroyable d'amour qui ſe trouve dans le Ciel.

Que ſi le plus doux de tous les biens de la terre eſt d'aimer un petit nombre de perſonnes, & de connoître qu'on en eſt aimé, & de répandre ſon cœur les uns dans les autres avec une entiere confiance, quelle joie doit produire dans le cœur de chaque Elû l'union parfaite qu'il a avec tous les autres ? de voir en eux les ſentimens ardens de charité qu'ils ont pour lui, & de ſavoir qu'ils voient auſſi les ſiens, de les aimer parfaitement & de les voir parfaitement heureux ! Ne peut-on pas dire avec verité, qu'ils jouiront tous ainſi d'une felicité multipliée & redoublée par celle des autres, & que chaque Elû ne ſera pas ſeulement heureux en ſa propre perſonne, mais qu'il le ſera en celle de tous les autres, puiſqu'il regardera leur bonheur comme le ſien propre?

Quelle joie d'être uni à tant de Saints, dont nous entendons parler dans les livres de l'Egliſe, de connoître les voies par leſquelles Dieu les a conduits au bonheur

dont ils jouiſſent, & tous les mouvemens qu'il a formés dans leurs cœurs; de ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & eux, & qui eſt demeuré inconnu aux hommes; de connoître entierement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux, dont on ſait ſi peu de choſe, de penetrer les cœurs des Patriarches, des Prophetes, de la ſainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints connus & inconnus, de ne ſavoir pas ſeulement l'hiſtoire de toute la celeſte Jeruſalem, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu ſur les Elûs, mais de la ſavoir par eux-mêmes & par la manifeſtation de leur cœur, de voir la fin, le progrès, & l'accompliſſement de toutes choſes, & de quelle ſorte rien ne s'eſt fait dans le monde que pour les Elus. O hiſtoire qui merite ſeule d'être l'objet de la curioſité des Chrétiens, & qui doit éteindre en eux toute autre curioſité! heureuſe hiſtoire qui ne regarde que des heureux, & dont la connoiſſance rend heureux!

CHAP. XII.

CHAPITRE XIII.

De la Royauté des bienheureux.

ON ne peut douter que tous les Bienheureux ne poſſedent une Royauté, puiſque Jeſus-Chriſt même les declarera Rois dans ſon jugement, en leur diſant: Venez les bien-aimés de mon Pere, poſſedez le Royaume qui vous a été préparé dès la creation du monde. C'eſt auſſi dans

Matth. 25. 34.

CHAP. XIII.

la vûe de cet honneur ſuprême auquel ils doivent être élevés, que David s'écrie: Que la gloire, ô Dieu, dont vous honorez vos amis eſt grande! que leur principauté eſt puiſſamment affermie! *Nimis honorificati ſunt amici tui Deus, nimis confortatus eſt principatus eorum.*

Pſ. 139. 17.

Comment ne ſeroient-ils point Rois dans l'autre vie, puiſqu'ils le ſont dès celle-ci, & que ſaint Pierre les appelle dès ce monde même, un Sacerdoce Royal: *Regale ſacerdotium?* Comment ne le ſeroient-ils point, puiſqu'ils ſont coheritiers, freres & membres de Jeſus-Chriſt, à qui ſon Pere a aſſujetti toutes choſes, *Subjecit ei omnia*, comme dit ſaint Paul: & qu'ils ſont aſſociés à ſon heritage, à ſon corps, & par conſequent à ſa Royauté?

1. Pet. 2. 9.

1. Cor. 15. 28.

Pour connoître la grandeur de cette Royauté, il ne faut que la comparer avec celle des Rois de la terre, & en conſiderer les differences.

Ce que l'on remarque d'abord dans la puiſſance des Rois de la terre, c'eſt qu'elle ſe termine par leur mort, & qu'ainſi étant attachée à leur vie, elle eſt auſſi vaine & auſſi peu ſolide que la vie des hommes.

Ils ne la poſſedent pas même pendant tout le tems qu'ils en ont le titre. Car qu'eſt-ce que la Royauté d'un Roi qui dort, & qui croiroit qu'un Roi qui auroit toujours dormi eût veritablement été Roi? Ils ne le ſont donc effectivement que quand ils en jouiſſent, & qu'ils agiſſent en Rois. Or combien y a-t-il de tems

dans la vie des Rois, où ils ne penſent point à leur Royauté, & ne font que des fonctions baſſes & animales ? Mais lors même qu'ils y penſent le plus & qu'ils veulent le plus en jouir, leur Royauté les exemte-t-elle des miſeres de la vie & des infirmités de la nature ? L'ennui & le chagrin ne les vont-ils pas attaquer juſques ſur le trône, & ne les forcent-ils pas de quitter ces royales occupations pour ſe rabaiſſer à des actions très-communes ? Il leur faut de petits amuſemens qui les empêchent de penſer à eux, pour les aider à porter le poids de cette couronne qu'ils ne ſauroient ſoûtenir, & avec tous ces miſerables ſoulagemens, il y en a qui n'ont pas laiſſé de croire qu'il eſt encore plus avantageux de s'en défaire tout-à-fait. Si cette reſolution eſt rare, c'eſt peut-être qu'il eſt rare que les hommes ſuivent la raiſon. Car qui pourroit dire les inquietudes & les peines qu'ont ceux qui paroiſſent les plus heureux pour maintenir leur autorité & leur puiſſance, de combien d'appuis & de ſecours ils ont beſoin, de combien de perſonnes ils ſont dépendans ? De ſorte que l'on peut dire veritablement que la domination ne s'achete qu'au prix d'une infinité de ſervitudes, & qu'il n'y a point de gens plus gênés & moins libres que les Princes ? Nous obéiſſons à Ceſar, dit Ciceron, & Ceſar obéit au tems. Ainſi comme nous ne pouvons ſavoir à quoi il nous voudra obliger, il ne peut ſavoir lui-même à quoi les conjonctures l'obligeront. *Nos illi ſervimus, ille temporibus. Ita ne ille quid*

CHAP. XIII.

CHAP. XIII.

tempora poſtulatura ſint, nec nos quid ipſe poſtulet ſcire poſſumus. Voilà ce que c'eſt que cette idole de l'ambition humaine, & ce que les hommes du monde regardent comme la ſouveraine felicité de cette vie.

Il ne faut que prendre le contrepié de tous ces défauts, & de toutes ces miſeres, pour concevoir ce que c'eſt que ce Royaume divin que Dieu a préparé à tous les Elûs. C'eſt un Royaume qui non ſeulement eſt éternel en lui-même, mais qui rend éternels ceux qui le poſſedent. Comme on ne le ſauroit perdre, on n'a point de peine à le conſerver. On n'en jouit point par intervales & avec diverſes interruptions. On n'y eſt jamais attaqué par l'ennui, par le chagrin, par la laſſitude. On y eſt exemt de toute miſere, de toute ſervitude, de tous ſoins. C'eſt un Royaume qui n'eſt jamais troublé par aucune guerre, parcequ'on y eſt inacceſſible à tous ennemis.

Enfin c'eſt un Royaume poſſedé par une infinité de Rois, qui bien loin de diminuer la grandeur & la puiſſance les uns des autres, l'agumentent au-contraire & la fortifient, parcequ'ils n'ont tous qu'un même cœur, qu'un même eſprit, & qu'ils ne font tous enſemble qu'un Roi qui eſt Jeſus-Chriſt. C'eſt à ce Royaume que nous ſommes appellés. C'eſt ce Royaume qui nous eſt promis à des conditions ſi favorables, qu'il ſuffit pour l'obtenir, de le deſirer ſincerement.

Chapitre XIV.

Quelles impreſſions la meditation de la felicité du Ciel doit faire ſur nous.

Comme nous n'avons fait juſqu'ici que rapporter les penſées des Peres, pour former l'idée de la vie du Ciel, nous ne ferons de même que les ſuivre dans les reflexions qu'ils en ont tirées.

I.

Saint Paul en ouvre une qui eſt de grande étendue, en repreſentant tous les travaux & toutes les peines que les Athletes enduroient pour acquerir une couronne corruptible, afin de nous exciter à endurer avec joie les travaux de la vie chrétienne, pour acquerir une couronne incorruptible. Car il nous apprend par-là que la grandeur des biens que nous attendons, nous doit faire mépriſer tous les maux de cette vie, ſoit qu'il faille les ſouffrir quand ils nous arrivent, ſoit qu'il faille s'y expoſer, quand Dieu nous y engage. 1. Cor. 9. 25.

C'eſt en ſuivant cette ouverture que ſaint Auguſtin ſe ſert de l'exemple des peines que les hommes endurent ou pour éviter des maux, ou pour acquerir des biens temporels, afin de faire voir combien on doit faire peu d'état de celles qu'il faut ſouffrir pour gagner le Ciel. Les hommes, dit-il, ſouffrent qu'on emploie le fer & le feu pour les délivrer par une douleur plus *De verb. Dom. ſecundum Matth. ſerm. 11.*

CHAP. XIV.

» courte, mais plus violente, de celle d'un » ulcere, qui quoique plus longues n'au- » roient pas toujours duré. Un ſoldat uſe » ſon corps par les travaux de la guerre, » afin de ſe procurer un repos, dont il » jouit beaucoup moins de tems qu'il n'en » a paſſé dans les fatigues & les miſeres de » cette profeſſion. Que dirai-je de ceux » qui trafiquent ſur la mer ? à quels dan- » gers ne s'expoſent-ils point, pour acque- » rir des richeſſes vaines & periſſables, que » l'on ne ſauroit ſouvent conſerver qu'a- » vec encore plus de perils qu'il n'en a fallu » courir pour les acquerir ? Pourquoi la » charité ne feroit-elle donc pas pour la » Beatitude, ce que la cupidité fait pour les » biens du monde, qui ne ſont qu'une mi- » ſere effective ?

Il ſe ſert de cette même raiſon, d'une maniere encore plus vive dans ſa Lettre à Armentaire & à Pauline.

Ep. 45. nov. ed. 127. n. 2.

» L'on s'expoſe ici-bas, dit-il, à tant de » perils, à tant de travaux & à tant de per- » tes pour prolonger, ou pour rendre plus » agreable cette vie qui doit neceſſairement » finir un jour, quoique l'on ne puiſſe » s'exemter de la mort, mais ſeulement la » reculer de quelques années. A combien » plus forte raiſon ſommes-nous obligés de » ſouffrir toutes ces peines pour acquerir la » vie éternelle, où la nature n'eſt plus obli- » gée d'éviter la mort avec tant de ſoin, ni » la lâcheté de la craindre avec tant d'in- » famie, ni la ſageſſe de la ſupporter avec » courage ? Car la mort ne ſera plus alors » redoutable, puiſqu'alors il n'y aura plus

de mort. Comment ne voudriez-vous « CHAP.
donc pas être du nombre des chaſtes a- « XIV.
mans de cette vie éternelle & bienheu- «
reuſe, puiſque vous voyez que cette vie «
paſſagere, toute miſerable qu'elle eſt, a «
des amans ſi paſſionnés?

Par combien de travaux les hommes «
achetent-ils la prolongation de leurs tra- «
vaux, & par combien de craintes fuyent- «
ils la mort, afin de la pouvoir craindre «
plus long-tems?

Quelles douleurs le fer & le feu ne «
font-ils point ſouffrir à ceux qui ſe met- «
tent entre les mains des Medecins pour «
être gueris? Ce n'eſt pas toutefois pour «
ne point mourir, mais ſeulement pour «
mourir un peu plus tard. Les tourmens «
qu'ils ſouffrent ſont certains, l'eſperance «
de prolonger leurs jours eſt incertaine, «
& la violence de la douleur fait ſouvent «
mourir ceux qui ne s'y étoient expoſés «
que par la ſeule crainte de mourir. Ainſi «
ayant mieux aimé ſouffrir la douleur pour «
éviter la mort, que de ſouffrir la mort «
pour éviter la douleur, il arrive qu'ils ſouf- «
frent tout enſemble & la douleur & la «
mort; non ſeulement parcequ'ils trou- «
vent quelquefois la mort dans la dou- «
leur même à laquelle ils avoient eu re- «
cours pour éviter la mort, mais auſſi «
parcequ'après avoir tant ſouffert pour «
être gueris, ils ſont enfin contraints d'a- «
bandonner une vie qui quoique recou- «
vrée par mille tourmens, ne ſauroit tou- «
jours durer, puiſqu'elle eſt toujours mor- «
telle, ni long-tems durer, puiſqu'elle eſt «

CHAP. XIV.

„ ſi courte, ni même dans ce peu qu'elle „ dure avoir une durée qui ſoit certaine, „ puiſqu'elle n'eſt jamais qu'incertaine.

II.

On peut appliquer cette même conſideration à mille objets qui ſe preſentent tous les jours dans le monde, & qui nous peuvent convaincre que nous ne faiſons point pour la vie éternelle, ce que les gens du monde font pour leur fortune, ou pour ſatisfaire leurs paſſions.

Quand on voit par exemple ceux qui veulent s'élever & ſe pouſſer dans le monde, ſi attentifs à ménager tout ce qui leur peut ſervir, ſi circonſpects à éviter tout ce qui leur peut nuire, ſi patiens à ſouffrir des rebuts de ceux à qui ils font la cour; ſi complaiſans pour s'accommoder à tous leurs deſirs, ſi laborieux pour réuſſir dans leurs deſſeins, ſi peu ménagers de leur ſanté quand il s'agit de leurs interêts; ſi pleins de la paſſion qui les poſſede, & ſi appliqués aux moyens de la faire réuſſir, n'a-t-on pas ſujet de ſe reprocher à ſoi-même la lâcheté avec laquelle on recherche la vie éternelle, & de s'écrier avec ſaint Bernard: *Quelle honte & quelle confuſion pour nous! Ils ont plus d'ardeur pour leur malheur, que nous n'en avons pour notre bien. Ils courent avec plus de viteſſe & de promtitude à la mort que nous ne courons à la vie.*

S. Bern. ſer. de diver. 36. n. 3.

Quand nous voyons les maux que l'on ſouffre pour ſatisfaire des paſſions criminelles, les travaux d'uu homme poſſedé de la paſſion du bien, ſes ſoins, ſa vigilance

ſes inquietudes, ſes veilles, ſon renoncement à toutes ſortes de plaiſirs, les dangers & les fatigues où la fumée de l'honneur engage les gens ; ne devons-nous pas nous dire à nous-mêmes, que ſi l'on ſe danne avec tant de peine dans le monde, il eſt bien raiſonnable qu'on ſe ſauve auſſi avec quelque peine, & que c'eſt une grande honte qu'une lâche timidité nous faſſe fuir dans la voie de Dieu, des peines beaucoup moindres & très-ſalutaires, au même-tems que dans la voie du ſiecle, il en faut ſouffrir de beaucoup plus dures qui ne nous ſervent de rien ? *Cùm in itinere Dei faciliora & utilia ignavâ formidine fugiuntur, in itinere ſæculari duriora & ſterilia ærumnoſo labore tolerantur.* CHAP. XIV.

Enfin, n'y a-il pas lieu de ſe dire à ſoi-même, en voyant les difficultés qu'il y a dans le monde à réuſſir dans les moindres entrepriſes, à ſe procurer quelque établiſſement, à gagner l'amitié des Grans de la terre, ce que ſaint Auguſtin rapporte qu'un homme du monde dit à un de ſes amis, après la lecture de la vie de S. Antoine? Dites-moi, je vous prie, à quoi nous prétendons parvenir par tous nos travaux, quel eſt le but où nous tendons, & qu'eſt-ce que nous avons en vûe dans nos emplois ? Pouvons-nous porter nos eſperances plus loin dans la vie que nous menons à la Cour, que d'être en faveur auprès de l'Empereur ? Et quand nous en ſerions venus là, combien cette place eſt-elle fragile & perilleuſe ? & combien faut-il courir de dangers pour arriver à un *Conf. l. 8. c. 6. n. 15.*

CHAP. XIV.

état encore plus dangereux ? juſques à quand vivrons-nous de cette ſorte ? Je n'ai qu'à vouloir être ami de Dieu, & je le ſerai. Il le dit, & il le devient en même-tems, ayant ſur l'heure quitté toutes les prétentions du monde pour ſe donner tout à Dieu. Pourquoi ce grand objet de la vie éternelle, & la baſſeſſe de tout ce que l'on recherche dans le monde, ne font-ils pas la même impreſſion ſur nous ? & pourquoi au-moins ne nous reprochons-nous pas ſans ceſſe notre lâcheté & notre foibleſſe ?

III.

Saint Auguſtin ne ſe ſert pas ſeulement de cette conſideration pour animer les Chrétiens à ſouffrir avec courage tous les maux de cette vie, mais auſſi pour les humilier dans les bonnes actions qu'ils pratiquent pour acquerir la vie éternelle, en leur faiſant voir qu'ils ne font tout au-plus pour le Ciel que ce que les Payens ont fait pour leur pays.

De Civ. Dei l. 5. c. 18. n. 2.

„ Qu'y a-t-il de ſi grand, di-il, à mépriſer tous les charmes de la vie préſente „ pour cette patrie celeſte & éternelle, puiſ„ qu'un Romain a pu ſe reſoudre à faire „ mourir ſes enfans pour une patrie terreſ„ tre & temporelle ? Si le deſir de procurer „ la liberté à des gens qui devoient mourir, „ a bien pu armer un pere contre ſes propres „ enfans, quelle merveille ſi pour la verita„ ble liberté qui nous affranchit de l'empire „ du peché, de la mort & du diable, nous „ ne faiſons pas mourir nos enfans, ma

nous mettons les pauvres de Jesus-Christ au nombre de nos enfans ? CHAP. XIV.

Si un autre Romain aprés avoir délivré sa patrie de la fureur de ses ennemis, quoiqu'elle eût si mal reconnu ce service, que de l'exiler pour suivre la passion de ses envieux, ne laissa pas de la sauver encore des mains des Gaulois, pourquoi un Chrétien se vanteroit-il comme d'une grande chose, de ce qu'ayant peut-être reçu dans l'Eglise quelque injure atroce & infamante de ses ennemis, il ne s'est point jetté parmi les heretiques ?

S'il s'en est trouvé qui ont mis leur main dans un brasier ardent, pour effrayer par une telle hardiesse un Roi ennemi, qui croira avoir fait quelque chose qui merite le Royaume des cieux, quand pour l'obtenir il aura abandonné, je ne dis pas sa main, mais tout son corps aux flâmes de ses persecuteurs ?

S'il y en a qui se sont dévoués à la mort pour appaiser les dieux par leur sang, que les Martyrs ne s'enorgueillissent pas, si par l'ardeur de leur foi & de leur charité ils ont combattu jusqu'à l'effusion de leur sang, pour cette patrie où se trouve la vraie & immortelle felicité, & n'ont pas seulement aimé leurs freres pour qui ils le répandoient, mais leurs ennemis mêmes qui le répandoient.

Ce saint Docteur pousse encore plus avant ces sortes de reflexions : mais celles-là suffisent pour montrer que si l'on avoit bien la vie éternelle dans le cœur, on ne verroit presque rien dans le monde qui ne

CHAP. XIV.

ſervît à nous animer, ou à nous humilier. Car qu'y a-t-il de plus juſte que de faire pour le Ciel ce que les gens du monde font pour la terre? & qu'y a-t-il de plus lâche & de plus indigne, que de ne pas faire pour être heureux éternellement, ce que les hommes du monde font tous les jours pour des fins ſi frivoles & ſi baſſes?

IV.

Une autre reflexion très-naturelle & de très-grande étendue, que la conſideration du bonheur éternel que nous attendons doit produire en nous, c'eſt que puiſque ce bonheur eſt en effet notre ſouverain bien & notre derniere fin, il doit avoir ce rang & cette place dans notre cœur. Or le propre du ſouverain bien, dit ſaint Auguſtin, c'eſt qu'on y rapporte toutes choſes: *Summum bonum id dicitur quo cuncta referuntur.*

Aug. Ep. 118. n. 18.

Que la vie étetnelle ne ſoit donc pas notre fin, de paroles ſeulement, mais qu'elle le ſoit réellement & en effet. Qu'elle ſoit le principal objet de notre eſprit & la principale fin de nos actions, qu'elle faſſe la principale & la plus agiſſante de nos paſſions, & que l'on remarque en toute notre vie ce caractere, que nous ne préferons rien à notre ſalut, que nous tendons au Ciel, & que nous ſoupirons après d'autres biens que ceux de la terre.

V.

Mais parceque nous ne ſaurions accomplir ces devoirs ſi nous n'aimons la vie éter-

nelle, ni l'aimer ſi nous n'y penſons, nous devons nous ſervir de toutes les inventions ſaintes, qui peuvent nous en renouveller l'idée & la graver plus profondément dans notre cœur, & ſuivre pour cela les vûes que les ſaints Peres nous ont données. L'Eſprit de Dieu qui les animoit, a fait conſiſter leur pieté à s'élever à la penſée & au deſir de la vie éternelle, par tous les états & toutes les rencontres de la vie. CHAP. XIV.

S'ils ont été dans la proſperité & dans la poſſeſſion de quelques biens temporels, ils les ont regardés comme des ſoulagemens de miſerables & de condannés, & non comme des récompenſes qui nous puſſent rendre heureux. *Hæc omnia miſerorum ſunt damnatorumque ſolatia, non præmia beatorum.* *De Civ. Dei l. 22. c. 24. n. 5.*

Ils ont pris garde de ne conſiderer ces biens que comme des rafraîchiſſemens que Dieu nous accorde dans le cours de notre voyage, & non comme ceux où nous eſperons de parvenir, lorſque notre voyage ſera achevé. *Dieu nous conſole*, dit ſaint Auguſtin, *dans notre chemin, pourvû que nous comprenions que nous ſommes en chemin, & que toute cette vie, & toutes les choſes dont nous y uſons, ne nous doivent tenir lieu que d'une retraite de voyageurs, & non d'une maiſon où nous voulions demeurer.* TOTA ISTA VITA, *& omnia quibus uteris in hac vita, ſic tibi debent eſſe tamquam ſtabulum viatori, non tamquam domus habitatori.* *In Pſ. 34. conc. 1. n. 6.*

S'ils ont ſouhaité des biens temporels ou pour eux ou pour les autres, ils ont eu

CHAP. XIV.

ſoin de ne les regarder qu'en une maniere qui eût rapport avec la vie du Ciel. *Que le Seigneur*, dit ſaint Auguſtin, *nous reçoive entre ſes bras pour nous conſoler par les biens de la terre, & pour nous rendre bienheureux par la poſſeſſion des biens éternels;* DOMINUS *nos ſuſcipiat conſolando temporalibus, beatificando æternis.* Dans l'uſage même qu'ils en ont fait, ils ont eu toujours d'autres biens en vûe, & ont tâché de faire ſervir ces conſolations humaines pour s'exciter à les deſirer. *Que ſera-ce*, dit ſaint Auguſtin, *que les biens du Ciel, puiſque l'on trouve tant de plaiſir dans ceux de la terre?* QUÆ *igitur illa ſunt, ſi tot ac talia ac tanta ſunt iſta? Que ces choſes*, dit-il ailleurs, *que nous aimons dans le monde, nous ſervent à aimer Dieu davantage, puiſqu'il les ſurpaſſe tant en beauté & en grandeur.*

In Pſ. 26. enar. 2. n. 19.

De Civ. Dei l. 22. c. 24. n. 5. in Pſ. 84. n. 9.

VI.

S'ils ont vu ces biens du monde entre les mains des méchans, au-lieu d'en prendre ſujet de leur porter envie, ils n'ont ſongé qu'à ſe fortifier dans l'amour & dans l'eſtime des biens éternels.

De Civ. l. 22. c. 24. n. 5.

Que donnera-t-il, dit ſaint Auguſtin, *à ceux qu'il a prédeſtinés à la vie, puiſqu'il fait tant de biens à ceux qu'il a prédeſtinés à la mort?* QUID DABIT *eis quos prædeſtinavit ad vitam, qui hæc dedit etiam eis quos prædeſtinavit ad mortem?* Et tant s'en faut qu'ils en ayent pris ſujet d'en eſtimer davantage les méchans, parcequ'ils poſſedoient les biens de la terre, qu'ils en ont pris occaſion de mépriſer ces biens, de ce

qu'ils pouvoient être poſſedés par des méchans. CHAP. XIV.

Ces biens, dit-il, *que Dieu donne aux impies, ſont ſi vains qu'ils meritent bien d'être poſſedés par des impies. Ne les regardez donc pas comme eſtimables, puiſque vous voyez que les impies les peuvent avoir.* QUÆ DONAT *& malis, tam frivola ſunt, ut & malis donari digna ſint: ne tibi quaſi magna videantur quæ poſſunt donari & malis.* *In Pſal. 62. n. 14.*

Si Dieu regardoit, dit-il ailleurs, *ces biens de la terre, comme quelque choſe de grand, il ne les accorderoit pas à des méchans; mais il les donne aux méchans, afin d'apprendre aux bons à lui demander des biens qu'il ne donne point à des méchans.* *In Pſal. 73. n. 3.*

VII.

C'eſt ainſi que les conſolations humaines ne les ont point empêchés de faire de Jeruſalem le principal objet de leur joie & de leurs deſirs, comme parle le Prophete: *Si non propoſuero Jeruſalem in principio lætitiæ meæ.* *Pſ. 136. 6.*

Mais ils ont trouvé dans les afflictions & dans les maux de cette vie, encore plus de moyens de s'enflamer du deſir de la vie éternelle.

Ils ont regardé ces afflictions & ces traverſes que les hommes éprouvent dans les choſes qu'ils poſſedent le plus legitimement, comme des avertiſſemens que Dieu leur donne de n'avoir de l'amour que pour le Ciel, & de ne pas conſiderer comme leur maiſon les retraites paſſageres, où ils

CHAP. XIV.

ſe repoſent en paſſant. *Docetur amare meliora per amaritudinem inferiorum : ne viator tendens ad patriam ſtabulum amet pro domo ſua.*

In Pſal. 40. n. 5.

Ils ont reconnu que c'étoit une miſericorde de Dieu, de ſemer ces amertumes & ces dégoûts parmi les douceurs trompeuſes des choſes du monde, afin d'empêcher les Chrétiens de s'y attacher, & de les porter à rechercher avec plus d'ardeur cette autre vie, dont les douceurs ſont ſaintes & ſalutaires : *Ideo autem huic vitæ malè dulci miſcet amaritudines tribulationum, ut alia quæ ſalubriter dulcis eſt, requiratur.*

In Pſal. 43. n. 2.

Ils ont cru que c'étoit un grand bien que Dieu dépouillât le monde à leur égard de ce qu'il avoit de trompeur, afin que leur amour qui auroit pu s'y porter, ſe tournât tout entier vers ce repos qui n'eſt ni de cette terre ni de cette vie.

Ils s'en ſont ſervis pour reconnoître la miſere de la vie preſente, la foibleſſe de l'homme, l'inſtabilité des choſes du monde, l'aveuglement de ceux qui s'y attachent, & ils ont tâché par là d'exciter en eux le deſir de ce Royaume, dont le moindre bien ſera d'être exemt de tous ces maux.

Ils ont tâché de porter les hommes à deſirer pour l'autre vie tout ce qu'ils deſirent pour la vie preſente, parcequ'ils ſavoient qu'on y trouve tous les biens avec excellence, & que le ſouverain bien que l'on y poſſede les comprend tous. *Si vous aimez les richeſſes*, dit ſaint Auguſtin, *mettez-les en un lieu où elles ne puiſſent jamais perir. Si*

Ep. 127. n. 5.

vous aimez l'honneur, ne recherchez que celui qu'on ne peut avoir ſans le meriter. Si vous aimez le ſalut, efforcez-vous de l'acquerir d'une maniere qui ne vous donne plus ſujet d'apprehender de le perdre. Et enfin ſi vous aimez la vie, rendez-vous dignes d'une vie qui ne puiſſe jamais être terminée par la mort. Enfin ils ſe ſont ſervis de la felicité du Ciel, pour mépriſer & tous les maux & tous les biens de la vie preſente. Ce qui fait dire à ſaint Bernard: *Heureux celui qui medite toujours en la preſence du Seigneur, & qui repaſſe continuellement dans ſon eſprit le bonheur dont on jouira à ſa droite. Qu'y a-t-il qui puiſſe paroître dur à celui qui eſt continuellement occupé de la penſée que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire que nous eſperons? & que peut deſirer en ce monde corrompu, celui dont l'œil contemple toujours les biens du Seigneur dans la terre des vivans?*

CHAP. XIV.

Bern. de Aſcenſ. Dom. ſer. 4. n. 7.

VIII.

On peut dire auſſi de la connoiſſance de la felicité des Elûs, ce que nous avons déja dit de la connoiſſance de la miſere des reprouvés, qu'elle doit ſervir de regle à tous les jugemens que nous portons du bonheur ou du malheur de ce monde, auſſi-bien que de ſa grandeur & de ſa baſſeſſe. C'eſt être grand & heureux que d'avoir droit au Royaume de Dieu, d'être dans la voie qui y conduit, de poſſeder les biens de la grace, qui en ſont la ſemence, les prémices & le gage.

C'eſt être pauvre, miſerable, & reduit à

CHAP. XIV.

à la derniere baſſeſſe, que d'être dépouillé de ce droit, & d'avoir en ſoi ce qui merite l'enfer.

Toutes les differences qui naiſſent des conditions & des qualités humaines, ne ſont rien en comparaiſon de celles-là. Auſſi Jeſus-Chriſt pour nous imprimer davantage cette verité dans l'eſprit, a voulu commencer par là ce ſermon merveilleux de la montagne, qui contient toutes les maximes de ſon Evangile. *Beati pauperes ſpiritu,* dit-il, *quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* BIENHEUREUX *ſont les pauvres d'eſprit, parceque le Royaume des Cieux eſt à eux.* C'eſt à-dire, que c'eſt ce droit à ce Royaume éternel qui rend bienheureux, & que c'eſt la perte de ce droit qui rend malheureux.

Matth. 5. 3.

Enfin il ne faut qu'avoir un peu de bonſens pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de la felicité de l'autre vie, qu'étant clair que c'eſt le but où nous devons rapporter toutes nos actions, & par la vûe duquel nous devons conduire toute notre vie, nous devons avoir un extrême ſoin de nous bien inſtruire de la voie qui y mene, & de ne nous pas laiſſer tromper dans une choſe ſi importante, d'autant plus que nous ſommes avertis d'une part, qu'il eſt très-facile de s'égarer dans le chemin, & de l'autre que quiconque s'en égare, s'engage dans le chemin de l'enfer, puiſque tout ce qui ne tend point à la vie éternelle, tend à la mort éternelle, comme dit ſaint François de Sales.

Chapitre XV.

Conclusion.

UN grand esprit de ces derniers siecles, considerant d'une part la certitude de la Religion chrétienne, & de l'autre la vie de ceux qui en font profession, exprime en ces termes l'étonnement où l'on doit être d'y voir si peu de rapport. C'est une " grande folie, dit-il, de ne croire pas à " l'Evangile, dont la verité est attestée " par le sang des Maryrs, publiée hautement par les paroles des Apôtres, confirmée par le témoignage des élemens, " & confessée par les démons mêmes. Mais " c'est encore une folie beaucoup plus " grande de ne douter point de la verité de " l'Evangile, & de vivre comme si on ne " doutoit point qu'il ne fût faux. *Magna insania est Evangelio non credere, cujus veritatem sanguis Martyrum clamat, Apostolicæ resonant voces, elementa loquuntur, dæmones confitentur: sed longè major insania est, cùm de veritate Evangelii non dubites, sic vivere quasi de ejus falsitate non dubitares.* *Pic de la Mirand.*

Or ce que cet Auteur dit en general de la Religion chrétienne & de la vie des Chrétiens, est particulierement sensible à l'égard des points que nous en avons traités dans cet écrit; c'est-à dire, du Jugement, de l'Enfer & du Paradis.

C'est une grande folie que d'en douter,

puiſqu'ils ſont établis ſur toute l'autorité de l'Evangile, & que l'autorité de l'Evangile eſt établie ſur tant de miracles, & ſur l'accompliſſement ſi viſible de tant de merveilleuſes Propheties.

In Pſal. 83. n. 25. Jeſus-Chriſt, dit ſaint Auguſtin, *a executé pleinement tout ce qu'il avoit promis. Croirons-nous qu'il nous ait voulu tromper dans ce qu'il nous a dit de ſon jugement?* AN *verò exhibuit nobis Deus omnia quæ promiſit, & de ſolo die judicii nos fefellit? Tout ce qui avoit été écrit*, dit-il encore, *a été accompli dans la ſuite des tems, & après cela nous pouvons douter qu'il n'accompliſſe de même ce qui reſte?* PER *omnes generationes reddidit quæ ſcripta ſunt. Et quid reſtat? Non ei creditur, his omnibus redditis?*

In Pſal. 144. n. 17,

Il n'y a donc pas moyen que l'eſprit ſe ſoutienne dans une prétention ſi déraiſonnable. Il faut croire malgré qu'on en ait, qu'il y aura un Paradis & un Enfer; qu'il y aura un feu éternel, & une gloire que l'œil n'a point vûe, & que l'oreille n'a point entendue. Perſonne ne reſiſte à ces verités. On les embraſſe & l'on fait profeſſion de les croire: mais qu'eſt-ce que cette foi produit, & quelle ſuite a-t-elle dans la conduite de la vie des Chrétiens?

C'eſt ici où paroît cet excès de folie, beaucoup plus grand que le défaut de la foi. On croit l'Enfer & le Paradis, & l'on vit comme ſi l'on étoit aſſûré qu'il n'y eût ni Enfer ni Paradis. On marche avec la même ſecurité, la même joie, & le même repos dans la voie de l'Enfer, que ſi l'on

avoit

avoit une conviction entiere que tout ce que l'on en dit fût une fable, & l'on perd le Royaume du Ciel avec autant d'indifference que si l'on ne doutoit point que ce ne fût une illusion. CHAP. XV.

On pousse même l'extravagance jusqu'à faire passer pour marque de force d'esprit de ne penser ni à l'un ni à l'autre, & de s'en aller brutalement à la mort, sans faire aucune reflexion sur ce qui la doit suivre. On a peine à souffrir qu'on nous en parle, & ce sont souvent les discours les moins écoutés que ceux qui ont pour but de nous mettre ces objets devant les yeux. On sait bien, dit-on, tout ce qu'on en dit, mais puisque vous le savez, pourquoi ne faites-vous pas ce que cette connoissance oblige de faire, à moins que de renoncer à la raison ?

Il est aisé de reconnoître cet excès de folie dans la vie du monde; & ce qui est étrange, c'est qu'on la peut même remarquer en quelque degré dans les personnes de pieté. Car dans la verité, il s'en faut toujours beaucoup que ces grans objets ne fassent sur eux toute l'impression qu'ils y devroient faire, & qu'ils ne vivent comme des gens dont le voiage se peut terminer à tous momens par le Paradis ou par l'Enfer. Il seroit aisé de faire voir cela en détail dans la plupart des fautes & des foiblesses des gens-de-bien : mais il suffit de conclure generalement à l'égard de tout le monde; que la plus claire, la plus sensible, la plus convainquante de toutes les verités, étant qu'il ne faut pas vivre d'une

CHAP. XV.

maniere qui nous conduiſe au comble de tous les malheurs, & nous prive du ſouverain bien, tout homme qui a tant ſoit peu de ſens doit regler ſa vie d'une telle ſorte qu'il ait ſujet de croire qu'il marche vers le Ciel, & non vers l'Enfer, & que quiconque ne le fait pas, doit ſans ceſſe ſe le reprocher à ſoi même. Qu'il doit ſe juger non ſeulement miſerable, mais inſenſé. Qu'il doit gemir d'un ſi malheureux état, & qu'il doit trouver bon que tout le monde le lui mette ſans ceſſe devant les yeux pour l'aider à en ſortir. En un mot, c'eſt être vraiment raiſonnable, que de travailler ſerieuſement & uniquement à ſon ſalut. C'eſt avoir encore quelque reſte de raiſon & de lumiere quand on ne le fait pas, que de ſe condamner ſoi-même & deſirer de changer de vie. Mais c'eſt une extinction entiere de raiſon, que de vivre en repos, ſans ſe mettre en peine de ce qui arrivera après la fin de ſa vie.

II. TRAITE'
DE LA VIGILANCE
CHRE'TIENNE.

Contenant divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi conſiſt la vigilance chrétienne.

L'Autorité de Jeſus-Chriſt qui nous recommande ſi ſouvent la vigilance, qui emploie pour nous y porter des motifs auſſi preſſans que la terreur de la mort & du jugement, & qui a voulu marquer expreſſément, qu'il la commandoit à tous (*Omnibus dico: Vigilate.*) ſuffit pour faire voir qu'il n'y a point de devoir de la vie chrétienne qui ſoit plus indiſpenſable. *Marc.* 13. 37.

Il ne la commande pas ſeulement à tous les Chrétiens, mais il la leur commande en tout tems, en la joignant à l'exercice de la priere, qui doit être continuel. *Veillez*, dit-il, *en priant en tout tems.* VIGILATE *omni tempore orantes.* Car ce ne ſont pas deux *Luc.* 21. 36.

CHAP. I.

devoirs que l'on puiſſe ſeparer. Il faut veiller pour prier, & l'on ne ſauroit prier qu'à proportion qu'on veille. Ils ſe tiennent même l'un à l'autre reciproquement lieu de moyen & de fin. Car s'il faut veiller pour prier, il faut auſſi prier pour veiller. On ſe diſpoſe à la priere par la vigilance, on obtient la vigilance par la priere. Et enfin ils ſe renferment en quelque ſorte l'une l'autre, puiſque comme celui qui prie veille, il eſt vrai auſſi en quelque ſorte que quiconque veille prie.

La neceſſité de la vigilance étant donc ſi établie, il n'eſt plus queſtion que de connoître les moyens de la pratiquer ; & pour cela il eſt neceſſaire de ſavoir en quoi elle conſiſte.

Veiller eſt le contraire de dormir, auſſi-bien dans la grace que dans la nature. Or

1. *Theſſ.* 5. 7. *ceux qui dorment*, dit l'Apôtre, *dorment la nuit.* Qui *dormiunt*, *nocte dormiunt:* & quand ils dormiroient durant le jour, ils ſe feroient une nuit par leur ſommeil même, puiſque ce ſommeil les priveroit de la vûe de la lumiere.

Etre endormi ſelon l'eſprit, c'eſt donc être privé de la vraie lumiere, & avoir les ſens ſpirituels aſſoupis. Mais comme en même-tems que ceux qui dorment ſelon le corps, ſont privés de la vûe & du ſentiment des objets réels, ils ne laiſſent pas d'avoir de certains ſentimens obſcurs, & de s'appliquer aux phantômes dont leur imagination eſt remplie, en les prenant pour des réalités, & en ne penſant pas même pendant qu'ils dorment, qu'il y ait d'au-

tres objets plus réels & plus ſolides que ceux-là ; de même ceux qui ſont endormis ſelon l'eſprit, étant privés de la vûe des objets que l'on peut appeller vraiment réels, ne laiſſent pas de ſe repaître des choſes temporelles qui ont bien moins d'être & de réalité en comparaiſon des objets ſpirituels, que les phantômes qui compoſent nos ſonges n'en ont en comparaiſon des objets exterieurs qu'ils nous repreſentent. CHAP. I.

Et par-là il eſt clair que veiller, c'eſt avoir les yeux de l'eſprit ouverts à la lumiere ſpirituelle, qui nous découvre les objets de l'autre vie, c'eſt-à-dire Dieu, l'enfer, le Paradis, l'éternité, l'uſage que nous devons faire des creatures pour nous ſauver, l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les deſſeins du diable en nous les préſentant, les obligations où elles nous mettent de louer, de remercier, & de prier Dieu.

Or comme ceux qui veillent n'ont pas ſeulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui ſe préſentent, mais auſſi les oreilles pour entendre ce qu'on leur veut dire ; veiller ſelon l'eſprit, c'eſt auſſi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-même, par les creatures, & par tous les objets, tant ſpirituels que corporels, que notre eſprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes choſes, & il n'y a que notre ſurdité qui nous empêche de l'entendre. C'eſt l'idée que nous devons

avoir de la vigilance chrétienne, & nous en allons voir la pratique & l'utilité dans la ſuite de ce Traité.

CHAPITRE II.

Combien il eſt utile de rappeller ſouvent dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu. Raiſons fondamentales de l'utilité de cette pratique.

LA lumiere ſpirituelle, qui, comme nous avons dit, diſtingue ceux qui veillent, de ceux qui ne veillent pas, n'étant autre choſe que Dieu même, comme ſaint Auguſtin le dit ſi ſouvent après l'Ecriture; tous ceux qui la ſuivent, ont en quelque ſorte Dieu préſent, & pratiquent ainſi ce que Dieu ordonna à Abraham par ces paroles: *Ambula coram me, & eſto perfectus.* MARCHEZ *devant moi, & ſoyez parfait.*

Geneſ. 17. 7.

Mais outre cette préſence de Dieu plus generale & qui eſt renfermée dans toutes les vûes & toutes les connoiſſances que la lumiere de Dieu nous donne, il y en a une plus particuliere & plus expreſſe, par laquelle l'eſprit connoît Dieu plus diſtinctement, le regarde comme Dieu, & tâche de lui rendre les hommages, les adorations, & le culte qui lui eſt dû. Cette préſence de Dieu n'eſt autre choſe que ce ſouvenir continuel de Dieu, que les ſaints Peres qui ont donné des regles de la vie chrétienne, nous recommandent, comme l'unique moyen de vivre dans la pieté.

CHAP. II.

Il faut, dit saint Basile, *veiller à la garde de son cœur avec toute sorte de soin, & ne pas souffrir que le souvenir de Dieu, qui doit être continuel en nous, s'efface de notre esprit. Il faut que nous portions sans cesse l'idée de Dieu imprimée comme un cachet ineffaçable sur notre ame. C'est par ce moyen que l'on acquiert ordinairement la charité qui nous excite à observer les commandemens, & qui se conserve en les observant.* *Reg. fus. disp. int.* 3. *Reg. Brev.* 21. 29. & 306.

Saint Gregoire de Nazianze ne parle pas avec moins de force, de l'utilité de cette pratique. *Il nous doit être*, dit-il, *aussi ordinaire de nous souvenir de Dieu, que de respirer, ou plutôt ce devroit être notre unique occupation. Notre devoir est de penser à Dieu le jour & la nuit, le matin, le soir, à midi: de le benir & de le louer en tout tems, en se couchant, en se levant, en marchant, & parmi toutes nos autres actions, afin de purifier notre amour par ce souvenir continuel.* *Greg. Naz.* 33. *p.* 511.

Tous les autres Peres parlent le même langage, & il n'y a point d'avis qui ait été proposé avec plus d'uniformité par tous ceux qui ont donné des regles de la vie spirituelle.

Mais pour comprendre jusques dans le principe, l'importance & l'utilité de cette pratique sainte, il faut considerer que la premiere & la plus generale de toutes les tentations est celle de l'oubli de Dieu, parcequ'elle naît de tous les objets des sens, quelque innocens qu'ils puissent être.

Car l'état où nous sommes dans cette vie, est que ces objets frappant les organes

CHAP. II.

du corps, forcent l'ame de s'appliquer à eux, ſans qu'elle s'en puiſſe ordinairement défendre. Ils avertiſſent eux-mêmes de leur préſence, & ils n'ont point beſoin pour être conçus, d'être aidés d'une reflexion interieure qui en excite l'idée: & comme leurs impreſſions ſont vives & continuelles, elles portent l'ame à s'en remplir, & à oublier toute autre choſe.

Mais comme par une inſtitution publique & connue, ou par un rapport naturel, quelques-uns de ces objets, outre l'idée de leur être qu'ils forment dans l'eſprit, ſont encore ſignes de divers mouvemens de l'ame que nous concevons facilement dans les autres, parceque nous les reſſentons ſouvent en nous-mêmes, il arrive de là qu'en recevant, par exemple, l'impreſſion que l'exterieur des hommes peut faire ſur nous, nous concevons de plus l'idée de leurs penſées, ſoit par leur mouvement & par leur viſage, ſoit par leurs paroles & par d'autres ſignes d'inſtitution. Et ainſi, quoique ces penſées ſoient ſpirituelles, elles conviennent neanmoins en cela avec les êtres corporels, qu'à la faveur des ſignes auſquels elles ſont liées, elles entrent dans notre ame malgré que nous en ayons, & elles attirent ſon application.

Outre ces principes exterieurs, qui tirent en quelque ſorte l'ame hors d'elle-même, elle y eſt encore ſi violemment pouſſée par le déreglement de ſes paſſions; par la pente qu'elle a pour les plaiſirs, & pour tout ce qui flatte ſon ambition & ſon orgueil; par le vuide & l'indigence où elle ſe trouve

au-dedans d'elle-même, qu'elle tâche de remplir par les choſes du dehors. Ainſi elle s'y porte avec violence, elle fuit avec plaiſir les impreſſions qu'elle reçoit des choſes corporelles, elle s'y plonge & elle leur donne par ſon imagination une grandeur & une ſolidité qu'elles n'ont pas. CHAP. II.

Il en eſt tout au-contraire des choſes ſpirituelles. Quelque grandeur & quelque réalité qu'elles ayent, elles n'agiſſent point par elles-mêmes ſur nos ſens, & elles n'avertiſſent point ainſi l'ame d'y penſer. Et quoique par le moyen de certains ſignes, l'ame en puiſſe être quelquefois avertie; neanmoins comme nous les concevons très-imparfaitement, que les idées que nous en avons ſont foibles, & que les impreſſions des choſes du monde attirent ſans ceſſe l'ame, il arrive de là que la plupart des hommes vivent dans l'oubli de Dieu, & que ceux mêmes qui ont quelque deſir d'être à lui, ont beſoin d'un effort continuel pour s'empêcher d'y tomber & pour reſiſter à l'impreſſion des choſes ſenſibles qui tend à appliquer leur ame au-dehors, & à la détourner des objets ſpirituels.

Ainſi quelque perſuadé que l'on ſoit ſpeculativement de la verité, de la realité, & de la grandeur du monde ſpirituel, on ſent neanmoins en ſoi un poids & une pente qui nous porte à ne concevoir point d'autre grandeur, & preſque d'autre être que celui des objets qui frappent nos ſens. Et ce qui paroît plus étrange, eſt que lors même qu'on ſe porte à s'occuper des choſes temporelles par l'ordre de Dieu, par

CHAP. II.

le mouvement de ſa grace, & par le motif de l'obéïſſance que l'on lui doit, & que l'on a rapporté d'abord à ſon honneur & à ſa gloire l'application que l'on donne à ces objets, l'inclination que nous y avons ne laiſſe pas d'effacer peu-à-peu cette premiere intention, & de nous y attacher par le plaiſir que nous y prenons; de ſorte que ces emplois exterieurs, quoiqu'entrepris par l'ordre de Dieu, nous détournent inſenſiblement de lui, & nous rempliſſent des creatures, à moins que nous ne faſſions de grans efforts pour arrêter cette impreſſion.

Voilà la principale des tentations de cette vie, & la ſource de toutes les autres, ou plutôt c'eſt une tentation univerſelle qui eſt renfermée dans toutes les tentations particulieres.

Il eſt bien viſible par-là que le remede le plus naturel à cette tentation generale, ſeroit de nous rendre les choſes ſpirituelles plus préſentes qu'elles ne ſont, & de les concevoir d'une maniere qui nous en fît mieux comprendre la grandeur; d'en renouveller ſans ceſſe la penſée dans notre eſprit, & d'étouffer par-là l'impreſſion ſi violente que les choſes corporelles & paſſageres y font. Mais comme ces objets ſpirituels ne ſe preſentent pas par eux-mêmes, & que la liaiſon qu'ils ont avec les choſes corporelles n'eſt pas ſenſible, il faut que l'ame y ſupplée par tous les moyens qu'elle en peut trouver.

Ces moyens ſe reduiſent à deux: l'un general, & l'autre particulier. Le premier,

eſt de contraindre ſon eſprit par une volonté vive & forte de s'appliquer à Dieu, & de le retirer comme par force de la vûe des creatures pour l'attacher à celle des objets ſpirituels. CHAP. II.

Le ſecond eſt de faire en ſorte par une ſainte induſtrie, que tous les objets qui nous environnent, & qui frappent nos ſens, y renouvellent l'idée de Dieu, & nous faſſent ſouvenir de ce qu'il eſt & de ce que nous lui devons.

Pour réüſſir dans ce dernier moyen, qui comprend auſſi la pratique du premier, il faut tâcher d'imprimer vivement dans notre eſprit les divers rapports que les objets exterieurs ont avec Dieu, & de lier tellement ces idées enſemble, que les choſes du monde ne ſe preſentent jamais à nous, ſans exciter l'idée de celle de Dieu.

Il n'eſt pas beſoin pour cela d'inventer des liaiſons arbitraires. Il n'y a qu'à voir celles qui ſont effectives. C'eſt-à-dire qu'il n'y a qu'à concevoir que Dieu remplit, ſoutient, meut, conduit le monde viſible; qu'il nous parle par toutes les creatures; qu'il eſt la regle unique & inviolable de nos actions; & qu'il nous peut ſeul défendre des tentations qu'elles nous cauſent, & à s'accoutumer ainſi à ne voir plus ces créatures ſans voir en même-tems en elles & par elles celui auquel elles ont un rapport ſi intime & ſi eſſenciel.

CHAPITRE III.

Premiere maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, tirée de la dépendance qu'a l'être des creatures de celui de Dieu.

LEs qualités des créatures peuvent être differentes, & avoir ainſi divers rapports avec Dieu : mais comme, elles conviennent toutes dans l'être, elles ont toutes par cet être qu'elles ont reçu & qu'elles reçoivent ſans ceſſe de Dieu, une liaiſon intime avec lui, par la dépendance qu'elles en ont.

Ainſi toute créature par ſon être même nous doit faire ſouvenir de Dieu, & elle en eſt un ſigne naturel. Mais pour imprimer plus vivement cette verité dans notre eſprit, il eſt bon de conſiderer que tous ces corps qui frappent nos ſens, qui nous paroiſſent avoir tant d'éclat & tant de beauté, que nous prenons preſque pour les ſeuls êtres réels qui ſoient au monde, parcequ'il n'y a que ces ſeuls êtres qui nous avertiſſent qu'ils y ſont, ne participent neanmoins à l'être que d'une maniere très-imparfaite. Non ſeulement ils n'ont point en eux la cauſe de leur ſubſiſtance, & ils ont beſoin que la main toute-puiſſante qui les a crées, les ſoutienne & les rire ſans ceſſe du néant, ſans quoi ils y retomberoient à tous momens, par cela ſeul qu'elle ceſſeroit de leur donner l'être : mais cet être même qu'ils reçoivent, eſt tellement

ment borné en toutes choſes, qu'il tient bien plus du rien que de l'être, puiſque nous y appercevons un néant infini de toutes les perfections qu'ils n'ont pas. De plus, comme ils ſont deſtitués d'intelligence, ils ſont à leur propre égard comme s'ils n'étoient point; & s'ils ſont pour nous, ils ne ſont pas pour eux-mêmes. CHAP. III.

Si des corps on paſſe aux eſprits creés, on y trouve la même impuiſſance de ſubſiſter par ſoi-même, & le même beſoin de recevoir continuellement leur être de Dieu. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas le défaut de ne ſe pas connoître, & que leur connoiſſance s'étend à quelques objets; mais les bornes en ſont ſi étroites, que ce qu'ils connoiſſent n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qu'ils ignorent.

L'imperfection de l'être de toutes les créatures nous doit ſervir de degré pour concevoir qu'outre ces êtres materiels & ces eſprits bornés, il y a un être immateriel & ſans bornes, qui eſt la ſource de tout être & de toute connoiſſance; qui ne dépend de rien & dont tout dépend; qui eſt immenſe, infini, neceſſaire, tout-puiſſant; qui eſt grand ſans quantité, bon ſans qualité, éternel ſans viciſſitude de tems, qui ſans changement produit tous les changemens des créatures, qui eſt toujours en repos ſans ceſſer d'agir, qui connoît tout, & tout à la fois, qui eſt par tout & dans tout, ſans être renfermé en rien, qui nous eſt plus intime que nous-mêmes, & qui nous donne ſans ceſſe, comme dit S. Paul, la vie, le mouvement & l'être. *Act.* 17. 28.

CHAP. III.

C'eſt cet être infini qui eſt le Dieu que nous adorons. Toutes les créatures nous le montrent, puiſqu'elles ſortent de lui, & qu'elles reçoivent continuellement de lui tout ce qu'elles ſont. Mais comme nous ſommes portés par le poids de notre corruption à nous arrêter aux effets ſans penſer à la cauſe toute-puiſſante qui les produit, & à nous remplir du vain éclat des créatures, en oubliant la beauté ſouveraine dont elles empruntent le peu qu'elles en ont, pour reſiſter à ce funeſte aveuglement, nous devons dire à toutes les créatures qui nous environnent, & à tout ce que le monde a de beau, d'éclatant & de charmant; vous n'êtes pas mon Dieu, ce n'eſt pas de vous que vous tenez l'être, & vous n'en avez que ce que vous en donne ce Dieu qui eſt caché dans vous, & que nous ne voyons point.

Nous devons ſouvent conſiderer Dieu comme une mer infinie qui contient & conſerve toutes choſes, & nous regarder comme des poiſſons, ou plutôt comme des atômes qui y ſont abîmés, & dont l'être diſparoît en quelque ſorte dans l'immenſité de cet être ſouverain qui les engloutit.

Si nous étions bien accoutumés à ces penſées, tant s'en faut que les créatures nous portaſſent à l'oubli de Dieu, qu'elles nous le remettroient continuellement devant les yeux. Nous l'adorerions ſans ceſſe par des regards & des mouvemens ſecrets. Nous nous aneantirions ſans ceſſe en ſa préſence par la vûe de ſa grandeur & de

notre petiteſſe. Nous nous ſervirions de tous les objets ſenſibles pour lui renouveler nos hommages. Comme il eſt par-tout, nous le trouverions par-tout, dans les cieux, dans la terre & dans l'enfer même : *Si aſcendero in cælum, tu illic es : ſi deſcendero in infernum, ades.* Tout l'univers nous repreſenteroit la magnificence de ſa gloire, & ce ſeroit pour nous un temple qui nous exciteroit à nous tenir dans le reſpect dû à la grandeur de celui à qui il eſt conſacré. Nous ne croirions jamais être ſeuls, puiſque nous nous verrions toujours en la préſence de Dieu, & toutes nos actions, toutes nos penſées, tous nos mouvemens expoſés à ſes yeux divins. Enfin nous tâcherions au-moins d'imiter la modeſtie, la retenue, le reſpect, l'attention de ceux qui ſont en la préſence des Rois de la terre, & nous n'aurions pas la hardieſſe de faire en la préſence de Dieu, ce qui peut attirer ſa colere contre nous, comme on ne voit perſonne qui faſſe volontairement en préſence des Rois, ce qu'il ſait leur être deſagreable, & dont il peut être puni ſur le champ.

CHAP. III.

Pſalm. 138. 8.

Il n'y a rien de ſi commun que ces penſées, mais il n'eſt rien de plus rare que d'en faire l'uſage qu'on devroit, & de s'en ſervir pour retirer ſon eſprit de la diſſipation que la vûe du monde lui cauſe, pour l'empêcher de ſe livrer aux objets des ſens, pour compoſer ſon interieur & ſon exterieur, & pour ſe mettre en l'état où l'on voudroit être ſi Dieu nous étoit viſiblement préſent.

Cela n'arrive que parcequ'on penſe ra-

CHAP. III.

rement à ces verités, qu'on les conçoit foiblement, & que l'on n'en eſt point vivement touché. C'eſt donc ce que nous devons demander à Dieu, & à quoi nous devons travailler par des reflexions continuelles qui puiſſent les imprimer fortement dans notre eſprit & dans notre cœur.

CHAPITRE IV.

Second moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de conſiderer en toutes choſes ſa providence.

LA foi ne nous découvre pas ſeulement Dieu dans le monde ſoutenant tous ſes ouvrages, & leur donnant continuellement l'être en qualité de Créateur; elle nous le fait voir auſſi comme Roi dans ſon Royaume, reglant & conduiſant juſques aux moindres choſes avec un empire ſi abſolu, & une force ſi invincible qu'aucune créature ne peut ſe ſouſtraire à ſes ordres, ni s'empêcher de contribuer par tout ce qu'elle fait de bien & de mal à l'execution de ſes volontés.

Cette verité nous donnant lieu de regarder toutes les creatures comme des inſtrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen par-conſequent de nous élever à Dieu par-là, & de l'adorer comme le veritable auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux ſont également

propres pour renouveler cette idée. Car Dieu eſt le veritable auteur des uns & des autres. Il eſt auteur des biens que nous recevons par le miniſtere des créatures, puiſque c'eſt lui qui nous les deſtine, & qui nous les procure par un ordre exprès de ſa volonté, ſans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes enſemble ne nous pourroit être qu'inutile. Et il n'eſt pas moins auteur des maux qui nous arrivent, puiſque c'eſt ſa juſtice qui nous y condanne, & qui emploie ou les hommes, ou d'autres cauſes ſecondes pour l'accompliſſement de ſes volontés ſur nous. CHAP. IV.

Il faudroit donc changer ſur cela notre langage ou au-moins nos penſées, & au-lieu que nous n'avons que les creatures dans l'eſprit, que nous rapportons tout, que nous leur attribuons tout, il ſeroit juſte de remonter en toute occaſion à la veritable cauſe de tous les évenemens, & de donner à Dieu dans notre penſée la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde.

Il ne faudroit donc point penſer ſimplement qu'un tel homme eſt mort par tel & tel accident, que l'un a été emporté par la fiévre, l'autre par la peſte; mais il faudroit regarder Dieu dans la mort des hommes, comme ſe ſervant de ces divers moyens pour l'execution de l'arrêt qu'il a prononcé contre chacun d'eux.

Il ne faudroit de même jamais dire que nous avons perdu notre bien par l'injuſtice d'un autre; mais il faudroit dire que Dieu s'eſt ſervi de la malice d'un ennemi

CHAP. IV.

pour nous ôter ce que nous mérritions de perdre.

Gardez-vous bien, dit ſaint Auguſtin, de rapporter à d'autres qu'à Dieu vos afflictions. Car le diable même ne ſauroit vous faire le moindre mal ſans la permiſſion de celui qui poſſede la ſouveraine puiſſance, & qui s'en ſert ou pour punir ou pour corriger les hommes; pour punir les impies, pour corriger ſes enfans. *Prorſus*, dit ſaint Auguſtin, *ad Deum tuum refer flagellum tuum, quia nec diabolus tibi aliquid facit, niſi ille permittat qui deſuper habet poteſtatem, aut ad pœnam, aut ad diſciplinam; ad pœnam impii, ad diſciplinam filii.*

Aug. in Pſ. 31. conc. 2. n. 26.

Par ce moyen nous verrions Dieu partout & en toutes choſes, puiſqu'il n'y a rien qui ne ſoit reglé par ſa providence; & ce qui eſt admirable, nous n'y verrions en un ſens rien que de juſte, puiſque rien n'arrive que par l'ordre de ſa volonté, qui eſt toujours juſte.

Ainſi toutes les hiſtoires deviendroient pour nous des hiſtoires de Dieu, tous les hommes des Miniſtres de Dieu, tous les évenemens des arrêts de Dieu, dans leſquels par-conſequent nous ne trouverions jamais rien dont nous puſſions nous plaindre avec juſtice.

Eſſais de Mor. t. 1. tr. 2. part c. 2. p. 112

Quelle paix, quelle ſoumiſſion, quelle aſſurance cette verité ne devroit-elle point produire dans nos eſprits? Devroit-on craindre dans un vaiſſeau, dont Dieu ſeroit le pilote? Or c'eſt ce qu'il eſt dans le monde à l'égard de tous les hommes. Il les

conduit tous à la fin à laquelle ils ſont deſtinés, par des voies infaillibles, & dont aucun ne ſe détourne jamais. CHAP. IV.

Il eſt vrai qu'il porte les uns & laiſſe aller les autres ; parcequ'il eſt l'auteur de la voie des uns, & qu'il ne fait que permettre aux autres de marcher par la voie qu'ils choiſiſſent par eux-mêmes. Mais ces permiſſions ne nous donnent pas moins lieu de l'adorer, & de nous ſoumettre à ſes ordres, que les effets qu'il produit par lui-même, & où les créatures ont moins de part, puiſqu'il ne s'en ſert pas moins pour l'execution de ſes deſſeins, & qu'il les regle & les borne à la meſure qui eſt neceſſaire pour les faire réüſſir.

Afin que la vûe de la providence divine produiſe en nous cette attention continuelle à Dieu, dont nous parlons preſentement, il ne faut pas ſe contenter de la reconnoître & de l'adorer dans les grans évenemens ; mais comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de ſi petite rencontre qui ne ſoit ordonnée de Dieu, il faut s'accoutumer à l'honorer en tout, & à lui rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

Il ne ſuffit donc pas de dire comme David, dans les grandes calomnies publiées contre nous, & dans les grans outrages qu'on nous fait, que Dieu a commandé à ceux qui nous traitent de la ſorte, de nous outrager & de nous calomnier ; c'eſt à-dire, qu'il leur a permis de le faire pour notre bien ; mais il faut dire dans les petites incommodités de la vie commune, que

CHAP. IV.

c'eſt par l'ordre de Dieu qu'elles nous arrivent, qu'un homme nous parle durement & incivilement, qu'un autre nous raille mal-à-propos, qu'un ami nous neglige, nous oublie, nous traverſe, qu'on nous laſſe par des viſites incommodes, qu'on nous importune par des prieres injuſtes ou inutiles.

Il faut de même reconnoître cet ordre de Dieu, dans les moindres bienfaits que nous recevons des créatures ; dans les moindres bons ſuccès qui arrivent à nous ou à nos amis ; dans les moindres connoiſſances que l'on fait ; dans les moindres rencontres qui choquent ou favoriſent nos deſirs ; & enfin il faut le reconnoître dans les choſes dont nous ne découvrons ni le bien ni le mal, en ne laiſſant pas d'ignorer la profondeur des jugemens de Dieu, qui attache quelquefois l'execution de ſes plus importans deſſeins, à des rencontres qui paroiſſent fortuites & indifferentes, & dans leſquelles la prudence humaine ne ſauroit découvrir ni avantage ni deſavantage.

Ainſi nous nous conſerverons dans une eſpece d'oraiſon continuelle en voyant agir Dieu dans toutes choſes, & adorant en tout la conduite qu'il lui plaît de tenir ſur nous & ſur toutes les créatures.

CHAPITRE V.

Troiſiéme moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de conſiderer ce que toutes les créatures ont de Dieu, & ſur tout les perſonnes avec qui l'on traite.

COmme Dieu s'eſt peint dans tous ſes ouvrages, qu'il y a répandu les traits & les caracteres de ſes divines perfections, & qu'il l'a fait même dans le deſſein que nous nous en ſerviſſions comme de degrés pour nous élever juſques à lui, c'eſt ſeconder ſes intentions, que de remarquer dans chaque créature ce qu'elle a de Dieu, de reconnoître Dieu en elle, & de remonter par elle à la ſource de ſes perfections, qui eſt Dieu même.

Je ne parlerai point ici des images de la divinité que l'on peut trouver dans les créatures privées de raiſon, quoiqu'il ſoit juſte qu'ayant été ſi ſouvent employées par l'Ecriture pour figurer les divers attributs de Dieu, nous nous ſervions du rapport qu'elles y ont, pour exciter en nous le ſouvenir de ce qu'elles repreſentent.

Je me contenterai d'expliquer de quelle ſorte on peut voir & honorer Dieu dans les hommes, & s'en ſervir pour ſe tenir en ſa préſence, au-lieu que ſouvent il n'y a rien qui nous en détourne plus que le commerce que nous avons avec eux, parcequ'ils nous rempliſſent l'eſprit, non-ſeulement de l'image de leurs corps, mais des

CHAP. V.

idées de leur jugement & de leurs passions, qui en font naître souvent de semblables en nous.

Tous les hommes generalement entant qu'hommes, nous peuvent servir à connoître Dieu, puisqu'il a gravé son image dans leur nature même, qu'ils sont tous capables de le posseder, & que ne sachant d'aucun qu'il ne soit pas du nombre des prédestinés, nous les pouvons tous regarder comme devant être éternellement transformés en Dieu.

Mais outre cette qualité generale qui est commune à tous, on voit & on distingue Dieu dans les divers états des hommes, par des caracteres particuliers qui nous en impriment une idée plus vive.

Rom. 13. 1. *Joan.* 3. 17. *Jac.* 1. 17. 1. *Cor.* 3. 16. *Col.* 1. 24. *Matth.* 26. 40.

On les peut aisément reconnoître par ces principes que l'Ecriture nous fournit: *Que toute puissance vient de Dieu: Que l'homme ne peut rien avoir, s'il ne lui est donné du Ciel: Que toute grace excellente & tout don parfait vient d'enhaut, & descend du Pere des lumieres: Que nous sommes les temples du Saint-Esprit: Que l'Eglise est le corps de* Jesus-Christ, *que ce que l'on fait aux membres de* Jesus-Christ, *on le fait à* Jesus-Christ *même.*

A la faveur de ces lumieres divines on peut trouver & honorer Dieu dans les Rois, dans les Princes, dans les Magistrats, dans les Superieurs Ecclesiastiques, & même dans les hommes injustes & violens, parcequ'on y trouve la puissance, dont les hommes peuvent bien être les instrumens & les ministres, mais qui ne leur appar-

tient jamais. Et c'eſt-pourquoi Judith l'a reconnue dans Holoferne, en lui diſant *qu'il avoit en lui la puiſſance de Dieu pour le châtiment des méchans.* VIRTUS *Dei quæ eſt in te ad correptionem omnium animarum errantium.* CHAP. V. *Judith.* 11. 5.

Quand on voit donc les richeſſes entre les mains des riches, on doit penſer qu'ils en peuvent bien être les œconomes & les diſtributeurs, mais qu'ils n'en ſont jamais les proprietaires & les maîtres; parceque le domaine en demeure toujours à Dieu, qui les leur ôte quand il lui plaît pour les donner à d'autres, par le droit inalienable de ſa ſouveraineté. Ainſi en les voyant on doit élever ſon eſprit à celui qui les a établis diſpenſateurs des ces biens, & qui leur fera rendre un compte exact de leur adminiſtration.

On ne voit pas ſeulement Dieu dans les méchans, par la part qu'ils peuvent avoir à ſa puiſſance, à ſes richeſſes & aux autres dons qui leur peuvent être communs avec les bons. Jeſus-Chriſt eſt auſſi en eux en pluſieurs autres manieres. Il eſt en eux, comme dit un excellent Auteur * pour les punir dans ſa fureur. Et où eſt le ſerviteur qui ne tremble, quand il voit ſon maître en colere, & qu'il condanne aux fers & à la mort un méchant ſerviteur, principalement s'il merite lui-même d'être repris & s'il ſe ſent auſſi coupable! Il eſt en eux pour l'accompliſſement de ſes deſſeins que nous ignorons. Et qui n'aura du reſpect pour les ordres ſecrets du Prince, quand on voit que tout ſe remue, &

* *M. Hamon. Traités de pieté t. 2. p. 321.*

CHAP. V.

» qu'on ne ſait ce qu'il veut faire ? Il eſt en » eux pour nous éprouver, & pour recon- » noître ſi nous lui ſommes fidelles. Et qui » ne veillera ſur ſoi-même, & ne ſe tien- » dra dans la modeſtie & le recueillement » dans ce tems de tentation ? Il eſt en eux » pour nous faire avancer, parceque nous » nous arrêtons trop ; & que leur com- » miſſion porte de nous preſſer. Et qui » oſera s'en prendre à eux, & ne tâchera » plutôt de récompenſer le tems perdu ? » Il eſt en eux pour nous guerir. Et qui ne » doit recevoir le remede de Dieu avec ſou- » miſſion & avec patience, ſans s'arrêter au » raſoir qui coupe, qu'il faut conſiderer » comme un inſtrument de ſanté, & reve- » rer la main qui l'emploie ? Il y a des per- » ſonnes qui baiſent le medicament qu'on » leur donne, tant ils le reçoivent avec » joie, dans l'eſperance qu'ils ont de ne » plus languir. Il eſt en eux enfin pour » nous récompenſer. Ce ſont eux qui nous » mettent la couronne ſur la tête. Faut-il » donc s'offenſer s'ils le font un peu rude- » ment, puiſqu'en cela même ils augmen- » tent notre récompenſe ?

Mais ſi l'on peut voir Dieu dans les méchans mêmes ; combien le peut-on voir encore plus facilement dans les bons & dans les juſtes ? Il n'y eſt pas ſeulement, il y agit, il y parle. Quand les membres de Jeſus-Chriſt ſont remplis de ſon Eſprit, il y eſt preſque ſans voile & d'une maniere palpable, parcequ'on l'y peut voir comme avec les yeux, puiſque nous ſavons que c'eſt lui qui fait en eux tout le bien qu'ils peuvent

faire : *Domine dabis pacem nobis, omnia enim opera nostra operatus es in nobis.* Leur douceur est sa douceur, leur patience est la sienne. Quand ils parlent, c'est lui qui regle les mouvemens de leur langue. Quand ils brûlent de charité, c'est lui qui l'allume. C'est lui qui est leur charité & toute leur vertu. CHAP. V. *Isai.* 26. 12.

Pourquoi n'avons-nous donc pas soin de diversifier nos mouvemens envers Dieu, selon les diverses graces que nous remarquons dans les ames justes ? Et enfin pourquoi la vûe de tous les Chrétiens n'excite-t-elle pas en nous le souvenir de Jesus-Christ qui est leur chef, qui les a unis à son corps, & qui les a rendus ses freres & ses coheritiers ? Ne sommes-nous donc pas bien inexcusables si nous oublions Dieu, puisqu'il se presente à nous en tant de manieres & qu'il est par-tout devant nous, en tout tems, en toutes sortes d'états. Il « se presente à nous, dit l'Auteur que nous « avons déja cité, dans les grans, afin de « nous étonner. Il se presente dans les pau- « vres, afin de nous faire compassion. Il « se sert de l'aversion de ceux qui ne nous « aiment pas, pour nous faire gagner da- « vantage. Il se sert de l'occasion de la na- « ture, & de ceux que nous aimons, pour « commencer de se faire aimer de nous. Il « se fait voir dans les personnes inconnues, « & qui nous sont indifferentes, afin qu'é- « tant sans passion en ce qui les regarde, « nous le voyions plus facilement, & que « rien ne nous en fasse détourner les yeux. « Il est dans tous ses membres, il est par- «

„ tout, afin que nous le voyions par-tout,
„ & par-tout nous fermons les yeux, afin
„ de ne les pas voir.

Il faudroit donc tâcher de regarder tous ceux avec qui nous avons quelque commerce, par quelqu'un de ces caracteres de Dieu, de nous en ſervir pour nous élever à lui & pour lui demander la grace de leur parler comme il faut, & pour écouter avec plus de douceur, de docilité & de reſpect tout ce qu'ils nous diſent, ce qui rendroit toutes nos converſations ſaintes & édifiantes.

CHAPITRE VI.

Quatriéme maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'être attentif aux inſtructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.

LA vigilance chrétienne n'ouvre pas ſeulement les yeux de l'ame aux objets ſpirituels, elle ouvre encore ſes oreilles aux inſtructions que Dieu nous donne. Il y en a qui ſont en quelque ſorte entendues exterieurement par tout le monde, & ce ſont celles qui s'adreſſent directement à nous, comme les avertiſſemens qui nous ſont donnés par les Prédicateurs, ou par ceux qui nous font la charité de nous marquer nos devoirs, & de nous faire connoître nos défauts. Et l'effet de la vigilance chrétienne à l'égard de celle-là, eſt qu'elle ne nous les fait pas regarder & recevoir comme venant des hommes, mais comme

nous étant données de Dieu par leur ministere, suivant ce principe indubitable dans la Theologie de saint Augustin, que Dieu est le seul maître de la verité, de quelque maniere qu'il nous la fasse connoître. CHAP. VI.

Mais il y a d'autres instructions que Dieu nous donne, d'une maniere plus cachée & plus difficile à entendre, & ce sont celles dont parle l'Ecriture, quand elle dit que la Sagesse crie au-dehors, & qu'elle fait entendre sa voix dans les rues: *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem suam.* Ce sont celles, dis-je, qui sont gravées dans les passions & dans les actions communes des hommes, & dans tous les accidens qui leur arrivent. Dieu parle par tout cela, & il parle d'une maniere très-vive, très-forte, très-efficace: mais ce n'est que pour ceux qui ne dorment pas, qui sont attentifs à sa voix, & qui desirent de l'entendre. Non-seulement il parle, mais il parle continuellement, parcequ'il n'y a rien de ce qui arrive dans le monde, qui ne soit propre à instruire un homme de bien, qui veille sur soi-même, & qui a soin de rapporter à son édification tout ce qu'il voit ou qu'il apprend. *Prov.* 1. 20.

Car que voit-on, par exemple, dans le monde, que des vertus, des vices, des biens, des maux, des prosperités, des adversités, des élevations, des décadences, des passions, des égaremens? & qu'y a-t-il en tout cela par où Dieu ne parle à ceux qui l'écoutent?

Il expose les vertus à nos yeux pour nous

CHAP. VI.

porter à les imiter, pour nous faire voir combien nous en ſommes éloignés, pour nous donner eſperance d'y parvenir. Et c'eſt comme s'il nous diſoit: Voilà ce qu'il faut faire, voilà ce que vous ne faites pas. Voilà ce que vous devez eſperer. *Tu non poteris quod iſti, quod iſtæ?* Il nous montre par la rareté de ces vertus que la grace eſt rare, qu'il la faut demander avec ardeur & avec perſeverance, qu'il faut craindre de la perdre; mais qu'il ne faut pas deſeſperer de l'obtenir.

Confeſ. l. 8. c. 11. n. 17.

Il nous inſtruit de la corruption & de la foibleſſe de l'homme par les vices & par les pechés dont il permet que nous ſoyons ſpectateurs. Il nous montre ce que nous ſommes par nous-mêmes, & l'état où nous devons craindre de tomber.

Il nous fait voir par les biens du monde dont il comble quelques-uns, le néant & la vanité de la felicité temporelle, en nous donnant lieu de conſiderer les miſeres qui y ſont attachées, & qui ſervent de matiere aux divines reflexions que le Saint-Eſprit a fait écrire à Salomon dans le livre de l'Eccleſiaſte. Il nous découvre ces heureux, plongés dans le dégoût de leur bonheur, travaillés de mille inquietudes & de mille ſoins, & s'efforçant vainement d'arrêter une felicité qui leur échape à tous momens, & qui eſt toujours prête de finir.

Il nous fait voir l'aveuglement qu'elle produit, l'averſion de la verité qui l'accompagne, les égaremens où elle engage, la dureté du cœur qu'elle cauſe, l'entrée qu'elle donne à toutes ſortes de vices, &

les obſtacles qu'elle met à tous le moyens du ſalut. CHAP. VI.

Tant de miſerables dont le monde eſt plein, & qui frappent nos yeux à toute heure, devroient être pour nous, ſelon l'Evangile, autant de Prédicateurs de la penitence, puiſqu'il nous donne lieu de faire la même reflexion que Jeſus-Chriſt fit faire aux Juifs ſur le ſupplice de certains Galiléens, & ſur la mort de ceux qui furent accablés par la tour de Siloé. *Penſez-vous*, leur dit-il, *que ces gens fuſſent plus coupables que les autres hommes? Ils ne l'étoient nullement. Si vous ne faites donc penitence, vous perirez tous auſſi-bien qu'eux.* *Luc.* 13. 1. 5.

Nous devrions ainſi nous dire à nous-mêmes, à la vûe de tant de gens qui gemiſſent ſous le poids de leur miſere: Eſt-ce que nous nous imaginons que nous ſommes moins coupables qu'eux? Quelle raiſon aurions-nous de le croire? Il n'y a donc point d'autre voie que la penitence qui nous puiſſe faire éviter les châtimens effroyables que la juſtice de Dieu reſerve aux pecheurs, & dont ces maux qu'il expoſe à nos yeux dès cette vie, ne ſont que de legers commencemens.

Dieu ne nous dit pas ſeulement par les miſeres des hommes, que c'eſt ainſi que les orgueilleux meritent d'être traités: que nous avons à craindre bien d'autres châtimens dans le tems de ſa rigueur, puiſqu'il punit déja ſi ſeverement les hommes dans le tems de ſa miſericorde; mais il nous dit de plus que ce monde rempli de tant de maux ne merite pas d'être aimé, que c'eſt

CHAP. VI.

un aveuglement prodigieux d'y être attaché tout miſerable qu'il eſt, & de ne ſe ſervir pas de ces miſeres inévitables pour ſe procurer un bonheur éternel.

Que nous diſent tant de morts que nous voyons tous les jours, ſinon que nous devons nous préparer continuellement à cette fin ſi proche & ſi terrible; & qu'au lieu que nos ſens, à force d'être frappés de ces objets y deviennent inſenſibles, notre raiſon au-contraire en doit être d'autant plus touchée, qu'ils ſont plus frequens, parce-qu'elle eſt avertie par-là que la mort nous menace à tout moment, & que tout le monde y eſt ſurpris?

Mais rien ne nous peut inſtruire davantage que les reflexions que nous pouvons faire ſur les paſſions des hommes, ſur les nuages qu'elles produiſent dans leur eſprit, qui leur dérobe la vûe des verités les plus claires & les plus ſenſibles, ſur les faux jours par leſquels elles les ſeduiſent en ne leur laiſſant voir qu'une partie de ce qui doit ſervir de fondement à leurs jugemens; ſur l'activité qu'elles leur donnent pour arriver à leur but; ſur les fatigues & les maux qu'elles leur font endurer; ſur la vanité de ce qu'elles leur font rechercher avec tant d'empreſſement, ſur les miſeres, & les inquietudes qu'elles cauſent par avance à ceux qui s'y abandonnent; ſur le déchirement & le deſeſpoir qu'elles produiſent, ou lorſque leur objet leur échappe, ou lorſque le cœur eſt partagé par divers deſirs contraires.

Et c'eſt ce qui nous donne lieu de voir

comme dans un tableau le ſaint aveuglement que le deſir d'être à Dieu devroit produire en nous pour toutes les raiſons humaines qui nous en pourroient détourner ; l'ardeur avec laquelle nous devrions tendre à cette fin ; l'activité que nous devrions avoir pour embraſſer tous les moyens qui nous y peuvent conduire, la patience avec laquelle on devroit ſouffrir tous les maux qui ſe rencontrent dans ce chemin, la ſolidité & la grandeur incomparable du bien auquel nous tendons. CHAP. VI.

Ce ſeroit une choſe infinie que de marquer en particulier toutes les inſtructions que nous pouvons tirer du commerce des hommes, & de la conſideration de leurs actions.

Il ſuffit de dire en general, qu'il n'y a point de livre qui en fourniſſe un ſi grand nombre, ni de ſi vives, & que les meilleurs livres même ne conſiſtent preſque que dans les reflexions que des gens éclairés ont faites ſur la conduite des hommes, & que nous pourrions faire comme eux, ſi nous y étions appliqués ; qu'elles ne ſe tirent pas ſeulement de l'exemple des perſonnes illuſtres, ni des actions éclatantes, mais des perſonnes les plus baſſes, & des actions les plus ordinaires ; qu'on peut apprendre à connoître les hommes & à ſe connoître par la conduite de ſes ſerviteurs, par les entretiens des payſans, des artiſans, des hommes, des femmes & des eſprits les plus petits & les plus bornés.

Mais afin que ces reflexions nous ſoient vraiment utiles, & qu'elles nous ſervent à

CHAP. VI. nous tenir dans la préſence de Dieu, il faut les regarder comme nous étant données de Dieu, qui eſt le Docteur de toute verité, comme dit ſaint Auguſtin, & qui nous la découvre par ſa lumiere, c'eſt-à-dire, par lui-même & dans lui-même. Il faut le prier en même-tems de nous les graver dans le cœur, de nous faire la grace de nous en ſervir pour notre conduite, de nous éloigner des défauts qu'il nous fait remarquer, de nous affermir dans les verités qu'il nous découvre, de nous les remettre dans l'eſprit & dans le cœur lorſqu'il ſe préſentera quelque occaſion de les pratiquer, & de ne pas permettre qu'elles ſoient étouffées ni obſcurcies par nos paſſions.

Il ne faudroit qu'être fidelle à cette pratique, pour allier les offices de Marthe & de
Luc. 10. Marie, pour être toujours aux piés de Jeſus-Chriſt, en même-tems que nous ſerions le plus occupés aux choſes exterieures, & pour pouvoir dire veritablement que nous écoutons Dieu en même-tems que nous écoutons les hommes, puiſque nous n'entendrions en quelque ſorte que la voix de Dieu dans celle des hommes, & que nous ne verrions que Dieu en eux.

Il eſt vrai que ce que Dieu dit ainſi par les hommes, eſt ſouvent bien éloigné du ſens immediat de leurs paroles. Car, par exemple, lorſqu'ils nous entretiennent de diſcours vains & inutiles, Dieu nous dit par ces diſcours mêmes, ce que David dit
Pſ. 118. par ces paroles: *Les fables que les méchans*
v. 85. *me content ſont bien éloignées de la ſolidité de*

votre loi. Mais cela n'empêche pas que ces paroles des hommes ne ſoient le moyen dont Dieu ſe ſert pour nous faire entendre cette verité, & qu'elles ne nous ſervent ainſi à nous appliquer à Dieu & à le prier, pourvu qu'en les entendant, nous ſoiyons attentifs à la lumiere interieure, qui nous apprend à en juger ſelon la verité, & qui eſt la voix par laquelle il ſe fait entendre à nos eſprits.

CHAPITRE VII.

Cinquiéme moyen, qui eſt de conſulter la verité éternelle ſur chaque action de la journée.

MAis entre toutes les diverſes manieres de ſe tenir en la préſence de Dieu, il n'y en a point de plus neceſſaire que celle qui conſiſte à le conſulter ſans ceſſe ſur tout ce qui ſe preſente à notre eſprit, & principalement ſur nos actions, comme la regle éternelle & immuable par laquelle on en doit juger.

C'eſt en cela que ſaint Auguſtin fait conſiſter l'idée de ce Sage, dont il parle au troiſiéme livre de la Trinité, & dont il dit: *Que conſultant la loi de Dieu ſur toutes ſes actions, il n'en fait aucune qu'il ne voie dans cette verité qu'il la doit faire.* *Cap. 3.*

C'eſt en quoi ſaint Bernard met le premier degré de la contemplation, qui eſt ſans doute le plus neceſſaire & le moins ſujet aux illuſions. *Primus contemplationis* *Bern. ſerm. 5. de Diver. n. 5.*

CHAP. VII.

gradus iſte eſt, ut inceſſanter conſideremus quid velit Dominus, quid placeat ei, quid acceptum ſit coram ipſo. Le premier degré de la contemplation eſt de conſiderer ſans ceſſe ce que veut le Seigneur, ce qui lui plaît, ce qui eſt agreable à ſes yeux.

Regul. fuſius diſp. inter. 5.

Et ſaint Baſile dans ſes grandes Regles, fait voir que c'eſt le principal moyen pour vivre chrétiennement, pour conſerver dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu,

Pſ.15.8.

& pour obſerver ce que dit David: *J'avois continuellement le Seigneur devant les yeux.*

Mais pour comprendre l'utilité de ce moyen & la maniere de le pratiquer, il faut ſavoir qu'étant obligés par une infinité de titres, de ne rien faire qui ne tende à Dieu, de juger des choſes comme Dieu en juge, d'en avoir les ſentimens qu'il veut que nous en ayons: Ce rapport de nos actions à Dieu, & cette conformité de nos jugemens & de nos ſentimens à ſa verité, ne conſiſte point dans des deſirs ſteriles, ni dans des oblations ſans effet, ni dans des directions imaginaires d'intention, mais à ne rien faire que parceque Dieu nous l'ordonne, & à regler effectivement nos jugemens & nos mouvemens ſur ſa verité & ſur ſa juſtice.

Mais comme cette juſtice & cette verité ne nous ſont pas toujours connues; que les caracteres qui en étoient gravés dans le cœur de l'homme, ont été confondus & à demi effacés par le peché, & qu'ainſi il nous eût été difficile de les conſulter en beaucoup de rencontres; Dieu qui ne peut

dispenser les hommes de vivre selon sa verité, qui est leur regle immuable & essencielle, a voulu pour leur faciliter le moyen de la suivre, faire écrire ses loix dans les Ecritures, & principalement dans le nouveau Testament; afin qu'en les y lisant ils les puissent retracer dans leurs esprits. CHAP. VII.

Ainsi consulter Dieu sur ses actions, n'est autre chose que consulter les regles de l'Evangile, pour s'acquitter dans toutes les rencontres particulieres de ce que Dieu nous y demande. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait aucun tems, où il soit absolument libre de vivre à sa fantaisie, & qui ne soit reglé par aucunes loix: & si un payen a bien dit en suivant la raison naturelle : *Qu'il y a toujours quelque devoir à accomplir dans toutes les parties de notre vie:* NULLA *pars vitæ vacare officio potest;* on le peut dire avec bien plus de raison en suivant les principes de la Religion chrétienne. *Cicer.*

Lors même qu'on se porte à user des indulgences que Dieu permet, on ne s'y doit porter que parceque Dieu les permet, que parceque nous sommes foibles, & que nous n'avons pas la force d'aspirer à la hauteur des conseils évangeliques. Et ainsi il faut toujours consulter les loix de Dieu, afin qu'en quelque maniere que nous agissions ce soit la verité & la charité qui soient notre regle, & non pas notre cupidité & nos caprices.

Il est vrai qu'on est souvent obligé d'obéir à des loix humaines & à des coutumes établies par la fantaisie des hommes,

CHAP. VII.

& à pratiquer ainſi diverſes choſes, qui étant indifferentes en elles-mêmes, ne nous ſont preſcrites que par des préceptes poſitifs, qui n'ont pas une verité fixe & invariable. Mais l'obligation d'obéir à ces loix ne vient point de ces loix mêmes. Elle vient d'une loi ſuperieure, c'eſt-à-dire, de la loi éternelle qui nous aſſujettit aux loix humaines avec certaines conditions; de ſorte que lorſqu'on les obſerve dans l'eſprit que l'on doit, on obéit effectivement à Dieu & à la juſtice éternelle, lorſqu'il ſemble que l'on n'obéit qu'aux hommes.

Le principal exercice d'un Chrétien, qui ſe diſpoſe à paſſer ſa journée chrétiennement, eſt donc de prévoir autant qu'il peut toutes les actions qu'il y doit faire, de les regler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour obſerver ces divines loix. Mais il ne ſuffit pas de les conſulter une fois le jour, il faut renouveler ce regard vers la loi de Dieu, au-moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une reflexion expreſſe.

Ainſi nous ne devons former aucun deſſein nouveau, ni entrer dans aucune propoſition, ſans avoir conſulté la regle de nos devoirs, & ſans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre. Et cela ne ſe doit pas ſeulement entendre des grans deſſeins & des engagemens importans qui ſont rares, mais de tous les petits engagemens qui ſe préſentent, & de

toutes

toutes les petites affaires où nous prenons part. CHAP. VII.

On ne devroit, par exemple, jamais faire de visites sans avoir consulté si elles sont dans l'ordre de nos devoirs, & s'il y a quelque raison de charité ou de justice qui nous y engage. On ne devroit jamais faire de lecture, jamais écrire de lettres sans cette reflexion. On ne devroit rien donner, ni acheter, ni recevoir ; on ne devroit même rien dire qu'en examinant en même-tems si ce que nous disons est utile à quelque chose, & est conforme aux loix que Dieu nous a données pour nous regler dans nos paroles.

Mais il y a bien des choses à considerer dans cet examen pour ne s'y tromper pas, & pour pouvoir s'assurer que nos actions sont conformes à leur regle.

Il ne faut pas seulement considerer comment il faut faire les choses, mais s'il les faut faire. Et pour examiner ce point, il ne faut pas avoir égard seulement à la justice, & à la bonté des choses en elles-mêmes, mais au devoir particulier qui nous y engage. Dieu ne demande pas toute sorte de bien en tout tems, ni de toutes sortes de personnes ; & il y a des gens qui ne doivoient pas tant songer à remplir les devoirs de leur état, qu'à sortir de l'état qui oblige à ces devoirs.

Quoiqu'il semble que cet examen devant être fait avec beaucoup de maturité, ne puisse pas avoir lieu dans le cours des occupations d'une journée, il n'est pas neanmoins si difficile que l'on pourroit croire.

CHAP. VII.

Car ou celui qui examine s'il doit ſe porter à quelque action par rapport à ſon état, s'eſt aſſuré auparavant, autant qu'il lui a été poſſible par un examen ſerieux, s'il eſt dans l'emploi & dans l'état où Dieu le veut, ou il eſt convaincu qu'il n'y eſt pas, ou il en doute raiſonnablement.

S'il eſt aſſuré qu'il y eſt, il lui eſt facile de juger dans la plupart des choſes, ſi l'action qui ſe préſente y eſt conforme. S'il eſt convaincu qu'il n'y eſt pas, il doit ſe repentir à l'heure même de la temerité de ſon engagement, & ſe reſoudre à quitter cet état, s'il peut être quitté, & examiner enſuite ſi l'action dont il s'agit ſe doit faire par une perſonne mal entrée & mal engagée dans cet état. Car il y en a que l'on ne doit jamais faire, & d'autres que l'on peut faire en attendant que l'on ait quitté ſon emploi.

Un Prêtre, par exemple, doit quitter l'adminiſtration des Sacremens, hors le cas d'une neceſſité abſolue, dès le moment qu'il eſt convaincu qu'il eſt mal entré, & que le défaut de ſa vocation n'eſt pas reparé.

Au-contraire un Religieux mal appellé, doit accomplir les devoirs de ſon état, quelque défaut qu'il y ait dans ſon entrée. Et il en eſt de même des perſonnes mariées.

On doit juger à peu près de la même ſorte de celui qui douteroit, ſi ſa vocation eſt bonne, que de ceux qui ſont aſſurés qu'elle eſt mauvaiſe. Car il y a des choſes qu'il doit faire en attendant qu'il l'ait pu

examiner, & d'autres qu'il doit remettre jusques après cet examen; & souvent ce discernement n'est pas difficile. CHAP. VII.

Il est donc vrai, comme on a dit ailleurs, qu'en quelque état que soit un homme, dans quelque malheureux engagement qu'il soit entré; dans quelque tems & quelque moment qu'il fasse reflexion sur lui-même, & qu'il reconnoisse son malheur, il y a toujours une voie par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet état & à ce moment, & qui se termine au Ciel; c'est-à-dire, qu'il y a une suite de devoirs & d'actions que la Sagesse divine lui prescrit pour se tirer de cet état. Et ce qu'il est obligé de faire sitôt qu'il l'a reconnue, est de pratiquer le devoir qui est le plus proche de lui, & qui commence cette voie. Après qu'il y aura satisfait, il doit chercher la volonté de Dieu touchant ce qu'il doit faire à l'heure suivante, & le pratiquer avec fidelité; & en agissant ainsi il retournera infailliblement à Dieu. *Essais de Moral. I. trait. 2. part. 1. c. 9. p. 99.*

Mais lorsque l'examen de la vocation à l'état où l'on est, a été fait avec le soin qu'il merite, il n'est pas necessaire de le réiterer à tout moment. Et c'est-pourquoi ceux qui ont une assurance raisonnable d'être dans la place où Dieu les veut, ne sont plus obligés que d'examiner les choses qui se présentent, & ausquelles ils peuvent prendre part.

Ils en doivent juger, comme nous avons dit, en consultant la Regle. Mais il ne suffit pas encore qu'ils voient dans cette

CHAP. VII.

Regle qu'elles ſont bonnes en elles-mêmes, ni même par rapport à leur état; il faut qu'ils y voient de plus, qu'elles ſont bonnes par rapport à leur diſpoſition interieure, & à tous leurs autres devoirs.

Car il y a quantité de bonnes actions qui n'étant pas liées neceſſairement à nos devoirs, quoiqu'elles n'y ſoient pas contraires, ne doivent pas être entrepriſes, parcequ'elles ſurpaſſent les forces de notre vertu; qu'elles ont trop d'éclat; qu'elles nous expoſent trop, qu'elles nous engagent à une trop grande diſſipation.

Il y en a d'autres à l'égard deſquelles il faut attendre le tems de Dieu, qui n'eſt pas toujours prêt, comme Jeſus-Chriſt nous l'enſeigne dans l'Evangile.

Joan. 7. 6.

Et il y a même des actions de devoir, qui ceſſent de l'être, parcequ'elles empêchent de ſatisfaire à quelque devoir plus important. Et c'eſt ce qui cauſe ſouvent des doutes & des inquietudes aux plus grans Saints, qui ayant dans le cœur le deſir de ſuivre en toutes choſes la volonté de Dieu, ſont quelquefois empêchés à diſcerner quelles actions ils doivent préferer aux autres.

Epiſt. 80 *n.* 3.

Saint Auguſtin exprime cette peine dans une de ſes lettres à ſaint Paulin : *C'eſt*, dit-il, *un embarras où je me trouve ſouvent, & qui me cauſe des troubles, dans leſquels il eſt bien difficile de ne point faire de fautes. On ne veut pas quelquefois quitter l'action qu'on s'étoit propoſé de faire. Cependant quoiqu'elle ne fût pas mauvaiſe en elle-même, elle commence ſouvent de le devenir, par-*

CHAP. VII.

ce qu'elle nous empêche de ſatisfaire à une neceſſité plus grande & plus preſſante, qui ſe preſente & qui nous devroit porter à quitter ce que nous faiſions. Qu'il eſt difficile de ne ſe tromper jamais dans ces occaſions, & que l'on y éprouve bien la verité de ces paroles du Prophete! Qui eſt-ce qui peut comprendre le nombre de ſes fautes? Hic *non falli difficile eſt. Hîc omnino vox prophetica prævalet; Delicta quis intelligit?*

La raiſon qu'il en rapporte eſt que ce n'eſt pas ni par des voix du Ciel ni par des Prophetes, mais par des revelations & des extaſes, ni par des évenemens & des rencontres, que nous ſommes avertis que la volonté de Dieu n'eſt pas conforme à nos deſſeins & à nos reſolutions. *Nous avons, par exemple*, dit-il, *quelquefois deſſein de faire un voyage, & cependant il arrive une choſe que nous jugeons, en conſultant la verité, ne devoir pas abandonner. Ou au-contraire nous voudrions nous tenir en repos, lorſque la verité nous oblige de nous mettre en voyage contre notre inclination.* Et comme ces rencontres ſont frequentes, & qu'elles troublent ceux qui cherchent Dieu, ſaint Auguſtin prie ſaint Paulin de lui faire part de ſes penſées ſur ce ſujet, & de lui dire de quelle ſorte il croit qu'on ſe doit conduire en de ſemblables occaſions.

Il marque encore la même peine & le même embarras, dans ſon livre de la maniere de catechiſer ceux qui ne ſont pas inſtruits, & il enſeigne en même-tems d'une maniere admirable, la regle que nous devons ſuivre dans ces rencontres.

CHAP. VII. De Catech. rud. c. 14. n. 20.

Nous devons, dit-il, *regler & ordonner par notre lumiere la ſuite des actions que nous devons faire ; & ſi nous pouvons obſerver cet ordre, nous devons nous en réjouir, non parceque nous avons fait ce que nous voulions, mais parceque nous avons ſujet de croire que nous avons fait ce que Dieu vouloit. Mais s'il arrive quelque neceſſité qui oblige de troubler cet ordre, ſoyons flexibles & plions plutôt que de rompre, en prenant pour notre ordre celui que Dieu aura préferé. Car il eſt bien plus juſte de nous conformer à ſa volonté, que non pas de vouloir qu'il ſe conforme à la nôtre. Quand il s'agit de choiſir un ordre dans nos actions, n'eſt-il pas raiſonnable que ce qui eſt plus excellent l'emporte ſur ce qui l'eſt moins? Pourquoi nous plaindrons-nous donc que Dieu qui nous ſurpaſſe ſi fort en bonté & en excellence, l'emporte ſur nous ? Et pourquoi voudrions-nous être déreglés pour conſerver notre regle?*

Mais lorſque l'on n'eſt pas preſſé de quelque neceſſité particuliere, ce nous doit être une raiſon de préferer une occupation à une autre, de ce que nous nous la ſommes preſcrite en reglant notre journée, parcequ'elle a cet avantage ſur une autre, qu'en la préferant nous évitons la legereté, le deſordre & le changement, & qu'ainſi nous avons ſujet de croire que nous agiſſons d'une maniere plus conforme à la volonté de Dieu, dont toutes les œuvres ſont ordonnées.

C'eſt ce qui a fait établir à ſaint Auguſtin ce principe important qui eſt le fondement de tout l'ordre qui s'obſerve dans les

Societés reglées, & même par tous ceux qui ne veulent pas vivre au hazard. *Le meilleur reglement eſt que toutes les occupations d'un jour ſoient diſtribuées dans un certain ordre, & aſſignées à certains tems, afin qu'elles ne troublent pas l'eſprit par leur confuſion & par leur deſordre.* IPSA EST *optima gubernatio, ut omnia ſuis temporibus diſtributa ex ordine gerantur, ne animum humanum turbulentis implicationibus involuta perturbent.*

CHAP. VII. *De oper. Monac. c. 18. n. 23.*

Mais il ne ſuffit pas de jetter la vûe ſur la loi de Dieu, pour regler le corps des actions, & pour décider ſi l'on doit s'y porter ou s'en éloigner ; il faut auſſi la conſulter pour y apprendre avec quel eſprit elles doivent être faites, quelles diſpoſitions elles demandent, afin de tâcher en les faiſant, d'entrer dans ces diſpoſitions.

Si l'on entretient, par exemple, une perſonne qui ait beſoin qu'on lui parle avec douceur, avec retenue, & d'une maniere ſerieuſe & édifiante, qui ſoit délicate ſur les moindres railleries, qui ſe bleſſe des jugemens un peu libres, quoique veritables & ſolides ; il faut d'abord conſulter la regle de la charité qui nous preſcrit ces devoirs, prier Dieu par un ſimple regard qu'il nous faſſe la grace de les obſerver.

Chaque occupation de la vie a ainſi ſes regles & ſes diſpoſitions. Elles doivent être toutes animées d'un certain eſprit, & c'eſt la verité qui nous en inſtruit. Il la faut donc conſulter ſans ceſſe, & la regarder comme le modelle & l'original que

CHAP. VII.

nous devons copier & repreſenter par nos actions.

Mais comme nous ne ſommes pas uniquement appliqués à nous, & que nous ſommes auſſi ſpectateurs des actions des autres, & de ce qui leur arrive, ce que l'on ne peut faire ſans former divers jugemens, & ſans avoir differens mouvemens ſur leur ſujet; il ne faut pas moins les regler ſur la verité & ſur la juſtice, parcequ'ils ne ſont pas moins capables d'être veritables, ou faux, juſtes, ou injuſtes, qu'ils purifient notre ame s'ils ſont équitables; qu'ils la ſouillent, s'ils ne le ſont pas; & que paroiſſant ſouvent au-dehors, ils ſont ordinairement la ſource du ſcandale ou de l'édification que nous cauſons.

Il faudroit donc s'accoutumer generalement à juger de toutes choſes ſelon la verité, & à ne ſouffrir en ſoi que les mouvemens que la verité produit, à ne faire paroître au dehors que des jugemens & des mouvemens reglés par la verité. Et pour cela il eſt neceſſaire de la connoître, & autant qu'il ſe peut de ne la point perdre de vûe, afin d'éviter les illuſions que cauſent les choſes du monde, quand nous les regardons ſans rapport à cette regle.

Pratiquer parfaitement cette regle c'eſt être veritablement ſage, & ſaint Bernard n'en avoit point d'autre idée: Donnez-moi, dit-il, un homme qui aime Dieu de tout ſon cœur, & qui le préfere à toutes choſes; qui s'aime ſoi-même & ſon prochain en tant qu'il aime Dieu, & ſes ennemis en tant qu'ils le peuvent aimer

In Cant. Ser. 50. n. 8.

un jour, dont le cœur se porte vers les « CHAP.
parens de sa chair, avec une affection « VII.
plus tendre, à cause de l'affection de la «
nature ; envers ceux qui l'ont instruit se- «
lon l'esprit, avec une affection plus a- «
bondante, à cause de l'excellence de la «
grace qu'il a reçûe par leur moyen ; qui «
embrasse ainsi avec un amour reglé par la «
verité, tous les autres objets de la chari- «
té, qui mépriſe la terre ; qui ait les yeux «
tournés vers le Ciel ; qui n'use de ce mon- «
de que comme n'en usant point, & qui «
distingue par un certain goût interieur les «
objets dont il faut jouir, de ceux dont il «
ne faut qu'user ; qui ne s'applique aux «
choses passageres que passagerement, qu'- «
autant qu'il le faut, dans les vûes qu'il «
faut, & parcequ'il le faut ; mais qui soit «
attaché aux choses éternelles par un a- «
mour stable & éternel. Donnez-moi, dis- «
je, un homme dans ces dispositions, & «
je ne ferai point de difficulté de l'appeller «
Sage, puisqu'il goûte chaque chose selon «
ce qu'elle est, & qu'il peut dire de lui-mê- «
me, avec verité & avec securité, *que Dieu* «
a ordonné en lui la charité. Mais où trou- «
verons-nous cet homme, & quand se- «
rons-nous dans cette disposition ? C'est «
avec larmes que je vous le dis. Jusqu'à «
quand cet état heureux ne sera-t-il connu «
de nous que par une foible odeur, qui «
nous vient comme de loin, sans que nous «
le puissions goûter effectivement ? Nous «
voyons de loin notre patrie, nous la sa- «
luons de loin, mais nous ne la possedons «
pas. O verité, patrie des exilés, & la fin «

CHAP. VII. de leur exil, je vous voi, mais je ne saurois entrer en vous, étant retenu par ma chair, & je ne suis pas digne d'être admis dans votre sein, étant souillé de pechés ? O VERITAS, *exsulum patria, exsilii finis ! video te, sed intrare non sinor carne retentus, sed nec dignus admitti, peccatis sordens.*

On voit avec quelle ardeur saint Bernard soupiroit après cet état. Et cette ardeur même avec laquelle il le desiroit, nous doit faire juger qu'il faisoit consister sa pieté à être dans une vigilance continuelle, afin de ne souffrir en soi aucuns mouvemens, ni aucuns sentimens qui ne fussent conformes à l'ordre de la charité qui nous est prescrit par les loix de Dieu.

Il est vrai qu'il est impossible pendant qu'on est encore sur la terre, de n'avoir jamais que des pensées raisonnables & des mouvemens justes, puisque la concupiscence qui vit toujours en nous, étant excitée par les objets, ne cessera jamais de produire de mauvais desirs & de mauvaises pensées.

Mais si nous ne pouvons pas nous empêcher de les sentir, nous pouvons au-moins les condanner & les desavouer sitôt que nous les sentons, & retenir ce tumulte au-dedans de nous, sans qu'il en éclate rien au-dehors. C'est ce que la verité nous ordonne, quand nous sommes ainsi agités par des passions que nous condannons. Et il ne faut pas craindre qu'il y ait de l'hipocrisie à ne faire paroître ainsi à l'exterieur que paix & tranquilité, lorsque nous sommes interieurement dans l'agita-

tion & dans le trouble. Car c'eſt la prudence chrétienne qui nous preſcrit cet artifice ; puiſqu'il n'y a point de meilleur moyen, comme dit S. Auguſtin, d'apprendre a la concupiſcence à ne ſe plus ſouſlever, que de lui montrer qu'elle ſe ſouleroit inutilement & ſans fruit : *Diſcit jam non ſurgere qui fruſtra ſurrexit.* CHAP. VII. *Aug. in Pſ. 75. n. 4.*

Il ne ſuffit pas d'être attentif à la verité au commencement de chaque action, de chaque occupation, & de chaque entrepriſe, mais dans la ſuite même de celles qui ont quelque durée, il faut la regarder de tems en tems, pour voir ſi nous ne nous en éloignons point. Car il n'eſt que trop ordinaire de s'engager d'abord dans certaines actions par un motif de plaire à Dieu, & de s'y attacher enſuite ſans rapport à Dieu, ou par le plaiſir qui s'y rencontre, ou par les avantages humains que nous y trouvons. On commence par la charité, & on continue ſouvent par la cupidité ; tant le diable a d'adreſſe à ſubſtituer la creature en la place du Createur, ſans même que nous nous appercevions de ce changement : ce qui ne ſe peut gueres éviter qu'en faiſant ſouvent reflexion ſur la maniere dont nous nous conduiſons dans la ſuite de nos actions.

Enfin, comme ſaint Gregoire le Grand le recommande ſouvent, s'il eſt neceſſaire de veiller ainſi ſur nos actions avant que de les faire, & pendant qu'on les fait, il ne l'eſt pas moins après qu'elles ſont faites, de faire un petit examen ſur la maniere dont nous nous y ſommes acquités de ce *Vide Gr. mor. in Job. l. 1. c 8. n. 13. c. 17. n. 47. c. 19. n. 50. &*

CHAP VII.

que nous devions à Dieu ; ce qui nous oblige à un aveu humble des fautes que nous y avons commiſes, & à des ſentimens de reconnoiſſance, ſi Dieu nous a fait la grace d'y ſurmonter quelque tentation. Et en conſacrant ainſi à Dieu par ces divers moyens le commencement, la ſuite & la fin de nos actions, toute notre vie, qui n'eſt qu'un tiſſu de ces actions, lui ſera conſacrée.

ſeq. & l. 3. c. 10. n. 23. & l. 11. c. 15. n. 45.

Mais pour prévenir les ſcrupules qui pourroient naître dans ceux qui ayant un grand deſir de ne rien faire qui ne fût reglé par la volonté de Dieu, porteroient trop loin ce qui eſt dit dans ce chapitre de l'examen que l'on doit faire de ſes actions avant que de les faire ; il eſt bon d'ajoûter ici un avis de ſaint François de Sales, qui en retranche l'excès. C'eſt qu'il ne faut pas s'amuſer à l'égard des petites actions, & qui ne ſont d'aucune importance, à vouloir diſcerner exactement ſi elles ſont plus conformes à la volonté de Dieu que d'autres, lorſque cela ne paroît pas manifeſtement.

Liv. 8. de l'amour de Dieu. c. 14.

„ Je vous avertis, dit-il à ſon Theoti-
„ me, d'une tentation ennuyeuſe, qui ar-
„ rive maintefois aux ames qui ont un
„ grand deſir de ſuivre en toutes choſes ce
„ qui eſt le plus ſelon la volonté de Dieu.
„ Car l'ennemi en toutes occurrences les
„ met en doute, ſi c'eſt la volonté de Dieu,
„ qu'elles faſſent une choſe plutôt qu'une
„ autre, comme par exemple, ſi c'eſt la
„ volonté de Dieu, qu'elles mangent avec
„ l'ami, ou qu'elles n'y mangent pas,

qu'elles

qu'elles prennent des habits gris ou noirs, qu'elles jeûnent le Vendredi ou Samedi, qu'elles aillent à la recreation, ou qu'elles s'en abſtiennent; en quoi elles conſument beaucoup de tems. Et tandis qu'elles s'occupent & s'embarraſſent à vouloir diſcerner ce qui eſt de meilleur; elles perdent inutilement le loiſir de faire pluſieurs biens, deſquels l'execution ſeroit plus à la gloire de Dieu, que ne ſauroit être le diſcernement du bien & du mieux, auquel elles ſe ſont amuſées. CHAP. VII.

On n'a point accoutumé de peſer la menue monoie, mais ſeulement les pieces d'importance. Le trafic ſeroit trop ennuyeux & mangeroit trop de tems s'il falloit peſer les ſous, les liards, les deniers & les pites. Ainſi ne doit-on pas peſer toutes ſortes de menues actions, pour ſavoir ſi elles valent mieux que les autres. Il y a même bien ſouvent de la ſuperſtition à vouloir faire cet examen. Car à quel propos mettra-t-on en difficulté s'il eſt mieux d'ouïr la Meſſe en une Egliſe qu'en une autre, de filer que de coudre, de donner l'aumône à un homme qu'à une femme?

Il ſuffit donc, lorſque ces ſortes de doutes ſe preſentent, de jetter legerement la vûe ſur la Regle; & lorſqu'elle ne nous donne aucune lumiere, il vaut mieux ſe déterminer que de s'amuſer à déliberer inutilement.

Il eſt vrai qu'à meſure que la lumiere de Dieu croît dans une ame, elle trouve des differences plus délicates entre les actions

qui paroiſſent également bonnes aux perſonnes moins éclairées. Mais comme il eſt juſte de ſuivre cette lumiere quand on l'a, il ne faut pas auſſi quand on ne l'a pas, ſe gêner à diſtinguer ce qui eſt le plus conforme à la volonté de Dieu dans ces petites actions.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt d'ouvrir les yeux aux tentations exterieures auſquelles on eſt expoſé, & d'avoir ſans ceſſe recours à Dieu pour en être préſervé.

LA vigilance que Jeſus-Chriſt nous preſcrit dans l'Evangile, ne nous montre pas ſeulement Dieu comme notre regle, elle nous le montre auſſi comme notre unique refuge & notre unique protecteur dans les perils qui nous environnent ; & elle nous fait voir en même tems ces perils, c'eſt-à-dire, les tentations qui nous attaquent, & qui nous mettent en danger de perdre la vie de l'ame.

Si elle nous découvre Dieu agiſſant dans toutes les creatures, & nous inſtruiſant par elles, elle nous découvre auſſi le demon, employant toutes ces creatures contre nous. Car il n'y en a pas une dont il ne ſe ſerve quelquefois pour nous corrompre, pour nous empoiſonner, pour allumer nos paſſions, pour nous attacher au monde, & nous détacher de Dieu.

CHAP. VIII.

Les Philoſophes vouloient qu'on ſe préparât aux accidens, parcequ'ils nous peuvent tous arriver ; mais nous avons un motif beaucoup plus preſſant pour nous préparer aux tentations, qui eſt qu'elles arrivent certainement : *In hoc poſiti ſumus.* Car nous avons un ennemi irreconciliable, & l'ordre de Dieu même eſt que les hommes ſoient éprouvés par la tentation : Ce qui fait dire au Sage qu'en entrant au ſervice de Dieu, il faut demeurer fermes dans la juſtice & dans la crainte, & préparer ſon ame à la tentation. *1. Theſ. 3. 3.* *Eccli. 2. v. 1.*

Nous devons donc en nous préparant le matin aux actions de la journée, avoir dans l'eſprit que nous y ſerons tentés, que le diable nous y attaquera en bien des manieres ; ce qui nous devroit remplir de ſentimens de crainte. Car qui ne craindroit en entrant dans une ville peſtiferée où l'on pourroit être frappé à tout moment d'un mal contagieux ? Qui ne ſeroit ſaiſi de frayeur en ſe mettant à une table où l'on ne pourroit ſe diſpenſer de manger, & où l'on ſauroit neanmoins que la plupart des viandes ſont empoiſonnées ? Et enfin qui ne ſeroit épouvanté en marchant avec peu de lumieres dans un lieu plein de pieges & de précipices ? Quelles précautions ne croiroit-on pas devoir apporter pour ſe garantir de ces dangers ? Cependant c'eſt l'état où ſommes tous les jours en ouvrant les yeux aux objets du monde, & en entrant en commerce avec les hommes. Le diable ſe cache dans toutes les creatures ; il les arme toutes contre nous ; il tâche de nous

CHAP. VIII.

inſpirer ſon poiſon par tous nos ſens ; il nous lance de toutes parts mille traits enflammés, comme dit l'Apôtre, il nous dreſſe mille pieges, il nous ouvre mille précipices. Nous n'avons qu'un ſeul moyen d'éviter tous ces perils, qui eſt de recourir continuellement à Dieu pour obtenir ſon ſecours : Et cependant notre aveuglement eſt ſi extrême, que c'eſt à quoi nous penſons le moins.

Ephes. 6. 16.

Si le Gouverneur d'une place importante ſachant qu'elle eſt environnée d'ennemis qui ne penſent qu'à le ſurprendre ; & qu'il ne peut être ſurpris ſans perdre la vie, en laiſſoit neanmoins toutes les portes ouvertes & ne s'amuſoit qu'à ſe divertir, ne le prendroit-on pas avec raiſon pour un inſenſé? Mais combien le ſommes-nous davantage, puiſque ſachant par la foi que le diable rôde à l'entour de nous pour entrer dans notre cœur, qu'il eſt plus fort que nous, & qu'il ne tâche qu'à nous perdre pour l'éternité, nous y penſons neanmoins ſi peu, que cette penſée fait la moindre de nos peines & de nos inquietudes ?

C'eſt une choſe étrange, dit un grand homme de Dieu, que le diable prie en quelque ſorte Dieu de lui abandonner les hommes : *Satanas expetivit vos ut cribraret ſicut triticum :* SATAN *vous a demandé pour vous cribler comme on crible le froment*, & que les hommes penſent à toute autre choſe qu'à prier Dieu qu'il ne les abandonne pas à un ennemi ſi redoutable, & à veiller ſur les pieges que cet ennemi leur dreſſe.

Luc 22. 31.

Cette negligence eſt d'autant plus pernicieuſe, que le principal moyen pour ne pas ſuccomber aux tentations, eſt de les connoître, de s'y préparer, & de recourir à Dieu. Il veut que nous les découvrions par la vigilance; & que cette vigilance nous porte à la priere : *Vigilate & orate.* Et comme nous ſommes toujours attaqués par quelque endroit, & toujours en danger de ſuccomber, il s'enſuit que notre vigilance & nos prieres doivent être continuelles. CHAP. VIII. *Matth.* 26.

Il y a des tentations de tant de ſortes, qu'il eſt impoſſible de les marquer toutes. Mais on peut dire generalement qu'il y en a où les hommes ſont expoſés en toutes ſortes d'états, & d'autres qui naiſſent de l'état particulier où chacun ſe trouve. Il y en a qui ſont rares, & d'autres qui ſont frequentes. Il y en a qui ſont favoriſées par nos inclinations, & d'autres auſquelles nous n'avons gueres de pente. Il y en a de viſibles & de groſſieres, & d'autres fines & cachées. Il y en a qui ont de grandes & de longues ſuites, & d'autres qui en ont de moins importantes & de plus paſſageres.

Puiſqu'il faut reſiſter à toutes ces tentations, il eſt neceſſaire d'y être attentif; mais afin de ſe ſervir de cette attention pour ſe tenir toujours en la préſence de Dieu, il faut s'appliquer en particulier à celles qui ſe rencontrent dans nos exercices & dans le cours de nos actions.

Cette application nous en fera découvrir une infinité, qui échappent à ceux qui

CHAP. VIII.

n'y penſent pas, & nous ſerons ſurpris du nombre de celles qui ſe rencontrent dans les occupations les plus innocentes. Nous trouverons, par exemple, que la converſation que l'on a avec les perſonnes même reglées, en eſt toute pleine. On y eſt tenté de s'y répandre trop, de s'y attacher trop, d'y oublier Dieu, de ſortir hors de la poſſeſſion de ſon ame, de dire inſenſiblement quelque choſe à ſon avantage pour attirer leurs louanges. On y eſt tenté d'impatience, s'il arrive qu'on trouve en eux de la contradiction; d'aſcendant, ſi on croit avoir quelque avantage ſur eux; de rudeſſe & d'aigreur, s'ils ont quelque choſe d'incommode; de flatterie, ſi on a quelque interêt de leur plaire; de curioſité, pour ſavoir des choſes, ou qui nous ſont inutiles, ou qu'on ne veut pas que nous ſachions; de moquerie, s'ils nous paroiſſent ridicules par quelque endroit. On eſt tenté de dépit & de colere, ſi on nous dit quelque choſe qui bleſſe la délicateſſe de notre orgueil; de complaiſance, ſi l'on nous approuve ſans que nous l'ayons procuré; d'envie de trop parler, ſi ce qu'on entend dire, forme dans notre eſprit diverſes penſées. On eſt tenté de mépriſer les autres, ſi l'on y reconnoît quelque défaut, ou au contraire de les imiter dans leurs défauts, ſi on ne les reconnoît pas. On eſt tenté d'entrer dans leurs paſſions ou dans leur voie, qui quoique bonne, n'eſt peut-être pas la nôtre. On eſt tenté de prendre part à quantité de jugemens mal fondés, qui ſont enſuite des ſources de diſcours temeraires.

Toutes ces tentations, & plusieurs autres que la lumiere de Dieu nous peut faire découvrir dans les entretiens des hommes, font voir que c'est une grande temerité d'entrer en conversation avec qui que ce soit, sans avoir élevé son cœur à Dieu, pour lui demander son secours, & qu'on ne peut trop souvent renouveler dans la suite de l'entretien, ce regard vers Dieu & cette attention à resister aux tentations qui s'y rencontrent. CHAP. VIII.

Outre ces tentations qu'on peut appeller d'*action*, parcequ'elles consistent en des actions & des mouvemens de l'ame, il y en a d'autres qu'on peut nommer d'*omission*, qui consistent à omettre & à negliger les occasions qui se presentent de pratiquer la vertu dans nos actions.

Car pour me servir du même exemple, s'il n'y a point de conversation où l'on ne soit tenté de faire plusieurs actions mauvaises, il n'y en a point aussi où l'on n'en pût faire quantité de bonnes, dont l'omission est par-consequent mauvaise.

On peut honorer Dieu en tous ceux que l'on voit; en la maniere qu'il y est. On y peut remarquer quelque chose qui nous serve à nous corriger de nos défauts. On peut pratiquer l'humilité, en s'humiliant à leur égard, & en se mettant au-dessous d'eux par un sentiment sincere & veritable. On peut pratiquer le support en portant doucement les foiblesses que l'on y peut remarquer, la charité en les consolant, le zele en les redressant, la patience en les souffrant, la bonté en se rendant à leurs

CHAP. VIII.

desirs justes ou indifferens. On peut écouter Dieu en les écoutant avec respect. On peut profiter de leurs vertus en les imitant, de leurs défauts en s'en servant pour les éviter, & en priant pour eux.

C'est un grand malheur que de faire toutes choses sans reflexion, & en suivant la pente de la nature, & de perdre ainsi tant d'occasions de pratiquer la vertu. Car c'est se priver des moyens que Dieu nous présente pour nous enrichir. On ne se doit pas étonner après cela si nous sommes pauvres, puisque passant par des lieux pleins de richesses, nous ne daignons pas les ramasser; ni si nous demeurons maigres & affamés, puisqu'étant dans l'abondance des viandes, nous ne pensons pas à nous en nourrir.

On doit considerer ces deux sortes de tentations dans tous les emplois, exercices, occupations ordinaires & extraordinaires, qui rempliſſent notre vie, comme dans le manger, dans les lectures, dans les prieres, dans les visites, dans les actions particulieres à notre vocation. Et quoique souvent nous n'y pensions que d'une maniere confuse, neanmoins cette attention suffira pour nous faire éviter les plus grossieres & les plus dangereuses.

Mais dans cette vûe generale que nous devons avoir des tentations qui se peuvent rencontrer dans toutes nos occupations, il faut que l'experience que nous avons de notre foiblesse & des fautes dans lesquelles nous avons accoutumé de tomber, nous applique principalement à celles

qui nous ſont plus ordinaires, & que nous nous ſommes propoſés particulierement de combattre. Et ainſi en commençant ces actions, nous devons renouveler la reſolution que nous avons faite d'y reſiſter, & les prieres que nous devons ſouvent avoir faites à Dieu, pour obtenir la grace de les vaincre, & par ce moyen toute notre vie deviendra un combat continuel contre nos vices ; une priere continuelle, & une execution fidelle des ſaints deſirs que Dieu nous aura inſpirés pour notre perfection. CHAP. VIII.

L'une des plus grandes utilités de cette pratique d'enviſager dans les choſes où nous ſommes obligés de prendre part, les tentations qui les accompagnent, c'eſt qu'elle nous donne moyen de juger plus ſainement de tout, & d'avoir ſur toutes choſes des ſentimens plus conformes à la verité & à la foi.

Car la plus grande ſource des erreurs où nous tombons dans nos jugemens eſt que nous ne regardons d'ordinaire les objets, que par ce qu'ils ont de ſenſible, & par le rapport qu'ils ont à notre concupiſcence, qui étant très-promte & très-vive dans ſes actions, nous y fait d'abord découvrir tout ce qui la flatte ou l'incommode. Cependant ce n'eſt point par-là qu'il en faut juger, mais par le rapport qu'ils ont à notre ſalut ou à celui des autres, c'eſt-à-dire, par les obſtacles ou les facilités qu'ils y apportent, n'y ayant rien de bon que ce qui y ſert, ni rien de mauvais que ce qui y nuit. On ne ſauroit donc bien juger des

CHAP. VIII.

choſes ſans penetrer les tentations qu'elles produiſent, & l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, puiſque c'eſt par ces tantations qu'elles ſervent d'obſtacles au ſalut.

Il ne faudroit que pratiquer fidellement cette regle, pour deſarmer en quelque ſorte le diable, puiſqu'il ne trompe d'ordinaire ceux qui ont quelque ſoin de leur conſcience, qu'en leur montrant les biens de cette vie par ce qu'ils ont d'attirant, & en leur cachant ce qu'ils ont de dangereux.

Qui pourroit, par exemple, deſirer les grandes fortunes, les grans emplois, les grandes dignités, s'il les regardoit par ce côté-là, & s'il ne conſideroit ceux qui s'y ſont élevés que comme chargés d'un fardeau inſupportable, comme obligés de marcher dans un chemin étroit, & tout environné de précipices, & comme étant dans la miſerable neceſſité de perir pour l'éternité, ou de ſe faire de beaucoup plus grandes violences que les autres hommes ?

Ainſi cette vûe nous découvriroit un monde tout nouveau, où tout ſeroit renverſé, où les heureux nous paroîtroient malheureux, & les malheureux heureux, les petis grans, & les grans petits. Ce qui nous afflige dans le monde exterieur, nous conſoleroit dans celui-ci, avec cette difference que les afflictions & les conſolations qui naîtroient de la conſideration de ce nouveau monde, ſeroient bien plus réelles & bien plus ſolides que celles qui ſont produites par les objets qu'on ne regarde que par le

dehors, qui eſt ce que nous appelons ici le monde exterieur. CHAP. VIII.

Rien ſans doute ne nous pourroit être plus utile que cette conſideration de toutes les choſes du monde, par rapport au bonheur ou au malheur éternel, en nous en ſervant ainſi pour nous élever à Dieu par les divers mouvemens que cette vûe doit produire ; tantôt en le priant de ſecourir ceux que nous regarderions comme expoſés à ces tentations, tantôt en le beniſſant de nous en avoir délivrés : tantôt en conſiderant la pente que nous y avons, & en demandant à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas, tantôt en conſiderant combien les hommes ſe trompent dans leurs jugemens, faute de penetrer le fond des choſes, & en nous écriant avec le Prophete : *Filii hominum, uſquequò gravi corde, ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium ?* Jusques *à quand, ô enfans des hommes, aurez-vous le cœur apeſanti, pourquoi aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le menſonge ?* Et par ces divers moyens nous trouverions dans tous les objets que nous appercevons par les ſens, ou que les diſcours des hommes préſentent à notre eſprit, de quoi nous tenir en la préſence de Dieu & nous entretenir dans une priere continuelle. *Pſ.* 4. 3.

CHAPITRE IX.

Septiéme moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de veiller ſur les tentations interieures.

MAis ſi la vigilance chrétienne nous doit appliquer, comme nous l'avons montré, à découvrir les tentations que les objets du dehors nous peuvent cauſer, elle doit encore nous rendre plus attentifs à celles qui naiſſent du dedans de nous, c'eſt-à-dire, aux mouvemens de notre concupiſcence, qui corrompent notre eſprit, qui infectent notre cœur, qui attirent ſouvent le conſentement de notre volonté, & qui ſe répandent enſuite au-dehors par nos paroles & par nos actions.

Il eſt beſoin d'une vigilance continuelle, ſoit pour empêcher ces mauvais effets, en corrigeant nos penſées, en arrêtant nos deſirs, & en leur refuſant le miniſtere des membres de notre corps, comme l'Apôtre nous l'ordonne; ſoit pour les condanner quand nous en avons été ſurpris. Car le défaut de vigilance cauſe l'un & l'autre de ces deux maux. Il laiſſe agir la concupiſcence, & il nous cache ce qu'elle fait; parcequ'une ame qui ne veille pas ſur ſoi, ſe pert ſouvent de vûe, elle agit d'une maniere toute animale, elle ſe laiſſe emporter aux objets, & elle en eſt dominée.

Poſſeder ſon ame & ſon cœur, eſt proprement la vertu contraire à cet aſſujettiſ-

sement de l'ame aux objets auſquels elle s'applique. Et pour comprendre en quoi elle conſiſte, il ne faut que conſiderer ce que c'eſt que l'on appelle ſe poſſeder par rapport au monde. CHAP. IX.

On dit qu'un homme ſe poſſede lorſqu'il ſe voit agir, lorſqu'il ne lui échape rien ſans qu'il s'en apperçoive, lorſqu'il a tous les regards qu'il doit avoir, lorſqu'il eſt maître de ſes mouvemens, & qu'il les regle par la fin qu'il ſe propoſe.

Ainſi ſe poſſeder ſelon Dieu, c'eſt ſe voir agir, être témoin de ſes mouvemens & interieurs & exterieurs, & les regler par la vûe de Dieu. Et au-contraire ne ſe pas poſſeder, c'eſt ou ne ſe voir point agir, ou ne pouvoir retenir ſes mouvemens.

C'eſt une choſe étrange combien le deſir de s'avancer, & la crainte de ſe nuire, rend les gens du monde appliqués à tout; combien ils ſont circonſpects dans toutes leurs actions, & dans toutes leurs paroles, & juſqu'à quel point ils contraignent & repriment leurs humeurs. Mais comme la charité eſt ſouvent moins agiſſante dans les gens de bien, que la cupidité dans les gens du ſiecle, on voit ſouvent ceux qui font profeſſion de pieté ſortir de leur aſſiéte, pour ſuivre aveuglément de petites paſſions & agir ſans reflexion, par humeur, & par la ſeule impreſſion des objets.

C'eſt ce défaut que la vigilance chrétienne doit corriger, en forçant notre eſprit de s'appliquer à ce qu'il fait, en lui mettant devant les yeux les égards qu'il

CHAP. IX.

doit avoir, en reprimant ſes ſaillies, en tâchant de maintenir notre ame dans la même ſituation, en retranchant toutes les inégalités de nos humeurs, & en nous portant au-moins à gemir de toutes celles qui nous échapent.

Et c'eſt ce qu'elle ne ſauroit faire ſi elle n'empêche l'eſprit de s'abandonner, & de ſe livrer entierement aux objets qui ſe préſentent, & ſi elle ne partage ſon attention, en ſorte qu'elle en donne une partie à l'action, & qu'elle ſe ſerve de l'autre pour conſiderer ce qui ſe paſſe en elle: comme ſi elle avoit deux eſprits, l'un qui agît, & l'autre qui fût témoin & juge de ſes actions.

On ne peut nier que cette reſerve d'une partie de notre attention, ou plutôt cette double attention, l'une ſur les objets de nos penſées, de nos mouvemens, & de nos actions; l'autre ſur nos penſées, ſur nos mouvemens, & ſur nos actions mêmes, ne ſoit incommode & fatigante, & que le panchant de l'ame ne fût d'agir ſans tant de reflexions, en ſe donnant entierement à ce qui lui plaît, & en n'évitant que les fautes ſi groſſieres, qu'elles nous frappent & nous avertiſſent par elle-mêmes.

Mais la peine que nous y trouvons ne vient que de ce que nous ſommes peu touchés de ce qui regarde Dieu. Car nous n'y en avons point: quand nous ſommes remués un peu fortement par quelque paſſion, & tous les égards qu'on doit avoir ſe préſentent alors d'eux-mêmes à l'eſprit. Si l'on entretenoit, par exemple, quelqu'un dans

un endroit où l'on ſauroit qu'on fût écouté par quelque perſonne conſiderable, on ne pourroit s'empêcher de regler ſes paroles ſur ce qui lui pourroit plaire, & d'avoir autant d'attention aux jugemens qu'elle feroit de ce qu'on diroit, qu'à ceux de la perſonne qu'on entretiendroit. Il ne faudroit donc qu'être vivement penetré de la préſence de Dieu pour n'avoir point de peine à cette double attention, & il eſt bien juſte que nous ſouffrions cette peine, puiſqu'elle eſt un effet de notre peu de vertu. CHAP. IX.

Mais ſi la vûe de la préſence de Dieu nous porte naturellement à la vigilance ſur nous-mêmes, & nous en facilite la pratique; la vigilance ſur nous-mêmes nous porte auſſi à nous tenir en la préſence de Dieu. Car en nous découvrant ce qui ſe paſſe dans nous, les paſſions qui s'y élevent, les mauvais germes que notre corruption y pouſſe ſans ceſſe, elle nous porte à recourir ſans ceſſe à Dieu, à lui expoſer nos plaies, & à gemir devant lui de nos miſeres. Ainſi cette ſorte de vigilance eſt encore un excellent moyen de ſe tenir toujours devant Dieu dans une priere continuelle, puiſque la priere conſiſte principalement, ſelon ſaint Paul, dans un gemiſſement ſecret que l'ame penetrée de ſa miſere pouſſe à Dieu, pour lui en demander la délivrance. *Rom.* 8. 16.

CHAPITRE X.

Moyens particuliers de ſe tenir en la préſence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui ſe peuvent joindre à la plupart de nos actions.

COmme l'eſprit de l'homme eſt ſi foible en cette vie, qu'il a beſoin de quelque diverſité dans ſes exercices, & dans les objets auſquels il s'applique, il eſt bon de propoſer divers moyens de ſe tenir attentif à Dieu, afin de remedier au dégoût & à la laſſitude que l'uniformité des mêmes penſées pourroit cauſer. J'ajoûterai donc encore à celles que j'aurai expliquées, d'autres pratiques particulieres qui ſe peuvent joindre à toutes les actions, & nous tenir ainſi toujours en la préſence de Dieu. La pieté nous en peut faire inventer de diverſes ſortes, & je ne propoſe celles-ci que comme des modelles de celles qu'on ſe peut preſcrire ſelon ſes differens beſoins.

L'on peut, par exemple, pour pratiquer l'humilité, joindre à toutes ſes actions la connoiſſance de notre indignité, fondée ſur notre double néant, dont l'un nous convient par la nature, & l'autre par la condition de pecheurs. Car ce double néant faiſant que nous ne meritons rien, nous donne ſujet en tout tems, en tous lieux, & en toutes occaſions, de confeſſer à Dieu que nous ſommes indignes de tout.

Nous pouvons donc reconnoître avec

verité & avec juſtice, que nous ne ſommes pas dignes de ſes graces, ni interieures, ni exterieures; que nous ne ſommes pas dignes du ſecours des creatures, ni de l'honneur qu'on nous rend, ni de l'amitié des gens-de-bien; que nous ne ſommes pas dignes que perſonne s'applique à nous, & nous traite autrement qu'avec mépris, avec dédain & avec outrage; que nous ne ſommes pas dignes enfin de voir la lumiere, ni de vivre, qu'on nous peut ôter tout cela ſans que nous ayons ſujet de prétendre que Dieu nous faſſe injuſtice. CHAP. X.

Ainſi nous pouvons joindre cette confeſſion à tout ce qui nous arrive, & renouveler cent fois le jour devant Dieu l'aveu de notre indignité.

Mais il faut que cette proteſtation ſoit ſincere, & que nous ne prétendions pas après l'avoir faite, nous plaindre de ceux qui nous traiteroient comme nous avouons que nous meritons de l'être. Si nous ne ſommes donc pas dignes qu'on ait de la reconnoiſſance pour nous, comme la verité nous le doit faire avouer, ne nous plaignons point qu'on n'en ait pas. Si nous ne ſommes pas dignes d'être eſtimés, ne croyons pas qu'on nous faſſe tort de ne nous pas eſtimer.

Nous pouvons trouver lieu de même dans toutes choſes de pratiquer l'action de graces, ſuivant ce précepte de l'Apôtre: *In omnibus gratias agite.* Car il n'y a point de tems où nous ne recevions quelque grace & quelque bienfait de Dieu, ou par lui-même ou par les creatures; & de quelque

CHAP. X.

ſorte que nous en recevions, il eſt toujours juſte de l'en remercier.

Cette action de graces n'a pas lieu ſeulement dans ce que les hommes appelent des biens, mais auſſi dans ce qu'ils appelent des maux, parceque ces maux, tels qu'ils ſoient, ſont toujours beaucoup moindres que ceux que nous meritons; & qu'ainſi ils tiennent plus de la douceur de la miſericorde de Dieu, que de la rigueur de ſa juſtice; & de plus ſi nous en ſavions faire un bon uſage, ils nous donneroient moyen d'éviter de grans maux & de meriter de grans biens. De ſorte que comme c'eſt notre faute ſi nous n'en uſons pas bien, ils ne peuvent paſſer, en tant qu'ils viennent de Dieu, que comme un argent qu'il nous donne pour payer nos dettes; comme une ſemence qu'il nous accorde pour faire porter à notre ame des fruits de juſtice; comme des matereaux dont il nous fait preſent pour nous bâtir une maiſon éternelle.

Si nous voulons de même nous entretenir dans le deſir de la vie du Ciel, & dans le gemiſſement que notre exil nous devroit cauſer, il n'y a rien qui ne pût exciter & renouveler ces mouvemens. Car les biens & les maux de cette vie, les vertus & les vices y ſont également propres. Les biens de la terre nous font concevoir la grandeur de ceux du Ciel, en nous faiſant conclure que ſi ce que Dieu donne aux méchans mêmes eſt ſi agreable, ce qu'il reſerve aux juſtes doit l'être plus ſans comparaiſon. Et les maux de la terre nous

portent encore plus directement à soupirer après cette vie, où nous jouirons d'une paix plus parfaite dans l'exemtion de toute sorte de maux. Les vertus de cette vie n'étant que comme des goutes qui découlent de la justice éternelle, nous doivent faire desirer de nous desalterer dans la source même de cette justice : Et enfin les pechés que nous commettons sans cesse, nous doivent faire haïr la vie présente plus que toutes choses, puisque nous ne serons délivrés que dans le Ciel de la corruption qui les produit. CHAP. X.

Qu'est-ce qui n'est point capable dans la vie de renouveler en nous l'idée de l'éternité, puisque nous n'y voyons rien qui ne passe, & qui ne s'écoule ; & que cet écoulement continuel des choses du monde nous les doit rendre toutes mépriſables, & nous porter à n'attacher notre cœur qu'à ce qui est immuable, subsistant & éternel ? *Avertere animum à temporalibus, & eum mundatum convertere ad æterna.*

L'on peut même dire qu'en quelque disposition interieure que Dieu nous mette, pourvu qu'elle soit un peu vive, elle trouve moyen de se répandre par tout. Ainsi saint Bernard s'excitoit sans cesse par ces paroles : *Bernarde, ad quid venisti ?* BERNARD *pourquoi es-tu venu ici ?* Et il y trouvoit une source de ferveur & de zele qui l'animoit dans toutes ses actions. *vit. l. 1. c. 4. n. 19.*

D'autres trouvent de même dans certains versets de l'Ecriture, des motifs de s'exciter sans cesse à l'amour de Dieu, & chacun devroit avoir soin d'en choisir ainſi

CHAP. X. quelques-uns qui continſſent comme un abregé de ſes prieres, & des diſpoſitions où il tendroit.

C'eſt ce que l'on appele des aſpirations ou des Oraiſons jaculatoires dans les Livres de devotion ; & la pratique en eſt d'autant plus eſtimable, qu'il paroît par S. Auguſtin & par Caſſien, que c'étoit une des principales devotions de ces Solitaires d'Egypte, qui ont ſervi de modelle à tous les autres. *On rapporte*, dit ce ſaint Docteur, *que les Solitaires d'Egypte font des prieres très frequentes, mais très-courtes ; & qu'ils ſe hâtent en quelque ſorte de les lancer vers le Ciel, de-peur que cette attention vive & fervente ſi neceſſaire dans la priere, ne vienne à ſe ralentir par une durée plus longue.*

Ep. 130. *ad Probam, n.* 20.

CHAPITRE XI.

Autre moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de ſe repreſenter l'humanité de Jeſus-Chriſt.

J'Ai reſervé à deſſein pour le dernier de ces moyens particuliers de ſe tenir en la préſence de Dieu, celui qui eſt le plus conſeillé par ceux qui ont traité de la vie ſpirituelle, qui eſt de tâcher d'avoir toujours Jeſus-Chriſt preſent dans ſon eſprit, en ſe le repreſentant ſelon ſon humanité dans quelqu'un de ſes Myſteres ; c'eſt-à-dire, ou comme enfant, ou comme converſant avec les hommes, ou dans quelque circonſtance de ſa Paſſion, ou enfin aſſis à

la droite de son Pere, qui est l'état où l'Apôtre nous exhorte particulierement de l'adorer. CHAP. XI.

On ne peut pas en general douter de l'utilité de cette pratique, puisque l'humanité de Jesus-Christ est la vraie voie pour nous approcher de Dieu. Aussi voit-on que l'Eglise fait ce qu'elle peut dans tout le cours de l'année, pour nous remettre continuellement Jesus-Christ devant les yeux, dans tous les Mysteres de sa vie voyagere & glorieuse. Saint Paul témoigne en particulier qu'il avoit tâché d'imprimer dans l'esprit des Galates une si vive idée de Jesus-Christ souffrant pour nous, qu'il ne craint pas de dire que Jesus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux : *Ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est, in vobis crucifixus.* Il paroît aussi que c'étoit la devotion des premiers Chrétiens. Ce qui fait dire à Saint Clement dans l'éloge qu'il fait des Corinthiens, *Que les souffrances de Dieu étoient devant leurs yeux.* *Gal. 3. v. 1.* *Epist. ad Cor.*

C'est en particulier par ce moyen qu'on peut pratiquer ce que saint Augustin prescrit aux Chrétiens moins éclairés. *Mes freres*, dit-il, *voici le conseil que je vous donne. Si vous voulez vivre chrétiennement, attachez-vous à Jesus Christ, selon ce qu'il a pris pour notre salut, afin que vous parveniez à ce qu'il est par sa nature divine.* Et c'est ce qu'il renferme dans cette maxime, *que les esprits qui ne sont pas encore capables de concevoir la Divinité, doivent s'attacher à la Croix, à la Passion & à la Resurrection de Jesus-Christ, &* *Aug. in Joan. tr. 2. n.*

CHAP. XI.

s'en ſervir comme d'un navire qui les conduiſe à ce qu'ils ne ſauroient encore voir.

Mais cette vûe de l'humanité de Jeſus-Chriſt n'eſt pas ſeulement neceſſaire aux petits, elle eſt auſſi très-utile aux grans. *La Croix de Jeſus-Chriſt*, comme dit ce ſaint Docteur, *eſt non ſeulement le lait des enfans, mais auſſi la viande ſolide de ceux qui ſont avancés:* CHRISTUS *crucifixus, & lac ſugentibus, & cibus eſt proficientibus.* Ainſi il n'y a perſonne à qui il ne ſoit très-utile d'avoir ſouvent dans l'eſprit l'humanité de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt-pourquoi ſaint Bernard conſeille de prononcer ſans ceſſe le nom de Jeſus, pour renouveller dans ſon eſprit l'idée de Jeſus-Chriſt Dieu & homme. Je ne ſaurois, dit-il, goûter aucun écrit ſi je n'y trouve le nom de Jeſus. Je ne ſaurois ſouffrir les diſcours ſi je n'y entends parler de Jeſus. Jeſus eſt du miel dans notre bouche; il eſt une muſique agreable à nos oreilles; il eſt une ſource de joie dans notre cœur; il eſt une medecine pour toutes nos maladies. Si quelqu'un ſe trouve triſte, que le nom de Jeſus lui vienne dans l'eſprit, & qu'il paſſe de ſon eſprit dans ſa bouche. Rien n'eſt plus propre que ce nom à reprimer l'impetuoſité de la colere & à diſſiper l'enflure de l'orgueil, à guerir les plaies de l'envie, à arrêter toute la diſſolution de l'intemperance, à éteindre les flâmes de la concupiſcence, à temperer la ſoif de l'avarice, à éloigner de nous toutes les paſſions honteuſes. Voilà, mon ame, l'excellent re-

In Joan. tract. 98. n. 6.

In Cant. Ser. 15. n. 6. 7.

mede que vous avez en reſerve dans le " vaſe de ce nom ſacré ; remede ſi ſalutaire " qu'il n'y a point de maladie qui n'y cede. CHAP. XI.

C'eſt l'utilité que ſaint Bernard trouvoit à penſer ſans ceſſe à J. C. Car ce ne ſeroit rien de prononcer le nom de Jeſus ſans penſer à lui. Mais il n'eſt pas neceſſaire pour cela d'en avoir toujours l'image peinte dans notre imagination, ce qui eſt impoſſible à ceux qui n'en ont point, & dangereux à ceux qui l'ont trop vive. Ce que ce Saint nous recommande donc, eſt d'avoir Jeſus-Chriſt preſent à notre penſée. Or l'on peut penſer à Jeſus-Chriſt ſans ſe l'imaginer. L'imagination n'eſt qu'un ſecours pour la penſée. Que s'il ſe trouvoit qu'elle y fût un obſtacle en appliquant trop l'eſprit, ou il en faudroit moderer l'uſage, ou même le bannir entierement, y ayant de certaines perſonnes à qui la repreſentation trop vive des myſteres de Jeſus Chriſt conçus par l'imagination, peut être un ſujet d'illuſion & de tentation, & à qui par-conſequent on doit conſeiller de ne les concevoir que par la foi, comme ſaint François de Sales le remarque dans une de ſes Lettres. *Liv. 2. Lett. 22.*

Enfin comme le monde nous attire continuellement à lui par tous les objets qu'il nous preſente, & que le diable a mille adreſſes pour nous y attacher & nous en remplir, la pieté nous doit rendre ingenieux à trouver des moyens de nous attacher à Dieu. Et c'eſt de ces ſortes d'inventions ſaintes, dont il eſt dit dans l'Ecriture, que les juſtes en vivent & s'en

Isa. 3. 10. nourriſſent : *Dicite juſto quoniam benè, quoniam fructum adinventionum ſuarum comedet.*

CHAPITRE XII.

Qu'un des grans moyens de ſe tenir en la préſence de Dieu, eſt de ménager pour la priere tous les intervalles des actions.

COmme les corps ne ſe joignent preſque jamais ſi parfaitement, qu'il n'y ait toujours entr'eux quelques petits intervalles remplis d'air qui les ſeparent, on ne ſauroit auſſi faire un tiſſu ſi continu de ſes actions, qu'il n'y reſte quelques petits vuides, & ces vuides qui ſont quelquefois neceſſaires pour le délaſſement de l'eſprit, pourroient être utilement remplis de quelques prieres qui n'obligeaſſent pas à une grande contention, qui terminaſſent ſaintement les actions précedentes, & préparaſſent ſaintement à celles qui ſuivent.

Mais les hommes ont ſi peu de ſoin de leur avancement ſpirituel, qu'il n'y a rien d'ordinaire de plus mal employé que ce tems qui le pourroit être le mieux. Car ces vuides ne ſont remplis ſouvent que de vaines penſées & de reflexions inutiles ; & c'eſt par-là principalement que le demon jette ſon venin dans l'ame, y trouvant moins d'entrée pendant qu'elle eſt occupée.

Chacun devroit donc s'accoutumer à ménager pour Dieu tous ces petits tems ; à élever, par exemple, ſon eſprit à Dieu, toutes

lorſque ſon ſommeil eſt interrompu durant la nuit, lorſqu'il s'éveille le matin, lorſqu'il s'habille, lorſqu'il va d'un lieu à un autre. On trouveroit par ce moyen des tems conſiderables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de ſujet de ſe plaindre qu'on eſt accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de tems à donner à Dieu & à ſoi-même. CHAP. XII.

Je ſai bien que la nature qui cherche ſon ſoulagement en tout, ſe trouveroit chargée ſi on la vouloit aſſujettir à une nouvelle attention dans ces intervalles, & qu'elle aime beaucoup mieux ſe livrer aux penſées qui viennent d'elles-mêmes, & qui la ſaiſiſſent plutôt qu'elle ne s'y applique. Mais ſi cette pratique eſt fatiguante au commencement, elle le deviendroit beaucoup moins dans la ſuite; & il y a même beaucoup de prieres qui laſſent moins l'eſprit, que certaines penſées auſquelles on s'abandonne dans ces vuides. Après tout on ne ſauroit ſe fatiguer à rien de plus utile qu'à fermer l'entrée de ſon cœur au diable, à purifier ſes actions, & à nourrir & ſoûtenir ſon ame dans le beſoin continuel qu'elle a de reparer ſes forces ſpirituelles, qui s'affoibliſſent auſſi-bien que celles du corps par la continuité des actions.

C'eſt par ces moyens & par tous les autres que j'ai décrits en ce Traité, qu'on peut pratiquer l'avis que ſaint Paul nous donne de prier toujours: *Sine intermiſſione orate.* Et par la pratique de cet avis on ſe prépare d'une maniere excellente aux prie- 1. *Theſſ.* 5. 17.

res particulieres que l'on fait en certains tems, parceque l'on s'y trouve tout disposé quand ce tems est venu, & l'on a déja par avance la principale fin de ces prieres, puisqu'on ne choisit ces tems pour prier d'une maniere plus expresse, qu'afin que l'onction qu'on y reçoit se répande dans toutes nos actions, & fasse dès la suite de notre vie une priere continuelle.

Chapitre XIII.

Que la pratique de la vigilance chrétienne enferme celle du recueillement.

CEux qui prescrivent des regles pour la conduite des ames qui aspirent à une vie plus parfaite que le commun des Chrétiens, ne leur recommandent rien davantage que ce qu'ils appelent recueillement, & ils en font avec raison le fondement de cette perfection chrétienne à laquelle ils prétendent les porter, parcequ'il est impossible qu'un esprit dissipé & évaporé puisse jamais faire de progrès dans la vertu.

Mais ce ne seroit pas un petit défaut, ni une illusion peu considerable de ne croire cette vertu necessaire qu'à certaines ames plus élevées & plus parfaites, & de s'imaginer qu'elle n'est pas pour le commun des Chrétiens. Car si la vigilance est une vertu generale, & si c'est à tous les Chrétiens que Jesus-Christ dit : *Veillez & priez de peur que vous ne succombiez à la tentation,*

Matth. 26. 41.

c'eſt auſſi à tous les Chrétiens qu'il ordonne d'être recueillis & de n'être pas diſſipés, puiſque la pratique de la vigilance enferme celle du recueillement, & qu'il eſt impoſſible de veiller ſans être recueilli. CHAP. XIII.

C'eſt ce qu'il eſt aiſé de comprendre en conſiderant ce qu'on entend par recueillement. Il y en a un interieur, & un autre exterieur. L'exterieur conſiſte à retenir ſes ſens, à garder le ſilence & la ſolitude autant qu'on peut, à éviter le tumulte & la multiplicité des affaires, & principalement de celles qui nous diſſipent & qui nous tirent le plus hors de nous. L'interieur conſiſte à ne s'entretenir point de penſées vaines & inutiles; à ſe tenir attentif à Dieu; à demeurer devant lui dans une eſpece d'adoration continuelle; à s'occuper de bonnes penſées, & principalement de celles qui nous ſervent de regles pour faire toutes nos actions dans la vûe de Dieu.

Il eſt clair d'abord que tout ce que nous avons dit juſques ici n'eſt autre choſe que la pratique du recueillement interieur. Car on ne peut être plus utilement recueilli qu'en adorant Dieu interieurement en tous lieux, & dans toutes les creatures, en écoutant ce qu'il nous dit, en conſultant ſans ceſſe ſes volontés, en le regardant ſans ceſſe comme notre unique protecteur, & notre unique refuge dans toutes les tentations qui nous attaquent, en veillant ſur tous nos mouvemens tant interieurs qu'exterieurs. Mais il eſt clair auſſi que ce recueillement interieur nous porte de lui-même à l'ex-

CHAP. XIII.

terieur. Car ſi nous conſultons la loi de Dieu ſur la maniere dont nous devons uſer de nos ſens, nous retrancherons d'abord tout uſage des ſens qui ne tend qu'au plaiſir & qui n'a point de neceſſité.

Ce n'eſt point un conſeil de perfection. C'eſt la loi éternelle & immuable de Dieu, qui oblige l'homme à n'aimer que Dieu, à ne vouloir jouir que de lui, à ne ſe ſervir des creatures qu'avec la moderation de celui qui en uſe, & non avec la paſſion de celui qui en jouit: *Utentis modeſtiâ, non amantis affectu.* Il ne faut donc point croire qu'il ſoit permis à qui que ce ſoit de lâcher la bride à ſes ſens, quelque innocens qu'en ſoient les objets. Car il ſuffit que les plaiſirs ne ſoient pas neceſſaires pour s'en abſtenir: & cette moderation neceſſaire à tout le monde ne regarde pas ſeulement le boire & le manger, mais auſſi tous les autres objets des ſens. Il faut toujours quelqu'autre raiſon que celle de la recherche de ſa propre ſatisfaction pour en excuſer l'uſage. Et ainſi quiconque a ſoin d'avoir toujours la loi de Dieu devant les yeux, & de la ſuivre dans ſes actions, ſe croit obligé de garder une extrême retenue dans la maniere dont il uſe de ſes ſens.

Tous les Chrétiens ſont obligés de prier; & ceux qui vivent dans le monde y ſont en quelque ſorte plus obligés que les autres, parcequ'ayant à combattre des tentations plus fortes, étant expoſés à de plus grans perils, ils ont beſoin d'un plus grand ſecours de Dieu. Ils ſont donc auſſi obligés

d'éviter ce qui peut empêcher l'efficace de leurs prieres, puiſque c'eſt par ces prieres qu'ils doivent obtenir ce ſecours. Et comme il n'y a rien de plus oppoſé à l'eſprit de priere que l'épanchement de l'ame par les ſens, & que c'eſt la ſource ordinaire de ces diſtractions qui deshonorent nos prieres, & qui font qu'elles ne ſont capables que d'irriter Dieu ; le même devoir qui les oblige à prier, les oblige auſſi de préſerver leur ame de cette diſſipation. CHAP. XIII.

Ce que je viens de dire de l'évaporation de l'ame par les ſens, ſe peut appliquer à la diſſipation qui naît des paroles. Tout le monde eſt obligé de l'éviter, puiſque ce n'eſt pas ſeulement aux parfaits à qui il eſt dit, qu'ils rendront compte au jour du jugement des paroles inutiles, mais generalement à tous les hommes. Quiconque a donc cette loi de Dieu devant les yeux, ſe reduit autant qu'il peut au ſilence. Il évite les converſations inutiles. Il eſt perſuadé, comme dit l'Apôtre, qu'il ne doit parler que devant Dieu & en Jeſus-Chriſt. Et par l'attention qu'il a ſur toutes ſes paroles & ſur toutes ſes actions, il en retranche tout ce qui ne tend point à Dieu, & qui ne vient point de ſon eſprit. *Matth.* 12. 36. 2. *Cor.* 12. 19.

Or en retranchant & les divertiſſemens & les entretiens inutiles, on ſe reduit par une ſuite naturelle à une eſpece de ſolitude, puiſqu'on n'en ſort guere que par le deſir de s'entretenir avec les hommes, ou pour ſe repaître des ſpectacles, & des autres objets des ſens.

Enfin, ce ſont encore des devoirs com-

CHAP. XIII.

muns de ſe renfermer dans ſon emploi, de ne ſe charger pas d'affaires trop diſſipantes ſans neceſſité, de n'entreprendre que ce qu'on peut faire avec eſprit de priere, de faire toutes ſes actions par des vûes de Dieu, & non par des intentions humaines & animales. Car c'eſt à tous les hommes que s'adreſſe l'avis du Sage, qu'il ne faut point s'embaraſſer dans une multitude d'actions: *Fili, ne in multis ſint actus tui.* C'eſt à tous les hommes qu'il eſt défendu de ſe charger d'un fardeau qui ſoit au-deſſus de leurs forces. Et enfin c'eſt à tous les hommes qu'il eſt commandé de faire tout en l'honneur de Jeſus-Chriſt, & d'aimer Dieu de tout leur cœur, ce qui les oblige de ne rien faire que pour lui & par le mouvement de ſon amour.

Eccli. II. 10.

Il eſt vrai que ce recueillement ſe doit pratiquer differemment ſelon les differentes conditions, parce qu'il ne conſiſte pas à éviter toutes les paroles, toutes les affaires, toutes les compagnies, tous les objets des ſens, mais à ſe tenir à l'égard de toutes ces choſes dans les bornes de la neceſſité, & de la proportionner à ſes forces interieures.

Mais ce ſeroit auſſi une erreur que de croire qu'on ne pût être recueilli ſans un entier ſilence, une entiere retraite, une ſeparation actuelle de tous les objets des ſens, & de toutes les affaires. Ainſi il eſt viſible qu'en veillant ſur ſoi en la maniere que nous avons dit, on pratique le recueillement autant qu'il eſt neceſſaire

pour ſatisfaire aux devoirs du Chriſtianiſme, & pour arriver même à la plus éminente perfection.

CHAPITRE XIV.

Que la vigilance chrétienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle eſt ainſi une excellente préparation à la priere.

LA vertu chrétienne conſiſtant à pratiquer ſes devoirs, à ſurmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vûe de Dieu, & par l'amour de la juſtice; il eſt clair que ce qui nous met devant les yeux cette juſtice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller ſur les mouvemens de notre cœur, qui ſont la ſource & de nos bonnes actions & de nos chutes ſelon l'Evangile, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le ſecours qui nous eſt neceſſaire pour nous ſoûtenir dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, nous engage comme neceſſairement à les pratiquer. *Luc.* 6. 45.

C'eſt ce qui ſe comprendra encore mieux, ſi l'on conſidere que ceux qui ont un veritable deſir d'être à Dieu parfaitement, ne ſont d'ordinaire détournés de la pratique des vertus que parcequ'ils n'y penſent pas, & qu'ils ne ſont pas appliqués à en diſcerner les occaſions. Car ayant toujours la ſource d'une mauvaiſe

CHAP. XIV.

vigilance qui leur ouvre les yeux à la recherche de leurs plaisirs & de leurs intrêts, qui est la concupiscence, ils ne sauroient empêcher que ce mauvais principe ne les entraîne, que par une autre vigilance, qui les tienne en garde contre toutes les recherches de l'amour-propre. Ainsi quiconque ne veille point à se mortifier, ne se mortifie point. Car il ne manque jamais d'appercevoir les occasions où les sens & son esprit peuvent trouver du plaisir, & il n'apperçoit jamais les occasions de les mortifier. C'est à quoi la nature ne nous fait jamais penser. De sorte que l'on peut supposer comme une verité certaine qu'une vie dissipée est une vie sans mortification, & dans laquelle il se mêle par-consequent une infinité de recherches secrettes de la satisfaction des sens, des aises du corps, & de ce qui peut contenter la vanité.

Ce que j'ai dit de la mortification, se peut dire de toutes les autres vertus. On ne les pratique point, quand on ne veille point Et la concupiscence au-contraire, dont le tems est toujours prêt, ne manque point, d'agir quand on ne pense pas à la reprimer. Ainsi faute d'attention & de vigilance l'on perd mille occasions d'exercer les vertus chrétiennes, lors même que l'on en a le desir.

C'est encore par-là que la vigilance est une excellente disposition à la priere : car toutes les vertus y préparent, & toutes les fautes y servent d'obstacles. L'union que nous avons avec les autres hommes, le desir de leur salut comme du nôtre, la tole-

rance de leurs défauts, l'oubli ou même l'agrément de ce qu'ils pourroient avoir fait qui nous déplairoit, la charité pour l'Eglise & pour tous ses membres, le zele pour la gloire de Dieu, le desir & l'attente des biens éternels, toutes les autres vertus de même, qui bien qu'elles soient dans le cœur, sont employées à regler le dehors, comme la circonspection dans les paroles, le reglement des regards, la modestie dans la contenance, la mortification de tous les sens; toutes ces vertus, dis-je, prépa-rent à la priere & la rendent plus fervente. Au contraire, selon saint Ambroise, les pechés appesantissent l'ame, & nous tiennent éloignés de Dieu, en nous empêchant de nous élever à lui. *Peccato graveſcit oratio & longè fit à Deo.* *Amb. in Pſ. 118.*

CHAP. XIV.

Saint Bernard attribue en particulier ce mauvais effet aux pechés de la langue, & aux discours inutiles. *Il n'y a point*, dit-il, *d'inſtrument plus propre à vuider le cœur que la langue; & je croi qu'en cela la conſcience de pluſieurs d'entre vous rend témoignage à ce que je dis. Car qui de vous eſt ſi parfait qu'il n'ait ſenti après de longs entretiens, ſon eſprit vuide, ſes meditations ſans devotion, les affections de ſon cœur arides & ſeches, & ſon oraiſon ſans action, à cauſe des paroles qu'il avoit dites ou entendues?* *De Div. ſer 17. n. 5.*

Non seulement la pratique des vertus nous dispose à la priere, mais elle est même une priere & une louange de Dieu, selon saint Augustin. Comment, dit ce saint Docteur, un homme peut-il avoir la force de louer Dieu tout le long du

„ jour ? Je m'en vas vous en apprendre le
„ ſecret. Que tout ce que vous ferez ſoit
„ bien fait, & vous louerez Dieu. *Quidquid egeris benè age, & laudaſti Deum.*

In Pſal. 34. Jer. 1. n. 16.

CHAPITRE XV.

Réponſe à une difficulté ſur ces divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.

JE ne doute point que ceux qui liront ce que nous avons écrit dans ce Traité, n'ayent été ſouvent frappés de cette penſée, qu'il eſt bien difficile & même impoſſible de faire toutes ces reflexions parmi la foule des occupations dont la plupart du monde eſt accablé, & que ſi on auroit peine à appliquer ſon eſprit à tant de vûes differentes en demeurant ſolitaire dans ſa maiſon & en tâchant de ſe recueillir autant qu'il ſeroit poſſible, il eſt encore bien plus mal-aiſé de le faire dans la diſſipation qui eſt preſque inſeparable de la vie du monde, & dans l'application que nous ſommes obligés d'avoir pour les affaires qui nous y occupent.

Et en effet, on ne ſauroit pas nier que ces pratiques ne cauſent quelque contrainte, ſur-tout au commencement, puiſqu'il faut empêcher l'eſprit de ſe laiſſer aller à ſa pente naturelle, le rappeller ſouvent d'un égarement qui lui eſt agreable, l'appliquer à des objets pour leſquels il n'a pas de goût ſenſible, & interrompre ſouvent celui qu'il trouve dans ceux qui lui ſont

plus familiers. Mais la difficulté en paroîtra neanmoins beaucoup moindre, ſi l'on comprend bien à quoi elle reduit. CHAP. XV.

Car il ne faut pas s'imaginer que l'on prétende qu'à chaque action on doive faire ces reflexions d'une maniere diſtincte, claire & étendue. On prétend ſeulement qu'il faut ſe les rendre familieres par des conſiderations expreſſes, dans ces tems que ſaint Bernard conſeille de mettre à part tous les jours pour *la conſideration*, afin qu'on puiſſe les rappeler le long du jour en les regardant d'une vûe confuſe, mais qui ſuffit neanmoins pour regler nos actions, & pour nous tenir en la préſence de Dieu. *De Conſid. l. 1. c. 7. n 8.*

Ce ne ſont donc pas tant des penſées expreſſes que l'on conſeille, que de ces reſtes de penſées, dont David dit: *Reliquiæ cogitationis diem feſtum agent tibi.* LES *reſtes de cette penſée le tiendront comme dans une fête perpetuelle devant vous.* Et c'eſt ce qui ne nous eſt nullement penible dans toutes les choſes qui font une impreſſion vive ſur notre cœur. Car elles ſe préſentent d'elles-mêmes à nos eſprits au milieu de nos occupations; elles ſe font voir malgré que nous en ayons, & nous avons beaucoup plus de peine à nous en ſeparer qu'à nous y appliquer. *Pſ. 7. 11.*

Quand un Peintre a bien appris les regles de ſon art, & qu'il les a fortement imprimées dans ſon imagination, il n'a qu'à y jetter un regard d'un inſtant, pour ſe conduire dans ſes ouvrages. Il n'eſt pas beſoin qu'il repaſſe par cette ſuite de préceptes par où il a paſſé en les apprenant,

CHAP. XV.

ni qu'il faſſe de longs raiſonnemens dans ſon eſprit. Il voit tout-d'un coup ſa regle, & il la ſuit ſans même qu'il développe & démêle ce qu'il voit. L'eſprit a une maniere d'agir en lui-même beaucoup plus promte que celle qu'il fait paroître aux autres quand il leur parle: & ſouvent cette longue ſuite de paroles n'eſt que l'expreſſion de ce qu'il a conçu tout-d'un-coup & en un inſtant.

Il en eſt de même de tous les autres arts que l'on exerce & que l'on met en pratique. Les préceptes qu'on en a appris avec ſoin & avec étude, conduiſent enſuite nos actions, & deviennent ſi préſens par l'exercice, qu'on ne diſcerne preſque plus la vûe qu'on en a, & qu'elle n'empêche plus l'eſprit de s'appliquer à toute autre choſe. Il en ſeroit de même à l'égard de ces conſiderations qui nous doivent ſervir de regles dans nos actions; ſi nous faiſons notre art, notre métier, notre profeſſion de vivre chrétiennement; & ſi nous étions bien perſuadés que nous n'avons rien à faire qu'à ſuivre Dieu, & à regler notre vie, par ce qu'il nous a fait connoître de ſes volontés dans ſon Evangile.

Mais comme pour ſuivre facilement les regles d'un art, il faut les avoir appriſes avec ſoin & avec travail; pour ſuivre de même les verités de Dieu avec quelque facilité dans la conduite de ſa vie; il faut les avoir appriſes avec une application penible, ſans ſe rebuter des difficultés que l'on y rencontre.

Et c'eſt ce qui nous devroit faire rougir

en

en ce point de notre délicateſſe. On voudroit que la choſe du monde la plus importante, ou plutôt l'unique choſe importante qui ſoit au monde, ne nous coûtât rien. On voudroit trouver Dieu ſans le chercher; connoître toutes les verités ſans ſe donner la peine de les aprendre, & être maître de ſoi-même & de ſes penſées, ſans avoir eu beſoin pour cela de ſe faire aucune violence. CHAP. XV.

Ce n'eſt pas là la conduite ordinaire de Dieu ſur les hommes. Il ne ſe laiſſe trouver qu'à ceux qui le cherchent avec travail; il ne nous remet en l'eſprit dans les occaſions que les verités dont nous aurons eu ſoin de nous remplir: & ſon deſſein en cela eſt de ſe cacher à notre égard; de nous ôter l'idée d'une conduite ſurnaturelle, & de nous tenir par là dans une voie baſſe, conforme à la foibleſſe de notre vertu.

Ainſi pour pratiquer avec fruit tous ces moyens de nous tenir en la préſence de Dieu, que nous avons propoſés, il faut les mediter ſouvent par des conſiderations expreſſes, & ſe les rendre tellement préſens, que nous n'ayons plus qu'à y jetter des regards de tems en tems; pour les renouveller tout-d'un-coup dans notre eſprit.

Il ne faut pas même prétendre que Dieu nous doive faire ſi-tôt la grace d'y réuſſir, & nous devons nous eſtimer trop heureux qu'il nous faſſe celle d'y travailler toute notre vie; ſans nous décourager des fautes que nous y ferons, ni de notre peu d'avancement. Pourvu que lorſque Dieu nous

CHAP. XV.

retirera de ce monde, il nous trouve encore appliqués à la recherche de ſa juſtice, nous devons eſperer qu'il achevera le reſte en l'autre. Or c'eſt la chercher, que de chercher à avoir toujours Dieu préſent dans ſes actions, & de tâcher de marcher devant ſes yeux, puiſque c'eſt pratiquer ce que le Prophete nous recommande par ces paroles: *Quærite Dominum, & confortamini; quærite faciem ejus ſemper:* CHERCHEZ *le Seigneur, & ſoyez remplis de force: cherchez ſa face ſans ceſſe.*

Pſ. 104. 4.

Il n'eſt pas inutile neanmoins d'avertir, que quand on recommande ici de faire quelque effort pour ſe tenir en la préſence de Dieu, & pour s'appliquer le long de la journée aux divers moyens que nous avons donnés de pratiquer cet exercice, on n'a pas prétendu conſeiller une application violente. Il ſuffit de tourner doucement ſon eſprit du côté de Dieu, par les diverſes manieres que nous avons propoſées, ſans vouloir découvrir à chaque regard que ce qui ſe découvrira d'abord, ſi ce n'eſt dans les occaſions où nous ſerons en doute de ce que nous en devons faire: auquel cas il eſt bon de s'arrêter davantage, afin de n'agir pas legerement & au hazard. Mais hors de là, un ſimple regard & une ſimple élevation à Dieu ſuffiſent, non ſeulement pour regler nos actions, mais ſouvent auſſi pour nous obtenir de nouvelles lumieres, & pour découvrir dans les objets qui ſe préſenteront, de nouvelles verités, auſquelles on n'avoit point encore penſé.

FIN.

TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE sainte expliqués dans ce Volume.

JUDITH, Chap. 15, *verſ.* 5. *pag.* 263
PSEAUME 34. 25. 65
130. *verſ.* 17. 221. 222
SAGESSE, Ch. 1. *verſ.* 16. 39
ISAÏE, Ch. 3. *verſ.* 10. 312
42 14. 117
JEREMIE, Ch. 9. *verſ.* 11. 285
S. MATTHIEU, Ch. 5. *verſ.* 3. 42. 238
6. 43. 326
20. 12. 14
25. 41. 131 *& ſuiv.*
S. MARC. Ch 9. *verſ.* 46. & 47. 106. 107
48. 134
EPÎTRE aux Romains, Ch. 8. *verſ.* 6. 40
I. aux Theſſaloniciens, Ch. 5. *v.* 18. 305
I. à Timothée, Ch. 6. *verſ.* 10. 41
APOCALYPSE, Ch. 10. *verſ.* 6. 45

TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans ce quatriéme Volume.

A

Actions. Comment on les connoîtra, bonnes & mauvaiſes, après la mort, *p.* 109. *& ſuiv.* ſeront punies à proportion de leur énormité, 113. *& ſuiv.* Les hommes aiment la varieté d'actions, 206. elles doivent être conformes à notre foi, 238. *& ſuiv.* Dieu nous inſtruit par toutes les actions des hommes, 271. Conſulter Dieu ſur chaque action de la

journée, 273. *& ſuiv.* même ſur les moindres, 276. comment elles ſont bonnes, 279 *& ſuiv.* Doute où l'on eſt ſi l'on en doit faire certaines, 280. *& ſuiv* Apprendre de Dieu avec quel eſprit on doit faire chaque action, 283. les examiner après qu'elles ſont faites, 287. en ménager les intervales pour la priere, 312. *& ſuiv.* les faire par des vûes de Dieu, 318. n'en pas entreprendre qui ſoient au-deſſus des forces, *ibid.*

Action de grace, moyen de la pratiquer, 306

Afflictions, combien avantageuſes, 235

Ame, ſon état à la mort, 32. *& ſuiv.* acquiert par la mort plus d'activité, 39. 112.

Amitié avec les gens de bien conſole, 184. & cependant eſt à charge, *ibid.* L'amitié humaine eſt une extenſion de nos miſeres, *ibid.* Peu de veritables amitiés, 185. *& ſuiv.* Toujours craindre que les amis ne changent, 186. 219. Image d'une parfaite amitié dans les Bienheureux, 220 Bonheur d'une veritable amitié, *ib.*

Appuis. On ne s'en peut paſſer, 35

Attaches. On ne peut s'en paſſer, 33. *& ſuiv.* Peine que l'on a à s'en ſeparer, *ibid. & ſuiv.* Douleurs qu'elles produiſent à la mort, 38. celles que la mort trouve dans l'ame ſont des tourmens pour elle, 40. *& ſuiv.*

B.

Beatitude. Voyez *Ciel.* Fantaiſies des hommes ſur le ſouverain bonheur, 149. 250. Les hommes y penſent auſſi peu qu'à l'enfer, 152. *& ſuiv.* C'eſt le plus eſſenciel deſir de l'homme, *ibid.* Hereſie de l'eſprit & du cœur ſur le ſouverain bonheur, 154. *& ſuiv.* de-là vient l'inſenſibilité des hommes, 155. Ne pas deſirer la beatitude éternelle, eſt un état criminel, 158 *& ſuiv.* Ce n'eſt pas aimer Dieu, 161. ſans qui on ne peut être heureux, 213. C'eſt n'avoir pas l'eſperance, 162. C'eſt mettre ſa fin derniere dans la creature, 123. La

plûpart des Chrétiens ſont dans cette diſpoſition criminelle, 164. *& ſuiv.* Ce que c'eſt que la deſirer, 169. Il ne faut pas ſe former l'idée d'une beatitude charnelle, 194. *& ſuiv.* idée veritable de la beatitude, *ibid. & ſuiv.* Quelle eſt la beatitude eſſencielle des Saints, 195 leur occupation éternelle, 206. Paix dont ils jouiront, 210. *& ſuiv.* Inégalité qui ſera entre les Bienheureux. 215. mais ſans envie, *ibid.* leur royauté, 221. *& ſuiv.* Impreſſion que la penſée de la beatitude du ciel doit faire ſur nous, 225. Elle doit être la regle de nos jugemens, 237

Biens du monde, comment doivent être regardés, 233. combien mépriſables, 234. 268. nous viennent de Dieu par les hommes, 257. comment Dieu nous inſtruit par ces biens, 268

Bons. Comment on voit Dieu en eux, 265

C

Changement. La vie future ne ſera point ſujette au changement, & pourquoi, 207. *& ſuiv.* il ne convient qu'à cette vie, 209

Chrétiens, peu deſirent la beatitude éternelle, 164. *& ſuiv.*

Ciel. Voyez *Beatitude.* La vûe des miſeres de cette vie nous doit conduire à la connoiſſance du ciel, 188. On y ſera délivré de toute miſere, *ib. & ſuiv.* C'eſt un defaut d'y penſer ſi peu, 193

Connoiſſance, ſera plus étendue après la mort, 109. *& ſuiv.* 149. L'ame connoîtra tout en un inſtant, 172. & cette connoiſſance ſera éternelle, 114

Converſations, leur danger, 293. n'y point entrer ſans élever ſon cœur à Dieu, 294. Biens que l'on y peut faire, 395. *& ſuiv.*

Converſion. Celle qui ſe fait à la mort a toujours été ſuſpecte à l'Egliſe, 24. pourquoi, *ibid. & ſuiv.* Il y a toujours une voie pour retourner à Dieu, 278

Corps. Imperfections de ſon être, 252. Sa

composition, 17. 18
Creatures. Tout desir d'en jouir est mauvais, 150. Comment l'amour que l'on a pour elles sera puni, *ibid*. Leur dépendance de Dieu, 252. *& suiv*. Imperfection de leur être, *ibid*. elles nous montrent Dieu, 253. Consiterer ce qu'elles ont de Dieu, 261. Le démon s'en sert pour nous tenter, 290. *& suiv*.

D

Demons. Au moment de la mort on les découvre avec leur rage, 63. *& suiv*.
Desirs, on n'en est pas maître, 215. ceux des Bienheureux seront accomplis, 214. *& s*.
Dieu. On commence à le connoître à la mort autrement que l'on n'avoit fait, 55. On le connoît ici bien obscurément, *ibid*. Differentes vûës que les élus & les reprouvés en auront, 56. Il faut s'exercer dès cette vie à le connoître & à l'aimer, 57. C'est à Dieu, & non aux creatures, que nous devons attribuer tout ce qui nous arrive, 256. *& suiv*. est peint dans tous ses ouvrages, 261. comment on le voit dans tous les hommes de differens états, 262 *& suiv*. le consulter sur chaque action, 273. ce que c'est, 275
Division qui se trouve parmi les creatures, 217. *& suiv*. des reprouvés, *ibid*. des Chrétiens, 219. *& suiv*.

E

Elus, leurs sentimens au tems de la separation de l'ame d'avec le corps, 46
Enfans, miseres de l'enfance, 171. 172.
Enfer, sera regardé par les méchans comme le seul lieu qui leur convienne, 94. Ce que l'Ecriture sainte en dit, 105. *& suiv*. Il y avra peut-être des vers & des serpens veritables, 107. Connoissances que les reprouvés auront, 109. *& suiv*. les passions y seront éternelles, 14. elles seront les tourmens des damnés, 120. *& suiv*. Considerations sur la

grandeur des peines interieures des dannés, 122. *& suiv.* de la peine du sens, 131. *& suiv.* Consequences qu'il faut tirer de la consideration des peines de l'enfer, 138. n'en pas profiter c'est manquer de foi, *ibid. & suiv.* elles doivent regler notre joie & notre tristesse, 142. nous faire mépriser les maux du corps, *ibid.* nous donner de la compassion de ceux qui se dannent, 143. *& suiv.* Avantages de la crainte de l'enfer, 146

Envie, il n'y en aura point entre les Bienheureux. 215

Esprits La mort est une entrée dans la societé des esprits, 59. Quelle est cette societé, 61. Imperfections de leur être, 253

Etats. Gens qui doivent quitter leur état, 278

Eternité. Dieu seroit en droit d'exiger qu'on s'y préparât éternellement, 11. Comment on la verra après la mort, 47. 48. Reflexion qu'il y faut faire pendant la vie, 49. *& suiv.*

Evêques. Jugement terrible d'un Evêque mal entré dans sa charge, 85

F

Feu. Du feu de l'enfer, 131 *& suiv.* comment il peut agir sur les esprits, *ibid. &* 137

G

Grace, sa rareté, 268

Grandeur, combien dangereuse, 298

H

Histoire des Saints connue par eux dans le ciel, 220. 221. Toutes les histoires doivent être pour nous des histoires de Dieu, 258

Homme. Le paradis & l'enfer prouvent sa grandeur, 151

Humilité, moyen de la pratiquer, 304

I

Jesus-Christ. Se representer son humanité, est un des meilleurs moyens de se tenir en la présence de Dieu, 308. *& suiv.* c'étoit la de-

votion des premiers Chrétiens, 309
Inſtruction. Diverſes manieres dont Dieu nous inſtruit, 266. *& ſuiv.* Il le fait par les paſſions des hommes, 267. 270. par tous les accidens, 267. par tout ce qui arrive dans le monde, *ibid.* par les vertus, *ibid.* par les vices, 268. par les biens du monde, *ibid.* par les maux, *ibid.* par les morts, 270. par les actions des hommes, *ibid. & ſuiv.*
Iugemens. Preſque tous nos jugemens ſont faux, 68. 69. pourquoi, *ibid. & ſuiv.* On doit juger comme on le fera dans l'éternité, 71. Les regler ſur la verité, 284
Iugement dernier. Combien il eſt utile d'y penſer, 74. *& ſuiv.* On en doit être occupé toute ſa vie, 79. Ce que cette penſée doit produire, 77. Pourquoi l'Egliſe propoſe ſouvent le jugement general, *ibid.* Combien les Saints en ont été effrayés, *ibid.* & les premiers Chrétiens, *ibid.* combien cette crainte eſt neceſſaire, 79. Deſcription qu'en fait ſaint Gregoire de Nazianze, *ibid.* ſaint Bernard, 80. Vûe que l'on y aura de la multitude de ſes pechés, 81. Tout ce qu'il y a d'humain y ſera aneanti, 87. les bonnes œuvres, mais faites avec des vûes humaines, *ibid. & ſuiv.* On y verra la rigueur de la juſtice de Dieu, 92. Combien il eſt utile de conſiderer le jugement de Dieu, 100. *& ſuiv.* ce qui en détourne, *ibid.* Toutes les actions y ſeront connues, 102. *& ſuiv.* & la juſtice de la conduite de Dieu envers les hommes, 110. 111.

L

Livre, en quoi conſiſtent les meilleurs, 271
Loix humaines, dans quel eſprit on les doit obſerver, 276
Louanges. De quoi les Bienheureux loueront Dieu, 296

M

Maux, doivent faire ſouvenir de l'enfer, 142. 143. comment Dieu en eſt auteur, 257. ne point attribuer aux hommes ceux qui nous arrivent, *ibid.* Dieu nous inſtruit par les maux de ce monde, 269

Méchans, regarderont l'enfer comme le ſeul lieu qui leur convient, 94. ne ſentent point leur état, 186. leurs miſeres en cette vie, 187. ſont ſans conſolation, *ib.* comment on trouve Dieu en eux, 262

Monde, ſa corruption, 179. 180. 182. combien il eſt contagieux, *ibid.* On ne ſait comment être utile aux gens du monde, 179. 180. On ne peut les diſtinguer de ceux qui n'en ſont pas, 183

Mort, combien elle eſt avantageuſe, 1. Dieu en renouvelle la penſée par une infinité d'objets, 2. La vie eſt un combat continuel contre la mort, 3. on ne peut obſcurcir cette verité, *ibid.* la Religion nous l'apprend, 4. effet que cette penſée doit produire, 5. Image de l'état des hommes, *ibid.* Tous meurent condannés par la juſtice de Dieu, *ibid.* cet arrêt eſt ſuivi d'un autre, *ibid.* Le démon pour perdre les hommes, les empêche d'y penſer, 6 Combien on la craint, 7. pourquoi on en eſt peu touché durant la vie, 7. 8. On ſe la repréſente comme éloignée, *ibid.* Preſque toutes les morts ſont ſubites & imprévûes, 17. Illuſion de ceux qui different à s'y préparer, 18. C'eſt le decret de Dieu qui nous fait mourir, & non pas les maladies, *ibid* Combien dans les affaires on compte peu ſur la vie des autres, 19. Les perſonnes de pieté qui ſont trop frappées de la penſée de la mort, font bien d'épargner leur foibleſſe, 20. Mais il eſt bien dangereux aux autres de remettre à penſer à la mort dans leur derniere maladie, 21. *& ſuiv.* Les converſions qui ſe font à la mort ont toujours été fort ſuſpe-

ctes à l'Egliſe, 24. pourquoi, *ib. & ſuiv.* La penſée de la mort eſt utile pour éviter le peché, 28. *& ſuiv.* Il eſt utile de ſe repréſenter l'état des mourans, 29. On ne ſe forme qu'une idée groſſiere de l'état des mourans, 32. elle eſt pour eux une deſtruction du monde. *ibid.* Effets terribles de cettte deſtruction ſur l'ame, 33. *& ſuiv.* conſequences qu'il en faut tirer, 40. *& ſuiv.* La mort eſt la fin de notre tems, & l'entrée dans l'éternité, 45. Sentimens que cette double vue produira dans l'ame, *ibid. & ſuiv.* Sentimens des élus, 46. Sentimens des reprouvés, 47. Idée ordinaire que l'on a de la mort, 52. elle eſt un état où l'on commence à voir & à ſentir Dieu, 54. *& ſuiv.* 149. *& ſuiv.* elle eſt comme l'entrée dans la ſocieté des eſprits, 59. *& ſuiv.* On découvre à ce moment les démons & leur rage, 63. Cette vûe eſt un remede contre les tentations, 66. elle eſt un jour qui diſſipe nos tenebres, 67. Chaque jour de notre vie doit être regardé comme le dernier, 69. 72. 270. Comment la mort des autres nous inſtruit, 269

Mortification, ce qui l'empêche, 320

O

Occupation des Bienheureux dans l'éternité, 206. *& ſuiv.* Comment les occupations exterieures peuvent ne nous pas détourner de Dieu, 273

Oeuvres. Bonnes œuvres faites par raiſons humaines ſeront détruites au jugement de Dieu, 87. *& ſuiv.* Beaucoup d'actions n'ont que l'apparence de pieté, 90. *& ſuiv.*

P

Paix de la vie du ciel, 210. *& ſuiv.* combien les hommes l'aiment naturellement, 211. Faux moyen dont les Stoïciens s'étoient aviſés pour l'avoir, 213. en quoi conſiſte celles des Bienheureux, 214. *& ſuiv.* ce qui l'empêche en cette vie, *ibid.* Regarder Dieu

dans tout ce qui arrive, eſt un moyen aſſuré de paix, 258. 259

Paradis. Voyez *le premier Traité depuis la page* 147. Il eſt avantageux d'y faire reflexion, 148. il n'en faut pas ſeparer celle de l'enfer, *ibid.* pour y arriver, il faut le deſirer ſincerement, 151. Les hommes y penſent auſſi peu qu'à l'enfer, 152. *& ſuiv.* Voyez *Beatitude.*

Paſſions ſeront éternelles dans les reprouvés, 114. feront leur tourment, 121. 122. Comment Dieu nous inſtruit par les paſſions des hommes, 270

Pauvres, pourquoi ils meurent tranquilement, 39. Bonheur de ceux qui ſont pauvres, d'eſprit, 42. Neceſſité de cette pauvreté, 43. Dieu ne diſtingue les pauvres & les riches que par les deſirs, 167. 168

Pechés. Vûe que l'on aura de leur multitude au jugement dernier, 81. *& ſuiv.* terrible image de cette vûe, 81. *& ſuiv.*

Poſſeder, ce que c'eſt que ſe poſſeder, 300

Prêtres ſans vocation, ce qu'ils doivent faire, 278.

Priere, eſt une ſource de toutes les graces, 104. eſt le premier effet de l'Eſprit de Dieu en nous, 161. cette priere eſt un gemiſſement, *ibid.* 303. Ne point gemir, c'eſt ne point prier, *ibid.* la vigilance n'en doit pas être ſeparée, 244. combien elle eſt neceſſaire, 293. Ménager tous les intervales des actions pour prier, 226. *& ſuiv.* les vertus y préparent, 300. les pechés y ſont un obſtacle, *ibid.*

Préſence de Dieu. Combien la pratique en eſt utile, 246. *& ſuiv.* moyens de le faire, 251. Premier moyen, conſiderer la dépendance des creatures, 25. *& ſuiv* Second moyen, conſiderer la providence en toutes choſes, 256 *& ſuiv.* Troiſiéme moyen, conſiderer ce que toutes les creatures ont de Dieu; 261. *& ſuiv.* Quatriéme moyen, être attentif aux

inſtructions qu'il nous donne par tout ce qui arrive dans le monde, 266. Cinquiéme moyen, conſulter Dieu ſur chaque action, 273. Sixiéme moyen, ouvrir les yeux aux tentations exterieures, & recourir à Dieu, 290. Septiéme moyen, veiller ſur les tentations interieures, 300. Autres moyens particuliers, 304. *& ſuiv.* Se repréſenter l'humanité de Jeſus-Chriſt, 309. *& ſuiv.* Ménager pour la priere tous les intervales des actions, 312. *& ſuiv.* Comment pratiquer ces moyens dans le monde, 322. *& ſuiv.*

Providence de Dieu, combien forte & étendue, 256. *& ſuiv.* dans les biens & les maux, 257. la regarder dans les plus petites choſes, 258

R

Recueillement, ſa neceſſité, 314. 316. en quoi il conſiſte, *ibid.* & 318

Regle de vie, y être fidelle, 282. 285

Religieux ſans vocation, ce qu'ils doivent faire, 278

Reprouvés, leurs ſentimens dans la ſeparation de l'ame d'avec le corps, 46. un de leurs plus grans ſupplices, *ibid.* Violence des mouvemens de leurs ames, 118

Riches. Dieu ne diſtingue les riches & les pauvres que par les deſirs, 166. 167. comment on voit Dieu en eux, 262. 263

Royauté des Bienheureux, 221. *& ſuiv.* terreſtre, combien imparfaite, 222. miſeres qui l'accompagnent, 223

S

Sens, en retrancher tout uſage, qui tend au plaiſir, 316. *& ſuiv.*

Silence. combien neceſſaire, 317

Superieurs. Spectacle terrible du jugement des Superieurs, 84

Supplices dans l'autre vie ſeront proportionnés aux crimes, 113

T

Tems, son prix par rapport à l'éternité, 48. reflexion que l'on y doit faire pendant la vie, 49. mauvais usage que l'on fait du tems, 51. 52

Tenebres, combien les nôtres sont grandes, 68

Tentation. Remede general contre les tentations, 66. Le démon emploie toutes les creatures pour nous tenter, 290. *& suiv.* Il faut se préparer à la tentation, 291. comment, *ib. & suiv.* Diverses sortes de tentations, 293. *& suiv.* Combien il est avantageux de prévoir les tentations de chaque chose. 296 *& suiv.* Il faut veiller sur les tentations interieures, 300

Sainte Therese, verité des visions qu'elle a eues, 134. 135

V

Verité. Dieu est le seul maître qui nous enseigne la verité, 266. 272. demander à Dieu qu'il nous la grave dans le cœur, *ibid.* la consulter sur chaque action, 273. elle est notre regle immuable & essencielle, 275. doit être appriſe avec application, 325

Vertus. Dieu nous instruit par les vertus, 267. en quoi consiste la vertu chrétienne, 319. ce qui en détourne, 320. elles préparent à la priere, *ibid.* elles en sont une, 321

Vices. Dieu nous instruit par ceux des hommes, 268

Vie, on se la promet longue, 7. 8. 9. combien elle est courte, *ibid. & suiv.* elle est incertaine, 15. *& suiv.* pourquoi, *ibid.* consequence qu'il en faut tirer, *ibid.* On ne veut point voir cette incertitude, 16. Le tems de cette vie est un tems de misericorde, & celui de l'autre vie est un tems de rigueur, 43. Chaque jour de la vie doit être regardé comme le dernier, 69. Pourquoi la vie nous est donnée, 151. Aimer la vie présente est un état criminel, 158. *& suiv.* c'est ne pas aimer Dieu, 161.

c'eſt n'avoir point l'eſperance, 162. c'eſt mettre ſa fin derniere dans la creature, 163. La plûpart des Chrétiens ſont dans cette diſpoſition criminelle, 164. & ſuiv. Miſeres exterieures de cette vie, 170. & ſuiv. 190. & ſuiv. on y eſt inſenſible, 170. Faux repos que l'on s'y procure, *ibid.* miſeres de l'enfance, 172. On doit deſirer d'être délivré des miſeres exterieures de la vie, 175. miſeres interieures de l'homme en cette vie, 176. & ſuiv. même dans les amitiés, 184. & ſuiv. Il faut s'attendre aux perſecutions, 186. La vûë de ces miſeres nous doit conduire à la connoiſſance du ciel, 188. & ſuiv.

Vie future, on y verra un renverſement total du monde, 60

Vigilance. Voyez *le dernier Traité depuis la page* 243. eſt une ſource de toutes les graces, 104. combats neceſſaires en cette vie. 177. 243. en quoi elle conſiſte, *ibid.* & ſuiv. doit être continuelle, *ib.* & 292. la priere n'en doit pas être ſeparée, 243. elle y diſpoſe, 310. combien il en faut pour empêcher les tentations interieures, 300. elle apprend à ſe poſſeder, *ibid.* ſa pratique enferme celle du recueillement, 314. & ſuiv. elle produit l'exercice des vertus, 319. & ſuiv.

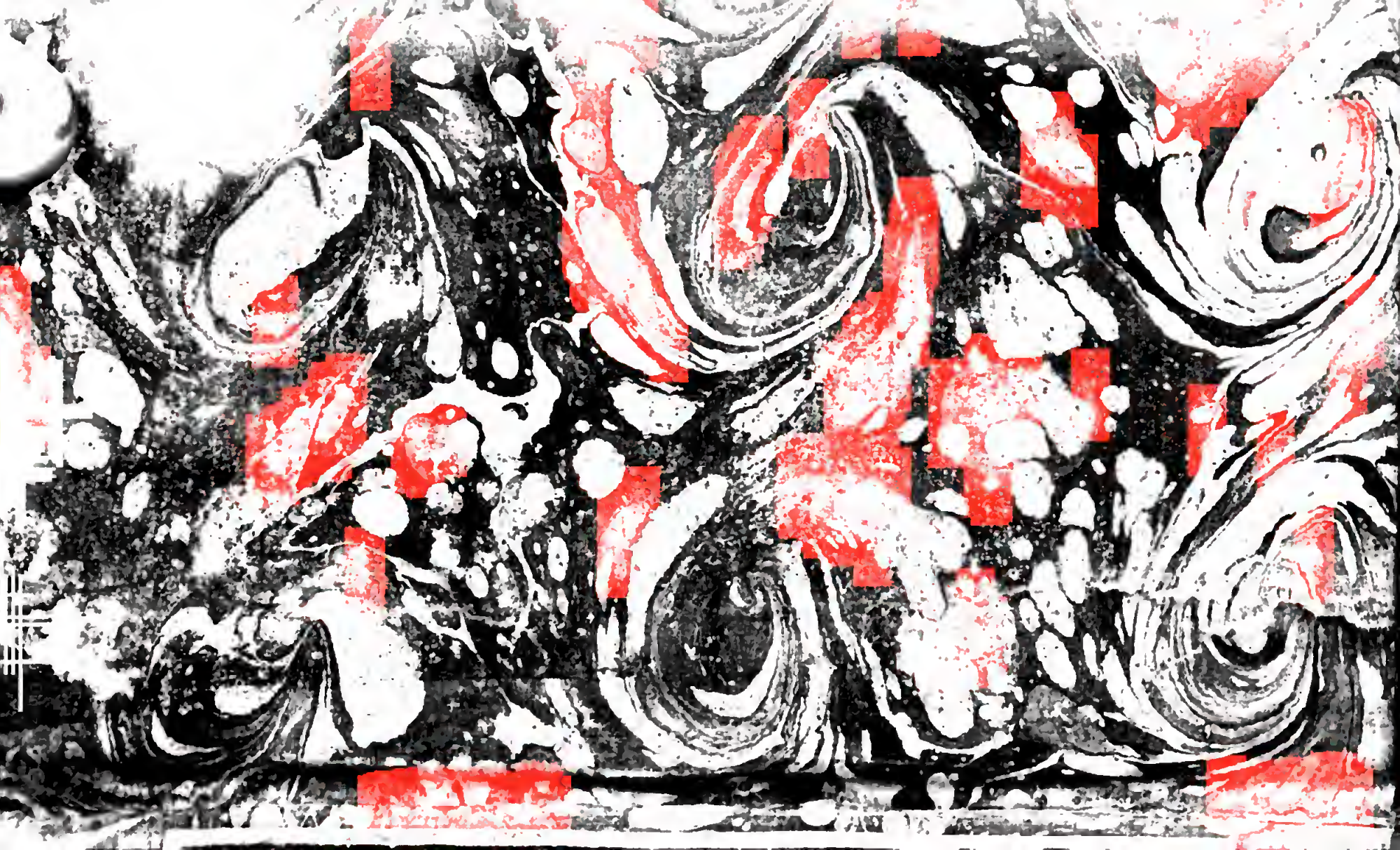
Viſion, comment on les doit examiner, 135

Viſites, comment les faire, 277

Union des Bienheureux, 216. & ſuiv. des méchans, 217. des Chrétiens, 218. combien vantageuſe. *ibid.* défauts dont elle eſt mêlée, 219. & ſuiv. combien celle des Bienheureux ſera parfaite, 219. 260

Vocation. Ce que doivent faire ceux qui ſont entrés dans un état ſans vocation, 177. & ſuiv. ou qui doutent de leur vocation, 246. quand on l'a examinée comme il faut, ne plus l'examiner, 279

Fin de la Table des Matieres.



Státní knihovna ČSR Praha
odd. ochrany a restaurování fondů

Signatura: 36 E 264
Dle čl. vyhlášky PV 86 10 – 78
86 11 – 78
Provedena povrchová konzervace usně:
chem. čištění: 1% vod. roztok Flavolu OMK
blokování kovů: 4% vodný roztok
fluoridu draselného
pH povrchu usně: 3,9
neutralizace: $KHCO_3$
tukování: roztok dle receptury BM
(lanolin, řepkový rosk, cedrový olej
ethrakem benzin)
+ antimikrob. složka
PREVENTOL O EXTRA

Ošetřeno v roce: 1984
Podrob. protokol archiv. uložen.

Digitized by Google